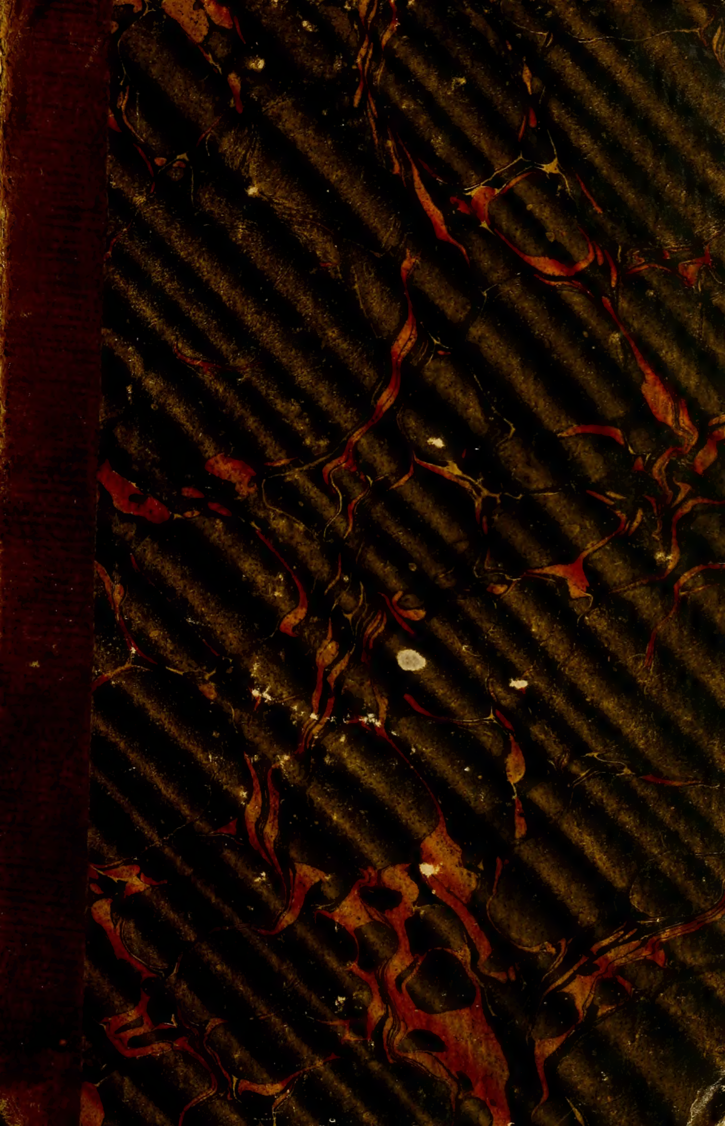


The Library
of the
University of North Carolina



Kenan Memorial Collection

In Memory of

William Rand Kenan

given by his daughter

Mary Lily Kenan Flagler

DEVOTED TO THE HISTORY OF THE SOUTH
IN THE CIVIL WAR

DATE	ISSUED TO

IMPRIMERIE DE JUDENNE,
Rue Rempart des Moines, n. 19.

L'HISTOIRE

MODERNE,

RACONTÉE AUX ENFANS;

PAR

M. LAMÉ FLEURY,

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES D'ÉDUCATION.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.

HAUMAN, CATTOIR ET COMP^e^.

1837

AVERTISSEMENT.

L'Histoire Moderne que nous publions aujourd'hui forme le complément, et en même temps la partie la plus élevée de notre cours élémentaire.

C'est là que nous nous sommes efforcé d'utiliser la somme des notions historiques déposées dans les divers ouvrages que nous avons publiés jusqu'à ce jour, en amenant par degrés nos jeunes lecteurs jusqu'à la connaissance des événemens et des personnages les plus rapprochés de notre époque.

Cependant nous n'avons pas cru devoir leur présenter des faits trop voisins de nos jours, et nous avons dû nous borner aux préludes de la révolution française, où commence, à proprement parler, l'histoire contemporaine.

Parvenus à cette partie de notre cours raconté, aucun des événemens les plus mémorables des annales universelles ne peut plus être étranger à

nos lecteurs ordinaires, pour lesquels nous avons tâché de proportionner, autant que possible, la valeur de nos expressions au développement progressif de leur intelligence. L'enfant qui, à six ans, aura compris notre Histoire Sainte, à douze pourra lire avec le même intérêt les derniers volumes de notre Collection.

Pour être placée sous les yeux de la jeunesse, l'Histoire Moderne, nous le savions d'avance, présentait des difficultés que jusqu'à présent nous n'avions rencontrées dans aucune autre : des intérêts opposés presque palpitans encore; des dissidences religieuses, naguère soumises à la controverse; des nationalités rivales mises en présence; des événemens dont les causes et les effets sont encore environnés de voiles à peine soulevés, étaient autant d'obstacles que nous redoutions de ne pouvoir surmonter; et nous ne nous sommes décidé à les aborder, qu'en nous enveloppant plus que jamais du caractère de vérité et d'impartialité dont nous nous sommes toujours fait un devoir dans nos récits; car c'est surtout lorsqu'on écrit pour la jeunesse qu'il est rigoureux d'être vrai et impartial.

Une grande amélioration s'est manifestée depuis quelques années dans les études historiques des

jeunes gens de l'un et de l'autre sexe : des esprits supérieurs se sont occupés avec succès de la préparer, et c'est du haut des chaires de la Sorbonne et du Collége de France, qu'ils ont posé les jalons sur lesquels il devient indispensable désormais de se diriger, pour atteindre le but que nos devanciers n'avaient fait qu'entrevoir. « Il faut, » a dit l'un de nos plus illustres écrivains, que « la » réforme descende jusque dans ces espèces de » catéchismes que l'on met entre les mains des » enfans. » Cette pensée, qui renferme tout un avenir pour l'enseignement élémentaire de l'histoire, a été comprise, et le public jugera si, par notre persévérance, nous avons été digne de concourir au moins à la développer.



L'HISTOIRE

MODERNE,

RACONTÉE AUX ENFANS.

INTRODUCTION.

Pour bien comprendre les histoires que je vais vous raconter à présent, mes jeunes amis, repassez rapidement dons votre mémoire les principaux événemens que vous avez appris jusqu'aujourd'hui, dans les différens livres qui ont été mis sous vos yeux, depuis la fin de l'histoire romaine.

Ainsi, mes enfans, pour ne vous rappeler que les événemens les plus remarquables du moyen âge, il me suffira de vous nommer quelques-uns des peuples barbares qui envahirent successivement les différentes provinces de l'empire d'occident, pour y fonder à leur tour de puissantes monarchies. En Espagne, cè sont les Visigoths; dans les Gaules, les Francks et les Burgondes; en Italie, les Lombards; en Germanie, les Suèves et les

Allemands; dans la Grande-Bretagne, les Angles et les Saxons.

Vers le même temps, l'empire d'Orient est menacé par les nations nouvelles, que l'Asie semble vomir aux portes de Constantinople. D'abord, ce sont les Avares, les Bulgares, les Turcs même, originaires de la haute Asie et de l'extrémité de la mer Caspienne : bientôt les Arabes, tenant d'une main le cimeterre et de l'autre le Koran de Mahomet, envahissent la Palestine, la Syrie, l'Égypte, toute l'Afrique septentrionale, et traversent le détroit de Gibraltar pour fonder en Espagne une monarchie de huit siècles ; la Gaule même est le théâtre de leurs ravages, et le sabre des musulmans vient se briser dans les champs de Poitiers, sur l'armure impénétrable de Charles-Martel. Partout la force et la violence sont devenues les seules lois ; les peuples et les rois sont plongés dans la barbarie, et si quelques connaissances se sont conservées en Europe, c'est dans le silence de quelques monastères, ou derrière les murailles de Constantinople qu'elles ont trouvé un refuge.

Tout à coup un grand prince, un homme à jamais célèbre surgit au milieu de ce bouleversement général; Charlemagne, dont le nom se trouve lié au berceau de toutes les nations de l'Europe, arrête, par la puissance de son génie, l'irruption de la barbarie et celle des envahisseurs du nord et du midi ; seul d'abord, à la tête

des Francs, il force la Gaule entière, l'Italie, une partie de l'Espagne, à faire rétrograder les peuples barbares vers les régions, d'où ils se précipitaient sur l'Occident depuis quatre siècles.

Les nations germaniques s'arrêtent ; les Saxons vaincus deviennent une barrière contre de nouvelles invasions ; tous les peuples de l'Europe tendent à prendre une situation fixe, et c'est dans le palais d'Aix-la-Chapelle que l'on voit, pour la première fois, des savans réunis par Charlemagne faire entendre au monde d'autres paroles que des cris de guerre ou de désespoir. Malheureusement, mes jeunes amis, l'époque de Charlemagne n'est qu'une lueur de beau temps entre tant d'orages, et après lui de nouvelles tempêtes doivent s'élever.

A peine le grand Empereur a-t-il cessé de vivre, que d'autres périls viennent assaillir son ouvrage ; ce sont ses propres enfans qui préparent la ruine de l'édifice que son génie a fondé. La France, l'Italie, la Germanie forment autant de royaumes distincts, et le démembrement de l'empire de Charlemagne, qui ne doit plus bientôt avoir de bornes, est commencé par les fils de Louis-le-Débonnaire.

En même temps les peuples nouveaux, les farouches Normands, couvrent de leurs barques innombrables les rivages de la Germanie et de la Gaule ; ils se montrent à la fois à l'embouchure de l'Elbe, du Rhin et de la Loire, dévastent les

campagnes et surpassent en cruauté tous les Barbares qu les ont précédés. Les voilà déjà, remontant sur leurs longues barques le cours de la Seine, qui environnent Paris de flammes et de cendres ; les murs mêmesde la vieille cité seraient de vains remparts contre leur rage, s'ils n'étaient défendus par le vaillant comte Eudes, qui, le premier, doit soutenir le poids d'une couronne que les indignes fils de Charlemagne n'ont plus la force de supporter. Il faut enfin que le plus faible et le plus malheureux des Karolings, pour mettre un terme à tant de dévastations, abandonne aux hommes du nord une des plus belles provinces de son royaume, et de ce moment les Normands ont pris rang parmi les nations européennes, qu'ils doivent bientôt surpasser par leurs exploits.

En effet, mes enfans, cent ans sont à peine écoulés que déjà la Normandie est trop étroite pour contenir cette race turbulente et aventurière. Nouveaux chrétiens, on les voit se porter en foule à Jérusalem, cachant leurs redoutables épées sous de longues robes de pélerins. Chemin faisant, une famille de héros, les fils de Tancrède de Hauteville, fondent un royaume en Italie, et ce sont de simples chevaliers de Normandie qui viennent conquérir Naples et la Sicile.

A la même époque un homme, aussi de la race Normande, dont la ruse et l'habileté n'ont point d'égales, Guillaume-le-Conquérant, passe en An-

gleterre, et il y devient le fondateur d'une monarchie qui, de nos jours, atteint le faîte de la gloire et de la puissance.

Mais les nations nouvelles, mes bons amis, ne doivent point encore respirer après tant de secousses. Jusqu'alors, l'Orient et l'Occident n'ont été mêlés l'un à l'autre que par les irruptions des Califes; maintenant, au contraire, c'est l'Europe qui va se précipiter sur l'Asie avec une égale ferveur religieuse. La voix de Pierre-l'Ermite ébranle les peuples, les seigneurs, les rois enfin; toutes les nations européennes marchent ensemble sous la même bannière de la croix. Des millions d'hommes se mettent en marche pour aller se prosterner sur la pierre qui couvre le tombeau de Jésus-Christ; une fois commencé, trois cents ans d'agitations suffisent à peine pour calmer ce mouvement prodigieux, qui soulève les nations comme les vagues de la mer dans une tempête: cependant le sang qui coule dans ces entreprises lointaines et périlleuses n'est point perdu pour l'humanité; au milieu des dangers communs, les hommes apprennent à se connaître et à s'estimer; les barons cessent de mépriser le pauvre peuple; la religion et le malheur rapprochent tous les hommes; l'orgueil des seigneurs est abaissé par l'admiration que leur inspire la valeur brillante de leurs vassaux.

Mais ce qui n'est pas moins profitable pour le genre humain, ne sont les connaissances que rapportent les croisés de ces longs voyages; la

navigation, les courses périlleuses leur deviennent plus familières; ils apprennent en Orient la médecine, l'astronomie, la géographie, dont aucun d'eux auparavant n'avait la moindre idée; il y a des hommes féroces encore en Europe, mais déjà il n'y a plus de barbares.

C'est aux croisades, mes enfans, que se rapportent aussi les premiers essais du commerce, qui, bientôt, doit enrichir les nations et fonder des États formidables; c'est là peut-être qu'il faut chercher, dans un avenir encore bien éloigné, le germe de cet esprit d'aventures et de recherches qui se conserve parmi les peuples de l'Europe, et doit donner lieu à des voyages bien autrement difficiles que ceux des croisés.

Bientôt après commence en Europe (malgré les agitations qui la transforment encore en une arène sanglante où les peuples et les rois descendent tour à tour), le goût des inventions et des découvertes qui doit, en quelques siècles, produire tant de merveilleux résultats. Justinien a introduit en Grèce et en Italie la culture du mûrier et l'art de recueillir la soie, cette matière précieuse que des villes entières de ces deux contrées savent bientôt transformer en étoffes recherchées, qui deviennent pour elles une source d'immenses richesses; peu à peu le parchemin prend la place du papyrus d'Égypte, et le papier succède au parchemin. La poudre à canon est introduite en Europe par les Maures d'Espagne, et rend désormais

inutiles ces lourdes armures de fer que les hommes de notre temps peuvent à peine soulever. Un marin italien découvre la boussole, et les mers n'offrent plus qu'un chemin assuré au navigateur; enfin, un simple ouvrier de Mayence invente l'imprimerie, la plus puissante de toutes les découvertes humaines; de ce moment, mes jeunes amis, le retour à la barbarie devient impossible; la pensée humaine ne connaît plus de bornes; avec la boussole et l'imprimerie, l'homme peut tout entreprendre; rien n'est plus au-dessus de ses forces et de son intelligence; la nature même ne lui oppose plus d'obstacles, et Christophe Colomb va découvrir le Nouveau-Monde.

Mais tandis que l'humanité marche ainsi de merveille en merveille, de grands événemens se sont succédé dans les principales contrées du monde. Constantinople, qui jusqu'alors a été le plus solide rempart de la chrétienté contre l'islamisme, vient de tomber sous les coups de Mahomet II : la postérité de Rodolphe de Hapsbourg possède l'empire d'Allemagne : Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille s'emparent de Grenade, et chassent les Maures de l'Espagne. Sur le trône de France est assis Louis XI, le seul cruel et le plus habile de nos rois : en Angleterre, les Tudor ont mis un terme à la lutte sanglante des deux roses, et Henri VII prélude à la puissance que la Grande-Bretagne doit atteindre sous ses successeurs.

Ne semble-t-il pas alors, mes bons amis, que

le monde entier, fatigué de tant de secousses et de batailles, dût enfin faire trève à des agitations si souvent renouvelées? Eh bien! au contraire, c'est alors que s'ouvre une nouvelle période de travaux et de progrès, à laquelle on donne le nom d'*Histoire Moderne*, parce qu'elle ne s'arrête plus qu'aux temps les plus voisins de notre siècle. C'est cette histoire, qui n'est pas moins remplie de faits intéressans que toutes celles que vous connaissez déjà, que je vais vous raconter tout à l'heure, et, avec un peu de persévérance et d'attention, vous connaîtrez bientôt tout ce qui s'est passé de mémorable sur la terre, avant le temps où nous vivons.

COSME DE MÉDICIS.

Depuis l'an 1434 jusqu'à l'an 1464.

Quand je vous ai raconté, mes jeunes amis, les longues querelles des Guelfes et des Gibelins qui causèrent tant de malheurs à l'Italie, je vous ai nommé plusieurs villes de cette contrée qui, par leur commerce et le caractère de leurs habitans, s'étaient placées au premier rang de celles de l'Europe. Telles étaient surtout Venise, Gênes, Pise, Florence, Milan et plusieurs autres encore, dont j'aurai peut-être occasion de vous reparler dans le cours de cette histoire.

A cette époque, l'Italie présentait un aspect bien différent de celui de la plupart des autres pays de l'Europe, encore couverts de châteaux forts et de villes sombres ou entourées d'épaisses murailles, derrière lesquelles se retiraient des seigneurs rudes et batailleurs, et une population ignorante et farouche. Les marchands de Venise, de Gênes, de Florence, de Milan, plus polis, plus éclairés, plus industrieux que ceux des autres nations, étaient les seuls qui portassent en France,

en Angleterre, en Allemagne, les produits de leurs fabriques de papiers, d'étoffes de soie, de miroirs, de bijoux, d'armes d'acier, et les parfums, les épices, les pierreries, que leurs navires allaient chercher à Constantinople et dans l'Orient depuis le tems des croisades. Quoique les Flamands et les Allemands des villes Hanséatiques se livrassent aussi au négoce, les Italiens étaient réputés les plus habiles commerçans du monde entier, et dans tous les pays où ils trafiquaient, on leur donnait le nom de Lombards, comme s'ils eussent tous été originaires de Lombardie; aussi l'Italie, dans ce temps-là, renfermait-elle plus de richesses à elle seule que tous les autres royaumes ensemble; et, à l'exception de l'Espagne qui, avec les monumens fondés autrefois par les Arabes, conservait encore les précieuses manufactures qu'ils avaient établies à Cordoue et à Séville, l'Europe entière étaient tributaire de l'industrie des cités italiennes.

Or vous savez sans doute déjà, mes enfans, que dans toutes ces villes si prospères et si commerçantes, il n'y avait point de rois; et que, le plus souvent, elles étaient gouvernées par des seigneurs que leurs richesses, leur courage ou leurs talens avaient rendu les véritables souverains de leur patrie; malheureusement cette souveraineté ne s'établissait pas, la plupart du temps, sans de vives et sanglantes disputes entre les familles qui pouvaient y prétendre, et l'histoire des républi-

ques italiennes est remplie d'une multitude de guerres civiles, où le pauvre peuple semblait être la victime que les barons ennemis les uns des autres se plaisaient à fouler aux pieds. Vous devez même vous rappeler, à ce sujet, la mort terrible du comte Ugolin, périssant avec tous ses fils, sous la haine implacable de ses adversaires.

Mais Florence elle-même, mes bons enfans, à qui cet événement soumit plus tard la malheureuse Pise, comme je vous l'ai dit ailleurs, n'était pas plus exempte que sa rivale des troubles et des querelles intérieures qui désolaient les villes d'Italie; quoique dans cette cité, qui ne devait sa grandeur et sa prospérité qu'à l'activité de son commerce, il n'y eût point de barons grossiers et turbulens, elle était divisée en plusieurs factions ennemies, par la rivalité de deux familles de riches marchands, les Albizzi et les Médicis, qui se glorifiaient avec raison de l'origine de leur fortune, et employaient leur opulence à rendre leur ville natale une des plus belles et des plus élégantes du monde entier. Là, tout le peuple était partagé en différens corps de métiers ou compagnies d'artisans, auxquelles chaque Florentin, sans exception, se faisait honneur d'appartenir, quelle que fût d'ailleurs sa richesse et sa naissance. Pendant long-temps la rivalité des Albizzi et des Médicis troubla la tranquillité de Florence; mais enfin le peuple, fatigué de ces disputes interminables, chassa un jour les premiers de la ville, et de ce

moment leurs adversaires devinrent les chefs de la république.

Dans ce temps-là, l'aîné de la famille des Médicis se nommait Cosme; c'était un homme affable envers ses inférieurs, poli envers ses égaux, bienveillant envers tous ceux à qui il pouvait rendre service, et ses belles qualités l'avaient rendu cher à ses concitoyens; possesseur d'une immense fortune, il n'en faisait usage que pour l'avantage et l'embellissement de sa patrie; il construisit, à ses propres dépens, des aquéducs et des magasins de blé pour assurer la subsistance du peuple; bâtit des églises et des hôpitaux pour les pauvres; décora Florence et ses environs de plusieurs palais magnifiques qui font encore aujourd'hui l'admiration de ceux qui les visitent; fonda dans cette ville la première bibliothèque publique, en faisant acheter dans tous les pays les manuscrits les plus rares et les plus précieux; accueillit avec honneur les savans grecs échappés à la prise de Constantinople, et s'entoura de peintres, de sculpteurs, d'architectes habiles qu'il attira auprès de lui de toutes les parties de l'Italie, en leur offrant des récompenses considérables.

Mais si Cosme de Médicis surpassait ainsi les autres Florentins par sa munificence et sa générosité, il n'en conservait pas moins dans son langage et sa manière de vivre une louable modestie, qui ajoutait à son mérite plus que tout l'appareil dont il aurait pu s'environner. Quoique ses conci-

toyens l'eussent prié de les gouverner, il ne voulut accepter d'eux aucun titre d'honneur ni de supériorité, et se contenta d'être le premier citoyen de sa patrie, qu'il dirigeait plutôt par la persuasion d'un sage que par l'autorité d'un souverain. Aucun signe extérieur ne le distinguait des autres personnes de son rang, si ce n'est peut-être la simplicité de ses vêtemens, la frugalité de sa table, et le petit nombre de domestiques dont il se faisait suivre, contre l'ordinaire des seigneurs italiens de cette époque, qui ne paraissaient jamais en public qu'accompagnés d'une foule de serviteurs armés. Accessible à toute heure au moindre artisan de Florence, sa maison était ouverte à tous ceux qui réclamaient justice ou protection, et jamais cette ville, riche et populeuse, ne jouit d'une si parfaite tranquillité que pendant les trente années que ce grand homme la gouverna.

Ce fut ainsi, mes bons amis, que Cosme de Médicis, à qui les Florentins décernèrent d'une commune voix le nom de *Père de la patrie*, plus glorieux cent fois que celui de conquérant ou de grand capitaine, parvint à une vieillesse avancée; mais les dernières années de cet homme vénérable furent troublées, comme celles de Périclès (avec lequel d'ailleurs il avait plus d'un trait de ressemblance), par le plus grand malheur qu'un père puisse éprouver, celui de survivre à presque tous ses enfans, sur lesquels il fondait l'espérance

de sa patrie et de sa famille. En peu de mois il vit mourir sous ses yeux plusieurs de ses fils, et le seul qui lui resta était si faible et si maladif qu'il paraissait impossible qu'il pût vivre. « Hélas! » disait ce père infortuné, en se faisant porter dans les vastes galeries de son palais désert, que ses infirmités ne lui permettaient plus de parcourir à pied, « voilà une bien grande maison pour une si petite famille! » Heureusement les craintes qu'il avait conçues ne se réalisèrent point; son fils Pierre, qui lui survécut, fut appelé par les Florentins à lui succéder, comme premier citoyen de leur république, et cette famille de simples marchands, que Cosme avait illustrée par sa sagesse et ses vertus, devint une des plus considérables et des plus considérées de l'Europe.

Nous verrons plus tard, mes enfans, des Médicis s'élever aux plus hautes dignités de l'Église et du monde, et vous pouvez déjà vous souvenir que deux princesses de ce nom ont porté la couronne de France.

LA CONJURATION DES PAZZI.

Depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1478.

Tant que le grand Cosme de Médicis et son fils Pierre gouvernèrent la république de Florence, mes bons amis, rien ne troubla la paix et la prospérité de cette ville; mais après la mort de ce dernier, qui avait été, comme son père, un prince sage et éclairé, Florence se trouva déchirée par de nouveaux troubles, dont je vais essayer de vous donner une idée.

Laurent et Julien de Médicis, fils de Pierre, qui, tout jeunes encore, succédèrent ensemble à leur père, n'imitèrent point la sagesse et le désintéressement de leur aïeul, qui avait employé tous ses biens pour la gloire et la prospérité de Florence. De folles prodigalités signalèrent les premières années de leur gouvernement, et ces deux imprudens, oubliant qu'ils ne tenaient que de leur naissance l'autorité que le grand Cosme avait reçue de la confiance de ses concitoyens, eurent le tort inexcusable d'outrager par des dédains et une hauteur affectés les principaux citoyens de

Florence, que Cosme et son fils avaient toujours honorés comme leurs égaux. Au lieu d'accueillir avec bienveillance le moindre Florentin qui se présentait aux portes de leur palais, ils recevaient avec une fierté insultante les plus riches marchands de la république, et les humiliaient par des réponses si arrogantes, que plusieurs d'entre eux préférèrent sortir de leur ville natale, que de vivre en butte au mépris de ces jeunes insensés. Laurent de Médicis surtout excitait l'indignation publique par le faste de ses équipages et ses vêtemens, autant que par la somptuosité extravagante des fêtes qu'il donnait à la populace, qui lui méritèrent dès lors le surnom de *Magnifique,* que l'histoire lui a conservé.

Parmi les familles que la haine ou la jalousie qu'inspiraient les Médicis avait forcées d'abandonner leur patrie, une des plus considérables était celle des Pazzi, que Cosme avait toujours traitée avec tous les égards et la déférences dus à l'une des plus anciennes et des plus respectables de la république. Indigné de l'insolence de Laurent de Médicis, François Pazzi, l'aîné de cette famille avait été s'établir à Rome, où la plupart de ses parens le suivirent, préférant, comme lui, vivre exilés de leur patrie, que de la voir courbée sous la domination de deux jeunes gens insoucians et téméraires.

Dans ce temps-là, mes bons amis, rien n'était plus ordinaire en Italie que de voir des haines

profondes et réciproques se conserver pendant de longues années entre deux familles, et éclater tout à coup par quelque acte terrible de vengeance et de fureur. C'était là le résultat des divisions qui avaient si long-temps agité cette contrée, et les Pazzi, quoique éloignés de Florence, ne perdirent point l'espoir de se venger de leurs ennemis et de rentrer dans leur patrie, après les avoir immolés. Pleins de cette pensée, ils décidèrent plusieurs nobles florentins, que l'orgueil des Médicis avait aussi irrités contre eux, à seconder leurs projets de vengeance, et bientôt une conjuration fut préparée pour que les bannis, rentrant secrètement dans Florence, signalassent leur retour par le meurtre de leurs ennemis. François Pazzi se mit à la tête de ce complot, persuadé qu'une fois les Médicis égorgés, le peuple applaudirait à leur sort et se joindrait à leurs meurtriers, car vous savez qu'il n'y a rien de plus inconstant que la populace dans ses affections comme dans ses haines.

Les conjurés, parmi lesquels se trouvaient quelques nobles que Laurent et son frère croyaient leurs amis, projetèrent d'abord de les attirer chez l'un d'eux sous prétexte d'un festin, et de les y faire poignarder par des hommes apostés; mais les Médicis, soupçonnant peut-être quelques mauvais desseins contre leur vie, refusèrent de se rendre à toutes les fêtes auxquelles ils furent invités; el'on répandit même le bruit que Julien

le plus timide des deux frères, ne sortait plus de son palais sans porter sous ses habits une cuirasse qui le mît à l'abri des coups d'un assassin. Mais cette juste défiance de leur part, au lieu de détourner les conjurés de leurs desseins, ne fit que les décider à en presser l'exécution, et bientôt il fut résolu entre eux que ce serait dans l'église même où les Médicis se rendaient pour entendre la messe, que ce double meurtre serait accompli. A la vérité cet attentat, ainsi commis aux pieds des autels et en quelque sorte en présence de Dieu même, parut une action si horrible à quelques-uns des conjurés que plusieurs refusèrent d'y prendre part; mais François Pazzi, emporté par sa haine implacable contre les Médicis, détermina les autres à ne plus différer de la satisfaire.

En effet, mes enfans, à quelque temps de là, un jour de fête solennelle, Laurent et Julien s'étaient rendus à l'église, suivis d'un grand nombre de seigneurs, dont plusieurs portaient des poignards sous leurs vêtemens, et la foule des assistans entendait le service divin avec recueillement, lorsque tout à coup la cloche ayant donné le signal de l'élévation, les conjurés, qui n'attendaient que le moment où leurs victimes baisseraient la tête pour l'adoration, se jetèrent avec violence sur les deux princes, et percèrent de coups de poignards le malheureux Julien, qui tomba mort sur la place. Quant à Laurent, qui n'avait reçu qu'une légère blessure, ayant eu le temps de tirer son épée, il

s'en servit avec tant de courage et de présence d'esprit, qu'il parvint à se faire jour à travers les assassins, et à se jeter, avec quelques serviteurs fidèles, dans la sacristie de l'église, dont les portes de bronze furent fermées sur lui, et le sauvèrent de la rage de ces forcenés.

Mais tandis que ce prince échappait ainsi presque miraculeusement à la fureur des Pazzi, les amis des Médicis, se répandant dans toute la ville et courant aux armes, sonnèrent la cloche d'alarme, qui ne retentissait jamais que dans les dangers publics, et excitèrent vivement la colère du peuple contre les meurtriers, en les accusant d'homicide et de sacrilége.

En un instant, ces hommes, qui s'étaient flattés que la populace se joindrait à eux, se virent assaillis au contraire par la foule qui, se jetant sur tous les conjurés qu'elle put atteindre, mit en pièces la plupart de ces malheureux. François Pazzi lui-même, principal auteur de cet attentat, qui avait été gravement blessé dans le combat, fut arraché de son lit, et pendu à l'une des fenêtres du palais Médicis ; et de tous ceux qui avaient pris part à cette conjuration, un petit nombre seulement parvint à sortir de Florence sous divers déguisemens, et à trouver un refuge à Rome. Plusieurs d'entre eux, ne se croyant pas en sûreté contre la vengeance des Médicis tant qu'ils seraient en Italie, allèrent même chercher un asile jusqu'à Constantinople : mais quelques années plus

tard Laurent, ayant découvert leur retraite, les réclama comme des meurtriers et des parricides au sultan Mahomet II, qui les renvoya à Florence où ils furent punis du dernier supplice.

Telle fut, mes bons amis, l'issue de cette fameuse conjuration des Pazzi, dont vous entendrez souvent parler dans des livres plus savans que celui-ci. Quoique ce terrible événement eût privé Laurent d'un frère, il fut pourtant plus favorable aux Médicis que ne l'eussent été plusieurs victoires remportées sur leurs ennemis; car dès ce moment, personne n'osa plus s'opposer à la grandeur de cette maison, que le Ciel avait si visiblement protégée dans cette circonstance périlleuse; et Laurent le Magnifique, devenu plus sage par le danger qu'il avait couru, gouverna glorieusement les Florentins, façonnés désormais à l'obéissance.

La domination que Laurent de Médicis exerça pendant un grand nombre d'années sur la république florentine est surtout remarquable par la protection éclairée que ce prince accorda dans cette ville aux savans et aux artistes, qu'à l'exemple du grand Cosme, il y appela de toutes les provinces d'Italie. Sans cesse environné des personnages les plus marquans de cette époque par leurs talens et leur savoir (parmi lesquels je dois vous citer Pic de la Mirandole, l'homme le plus extraordinaire qui ait jamais existé, par la variété de ses connaissances et la vivacité de son esprit), Laurent le Magnifique donna son nom à la pré-

cieuse bibliothèque que son illustre aïeul avait fondée, et établit lui-même, dans ses jardins de Florence, sous le titre d'académie, une école de peinture, d'où sortirent plus tard presque tous les peintres fameux qui font encore aujourd'hui la gloire de l'Italie et dont j'aurai bientôt occasion de vous nommer les plus célèbres.



LES DUCS DE MILAN.

Depuis l'an 1478 jusqu'à l'an 1492.

Je ne sais, mes jeunes amis, si vous vous souvenez d'avoir lu dans un autre livre l'histoire de ces farouches condottieri, que, pendant la plus grande partie du moyen âge, les républiques italiennes tout adonnées au commerce, achetaient pour se battre, lorsqu'elles avaient besoin de soldats.

Un jour qu'une troupe de ces aventuriers traversait la campagne de Rome, enseignes déployées et marchant au son d'une musique guerrière, un jeune laboureur, attiré par l'éclat de cet appareil militaire, s'était arrêté sous un chêne pour admirer la bonne mine de ces soldats, leurs chevaux richement caparaçonnés et leurs armes étincelantes; et comme il avait lui-même une taille avantageuse et une figure remarquable, quelques soldats, en passant, l'engagèrent à les suivre, en lui vantant tous les agrémens de la vie qu'ils menaient, grassement payés souvent pour ne rien faire, et vivant sans cesse aux dépens du peuple des villes et des campagnes.

Jacques Attendolo (c'était le nom du jeune paysan), en écoutant leurs propositions, était bien tenté de s'associer à cette vie aventureuse, pour laquelle il se sentait, malgré lui, un goût déterminé; mais il était retenu par l'idée de quitter ses vieux parens et la chaumière où il était né; et dans ce combat entre son penchant et sa piété filiale, qui annonçait un bon cœur, il résolut de se décider par quelque présage, selon la coutume des gens ignorans de ce temps-là, qui croyaient voir un pronostic dans les choses les plus insignifiantes : « Eh bien ! s'écria-t-il, je vais lancer con» tre ce chêne la coignée que je tiens dans ma » main, et si elle entre assez dans cet arbre pour » y rester attachée, je me ferai soldat. » En achevant ces mots, Jacques lança cet instrument tranchant avec tant de violence, qu'il pénétra profondément dans le tronc du chêne et y demeura fixé. De ce moment le jeune Attendolo n'hésita plus, et s'arrachant, non sans verser bien des larmes, des bras de sa famille, il suivit ses nouveaux camarades, qui lui donnèrent le surnom de Sforza ou Sforce, parce que c'était de toute sa force qu'il avait lancé la coignée qui avait décidé sa vocation.

A cette époque de troubles et de guerres sanglantes qui ravageaient successivement toutes les provinces italiennes, mes jeunes amis, rien n'était plus ordinaire que de voir d'obscurs soldats parvenir par leur valeur jusqu'aux rangs les plus éle-

vés de la milice, et devenir eux-mêmes les chefs de ces bandes mercenaires. Ce fut précisément ce qui arriva à Jacques Sforce, qui après avoir combattu avec un courage et des talens remarquables dans plus de cent batailles, devint à son tour un des plus fameux condottieri de l'Italie. Cet homme intrépide, qui servit successivement Florence, Rome, Milan, parvenu à un âge avancé, périt en voulant sauver à la nage un de ses pages qui se noyait dans un torrent; et son corps, entraîné par la pesanteur de son armure, disparut à la vue de ses compagnons qui ne purent jamais le retrouver: mais il laissait un fils nommé François Sforce, qui lui succéda à la tête des bandes redoutables que Jacques avait si souvent conduites à la victoire; et bientôt François, qui n'avait pas moins de mérite que son père, acquit comme lui une renommée de bravoure et d'habileté qui devait, en peu d'années, l'élever au rang des principaux princes de l'Italie.

Maintenant il faut que je vous dise, mes jeunes amis, que, pendant les querelles des papes et des empereur d'Allemagne, la souveraineté de la ville de Milan et d'une partie de l'ancienne Lombardie, à laquelle on donnait le nom de Milanez, avait été accordée, avec le titre de *Duc* de Milan, par un empereur de la maison de Souabe, à une noble famille du nom de Visconti, qui devint bientôt une des plus illustres de l'Europe. Je dois même vous rappeler, à ce propos, l'histoire de cette

intéressante Valentine Visconti, duchesse d'Orléans, dont il est question dans l'histoire de France, et qui du temps de la démence du roi Charles VI, mourut de douleur du meurtre de son mari, lâchement assassiné dans une rue de Paris par Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, son cousin.

Vers le temps où Cosme de Médicis s'élevait au premier rang à Florence, il arriva que le dernier des Visconti étant venu à mourir à Milan, après avoir donné en mariage sa propre fille au condottière François Sforce, celui-ci se présenta aux portes de cette ville, à la tête de son armée, et s'en étant rendu maître, prit le titre de duc, que personne n'osa lui disputer. Les Milanais, pour prévenir de nouveaux malheurs, consentirent à se soumettre à son obéissance, et François Sforce, après un règne long et glorieux, pendant lequel il sut se faire aimer et craindre de ses sujets, laissa la couronne ducale à son fils Galéas Marie, qui hérita sans opposition de la puissance et du titre de son père.

Il y avait déjà près de cinquante ans, mes jeunes amis, que cette race d'aventuriers occupait paisiblement le duché de Milan, lorsque Jean Galéas, fils de Galéas Marie, fut appelé au trône après lui, étant à peine âge de huit ans, et ce fut l'oncle de ce jeune, prince nommé Ludovic-le-Maure (à cause de son teint basané qui lui donnait l'air d'un Africain), qui s'empara du gouverne-

ment du Milanez, jusqu'à ce que son neveu fût en âge de régner par lui-même.

Or, vous saurez, que Ludovic-le-Maure était un homme ambitieux et cruel qui, jaloux de voir le titre de duc porté par un enfant, conçut le projet d'en dépouiller le jeune Galéas, et de monter sur le trône à sa place. Mais comme il n'ignorait pas que les Milanais, qui aimaient leur prince à cause de son innocence et de sa jeunesse, ne souffriraient pas une pareille injustice, il chercha quelque moyen d'exciter des troubles en Italie, pour parvenir à ses mauvais desseins; et jetant les yeux sur Charles VIII, roi de France, qui venait de succéder à son père, le farouche Louis XI, il fit proposer secrètement à ce prince de l'aider à conquérir une partie de l'Italie, sur laquelle les rois de France prétendaient avoir des droits, comme je vous le dirai tout à l'heure.



CHARLES VIII EN ITALIE.

Depuis l'an 1492 jusqu'à l'an 1498.

Vous souvient-il, mes bons amis, du jeune et infortuné Conradin, ce dernier rejeton de l'illustre famille de Souabe, que Charles d'Anjou fit périr sur un échafaud, après l'avoir dépouillé du royaume de Naples, qui aurait dû lui appartenir? Eh bien! depuis ce funeste événement, une haine mortelle s'était conservée entre les princes de la maison d'Anjou et les successeurs de Pierre d'Aragon, époux de la fille de Manfred, à qui avait été porté le gant que Conradin, au moment d'expirer, avait jeté au milieu de la foule qui assistait à son supplice.

Depuis cette époque, mes enfans, des débats acharnés avaient eu lieu entre ces deux familles rivales, et, après bien des combats sanglans dont le récit serait sans doute peu intéressant pour vous, le dernier prince de la maison d'Anjou, qui se nommait Réné, comte de Provence, ayant été chassé de Naples par les Aragonais, avait cédé, en mourant, à Louis XI, tous ses droits sur ce royaume;

mais le vieux monarque français était trop habile pour se laisser tenter par cette couronne étrangère ; et il avait mieux aimé, de son triste château de Plessis-lès-Tours, faire trembler ses grands vassaux, que d'entreprendre une guerre lointaine et périlleuse, où il aurait craint d'user inutilement ses trésors et ses soldats.

Malheureusement Charles VIII, qui succéda à son père sur le trône de France, n'avait point hérité de sa prudence ; et quoique sa grosse tête, sa taille épaisse, ses jambes courtes et ses larges pieds ne lui donnassent pas l'air d'un héros, il avait un grand courage et une ardeur passionnée de batailles et d'aventures. Aussi accepta-t-il avec empressement l'offre que lui fit Ludovic-le-Maure de l'aider à conquérir le royaume de Naples, où régnait alors un prince de la maison d'Aragon nommé Ferdinand ; et bientôt une formidable armée française, traînant après elle un grand nombre de ces terribles canons dont l'usage devenait de plus en plus fréquent à la guerre, parut sur les Alpes, ces hautes montagnes qui, comme vous savez, séparent la France de l'Italie.

Or, je dois vous faire remarquer, mes jeunes amis, que cette armée que Charles VIII conduisait ainsi à la conquête du royaume de Naples ne ressemblait plus à ces bandes tumultueuses et mal armées que les barons du moyen âge amenaient à leur suzerain au temps de la féodalité. Depuis le

règne de Charles VII, qui, avec l'aide de la simple et courageuse Jeanne d'Arc, avait chassé les Anglais de son royaume, ces troupes indisciplinées avaient fait place à des escadrons de cavaliers auxquels on donnait le nom de gens-d'armes, à cause des pesantes armures de fer dont ils étaient revêtus, et à des compagnies de Francs-Archers, sorte de soldats à pied dont l'arc était l'arme principale; mais ce qui formait la troupe la plus nombreuse de cette armée, c'étaient des bataillons de Suisses, ces pauvres et vaillans montagnards qui, du temps de Guillaume Tell, s'étaient affranchis de la domination autrichienne. Ces soldats intrépides se vendaient aux princes de l'Europe qui voulaient les payer pour faire la guerre; et cet usage des Suisses, de servir ainsi pour de l'argent les nations étrangères, s'est conservé jusqu'à nos jours, où plusieurs souverains entretiennent encore dans leurs États des troupes de cette nation.

Mais, si les Italiens voyaient avec surprise cette armée traverser leur pays, les Français n'étaient pas moins étonnés du spectacle nouveau pour eux que leur offrait l'Italie. Au lieu des villes sombres et étroites dont la France était couverte dans ce temps-là, ils voyaient des cités riches et populeuses, où s'élevaient des palais de marbre, des églises magnifiquement bâties, et d'élégantes maisons tapissées intérieurement d'étoffes de soie fabriquées à Florence et à Milan. De tous côtés s'offraient à leurs regards de précieuses statues de

marbre ou de bronze, des tableaux peints par des maîtres habiles, des miroirs de Venise, et enfin cette multitude de meubles utiles ou agréables dont l'usage s'est répandu depuis ce temps dans tous les pays de l'Europe. Alors les guerriers français commencèrent à apprécier le mérite d'une existence plus douce et plus commode; ils rougirent en quelque sorte de leur pauvreté et de leur rudesse, et ceux d'entre eux qui retournèrent dans leur patrie ne pouvaient se lasser de raconter à leurs parens et à leurs amis tout ce qu'ils avaient vu de curieux dans leur voyage.

Cependant, pour parvenir au royaume de Naples, il fallait que les Français traversassent l'Italie presque entière, et leur marche ressemblait plutôt à un triomphe qu'à celle d'une armée qui se prépare à combattre. Dans toutes les villes où ils passaient, ils étaient accueillis par les habitans avec respect et bienveillance; des fêtes et des cérémonies leur étaient préparées aux portes de chaque cité, et des spectacles dont on n'avait encore aucune idée en France à cette époque, célébraient leur passage et leur bien-venue. A la vérité, l'air fier et arrogant des chefs et des soldats français excitait quelquefois le mécontentement des Italiens, mais la crainte d'irriter ces redoutables étrangers les retenait dans le silence.

Ce fut ainsi que Charles VIII et son armée parvinrent en peu de jours aux portes de Milan, où Ludovic-le-Maure les attendait avec impatience;

ce seigneur avait fait disposer des tentures et des décorations dans toutes les rues que le monarque français devait parcourir, et lui-même s'avança à sa rencontre pour le complimenter, à la tête des principaux barons du Milanez. Ce méchant homme aurait bien voulu que son neveu, Jean Galéas, ne parût point en présence de Charles, et il lui avait même interdit de sortir de la citadelle de Milan, où il le tenait en quelque sorte prisonnier; mais ce prince infortuné, malgré la défense de son oncle, vint se jeter aux pieds du roi de France, avec la jeune duchesse, son épouse, qui était une belle et vertueuse princesse, de l'une des plus nobles maisons d'Italie, pour le supplier d'avoir pitié du sort rigoureux où les retenait l'impitoyable Ludovic, qui les laissait quelquefois manquer de vêtemens et de nourriture. Charles parut touché des larmes de ces deux pauvres jeunes gens; il les releva avec bonté lorsqu'ils embrassèrent ses genoux, et leur promit de ne point les abandonner; mais malheureusement le roi, qui était vif et léger, oublia ses promesses aussitôt qu'il eut quitté Milan, et dès le lendemain, le bruit se répandit dans toute l'Italie que Jean Galéas était mort dans sa prison, empoisonné par son oncle, qui eut l'audace de se faire, à l'instant même, proclamer duc de Milan. Cette mort imprévue causa pourtant de vifs regrets à Charles, dont le cœur était généreux, malgré son étourderie, et depuis ce moment, il ne put cacher l'a-

version que lui inspirait Ludovic Sforce, qu'il soupçonnait avec raison de ce crime odieux.

Pendant ce temps, l'armée française s'était emparée de Rome où le pape ALEXANDRE VI, qui occupait alors le siége de Saint-Pierre, la vit pénétrer avec tant d'effroi, qu'il se réfugia précipitamment au château Saint-Ange; mais Charles ne s'arrêta que peu de jours dans la capitale du monde chrétien, et bientôt il se présenta aux portes de Naples, où la terreur de ses armes l'avait précédé. A l'approche de cet ennemi formidable, Ferdinand d'Aragon, saisi d'épouvante, s'était embarqué pour chercher un refuge en Sicile, abandonnant ainsi son royaume aux Français, qui s'en rendirent maîtres presque sans combat.

Alors le roi Charles, qui aimait le faste et les cérémonies, résolut de faire son entrée dans cette ville avec tout l'appareil qui convient à un puissant monarque; monté sur le plus beau cheval qu'on put trouver, et suivi des principaux seigneurs français, il parut à la tête de son armée, le front chargé d'une couronne d'or, couvert d'un magnifique manteau sur lequel étaient brodées des fleurs de lis, et tenant de sa main droite un globe d'or, tandis que sa gauche soutenait un sceptre enrichi de pierreries. Quoique le roi, qui était d'une petite taille et d'une figure peu imposate, fût presque écrasé sous ces ornemens, le peuple de Naples, émerveillé de ee spectacle, faisait éclater mille acclamations sur son passage, et

les plus belles dames napolitaines, magnifiquement parées, garnissaient les balcons de toutes les rues que le cortége devait traverser. Il semblait que l'arrivée du roi de France dans cette capitale étrangère fût un jour de fête et de délivrance pour tout le peuple de Naples ; et Charles, enivré de cette joie bruyante, se croyant au comble de la gloire et de la puissance, ajouta à son titre de roi de France celui de roi de Naples et de Sicile, qu'il ne devait pas conserver long-temps.

En effet, mes jeunes amis, pendant que ce prince imprudent jouissait ainsi paisiblement de cette facile conquête, un orage qu'il était loin de prévoir se formait derrière lui, et menaçait de rendre impossible son retour dans son propre royaume. Depuis que Ludovic-le-Maure, dont la perfidie égalait la cruauté, n'avait plus rien à espérer du secours des Français, il voyait avec impatience la Lombardie envahie par ces fiers étrangers, que leur orgueil et leur rudesse rendaient plus odieux chaque jour aux Italiens ; et bientôt une LIGUE, c'est-à-dire une alliance, se forma entre les Vénitiens, les Milanais et d'autres peuples encore, pour exterminer ces hôtes incommodes qu'ils ne regardaient plus que comme des barbares. Charles, qui s'était mis en marche pour retourner en France avec une partie de son armée, n'apprit leurs desseins que lorsqu'il était trop tard pour les prévenir; mais comme il connaissait la valeur de ses soldats, il n'hésita point à

poursuivre sa route vers les Alpes, et parvint à se faire jour à travers ses ennemis, après les avoir vaincus dans une bataille, auprès d'un village appelé Fornoue, où il combattit lui-même avec courage au premier rang de sa gendarmerie, c'est-à-dire de ses gens-d'armes, qui firent un grand carnage des bataillons italiens, que les Suisses achevèrent de mettre en fuite.

Peu de mois après la bataille de Fornoue, mes enfans, le royaume de Naples retomba au pouvoir des princes d'Aragon, auxquels Ferdinand le Catholique, leur parent, avait envoyé une armée espagnole sous les ordres de Gonzalve de Cordoue, le plus habile général de son temps, que ses talens pour la guerre avaient fait surnommer le Grand capitaine; de sorte que le fruit de cette entreprise aventureuse de Charles VIII fut aussitôt perdu pour les Français; mais ils connaissaient maintenant le chemin de l'Italie, et pendant de longues années cette contrée devait être désormais pour notre nation le théâtre de brillans exploits, mais aussi de désastres incalculables.

LA RÉPUBLIQUE DE VENISE.

Depuis l'an 1496 jusqu'à l'an 1508.

De toutes les républiques commerçantes d'Italie, mes jeunes amis, celle qui, à cette époque, avait atteint le plus haut degré de puissance et de prospérité, c'était Venise, cette ville des eaux, bâtie, comme je vous l'ai expliqué ailleurs, sur les lagunes du golfe Adriatique, et dont les habitans, par leur industrie, avaient acquis des richesses immenses.

Mais ces marchands vénitiens, mes enfans, depuis plusieurs siècles, ne se contentaient plus de jouir paisiblement de leur opulence; et comme les anciens Carthaginois, dont il est si souvent question dans l'histoire romaine, ils voulurent avoir aussi des flottes et des armées : à une époque où aucune des nations de l'Europe ne pouvait encore entretenir des vaisseaux et payer chèrement des soldats, le pavillon de Saint-Marc, qui était l'étendard de leur république, flottait sur la mer Noire et sur la Méditerranée; ils s'étaient rendus maîtres de la plupart des îles grecques,

possédaient sans partage l'Illyrie et la Dalmatie, et occupaient même l'ancien Péloponèse, auquel on donnait dès lors le nom de Morée.

Cependant si les vaisseaux vénitiens couvraient les mers, si de nombreux soldats faisaient respecter en Italie le nom de Venise, si cette opulente cité renfermait une population active et industrieuse, il ne faut pas croire pour cela que ses habitans fussent meilleurs ou plus heureux. Bien loin de là, la passion des richesses avait produit sur eux son effet ordinaire en les rendant durs, insatiables et défians à l'excès, et comme ils pesaient tout au poids de l'or, aucune mauvaise action ne leur coûtait pour en acquérir. Aussi rien n'était-il plus triste et plus silencieux que l'aspect de cette ville bâtie sur les flots, et où l'on n'entendait que le bruit que font les rames en frappant l'eau, et les chants monotones des bateliers qui faisaient glisser leurs gondoles à travers les lagunes.

Dans cette ville sombre et commerçante, le principal magistrat portait le titre de duc ou doge, et c'était à lui que tous les autres citoyens étaient censés obéir. Mais la puissance du doge, mes enfans, depuis de longues années, se bornait à quelques pompeuses représentations où il se montrait en public, vêtu de pourpre et de drap d'or, et couronné d'une espèce de bonnet pointu, dont le sommet incliné en avant était enrichi de pierreries, et qu'à cause de cette forme bizarre, on nommait la corne ducale. Dans les occasions solen-

nelles, on portait devant lui des trompettes d'argent, un cierge allumé, une chaise couverte de drap d'or, des coussins de la même étoffe, et l'on soutenait au-dessus de sa tête un magnifique parasol, pour le préserver de l'ardeur du soleil. Deux despremiers magistrats soutenaient la queue de son manteau, et il était suivi de tous les principaux seigneurs de la république.

Or, vous saurez, qu'à Venise il existait, comme dans l'ancienne Rome, deux classes bien distinctes de citoyens. Les premiers, appelés nobles ou patriciens, dont la réunion formait la seigneurie, avaient leurs noms inscrits sur un livre précieusement conservé au palais de Saint-Marc, auquel on donnait le nom de livre d'or; cette distinction, qui n'appartenait qu'à un certain nombre de familles, était le prix des grands services rendus à l'État par leurs ancêtres, ou des postes éminens qu'ils avaient occupés dans la république. Les seconds, nommés populaires ou plébéiens, comprenaient les simples marchands, ou les artisans nés et demeurant à Venise; car il n'était pas permis à un commerçant étranger de s'y établir, ni à un ouvrier vénitien d'aller habiter hors des terres de la république, de peur qu'il ne portât dans d'autres pays ses talens et son habileté. Ces hommes industrieux, par leur travail et leur activité, faisaient vraiment la force et la puissance de leur patrie; mais aux nobles seuls appartenait le droit de faire partie du sénat ou grand conseil, qui

exerçait véritablement la souveraineté. Cependant, comme un si grand nombre de personnes n'auraient pu se réunir chaque jour avec assez de promptitude et de secret, dix patriciens choisis dans le sénat, et auxquels on donnait le nom de conseil des dix, étaient chargés habituellement de gouverner la république.

Mais au-dessus du conseil des dix, mes bons amis, il y avait encore une autre assemblée, composée de trois sénateurs seulement, auxquels on donnait le titre redoutable d'inquisiteurs d'Etat, parce que leur devoir était de s'enquérir et de s'informer continuellement de tout ce qui touchait à l'intérêt du public et des particuliers. Ces inquisiteurs, mes enfans, étaient les maîtres absolus de la république; car ils avaient le droit de vie et de mort sur tous les citoyens, quels que fussent leur rang et leur richesse, et le doge lui-même n'était pas au-dessus de leur puissance. Pour que leur autorité fût encore plus redoutée de tous les sujets de Venise, ils s'environnaient d'un mystère si impénétrable, que l'on ignorait le lieu même où ils se réunissaient; et chaque jour cependant on apprenait que quelque personne avait disparu, sans que ses parens ou ses amis, de peur de s'attirer la vengeance des inquisiteurs d'État, osassent même chercher à découvrir ce qu'elle était devenue. Quelquefois, après de longues années, on apprenait que celui que l'on pleurait avait langui et expiré dans d'horri-

bles prisons placées sous les lames de plomb qui couvraient le palais de Saint-Marc, où les malheureux prisonniers enduraient, avant de mourir, l'affreuse torture d'une chaleur si insupportable, que la plupart en perdaient la raison : d'autres fois, les inquisiteurs faisaient étrangler leurs victimes après leur avoir fait couvrir le visage d'un voile noir, afin que les bourreaux eux-mêmes ne les reconnussent pas; ou bien les faisaient lier dans un sac, qu'une gondole allait jeter à la mer à une grande distance des lagunes. Tout était terrible et imposant dans l'existence de cet odieux tribunal, auquel une multitude d'hommes de toute condition, depuis les plus nobles patriciens jusqu'aux derniers ouvriers de l'arsenal où se construisaient les galères vénitiennes, étaient chargés de rapporter secrètement tout ce qui se faisait et se disait chaque jour dans la république. C'était par ce moyen que les inquisiteurs exerçaient leur surveillance sur les moindres actions des habitans de Venise; et afin que les écrits de ces méprisables délateurs, qui savaient pénétrer jusqu'au sein des familles, pussent parvenir avec plus de sûreté entre les mains de ces magistrats, des têtes de bronze, dont la bouche était béante, étaient placées dans les différens quartiers de la ville, pour recevoir leurs dénonciations.

Eh bien! mes amis, croiriez-vous que cette cité où la main invisible des inquisiteurs était sans cesse suspendue sur toutes les têtes, fût celle du

monde entier où les fêtes, les spectacles et les réjouissances de toute espèce fussent les plus continuelles ? Chaque année une solennité bizarre y attirait, de toutes les parties de l'Italie, une multitude d'étrangers, curieux d'assister à ce qu'on appelait le mariage du doge avec la mer Adriatique, et je vais tâcher de vous donner une idée de cette coutume singulière, qui fut observée dans cette république tant qu'elle exista.

Tous les ans, le jour de l'Ascension, qui, comme vous savez, est une des principales fêtes dans tous les pays chrétiens, le doge de Venise montait sur un vaisseau magnifiquement doré, auquel on donnait le nom de Bucentaure, et qui ne devait jamais servir que dans cette circonstance. A un signal donné, ce navire s'avançait majestueusement en pleine mer, suivi d'une multitude de gondoles élégantes chargées d'une foule de personnes de toute condition, en habits de fête. Le soleil d'Italie, éclairant la surface unie des flots, répandait un éclat prodigieux sur cette solennité, à laquelle toute la population de Venise, montée sur les toits en terrasse des maisons, prenait part en poussant des cris de joie. Lorsque le Bucentaure était parvenu à une certaine distance des lagunes, le doge, se plaçant sur la proue du navire, lançait un anneau d'or dans les flots, en prononçant de certaines paroles latines qui signifiaient « qu'il prenait » la mer pour épouse, pour qu'elle lui fût soumise, » comme une femme l'est à son mari. » A ces

mots, les acclamations de la multitude faisaient retentir les rivages de l'Adriatique, et les Vénitiens, ce jour-là, oubliaient leur défiance habituelle pour s'abandonner à la joie la plus vive.

Mais cette pompeuse cérémonie du mariage du doge avec la mer, mes enfans, n'était pas la seule distraction qui adoucît pour le peuple de Venise l'effroi que lui causait la mystérieuse puissance à laquelle il était soumis; pendant trois ou quatre mois, chaque année, cette ville naturellement silencieuse, devenait tout à coup bruyante et animée par les sons de la musique, les éclats de rire, les chants, les danses, les jeux de toute espèce, et enfin par les déguisemens et les mascarades auxquels tout le monde, sans exception, se livrait avec une ardeur sans égale. C'était ce qu'on nommait le carnaval de Venise, alors célèbre dans toute l'Europe par la vivacité et la variété des plaisirs qui s'y trouvaient réunis.

Pendant ces quatre mois on ne voyait dans les assemblées publiques ou particulières que des personnes déguisées par mille costumes à la fois bizarres et élégans, ou dont le visage au moins était couvert d'un masque à barbe de soie. Le plus simple et le plus sombre de ces travestissemens, était celui auquel on donnait le nom de domino, et qui ne consistait qu'en une longue robe noire et une énorme perruque. C'était, le plus souvent, sous ce déguisement que les patriciens, les sénateurs, les seigneurs étrangers,

venaient prendre part à ces fêtes tumultueuses, pendant lesquelles Venise paraissait habitée par une nation de fous. Mais au milieu de ces jeux du carnaval, mes bons amis, la surveillance des inquisiteurs d'État était plus active que jamais, et malheur à celui qui, dans ces bruyantes journées, avait commis la plus légère offense envers une personne masquée ; les plombs de Saint-Marc ou les flots des lagunes en faisaient une prompte et sévère justice, et c'était par là que ces sinistres magistrats montraient que leur ministère n'avait point pour objet de troubler la joie publique, mais au contraire de protéger ceux qui s'y livraient.

Cette ville de Venise, mes enfans, ne vous semble-t-elle pas un singulier assemblage de défiance et de joie, de terreurs et de plaisirs? Eh bien! il fallait pourtant que ce mélange de tant de qualités et de vices contraires eût son utilité, puisque la splendeur de cette république a subsisté presque sans altération pendant plus de douze siècle, et cependant, comme vous le verrez dans la suite de cette histoire, cette cité opulente fut menacée plus d'une fois par des dangers dont elle sortit presque toujours triomphante.

LA LIGUE DE CAMBRAI.

Depuis l'an 1508 jusqu'à l'an 1510.

Dans le temps où la république de Venise, mes jeunes amis, avait atteint son plus haut degré d'opulence et de grandeur, le pape qui occupait la chaire de Saint-Pierre se nommait Jules II. Quoiqu'il eût près de soixante ans lorsqu'il fut élevé au souverain pontificat, c'était un vieillard actif, entreprenant et même belliqueux, qui ne put voir sans mécontentement que de simples marchands de l'Adriatique se fussent emparés, quelques années auparavant, de plusieurs provinces d'Italie, qui, selon lui, auraient dû appartenir au patrimoine de l'Église.

A cette époque, mes enfans, d'autres nations que les Vénitiens avaient aussi envahi une partie de cette contrée, et peu de temps après que Gonzalve de Cordoue, envoyé par Ferdinand le Catholique, eut chassé les Français de Naples, ce monarque, lui-même, s'étant rendu dans ce royaume, sous prétexte d'y rétablir son parent Frédéric, dernier héritier de la maison d'Aragon,

avait, au contraire, dépouillé ce malheureux prince de cette couronne, pour la joindre à celles d'Espagne et de Sicile qu'il possédait déjà.

Dans le même temps, Louis XII, roi de France, qui venait de succéder à Charles VIII, ayant passé les Alpes avec une nouvelle armée française, s'était emparé du Milanez, qu'il réclamait comme son héritage, parce qu'il était le petit-fils de Valentine Visconti; et Ludovic-le-Maure, que le meurtre de son neveu Jean Galéas avait rendu odieux à tout le monde, après avoir vainement tenté de défendre son duché contre ce redoutable adversaire, était tombé au pouvoir des Français au moment où, sous les habits d'un soldat suisse, il se flattait de leur échapper. Ce prince, que son ambition avait rendu si criminel, ayant été envoyé en France, fut enfermé pendant dix années entières dans le château de Loches, situé à peu de distance des bords de la Loire, où l'on montre encore, sur les murailles de son cachot, plusieurs phrases qu'il y écrivit pendant les ennuis de cette longue captivité. Il y mourut de joie, dit-on, le jour où il apprit que les portes de sa prison lui étaient ouvertes.

Or, lorsque le pape Jules II conçut la pensée d'abattre l'orgueil et la puissance des Vénitiens, comme il n'avait ni vaisseaux, ni soldats à opposer aux flottes et aux armées de Venise, il résolut d'appeler à son aide les princes étrangers, en leur promettant une large part dans les dépouilles de

cette république; et jeta les yeux, à cet effet, sur Ferdinand le Catholique, sur Louis de France, et enfin sur l'empereur d'Allemagne, alors nommé Maximilien d'Autriche, que les Vénitiens avaient irrité contre eux, d'abord en lui refusant insolemment le passage à travers leurs États, pour aller recevoir à Rome la couronne de fer, suivant l'ancien usage des empereurs allemands, et aussi en lui donnant le surnom ridicule de Maximilien-sans-Argent, parce que ce prince, tout puissant qu'il était, voyait souvent ses coffres vides, sans avoir le moyen de les remplir.

Je n'ai pas besoin sans doute, mes enfans, de vous rappeler ici ce qu'étaient Ferdinand le Catholique et notre bon roi Louis XII, surnommé le Père du peuple, dont je vous ai déjà parlé dans d'autres histoires, mais il est bon que fassiez aussi connaissance avec l'empereur Maximilien, qui était, à cette époque, l'un des principaux souverains de l'Europe.

Lorsque vous avez appris dans un autre livre l'histoire de Louis XI, vous y avez vu que le dernier des grands vassaux de la couronne de France fut Charles le Téméraire, cet audacieux duc de Bourgogne, qui disparut dans un combat livré sous les murs de Nancy, sans que l'on put jamais découvrir ce qu'il était devenu. Eh bien! ce redoutable Charles n'avait laissé d'autre héritier de sa puissance qu'une jeune fille nommé Marie de Bourgogne, à qui Louis XI enleva facilement

une partie des États de son père ; mais les Flamands, c'est-à-dire les habitans de l'ancienne Flandre, que l'on commençait alors à nommer les Pays-Bas, refusèrent de se soumettre au roi de France, et marièrent leur jeune souveraine à Maximilien d'Autriche, qui, bientôt après, devint empereur d'Allemagne. Par ce mariage, ce prince se trouva le plus puissant monarque de son temps; car il posséda non-seulement l'Allemagne tout entière, mais encore les Pays-Bas, qui comprenaient alors une partie de la France actuelle, et s'étendaient jusque sur les bords de la mer du Nord. De plus, Maximilien prétendait, comme tous les empereurs allemands, à la possession de l'Italie, que les princes de la maison de Souabe avaient tant ambitionnée autrefois; aussi accepta-t-il avec joie la proposition que lui fit le pape Jules, d'amener dans cette contrée une armée autrichienne pour abattre les Vénitiens, de concert avec les rois de France et d'Aragon.

Lorsque les rois, mes bons amis, jugent nécessaire de concerter entre eux quelque entreprise, ils ne se contentent pas, comme de simples particuliers, d'engager leur parole, ou d'écrire d'un commun accord les choses dont ils conviennent : cette simple manière d'agir ne paraîtrait point assez sûre pour les affaires importantes qui les occupent, et ils s'envoient réciproquement des ambassadeurs, dont le plus habile est celui qui sait le mieux tromper les autres. Cependant cette ma-

nière perfide de se dresser mutuellement des embûches, qui vous semble sans doute honteuse et repréhensible, n'est point ainsi jugée par les hommes chargés des grands intérêts des nations, et c'est à cette science funeste, qui cause souvent des malheurs irréparables aux peuples, que l'on donne le nom de Politique; à l'époque où nous sommes parvenus, les Italiens passaient avec raison pour les plus habiles politiques de l'Europe; et un célèbre écrivain de Florence, nommé Machiavel, venait de faire un livre, où il enseignait aux principes et aux seigneurs l'art de mettre à profit toutes les ruses de la perfidie la plus noire.

Ce fut précisément ce qui arriva, lorsque les différens monarques que je viens de vous nommer envoyèrent secrètement à Cambrai, ville de France qui faisait alors partie des Pays-Bas, des ambassadeurs chargés de former entre eux une alliance dont le but était d'abaisser la république de Venise, et de se partager tout ce qu'elle possédait en Italie. Cette alliance, qu'ils n'eurent pas de peine à conclure, parce que la puissance vénitienne leur inspirait à tous la même jalousie, fut appelée la Ligue de Cambrai; et lorsqu'on vous interrogera sur cet événement il faudra vous rappeler à quelle occasion elle fut formée, et quels en furent les principaux auteurs.

La surprise et la terreur furent grandes à Venise, lorsqu'on apprit tout à coup, dans cette ville, l'orage qui était prêt à fondre sur elle; dans le

premier moment, car la peur n'inspire jamais que des avis dangereux, quelques sénateurs proposèrent d'appeler les Turcs au secours de la république menacée : mais cette idée de recourir aux plus redoutables ennemis du monde chrétien fut bientôt abandonnée ; et, comme cela se voit le plus souvent, à mesure que le péril devient plus pressant, le courage revint aux plus effrayés; toutes les armes que renfermait l'arsenal furent distribuées aux hommes en état de les porter, et une armée se trouva bientôt réunie sous les deux plus habiles capitaines de Venise nommés Pétigliano et Alviane, pour défendre le passage d'une rivière appelée l'Adda, qui séparait alors les États de la république de ceux du Milanez.

Je n'aime point, mes jeunes amis, à vous raconter des histoires de guerres et de batailles, dont le récit vous offre souvent peu d'intérêt; mais pour vous faire comprendre les effets de la ligue de Cambrai, il faut pourtant que je vous dise que, tandis que l'empereur Maximilien s'avançait à la tête d'une armée allemande en suivant les bords du golfe Adriatique, Louis XII en personne, suivi d'une formidable armée, avait passé l'Adda et rencontré les troupes vénitiennes auprès d'une petite ville appelée Agnadel, où s'engagea bientôt un combat, dans lequel les soldats de la république furent accablés par la gendarmerie française et par l'intrépidité des Suisses; un grand nombre de Vénitiens restèrent morts

sur la place; Alviane, l'un de leurs généraux, tomba entre les mains des vainqueurs, et les débris de leur armée se réfugièrent précipitammeut sous les murs de leur capitale.

Je ne saurais vous dire, mes bons amis, quels furent à la fois la douleur et l'effroi du peuple et des magistrats de cette république, lorsque la désastreuse nouvelle de la défaite d'Agnadel leur fut apportée par les premiers fuyards; en un instant, les rues et les places se couvrirent d'une foule pâle et consternée; on ne voyait de tous côtés que des vieillards et des femmes qui couraient en pleurant dans les églises, pour demander à Dieu de détourner de leur patrie le danger qui la menaçait; et à tout moment chacun prêtait l'oreille, croyant entendre déjà le bruit du canon des Français retentir dans les lagunes.

Cependant, au milieu de la consternation générale, les sénateurs s'assemblèrent en tumulte, et ceux même d'entre eux qui étaient vieux et infirmes se firent porter au palais ducal, pour ranimer par leur présence le courage du peuple; en même temps, comme les Romains après la bataille de Cannes, le grand conseil adressa des remercîmens solennels à Pétigliano, de n'avoir point désespéré du salut de la patrie; on distribua de nouvelles armes au peuple; les patriciens et les riches marchands apportèrent en foule leur vaisselle d'or et d'argent au trésor public pour être em-

ployée à payer de nouveaux soldats, et en peu de jours chacun reprenant courage oublia ce moment d'alarme, pour ne plus songer qu'au salut commun. C'est qu'un seul revers, mes enfans, ne suffit point pour abattre entièrement une grande nation, et quoique un ennemi victorieux fût aux portes de Venise, le patriotisme de son peuple et l'union de ses magistrats était un rempart plus invincible que l'épaisseur des plus hautes murailles, ou le courage des armées les plus intrépides

—

L'ASTROLOGUE DE CARPI.

Depuis l'an 1510 jusqu'à l'an 1512.

Maintenant, mes jeunes amis, il faut que je vous dise que ces princes et ces rois qui avaient pris part à la ligue de Cambrai, en cédant aux instances de Jules II, avaient eu un tout autre but que de servir l'animosité du pape contre Venise; et l'habile pontife ne tarda pas à s'apercevoir que, sous ce prétexte, c'était la souveraineté de l'Italie tout entière que chacun d'eux ambitionnait. Alors, reconnaissant la faute qu'il avait faite en demandant le secours des Barbares (c'était ainsi qu'il désignait les Français et les Allemands), il conçut la pensée de chasser les uns et les autres de cette contrée qu'ils ravageaient. A cet effet, il se réconcilia avec les Vénitiens, qu'il redoutait moins depuis leurs désastres, se lia plus étroitement que jamais avec Ferdinand le Catholique qui, en sa qualité de roi de Naples, était devenu le vassal du Saint-Siége, et détermina même ce prince à envoyer en Italie des troupes espagnoles, qui passaient à cette époque pour les meilleurs soldats de l'Europe; de plus, il engagea à son ser-

vice une armée suisse, que Louis XII avait mécontentée après sa victoire d'Agnadel, en refusant de leur payer une grosse somme d'argent qu'ils demandaient avec insolence, et se mettant lui-même à la tête d'une armée, il déclara la guerre au roi de France.

Ce fut alors un singulier spectacle, mes jeunes amis, que de voir le souverain pontife, déjà parvenu à un âge avancé, couvrir ses cheveux blancs d'un casque de chevalier et ses épaules voûtées d'une lourde cuirasse, se montrer sur un cheval de bataille à la tête de ses généraux, qu'il accusait le plus souvent de lenteur et de timidité, tant cet impétueux vieillard était impatient de se mesurer avec ses ennemis. On le vit, au siége d'une ville appelée la Mirandole, se placer obstinément au poste le plus périlleux; et deux de ses domestiques ayant été tués à ses côtés, refuser, aux instances des cardinaux qui l'entouraient, de reculer de quelques pas. Enfin, lorsque les défenseurs de la Mirandole, désespérant d'être secourus par les Français, consentirent à lui ouvrir leurs portes, ce fut par une large brèche que ses canons avaient faite aux murailles, qu'il voulut entrer dans leur ville, pour se donner l'air d'un conquérant. Ce léger triomphe acheva de persuader à Jules II qu'il était un grand homme de guerre, et toutes les fois que ses infirmités lui permirent de se tenir à cheval, il paraissait devant ses troupes dans un appareil militaire.

Pendant ce temps, Maximilien lui-même n'offrait pas l'exemple d'une bizarrerie moins étrange; non content d'être un des plus puissans monarques de l'Europe, il lui vint dans la pensée qu'il pourrait bien aussi devenir pape après la mort de Jules II, et à l'exemple des anciens empereurs romains dont il prétendait être le successeur, il ajouta d'avance à ses titres celui de souverain pontife, que ces princes avaient tous porté jusqu'à l'établissement du christianisme. Mais l'habile Jules II ne s'alarma point de cette nouvelle prétention du César allemand, et comme il savait que ce monarque, par sa pauvreté ordinaire, était réduit la plupart du temps à emprunter à ses amis ou à se faire acheter par sesennemis, il lui fit de si belles promesses pour l'engager à abandonner le parti de Louis XII, que Maximilien, cédant à l'appât d'une somme d'argent considérable que lui payèrent les Vénitiens, consentit à sortir de l'Italie, où il ne laissa qu'une armée trop faible pour être redoutable.

Cependant, mes bons amis, le roi Louis XII avait trop de courage et de grandeur d'âme pour se laisser décourager par tant d'intrigues. Aux mystérieuses cabales de la politique italienne, qu'il méprisait, Louis n'opposa que la valeur de son armée, dans les rangs de laquelle il comptait un grand nombre d'habiles capitaines et de vaillans guerriers, tels que Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, que vous connaissez déjà; Cha-

bannes de La Palice, de l'une des plus illustres familles de France ; Louis de La Trimouille, l'ami et le compagnon de son roi ; le maréchal de Trivulce, général milanais qui passait pour un des plus habiles officiers de son temps ; Lautrec, parent de Louis XII ; et enfin, Gaston de Foix, duc de Nemours, neveu de ce monarque, qui le chérissait aussi tendrement que s'il eût été son fils.

Lorsqu'il parut pour la première fois à la tête des armées françaises, mes enfans, le duc de Nemours n'avait que vingt-deux ans, mais il était si beau, si spirituel, si brave, si affable, que les officiers les plus expérimentés se faisaient un honneur de servir sous ses ordres, et que ses soldats étaient toujours certains de la victoire lorsqu'ils le voyaient à leur tête.

Ce fut à ce jeune héros que Louis XII, trop avancé en âge pour supporter les fatigues d'une guerre pénible et continuelle, confia la défense du Milanez, et le soin de combattre les Italiens réunis pour chasser les Français de leur patrie. Dans l'espace de quelques mois, Gaston ramena la victoire sous les drapeaux de la France, défit à diverses reprises les ennemis, leur reprit plusieurs villes qu'ils avaient enlevées, et fit trembler encore une fois les Vénitiens dans leur capitale. Peu s'en fallut même que, dans le cours de ses victoires, il ne marchât sur Rome et ne s'en rendît maître ; mais le roi défendit à son neveu d'envahir le patrimoine de Saint-Pierre, par respect pour la

majesté de l'Église, et Jules II ne dut qu'à la modération de Louis XII de ne pas voir encore une fois les gens-d'armes français aux portes du Vatican.

Cependant l'armée du pape, où se trouvaient des soldats de toutes les nations, Suisses, Vénitiens, Espagnols, Napolitains, Dalmates, et même quelques Turcs, qui s'étaient engagés à son service pour avoir leur part du pillage de l'Italie, s'était assemblée sous les ordres d'un général romain, nommé Fabrice Colonne, à qui le pontife, plus confiant dans les effets de sa politique que dans la valeur de ses troupes, avait recommandé de ne pas s'exposer aux hasards d'une bataille contre les Français. Le belliqueux Jules II, dont les forces ne secondaient plus le courage, n'était point alors à la tête de son armée, mais il avait chargé de le représenter un jeune cardinal Florentin nommé Jean de Médicis, qui était le second fils de Laurent le Magnifique, dont je vous racontais l'histoire il n'y a pas long-temps. Celui-ci n'avait point, comme le pontife, endossé une armure de guerre, mais il ne cessait par ses discours d'exciter les soldats à défendre vaillamment leur religion, et la liberté de l'Italie contre les barbares qui l'avaient envahie.

De leur côté, les Français voyaient avec l'impatience naturelle à notre nation, que les ennemis évitassent d'en venir aux mains; et le bouillant Gaston prit la résolution de les y contraindre en marchant sur Ravenne, l'une des principales

villes des États du pape, qu'il savait bien que Colonne ne livrerait point sans combattre.

Pendant que l'armée française se dirigeait ainsi vers Ravenne, il arriva que Gaston de Foix s'étant arrêté dans une petite ville nommée Carpi, on lui parla d'un fameux astrologue de cet endroit, qui passait, dans tous les environs, pour prédire infailliblement à chacun ce qui devait lui arriver dans toute sa vie. Gaston, qui, ce jour-là, n'avait sans doute rien de mieux à faire, eut l'idée d'amuser les capitaines et les chevaliers qui l'accompagnaient, en faisant venir en sa présence ce prétendu devin, qui ne tarda pas à se présenter.

C'était un petit vieillard noir et sec, dont le visage était sévère et la parole brève et saccadée, comme celle des hommes qui s'efforcent d'imposer du respect à ceux qui les entourent, et à peine fut-il entré que tous les capitaines s'empressèrent de lui demander s'ils auraient bientôt occasion de de se mesurer avec les ennemis dans une bataille : « Le vendredi-saint ou le jour de Pâques » de cette année ne se passera pas, répondit l'as- » trologue, sans que cette bataille, que vous dési- » rez tant, n'ait eu lieu ; mais ce jour-là, quoique » la victoire vous soit assurée, elle coûtera bien » cher aux vainqueurs, et il y aura beaucoup de » sang répandu de part et d'autre. »

Cette prédiction causa une grande joie à ces vaillans hommes, qui ne souhaitaient rien tant

que d'exercer leur valeur; et chacun des assistans s'empressa aussitôt de lui demander ce qui lui arriverait en particulier dans cette journée qu'il annonçait devoir être si meurtrière ; l'un s'informait s'il serait du nombre des morts; l'autre, s'il avait encore bien des années à vivre; un troisième, enfin, s'il deviendrait riche et puissant. L'astrologue répandait à tous avec gravité, et Lautrec l'ayant prié de lui dire s'il échapperait à cette bataille : « Oui, lui répartit le devin, vous » survivrez à cette journée, mais vous y serez si » grièvement blessé que l'on désespérera de votre » vie. »

« Et moi, notre maître? » lui dit en plaisantant le chevalier sans peur et sans reproche, « appre- » nez-moi, si je dois être un jour un personnage » d'importance, bien pourvu d'écus et de bonne » renommée. — « Oui-dà, » répondit l'astrologue en examinant le creux de la main de Bayard, comme le font encore à présent les diseuses de bonne aventure « tu seras riche d'honneur et de vertus, » autant que jamais capitaine en France l'ait été; » mais des biens de la fortune, tu n'en auras » guère, et dans douze ans au plus tu mourras » d'un coup d'arme à feu, non autrement. » Tous ceux qui entendirent ces paroles demeurèrent surpris de l'assurance avec laquelle le petit homme noir les débitait; mais le bon chevalier n'en fit que rire, en répétant avec modestie qu'il savait depuis long-temps qu'il ne serait jamais grand'-

chose, et qu'il ne fallait pas être sorcier pour faire de pareilles prédictions.

Mais, pendant que tous ces capitaines se divertissaient ainsi des paroles de l'astrologue, celui-ci tirant à part Chabannes de La Palice et Bayard, leur dit d'un air triste, en regardant le duc de Nemours : « Vous avez là un prince beau, brave, » aimable et que vous paraissez tous chérir; eh » bien! le jour de la bataille qui se prépare, » gardez-vous de le laisser s'exposer au danger, » car je lis dans les astres qu'il doit y demeurer; » mais s'il en réchappe, ce sera certainement un » des plus grands hommes que la France ait pro- » duits. » Ces deux capitaines ne purent s'empêcher de tressaillir en entendant ces paroles, dont ils se souvinrent plus tard, lorsque l'événement eut justifié les sinistres présages du prétendu devin.

En effet, mes jeunes amis, les deux armées s'étant rencontrées auprès de Ravenne, comme celui-ci l'avait annoncé, le jour de Pâques, qui, dans ce temps-là, était le premier jour de l'année, il s'engagea dans ce lieu une sanglante bataille, dans laquelle les Français remportèrent une victoire complète. Le cardinal de Médicis, Fabrice Colonne et la plupart des généraux italiens, tombèrent au pouvoir des vainqueurs, à qui cette victoire coûta bien cher par le nombre de chefs et de soldats qu'ils y perdirent. Lautrec, percé de coups et laissé parmi les morts, guérit presque miraculeu-

sement de ses blessures; mais le plus grand de tous les malheurs au milieu de ce triomphe, ce fut la mort de Gaston de Foix qui, s'étant acharné à la poursuite des ennemis qui fuyaient en désordre, fut atteint d'un coup mortel, et expira couvert de gloire sur les lauriers qu'il venait de cueillir. Son corps, déposé dans un riche cercueil, fut porté par ses compagnons inconsolables jusqu'à la cathédrale de Milan, où ils lui élevèrent un magnifique tombeau, entouré de dix statues de marbre qui représentaient autant de victoires remportées par ce jeune héros.

Ce n'est pas la première fois, mes jeunes amis, que j'ai eu occasion de vous raconter des prédictions semblables de l'astrologue de Carpi, que l'événement semble avoir justifiées ensuite d'une manière surprenante; mais vous savez déjà ce qu'il faut penser de ces prétendus présages, toujours inventés après l'événement qui les explique; et je ne vous ai rapporté celui-ci que pour vous montrer qu'à cette époque les plus grands personnages et les plus vaillans hommes de guerre ne pouvaient se défendre d'ajouter foi à ces prédictions ridicules, auxquelles personne aujourd'hui, quelque ignorant qu'il fût, ne pourrait prêter l'oreille sans rougir.

Je dois aussi vous faire remarquer que la plupart des principaux auteurs de la fameuse ligue de Cambrai, ne vécurent point assez pour voir la fin de cette période mémorable, qui peut être

regardée comme la lutte des États pauvres et guerriers de l'Europe contre les républiques riches et commerçantes d'Italie. Jules II, ce pontife turbulent qui commanda des armées et assista en personne à des batailles, mourut à Rome, après un règne glorieux mais agité, peu de mois après la journée de Ravenne, et Louis XII ne survécut que de trois ans à son neveu Gaston, qu'il regrettait amèrement ; mais les malheurs de l'Italie ne devaient pas finir avec ceux qui les avaient causés, et pendant bien des années encore le sang français devait arroser cette terre fatale.

LA BATAILLE DE MARIGNAN.

Depuis l'an 1513 jusqu'à l'an 1516.

Le pape qui succéda au belliqueux Jules II, mes jeunes amis, fut ce même cardinal Jean de Médicis, fait prisonnier par les Français à la bataille de Ravenne, et qui avait recouvré sa liberté après peu de jours de captivité, pendant lesquels il fut traité par les vainqueurs avec tous les égards dus à l'un des princes de l'Église romaine. En montant sur le trône pontifical, le cardinal de Médicis prit le titre de Léon X, sous lequel il est devenu très célèbre dans l'histoire; et quoiqu'il eût été élevé à cette dignité bien avant l'âge où la plupart des papes y sont parvenus, puisqu'il n'avait que trente-sept ans, vous verrez bientôt qu'il fut un des pontifes les plus illustres qui aient occupé la chaire de saint Pierre.

Cependant, la sanglante victoire de Ravenne, si chèrement achetée par les Français, et la mort du vaillant duc de Nemours, n'étaient que le prélude des maux sans nombre dont notre nation allait être accablée en Italie. Louis de La Trimouille

avait remplacé Gaston à la tête des vainqueurs; mais bientôt il se vit entouré par un si grand nombre d'ennemis de toute nation, que Jules II avant de mourir avait eu le temps de réunir contre les Français, qu'il se décida à leur livrer un nouveau combat, quelle qu'en dût être l'issue, auprès d'une ville du Milanez appelée Novare, où tout se prépara de part et d'autre pour une nouvelle lutte.

On raconte que, pendant la nuit qui précéda cette bataille, tous les chiens qui se trouvaient dans le camp des Français passèrent tout à coup dans celui des Espagnols, ce qui fut regardé comme un présage funeste pour notre armée par les gens ignorans et crédules, comme il s'en trouve toujours beaucoup dans une grande réunion d'hommes; tandis que ce prétendu prodige s'expliquait naturellement, parce que les Français ayant détruit leurs bagages et leurs provisions pour n'en point être embarrassés pendant le combat, ces animaux, ne trouvant plus de nourriture dans le camp de leurs maîtres, en avaient été chercher ailleurs où ils avaient fait meilleure chère. C'est ainsi, mes bons amis, que souvent l'ignorance et la crédulité attribuent à des causes prodigieuses des événemens fort naturels, dont une explication de quelques mots suffit pour démontrer la simplicité.

Quoi qu'il en soit, mes enfans, les deux armées en étant venues aux mains, la victoire, après avoir

été disputée avec un courage égal de part et d'autre, se déclara enfin contre les Français, qui laissèrent ce champ funeste couvert de leurs plus braves guerriers, et repassèrent précipitamment les Alpes, pour rentrer dans leur patrie.

Parmi les officiers qui servaient dans les rangs de l'armée française, se trouvait un capitaine allemand, nommé Robert de La Marck, qui commandait à des troupes de sa nation auxquelles on donnait le nom de bandes noires, parce qu'elles suivaient un drapeau de cette couleur. Au plus fort de la bataille de Novare, Robert de La Marck apprit que ses deux fils, qui étaient de braves et robustes jeunes gens, après avoir vaillamment combattu à la tête de leurs soldats, étaient tombés couverts de blessures, sous des monceaux de morts et de mourans, où peut-être ils avaient déjà cessé de vivre.

A cette nouvelle, le malheureux père ne fut pas maître de sa douleur, et ralliant autour de lui quelques-uns de ses plus intrépides hommes d'armes, il s'ouvrit un passage à travers les ennemis et parvint ainsi jusqu'au lieu où ses deux enfans, baignés dans leur sang, étaient près de rendre le dernier soupir. Alors, soulevant leurs corps inanimés avec une force qu'excitait encore sa douleur paternelle, et les plaçant sur son cheval, il fut assez heureux pour traverser avec ce précieux fardeau les rangs des ennemis qui l'entouraient, et sauva ainsi d'une mort certaine ce qu'il avait

de plus cher au monde. Tous ceux qui furent témoins de cette belle action de Robert de La Marck admirèrent son intrépidité, et les Espagnols eux-mêmes s'écartèrent avec respect, dès qu'ils apprirent que la tendresse paternelle l'avait porté à cet acte de courage.

Ce fut vers ce temps-là, mes jeunes amis, que le bon roi Louis XII, déja parvenu à la vieillesse, mourut à Paris, et que le duc d'Angoulême, son plus proche parent, à peine âgé de vingt-deux ans, monta sur le trône de France, où il prit le nom de François Ier. L'un des premiers soins de ce prince jeune et vaillant qui avait, dit-on, versé des larmes d'envie en apprenant les exploits et la mort glorieuse de son cousin Gaston de Foix, fut, en recevant la couronne, de prendre le titre de duc de Milan, parce qu'il était, comme Louis XII, l'un des petits-fils de Valentine Visconti; et en même temps il fit savoir au pape Léon X et aux princes d'Italie, qu'avant quatre mois il passerait les Alpes avec une armée formidable, pour reconquérir le Milanez, qu'il réclamait comme son héritage.

Or, depuis que la défaite de Novare avait chassé les Français de la Lombardie, le duché de Milan avait été rendu par le pape à Maximilien Sforce, fils aîné de Ludovic-le-Maure, qui, peu de temps auparavant, venait de mourir dans sa prison de Loches; mais ce Maximilien, mes enfans, n'avait ni l'audace, ni les talens de son père, et, à l'approche des Français, il fut tellement effrayé du dan

ger qu'il allait courir, qu'il acheta la protection des Suisses, dont le pays montagneux est voisin du Milanez, en s'engageant à leur payer de grosses sommes d'argent, s'ils voulaient le défendre contre ses ennemis, et garder les passages des Alpes. Les Suisses, tentés par les promesses du nouveau duc, acceptèrent ses propositions, et bientôt on vit descendre des montagnes de l'Helvétie des bataillons de cette nation pauvre et belliqueuse, qui, en attendant le moment de défendre leurs alliés, ravageaient les campagnes de la Lombardie, et maltraitaient les pauvres habitans qu'ils accusaient de souhaiter le retour des Français.

Pendant ce temps l'impatient François Ier, ayant assemblé une troupe nombreuse de gens d'armes, suivie des bandes noires de Robert de La Marck, et de plusieurs milliers de lansquenets, sorte d'aventurieurs allemands, qui se vendaient, comme les condottieri, pour de l'argent, entreprit de passer les Alpes par les chemins ordinaires, avec une artillerie formidable ; mais ayant appris que les passages les plus praticables de ces hautes montagnes étaient étroitement gardés par les ennemis, il trompa leur vigilance, en passant des défilés qu'aucune armée jusqu'alors n'avait traversés, et descendit tout-à-coup dans les plaines de la Lombardie, où son apparition répandit la consternation et l'effroi.

Dans le premier moment de surprise, les Suisses, au lieu de se préparer au combat, furent saisis

d'inquiétude, et peu s'en fallut qu'ils ne se retirassent sans tenter le sort des armes ; mais François Ier, dans l'espoir d'épargner la vie de ses soldats, ayant fait proposer secrètement à leurs chefs de leur compter à l'instant même plusieurs milliers d'écus d'or, s'ils voulaient abandonner Maximilien Sforce et retourner, dès le jour même, dans leur pays, quelques uns de ces montagnards s'imaginèrent que le roi de France craignait de se mesurer avec eux, et devinrent plus insolens et plus fiers.

Cependant la plupart des chefs et des soldats de cette armée mercenaire, dont l'argent était la seule passion, avaient accepté cette offre du monarque français, et se préparaient à retourner dans leur patrie, satisfaits de gagner ainsi sans combattre une plus grosse récompense que celle que Maximilien leur avait promise, lorsqu'au moment où ils allaient se mettre en marche, pour sortir du Milanez, un envoyé du pape Léon, qui portait le titre de cardinal de Sion, homme violent et passionné, qui haïssait mortellement les Français, représenta aux capitaines qu'il leur serait bien plus profitable de s'approprier les riches dépouilles du roi de France, que de recevoir, comme des mendians, quelques milliers d'écus qu'ils auraient bientôt dissipés. Ces paroles violentes, rapidement répétées de rang en rang, causèrent à l'instant même un si terrible soulèvement parmi ces troupes tumultueuses que, se précipitant tout à coup en désordre sur le camp français, elles

surprirent les lansquenets, qui étaient loin de s'attendre à une pareille trahison, et en égorgèrent un grand nombre.

Cette attaque inattendue de la part des Suisses, mes enfans, devint alors le signal d'un combat, dans lequel périrent une multitude de guerriers des deux nations. Pendant deux jours entiers, on se battit avec un égal acharnement de part et d'autre, et l'obscurité seule d'une nuit profonde permit aux deux armées quelques instans de repos. Mais au milieu de ces scènes sanglantes, peu d'hommes, malgré leurs fatigues, purent goûter quelques instans de sommeil, et l'on remarqua que François Ier, qui donna les plus grandes preuves de courage pendant ces deux journées, dormit seul profondément sur un canon, tout revêtu de sa pesante armure, qu'il n'avait point voulu quitter de crainte de surprise.

Cette bataille, qui eut lieu auprès d'un village nommé Marignan, situé à peu de distance de Milan, fut appelée un combat de géans, à cause des incroyables efforts qu'y firent les deux armées, et qui semblèrent tellement surpasser les forces d'hommes ordinaires, que les plus vaillans chevaliers, tels que Bayard et La Palice, qui s'étaient trouvés aux combats d'Agnadel et de Ravenne, assurèrent n'avoir jamais rien vu de semblable. La victoire qui se déclara enfin pour les Français coûta la vie à quinze mille Suisses, et les débris de leur armée regagnèrent précipitamment leurs

montagnes, où les vainqueurs dédaignèrent de les poursuivre. Le cardinal de Sion, principal auteur de ce grand désastre, fut, dit-on, un des premiers à fuir le danger dans lequel il avait précipité ses malheureux compatriotes par la violence de ses discours; ce qui ne doit pas nous surprendre; parce que rien n'est plus ordinaire que de voir les hommes qui poussent les autres au péril par leurs paroles être les premiers à l'éviter.

Peu de jours après cette éclatante victoire, qui replaça le Milanez sous la domination française, Maximilien Sforce, épouvanté de l'issue de cette journée, consentit à sortir de la citadelle de Milan, où il avait cherché un refuge, dans le premier instant de la défaite des Suisses, et se mit lui-même entre les mains de François Ier, qui usa noblement de sa victoire en lui permettant de se retirer en France, où il conserva sa liberté et un rang honorable jusqu'à la fin de ses jours, satisfait sans doute d'avoir abandonné une puissance qui avait été si fatale à toute sa famille.

Ce fut sur le champ de bataille de Marignan, mes jeunes amis, que François Ier, ainsi que je vous l'ai raconté dans un autre livre, voulut recevoir l'ordre de chevalerie, des mains du preux Bayard, qui avait combattu pendant ces deux journées avec sa valeur accoutumée, et que d'une commune voix, tous les capitaines déclarèrent s'être surpassé lui-même dans cette circonstance.

« Bayard, mon ami, lui dit le roi, je veux être

» aujourd'hui fait chevalier de votre main, parce » que je ne connais personne qui mieux que vous » ait porté les éperons dorés. — Sire, » lui répondit le bon capitaine, avec sa modestie ordinaire, « je ne suis pas digne d'un pareil honneur, » et celui qui est roi d'un si noble royaume est » chevalier sur tous autres chevaliers. — Si, » Bayard, dépêchez-vous, reprit le jeune monar- » que ; faites mon vouloir et commandement, si » vous voulez être au nombre de mes bons servi- » teurs et sujets. » Tous les assistans applaudirent à ces paroles du monarque ; car, parmi les seigneurs qui l'entouraient, il ne s'en trouvait pas un seul qui ne rendît justice au mérite et à la valeur du chevalier sans peur et sans reproche ; et celui-ci, par obéissance, tirant son épée, en frappa trois coups légers sur les épaules du roi, qui s'était agenouillé, suivant l'usage observé dans ces sortes de cérémonies, en disant ces paroles remarquables : « Sire, autant vaille que si c'était Ro- » land, Godefroi ou Baudoin son frère : certes, » vous êtes le premier prince que jamais je fis » chevalier ; Dieu veuille qu'en guerre vous ne » preniez jamais la fuite ! » Ce vœu du preux Bayard, mes enfans, fut pleinement accompli, et vous savez déjà que François Ier fut en effet un des plus vaillans chevaliers de son siècle.

Après cela, Bayard tenant son épée de la main droite et lui parlant comme si cette arme pouvait l'entendre : « Ma bonne épée, dit-il, tu es bien

» heureuse d'avoir, aujourd'hui, à un si beau et
» puissant roi donné l'ordre de chevalerie. Certes,
» tu seras désormais gardée et honorée comme
» une précieuse relique, et je fais vœu, dès aujour-
» d'hui, de ne plus te porter que contre les Turcs,
» Maures ou Sarrassins. » En achevant ces mots, il fit deux petits sauts en arrière et la remit dans le fourreau.

Je dois vous faire remarquer, mes jeunes amis, que la bataille de Marignan, justement célèbre par la valeur que François Ier et son armée y déployèrent, fut le dernier combat mémorable auquel donna lieu la fameuse ligue de Cambrai, dont l'objet avait bien changé, depuis que l'ambitieux Jules II, satisfait d'avoir humilié l'orgueil de Venise, avait tourné tous ses efforts contre les Français, qu'il voulait chasser de la Lombardie. Un traité de paix conclu dans une petite ville de France, appelée Noyon, mit fin aux malheurs sans nombre que la haine du souverain pontife contre les Vénitiens avait attirés pendant huit années sur l'Italie; et cette longue et sanglante lutte ne produisit d'autre résultat que de donner un moment le Milanez au roi de France, qui ne devait pas le conserver, et d'appeler en Italie les Espagnols, pour qui Ferdinand-le-Catholique avait acquis le royaume de Naples.

Quant à la république de Venise dont la prospérité avait excité si vivement la jalousie de tant de rois, elle continua d'être la ville la plus com-

merçante et la plus riche de l'Europe, jusqu'au temps où la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, et celle d'une route nouvelle vers les Indes orientales par Vasco de Gama qui, le premier, doubla, comme vous savez, le cap de Bonne-Espérance, fit passer entre les mains des Espagnols et des Portugais une partie des richesses immenses que les Vénitiens possédaient autrefois sans partage.

MICHEL-ANGE A ROME.

Depuis l'an 1508 jusqu'à l'an 1512.

Tandis que l'Italie était ainsi le théâtre de tant de guerres et de désastres, mes jeunes amis, ne semble-t-il pas que cette belle contrée fût menacée de retomber dans une barbarie semblable à celle qui avait envahi toute l'Europe, après la chute de l'empire romain? Eh bien ! cela se passa tout autrement, et ce fut précisément dans ce temps-là qu'une foule d'hommes de génie, par leurs travaux de différens genres, la couvrirent de chefs-d'œuvre immortels qui font encore aujourd'hui notre admiration. Dans l'espace de peu d'années, il n'y eut pas une ville italienne qui ne donnât naissance à quelque savant ou à quelque peintre, sculpteur ou architecte excellent dans son art, et lorsque le reste de l'Europe était encore rude et ignorant, les artistes italiens produisaient des tableaux, des statues, des monumens qui devaient servir de modèles à toutes les autres nations du monde.

Pendant la guerre cruelle que termina la sanglante bataille de Ravenne, les Français s'étant

emparés d'une ville appelée Brescia, après un long combat contre les Vénitiens, se livrèrent à toute sorte de cruautés envers les habitans de cette malheureuse cité, et en égorgèrent un grand nombre, sans avoir pitié des femmes ni même des petits enfans, qui, pourtant, ne leur avaient fait aucun mal; mais ces hommes farouches étaient tellement irrités de la résistance opiniâtre qu'ils avaient éprouvée, qu'il fallut, pour faire cesser cet affreux carnage, que le généreux duc de Nemours perçât lui-même de son épée plusieurs de ces forcenés, qui refusaient d'obéir à la voix de leurs capitaines.

Parmi les victimes de cette horrible catastrophe, mes bons amis, se trouva un pauvre enfant, à peine âgé de dix ans, qui, ayant reçu plusieurs blessures profondes à la tête, était resté pour mort sur le seuil d'une maison où ses parens avaient tous été égorgés. Une personne charitable qui passa par-là s'aperçut que le petit infortuné respirait encore, et l'ayant porté chez elle, lui prodigua tant de soins, que le jeune orphelin guérit complétement de ses blessures. Malheureusement une large coupure qui lui avait tranché les lèvres ne lui permit plus de parler avec autant de facilité qu'auparavant, et, à cause de cela, on lui donna le nom de Tartaglia, ce qui veut dire : « le bègue », par lequel il remplaça celui des parens qu'il avait perdus.

Ce jeune Tartaglia, mes enfans, sauvé comme

par miracle d'une mort qui paraissait certaine, devint en grandissant un homme studieux et profondément instruit, et il fut le premier en Italie qui, s'étant appliqué à la Géométrie et à la Mécanique, fit renaître en Europe ces sciences utiles abandonnées depuis de longues années, et qui auraient pu se perdre entièrement, si l'orphelin de Brescia, par ses travaux, ne leur eût pas donné un nouveau lustre.

A cette époque vivait à Venise un célèbre imprimeur, nommé Alde Manuce, qui avait entrepris de sauver de l'oubli les plus précieux manuscrits des anciens auteurs grecs et latins. Sans être arrêté ni par le travail, ni par des dépenses auxquelles son propre patrimoine pouvait à peine suffire, l'illustre Manuce recueillit et imprima lui-même, avec la plus parfaite exactitude, un grand nombre de livres qui sont encore à présent, malgré leur ancienneté, recherchés avec soin par tous les hommes instruits; aussi, mes bons amis, personne mieux que Alde Manuce ne connut le prix inestimable du temps; et afin que des importuns ne vinssent pas le troubler dans ses études, il avait écrit sur la porte de son cabinet une inscription latine, par laquelle il invitait ceux qui venaient le visiter, à lui parler en peu de mots, et à s'en aller au plus vîte, à moins qu'ils ne vinssent l'aider dans ses travaux.

Cette inscription, me direz-vous, mes enfans, était plus franche que polie; mais elle nous fait

voir combien le savant Manuce estimait l'emploi du temps, que les babillards et les oisifs auraient pu lui faire perdre, et dont il savait faire un si bon usage.

Vers le même temps environ, le pape Jules II, ce pontife turbulent qui ne songeait pas seulement à accroître le patrimoine de saint Pierre, mais qui désirait aussi faire de Rome la plus belle ville du monde, comme elle en était la plus célèbre, conçut l'idée d'ajouter plusieurs édifices au palais du Vatican. A cet effet, il appela dans cette capitale un célèbre architecte florentin, nommé le Bramante, qu'il chargea de faire du Vatican le monument le plus vaste et le plus magnifique que l'on eût jamais vu; et en peu d'années ce grand artiste construisit plusieurs galeries de cet immense palais, que le pape se proposait d'orner de statues et de tableaux des plus grands maîtres de l'Italie.

Pendant que le Bramante dirigeait ainsi les travaux du Vatican, mes bons amis, il y avait à Milan un homme en qui la nature avait réuni une multitude de talens dont un seul eût suffi pour illustrer un artiste ordinaire. Léonard de Vinci, (c'était son nom) était Peintre, Poète, Architecte, Sculpteur, Géomètre, Mécanicien, Danseur et Musicien; il excellait dans tous les exercices du corps et de l'esprit, et n'avait pas moins d'adresse pour dompter le cheval le plus fougueux, que d'habileté pour sculpter une statue de marbre,

ou représenter sur une toile un tableau peint des plus riches couleurs. Il semblait que toutes les difficultés qui peuvent arrêter les artistes vulgaires fussent des jeux pour Léonard, que ses talens faisaient rechercher de tous les princes et les seigneurs d'Italie; et Jules II n'eut pas de repos qu'il ne l'eût déterminé à se rendre à Rome pour consacrer ses pinceaux et son génie à l'embellissement des nouvelles galeries du Vatican, que le Bramante venait d'achever; mais peu de temps après, François Ier qui, dans son voyage d'Italie, avait pris un goût passionné pour les chefs-d'œuvre de la peinture, ayant décidé Léonard de Vinci à le suivre dans son royaume, ce grand artiste vint en France, où, comblé d'honneurs et de récompenses, il mourut dans un âge avancé, après avoir passé plusieurs années à la cour de ce monarque, qui le premier fit connaître à notre nation les merveilleux produits de l'art et du génie.

Il y avait alors, mes bons amis, à l'académie de Florence, fondée, comme vous savez, quelques années auparavant par Laurent de Médicis, un jeune élève nommé Michel-Ange Buonarotti, qui se distinguait à la fois par un génie égal pour la Peinture, la Sculpture et l'Architecture. Le Bramante, qui le connaissait et se sentait déjà trop près de la vieillesse pour se flatter d'achever les grands travaux qu'il avait ébauchés, supplia Jules II d'appeler Michel-Ange à Rome; et ce pape n'eut pas plus tôt apprécié le mérite de ce jeune

homme, que, saisi d'admiration pour l'artiste Florentin, il le chargea de commencer pour lui-même un superbe mausolée, c'est-à-dire un édifice qu'il destinait à son propre tombeau.

En même temps, Michel-Ange entreprit de peindre plusieurs tableaux sur les murailles d'une magnifique chapelle, à laquelle on donnait le nom de Sixtine, parce qu'elle avait été bâtie peu d'années auparavant, par les ordres d'un pape nommé Sixte IV, l'un des prédécesseurs de Jules II. Mais ce qui fit acquérir à Buonarotti une glorieuse réputation dans toute l'Italie, ce fut une statue de bronze qui représentait le pape lui-même en habits pontificaux, que Jules II donna en présent à la ville de Bologne, où il était né. On raconte, à ce sujet, que le statuaire ayant demandé au pontife s'il devait placer dans sa main le livre des Évangiles qui figure ordinairement dans les images des papes et des pères de l'Église, c'est-à-dire des premiers écrivains chrétiens : « Non », répondit l'impétueux pontife, « c'est une épée qui » me convient, et non point un livre, qui me » ferait ressembler à un écolier. » Les ordres du pape furent exécutés, mais cette statue, où il avait voulu par cette attitude donner une idée de son humeur guerrière, ne décora que peu de temps la place publique de Bologne, où elle avait été élevée ; car les Français s'étant rendus maîtres de cette ville, quelques jours avant la bataille de Ravenne, la populace qui, à leur approche, s'était

révoltée contre le pape, renversa son image, et l'ayant traînée dans les rues pour lui faire outrage, mit en pièces ce chef-d'œuvre de Michel-Ange.

Cependant, mes jeunes amis, le grand statuaire et le pontife ne vivaient point toujours en bon accord, et Michel-Ange souffrait avec peine que l'impatient Jules II le pressât incessamment de terminer ses travaux, en lui reprochant sa lenteur et sa paresse. Un jour entre autres, que Buonarotti, monté sur un échafaudage, peignait avec ardeur un des plafonds de la chapelle Sixtine, à laquelle il consacrait tous ses soins depuis vingt mois, le pape, qui venait souvent le visiter, se plaignit avec amertume que ce grand ouvrage ne fût point encore achevé, et lui demanda d'un ton impérieux à quelle époque enfin il compléterait ce travail immense : « Quand je pourrai, » répondit le peintre avec humeur. « Tu mériterais », s'écria le pape hors de lui-même, « que je te fisse » à l'instant même précipiter de ton échafaud. » Cette menace, comme vous pouvez croire, indigna l'artiste, dont le caractère était fier et irascible; mais comme il s'était engagé à terminer les ornemens de la chapelle, il poursuivit ce travail avec tant d'activité, qu'il fut achevé peu de temps après. Mais dès le lendemain, et sans attendre même la récompense qui lui était promise, il quitta Roma secrètement et s'enfuit à Florence, sa patrie, où il refusa pendant long-temps de se rendre aux instances du pape, quoique celui-ci eût

menacé les Florentins de leur faire la guerre, s'ils ne lui renvoyaient leur illustre concitoyen. A la fin pourtant Buonarotti consentit à retourner à Rome, pour terminer le mausolée qu'il avait commencé, et succéder au Bramante, qui, avant de mourir, l'avait supplié de ne pas laisser incomplètes les magnifiques galeries du Vatican, auxquelles il n'avait pas eu le temps de mettre la dernière main.

LE PONTIFICAT DE LÉON X.

Depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1521.

Cependant, mes jeunes amis, les guerres et les désastres qui troublèrent l'Italie pendant la plus grande partie du règne de Jules II ne lui permirent pas d'accomplir les grands desseins qu'il avait conçus pour l'embellissement de Rome; et Léon X, chez qui le goût des arts était un sentiment naturel à l'illustre famille des Médicis, put continuer les immenses travaux commencés par son prédécesseur. Non content d'achever les belles constructions du Vatican, il eut l'idée de charger Michel-Ange d'élever une vaste et somptueuse basilique, qui, sous le nom de Saint-Pierre, surpassât bientôt tout ce que les anciens Grecs et Romains avaient jamais construit de plus admirable. Afin que le grand architecte pût se livrer à toute la puissance de son génie, les marbres les plus rares, les fragmens les plus précieux des monumens antiques, lui furent apportés par ordre de Léon, à qui rien ne semblait trop magnifique pour cet édifice, auquel il semblait attacher sa

gloire. Les sculpteurs et les peintres les plus célèbres de l'Italie furent appelés à Rome par la munificence du pape, pour concourir à décorer cette admirable construction de tous les produits de l'art et du génie.

Mais si la confiance du souverain pontife plaçait ainsi Michel-Ange au-dessus de tous les autres artistes de son temps, mes bons amis, cette distinction ne le mettait point à l'abri des envieux qui ne manquent jamais de s'attacher au véritable mérite. Chaque fois que le statuaire exposait aux regards du public quelque nouveau chef-d'œuvre, on entendait ses ennemis répéter avec affectation, que cet ouvrage était bien au-dessous des moindres statues brisées ou mutilées que l'on découvrait à tout moment dans les ruines de l'ancienne Rome; et Buonarotti, fatigué de voir ainsi ses ouvrages livrés à la malignité et à l'envie, résolut de confondre ses détracteurs, en faisant usage d'une ruse fort innocente.

Ayant achevé vers cette époque une statue de marbre d'un travail admirable, qui représentait un amour endormi, et lui ayant à dessein cassé un bras qu'il conserva soigneusement dans son atelier, il la transporta, pendant la nuit, dans un lieu où il savait que l'on devait prochainement fouiller la terre, dans l'espoir d'y découvrir des statues antiques, et l'y enfouit si secrètement, que personne n'eut la moindre idée de son subterfuge.

En effet, à quelque temps de là, des ouvriers

creusant la terre dans cet endroit découvrirent cette statue qui était déjà toute noircie par l'humidité, et attirèrent la foule avide de semblables rencontres, en s'écriant qu'ils venaient de trouver une merveille enfouie peut-être dans ce lieu depuis plusieurs siècles. Aussitôt les ennemis de Michel-Ange d'accourir, de tomber en admiration devant son œuvre, et de déclarer que jamais le sculpteur florentin n'aurait produit une si belle statue, où du premier coup d'œil chacun pouvait reconnaître l'art antique.

C'était là ce qu'attendait Buonarotti pour faire connaître la ruse qu'il avait employée : « Vous » êtes tous des jaloux et des menteurs », leur dit-il avec l'assurance que donne la vérité ; « cette » statue, que vous feignez d'admirer avec tant » d'exagération, est le dernier de mes ouvrages, » que j'ai enfoui moi-même dans ce lieu ; et afin » que personne ne doute de ce que j'avance, » voici l'un de ses bras que j'ai brisé, pour confondre votre méchanceté. »

Qui fut bien honteux, mes amis, en entendant ces paroles? ce furent les détracteurs du grand artiste ; et depuis ce temps aucun d'eux n'osa plus affecter de déprécier les œuvres d'un homme dont, un moment auparavant, ils préféraient l'ouvrage à tout ce que les statues de l'antiquité elle-même offraient de plus remarquable ; mais la haine qu'ils portaient à Michel-Ange ne fut point désarmée pour cela ; et, tant qu'il vécut, ils ne

cessèrent de le poursuivre de leurs injures et de leurs calomnies.

Une fois, entre autres, Buonarotti ayant exposé en public un admirable tableau qui représentait le Christ expirant sur la croix, ses envieux, voyant l'admiration que ce nouveau chef-d'œuvre excitait, répandirent sourdement parmi le peuple que l'artiste, afin de mieux se pénétrer de l'image terrible qu'il devait peindre, avait eu la barbarie de demander au pape un criminel condamné à mort, pour le faire expirer dans l'horrible supplice du crucifiement. Une si atroce calomnie, mes jeunes amis, pénétra Michel-Ange de douleur; car son âme noble et généreuse était incapable d'une pareille action, et tous ceux qui le virent en butte à la basse jalousie des méchans, n'admirèrent que davantage son génie et sa persévérance, que rien ne pouvait rebuter.

Mais parmi les hommes célèbres dont Léon X aimait à s'entourer, le plus illustre, et aussi le plus heureux des rivaux de Michel-Ange, fut un peintre nommé Raphaël Sanzio, né dans la petite ville d'Urbin, voisine de Rome, qui, tout jeune encore, fut appelé par Léon X, à décorer les nouvelles galeries du palais papal, d'une suite de tableaux magnifiques, représentant divers sujets sacrés et profanes.

Ce fut à Raphaël que Médicis confia l'exécution d'une foule de chefs-d'œuvre, où le grand peintre se plut à donner à ses personnages les traits des

hommes les plus illustres de son temps; ainsi, dans un tableau dont le sujet est Charlemagne recevant la couronne impériale des mains du pape Léon III, comme vous pouvez vous rappeler l'avoir lu dans l'histoire de France, il peignit ce pontife sous la figure de Léon X, et le monarque français sous celle de François 1er. La plupart des merveilleux tableaux de Raphaël existent encore à Rome, dans le meilleur état de conservation, et plusieurs autres ont été transportés à Paris, dans le Musée du Louvre, où sans doute on vous les fera remarquer, lorsqu'on vous y conduira.

Parmi les chefs-d'œuvre de Raphaël, dont le nom seul donne une valeur inappréciable à ses moindres travaux, aucun n'eut une destinée plus singulière que des cartons, sur lesquels, à la demande du pape, il avait achevé plusieurs dessins que ce pontife destinait à être envoyés dans les Pays-Bas, seule contrée de l'Europe où l'on sût alors faire ces magnifiques tapisseries qui ornent les églises et les palais des rois, dans les jours de cérémonie. Ces cartons, après avoir été longtemps égarés, furent retrouvés par hasard dans un atelier de Bruxelles, où des ouvriers les avaient partagés entre eux, pour servir de modèle à leurs travaux. Charles Ier, roi d'Angleterre, ce prince infortuné dont vous connaissez la triste histoire, ayant appris cette heureuse rencontre, les fit acheter moyennant un prix considérable,

et transporter dans son royaume, où, après le meurtre de ce monarque, notre grand roi Louis XIV en fit offrir une somme énorme. Mais Cromwell, tout rude qu'il était, ne voulut pas priver sa patrie de ces précieux ouvrages d'un peintre immortel, qui sont encore aujourd'hui soigneusement conservés dans le palais de Windsor, où les étrangers peuvent les admirer.

Le grand Raphaël, mes bons amis, mourut à Rome à peine âgé de trente-sept ans, au moment où il semblait avoir atteint le comble de la gloire. Le pape, qui vint le visiter à ses derniers instans pour rendre un éclatant hommage au génie expirant, ordonna qu'auprès du lit sur lequel il fut exposé, après sa mort, le front couronné de lauriers, on plaçât un magnifique tableau qu'il avait achevé peu de jours auparavant, et qui est connu sous le nom de la Transfiguration, parce qu'il représente notre Seigneur Jésus-Chrit sur le mont Thabor, s'élevant au ciel dans un rayon de lumière, à la vue de ses apôtres prosternés.

Par un jeu singulier de la fortune, le pontife ne survécut que d'une année au peintre immortel qui avait jeté tant d'éclat sur son règne, comme si la Providence eût voulu que Léon X et Raphaël ne pussent exister l'un sans l'autre. L'illustre Médicis, en récompensant magnifiquement les peintres, les savans, les sculpteurs, les architectes dont il sut apprécier les travaux, a mérité de donner son nom à cette période mémorable que l'on nomme le

siècle de Léon X, ou l'époque de la renaissance des arts, parce que ce fut en effet dans ce temps, qu'ils commencèrent à renaître dans tous les pays de l'Europe, où ils avaient été entièrement oubliés pendant les ténèbres du moyen âge. Cette époque si justement célèbre, où vécurent à la fois le mathématicien Tartaglia, l'imprimeur Alde Manuce, l'architecte Bramante, l'universel Léonard de Vinci; Michel-Ange à la fois peintre, sculpteur et architecte de Saint-Pierre de Rome, et Raphaël enfin qui devait les surpasser tous, fut encore marquée par la précieuse invention de la gravure sur cuivre, au moyen de laquelle on est parvenu à reproduire facilement les traits les plus remarquables des ouvrages de ces grands maîtres.

JEANNE-LA-FOLLE.

Depuis l'an 1506 jusqu'à l'an 1516.

Tandis que Léon X occupait si glorieusement la chaire de saint Pierre, mes jeunes amis, Ferdinand-le-Catholique, roi d'Aragon, de Naples et de Sicile, mourut en Espagne, après un long règne marqué par les deux événemens les plus mémorables dont il soit question dans l'histoire de ce pays; je veux parler de l'expulsion des Maures de Grenade, et de la découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb.

Ce prince, qui se trouva ainsi spectateur et contemporain de ces deux faits remarquables, auxquels à la vérité il ne prit que peu de part, était devenu le fondateur de l'une des plus puissantes monarchies du monde, en réunissant en un seul État, par son mariage avec Isabelle de Castille, tous les royaumes d'Espagne qui avaient été divisés jusqu'alors, et en dépouillant de la couronne de Naples son cousin Frédéric, dernier prince de la maison d'Aragon.

Cependant Ferdinand-le-Catholique qui par

vint à une si haute puissance, n'était doué d'aucune des qualités brillantes qui font les hommes illustres et les grands rois; incapable d'une pensée généreuse ou d'un sentiment honorable, il n'aimait point la guerre, pour laquelle il ne montra jamais ni courage ni habileté, et faisait plus de cas de la perfidie et de la politique que des exploits éclatans des plus fameux capitaines. Un seul mot qui lui est attribué vous fera mieux connaître son caractère que tout ce que je pourrais vous en dire. Un des seigneurs de sa cour, revenant de France, lui disait que le roi Louis XII, qui vivait encore alors, ne pouvait lui pardonner de l'avoir trompé deux fois : « Il en a menti, « l'ivrogne! » répondit le perfide Espagnol, « je « l'ai trompé plus de dix; » voulant exprimer par ces paroles le mépris que lui inspirait un prince que ses ennemis accusaient de n'être point aussi sobre qu'un roi doit l'être, et que sa loyauté avait fait tomber à diverses reprises dans les piéges qu'il lui avait tendus.

Quoique plusieurs enfans fussent nés du mariage de Ferdinand et d'Isabelle, mes bons amis, le seul qui leur survécût fut une princesse nommée Jeanne, que ses parens avaient mariée toute jeune encore à Philippe-le-Beau, Archiduc d'Autriche et fils aîné de l'empereur Maximilien, qui avait pris une part si peu glorieuse aux événemens de la ligue de Cambrai.

Cette princesse Jeanne, mes enfans, était douce,

belle et affectueuse; mais ces qualités, qui font aimer et respecter une femme ordinaire, ne sont pas toujours suffisantes pour celles qui sont appelées à porter une couronne. Dès qu'elle fut l'épouse du beau Philippe, qui était l'un des princes les plus aimables de son temps, elle conçut pour lui une si vive tendresse, qu'elle ne pouvait souffrir d'en être éloignée, même pour quelques instans; la moindre absence de son mari, qui aimait passionnément la chasse, les tournois, et les autres divertissemens en usage dans ce temps, lui causait une douleur inexprimable, et le plus souvent Philippe, à son retour, la retrouvait plongée dans une profonde affliction, comme si elle eût été frappée de quelque grand malheur. Mais hélas! la pauvre Jeanne était réservée à bien d'autres peines; car après quelques années d'une union que la mélancolie ordinaire de cette princesse avait seule troublée, l'archiduc, à la suite d'une course à cheval où il avait pris trop de fatigue, tomba dangereusement malade, et mourut en peu de jours, laissant deux petits garçons, dont l'aîné se nommait Charles et l'autre Ferdinand.

Je ne saurais vous dire, mes bons amis, quelles furent les angoisses de cette princesse, tant que dura la maladie de son cher Philippe, dont la vie lui était cent fois plus précieuse que la sienne; malgré les prières et les instances de tous ceux qui l'entouraient, elle refusa constamment de

quitter le lit de son époux expirant; elle ne prit pas, pendant tout ce temps, un seul instant de repos ni la moindre nourriture; et, lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, elle ne put verser une seule larme et regarda d'un œil sec la douleur de ses serviteurs et de ses amis; mais l'âme tendre de cette femme infortunée avait été brisée par une pareille secousse, et, de ce moment, la pauvre Jeanne, destinée par sa naissance à porter un jour le poids de plusieurs couronnes, fut frappée du plus grand de tous les malheurs, car elle perdit entièrement l'usage de sa raison.

Après avoir permis qu'on rendît à cet époux adoré les honneurs funèbres dus à son rang, elle le fit retirer du tombeau royal qu'on lui avait élevé, et reporter dans son propre appartement, où il fut placé sur un lit magnifique, revêtu de ses plus beaux habits de cérémonie. Là, se souvenant d'avoir entendu raconter par sa nourrice, lorsqu'elle n'était qu'une toute petite fille, qu'un roi que l'on avait ainsi gardé dans son palais, était ressuscité quatorze ans après sa mort, elle tenait constamment les yeux fixés sur ce corps inanimé, épiant l'heureux moment où il reviendrait à la vie. Je n'ai pas besoin de vous dire, mes enfans, que la rêverie de cette pauvre princesse ne fut jamais réalisée; mais entièrement livrée à cette pensée dont rien ne pouvait la distraire, elle passa cinquante années entières dans cet affreux

état de démence, qui lui fit donner le triste nom de Jeanne-la-Folle, sous lequel on la compte parmi les souverains qui ont occupé les trônes d'Espagne et de Naples.

LE CARDINAL XIMENÈS.

Depuis l'an 1516 jusqu'à l'an 1518.

Cependant tous ces royaumes que Ferdinand-le-Catholique et Isabelle avaient régis avec autant de gloire que de bonheur, ne pouvaient être gouvernés par une reine insensée et incapable de tout autre sentiment que la douleur, et les Cortès de Castille (c'est le nom que l'on donnait dans ce royaume aux grandes assemblées des seigneurs, des évêques et des bourgeois, qu'en France on nommait des états généraux, et en Angleterre des parlemens) résolurent d'appeler au trône d'Espagne le jeune Charles d'Autriche, fils aîné de l'infortunée Jeanne et de l'archiduc Philippe, qui, en ce moment, se trouvait dans les Pays-Bas, que son père en mourant lui avait laissés pour héritage.

Charles d'Autriche, mes jeunes amis, tout jeune qu'il était encore à cette époque, puisqu'il n'avait que seize ans, annonçait déjà les qualités remarquables qui le rendirent plus tard un des plus grands princes dont il soit question dans l'histoire.

Privé dès sa plus tendre enfance de l'exemple de son père, puisqu'il n'avait que six ans lorsque Philippe-le-Beau mourut, et frappé du triste spectacle de la démence de sa mère Jeanne, ce jeune prince avait été soigneusement élevé par Marguerite d'Autriche, sa tante, l'une des femmes les plus illustres de cette époque, qui se plaisait à retrouver dans cet enfant quelques traits du fameux Charles-le-Téméraire, son bisaïeul. Lorsque ce jeune prince apprit à Bruxelles, où il habitait alors, la mort de Ferdinand-le-Catholique et sa propre élévation au trône de Castille, il n'accepta cette couronne, qui n'aurait dû lui appartenir qu'après la mort de sa malheureuse mère, qu'à condition que le nom de cette princesse serait joint au sien dans tous les actes publics tant qu'elle serait vivante ; et ce juste respect pour cette mère infortunée fit concevoir les plus heureuses espérances aux peuples qu'il allait gouverner. Néanmoins, comme il ne pouvait encore s'éloigner des Pays-Bas à cause de la guerre qui continuait encore contre François I[er], et que termina bientôt après la paix de Noyon, il fit choix, pour gouverner l'Espagne pendant son absence, d'un sage et vertueux ministre castillan nommé le cardinal Ximenès, qui, parvenu alors à un très grand âge (il n'avait pas moins de quatre-vingts ans), conservait encore une vigueur de corps et d'esprit, qu'il devait sans doute aux vertus qu'il n'avait cessé de pratiquer toute sa vie.

En effet, mes bons amis, ce cardinal Ximenès à qui Charles d'Autriche venait de confier sa royauté en Espagne, était digne de toute la confiance de son nouveau souverain. Né dans une classe obscure, et entré tout jeune encore dans un couvent de moines pauvres qui faisaient vœu de se soumettre pendant toute leur vie aux austérités et aux privations les plus dures, il s'était élevé successivement, par son seul mérite, aux plus hautes dignités de l'Église et de l'État, puisqu'il se trouvait à la fois archevêque de Tolède (capitale de la Castille), cardinal, et régent de ce royaume pendant l'absence du jeune monarque.

Tout autre que Ximenès, n'est-il pas vrai, mes enfans, eût pu concevoir de l'orgueil d'une position si éminente, qu'il ne devait qu'à ses seules vertus; mais vous apprécierez mieux la noble modestie de cet homme de bien, lorsque vous saurez que de peur d'oublier de quel rang obscur il était sorti, il ne cessa jamais de porter, sous ses riches habits de cardinal et de prince, son grossier vêtement de moine, qu'il se plaisait à raccommoder de ses propres mains, lorsqu'il était déchiré. Pour ne point s'accoutumer à la mollesse qu'il avait fait vœu d'éviter, il dormait tout habillé sur la terre ou sur un lit de planches ; et quoique sa table fût toujours servie avec la recherche et l'abondance qui conviennent au chef d'un grand État, il ne touchait jamais aux mets délicats dont elle était chargée, et se contentait de la nourriture la

plus frugale. Un pareil homme, comme vous le comprendrez aisément, attachait peu de prix à toutes les douceurs dont les personnes riches et puissantes se font si promptement une habitude, et le seul défaut qu'on pût lui reprocher dans un rang où la plupart des hommes se laissent éblouir par la prospérité, c'était d'être quelquefois aussi rude et aussi sévère pour les autres, qu'il l'était pour lui-même, tandis qu'une douce indulgence n'eût fait que relever ses belles qualités, en lui conciliant les cœurs de tous ceux qui lui obéissaient. Cependant la confiance que Charles lui témoigna ne fut pas trompée, et pendant vingt mois qu'il gouverna la Castille et l'Aragon, il sut faire respecter le nom de son maître, et prépara en quelque sorte par sa sagesse, l'éclat que le règne de ce prince devait obtenir.

Depuis que ce grand ministre était revêtu de cette éminente dignité, il ne cessait de conjurer le jeune roi de se rendre en Espagne, où l'appelaient les vœux de tous ses sujets de Castille et d'Aragon ; et lorsqu'enfin Charles se décida à passer dans ce royaume, il y fut accueilli avec des transports de joie par la foule du peuple accouru dans tous les lieux que le roi devait traverser pour se rendre à Tolède. Mais je dois vous dire que la satisfaction de tous les Castillans eût été bien plus vive s'ils n'eussent vu leur jeune monarque environné de seigneurs flamands qui affectaient de traiter les Espagnols avec un dédain et

une impolitesse capables d'irriter cette nation fière et généreuse, qui n'oubliait point qu'elle seule, trente ans auparavant, s'était affranchie du joug des Maures, et qu'en ce moment même une poignée de Castillans, sous la conduite de Fernand Cortès, se disposait à conquérir un autre monde plus riche que l'Europe tout entière.

Ce mécontentement du peuple espagnol n'échappa point au sage Ximenès, qui, malade en ce moment, s'était mis en route pour aller mettre ses hommages aux pieds du nouveau souverain; cependant, avant de paraître devant le roi, il crut devoir lui écrire pour le supplier d'éloigner de sa personne d'orgueilleux étrangers dont la présence indignait la nation espagnole; mais quelle fut sa douleur et sa surprise, lorsqu'au lieu d'une réponse douce et affectueuse qu'il attendait pour récompense de ses bons services, il reçut l'ordre de se retirer à Tolède pour y attendre la cour, et la défense de se présenter devant le monarque, avant d'y être appelé. Une pareille injustice fut un coup mortel pour le glorieux vieillard, qui prévit dès lors que de grands malheurs allaient fondre sur sa patrie : le cœur déchiré de cette ingratitude, qu'il était loin de pressentir, il ne survécut que quelques heures à ce coup inattendu, et cet homme vénérable, qui avait soutenu avec tant de noblesse une éclatante prospérité, succomba sous le poids d'une disgrâce qu'il savait n'avoir point méritée.

CHARLES-QUINT EMPEREUR.

L'an 1519.

Si vous avez bonne mémoire, mes jeunes amis, vous devez vous souvenir d'avoir lu dans l'histoire du moyen âge, qu'en Allemagne, lorsqu'un empereur venait à mourir, ce n'était point son fils ou son plus proche parent qui héritait de la couronne, mais que sept des principaux seigneurs de l'empire, auxquels on donnait le titre d'Électeurs, se réunissaient aussitôt dans la ville de Francfort, pour faire choix d'un nouveau monarque.

Ce fut précisément ce qui arriva lorsque l'empereur Maximilien, déjà parvenu à un âge avancé, mourut trois ans après l'avénement de son petit-fils Charles d'Autriche à la couronne d'Espagne; mais dès que les électeurs se furent assemblés à Francfort, ils se trouvèrent bien embarrassés en apprenant qu'ils allaient être forcés de choisir leur empereur entre plusieurs princes également puissans et redoutables, qui, chacun de leur côté, menaçaient d'entrer en Allemagne avec une armée, si la dignité impériale leur était refusée.

Or, il faut que vous sachiez, mes enfans, que

les principaux trônes de l'Europe étaient alors occupés par des souverains qui se distinguaient également par des talens remarquables et une ambition démesurée. En Espagne, c'était Charles d'Autriche, déjà possesseur de plusieurs grands royaumes; en France, François Ier, illustré dans ces dernières années par la victoire de Marignan et la conquête du duché de Milan ; en Angleterre, le capricieux Henri VIII, dont je vous ai tant parlé dans l'histoire de ce royaume. Tous trois, à des titres différens, prétendaient obtenir la puissance impériale, et chacun d'eux, s'il le fallait, était prêt à soutenir ses prétentions par les armes. Cependant le roi d'Angleterre renonça bientôt à cette fantaisie; mais les deux rivaux les plus redoutables, c'étaient Charles et François, tous deux jeunes, vaillans, également avides d'étendre leur domination.

Au milieu de cette étrange perplexité, les électeurs de Francfort, ne sachant sur quel choix s'arrêter pour prévenir les malheurs qui paraissaient prêts à fondre sur leur patrie, jetèrent les yeux sur le duc de Saxe, l'un d'eux, que l'on nommait Frédéric-le-Sage, à cause de sa prudence et de ses vertus; mais ce prince méritait trop bien le surnom qu'on lui avait donné pour accepter une couronne aussi périlleuse, et il supplia ses collègues d'accorder la pourpre impériale à Charles d'Espagne, en leur représentant que ce prince, qui annonçait les plus heureuses qualités, était le

petit-fils du dernier empereur Maximilien, et que la maison d'Autriche était une des plus illustres de l'Allemagne. Ce choix aussitôt proclamé dans tout l'empire y fut accueilli avec joie, et s'il mécontenta les rois qui avaient prétendu à cette formidable puissance, aucun d'eux, du moins en ce moment, ne tenta de s'y opposer par la force; mais nous verrons plus tard que cette préférence obtenue par le prince espagnol sur le roi de France, devint entre les deux nations la cause d'une longue suite de guerres sanglantes, qui troublèrent pendant bien des années la tranquillité de l'Europe.

Charles d'Autriche, en recevant la couronne impériale à Aix-la-Chapelle, prit le nom de Charles V, ou Charles-Quint, parce qu'il était en effet, depuis Charlemagne, le cinquième prince de ce nom qui portât le titre d'empereur; et il se trouva dès ce moment l'un des plus puissans monarques qui eussent jamais régné dans le monde, puisqu'il possédait à la fois, non seulemement l'Espagne, la Sicile, le royaume de Naples, les Pays-Bas, l'empire d'Allemagne, mais encore un grand nombre d'îles et de contrées que les Espagnols venaient de découvrir en Amérique.

Je dois vous faire remarquer ici, mes jeunes amis, à l'occasion de l'avénement de Charles-Quint à la dignité impériale, que jusqu'à cette époque, lorsqu'on adressait la parole à un roi de France, d'Angleterre ou d'Espagne, on ne lui donnait

d'autre titre que celui de votre Grace ou de votre Altesse; mais que Charles, devenu empereur d'Allemagne, exigea qu'on l'appelât votre Majesté, sans doute pour témoigner qu'il se regardait comme placé dans un rang plus élevé que tous les autres monarques; mais cette distinction par laquelle il prétendait établir la suprématie de la puissance impériale sur toutes les autres couronnes ne fut que peu durable; car depuis cette époque, les autres souverains de l'Europe ont suivi cet exemple; et il n'en est pas un seul aujourd'hui, quelle que soit d'ailleurs l'étendue plus ou moins considérable de ses États, à qui l'on ne donne aussi le titre de majesté.

MARTIN LUTHER.

Depuis l'an 1517 jusqu'à l'an 1524.

Quand je vous ai raconté dans un autre livre, mes jeunes amis, l'intéressante histoire de la première croisade, je vous ai dit que le pape Urbain II, pour engager les chrétiens à délivrer la Palestine du joug des Sarrassins, avait promis dans l'assemblée de Clermont, à tous ceux prendraient la croix pour cette guerre sainte, de leur accorder des indulgences, c'est-à-dire la rémission de tous leurs péchés.

Depuis cette époque, de semblables faveurs avaient été accordées par les papes aux chétiens en diverses occasions, et Léon X qui avait fort à cœur de terminer la magnifique église de Saint-Pierre, que construisait Michel-Ange, imagina, pour se procurer les sommes considérables nécessaires à ces grands travaux, de promettre aussi des indulgences à tous ceux qui contribueraient de leur argent à l'achèvement de ce majestueux édifice. Par l'ordre du souverain pontife, des moines se mirent à parcourir les différentes contrées de l'Europe pour offrir, à ce prix, des indul-

gences aux fidèles; et l'Allemagne particulièrement fut remplie de ces missionnaires, qui, par des discours publics, excitaient la piété des peuples, à mériter les bienfaits que le pape voulait bien leur accorder.

Or il y avait à cette époque, à Vittemberg, ville capitale du duché de Saxe, où régnait l'électeur Frédéric-le-Sage, dont je vous parlais tout à l'heure, un simple religieux saxon, nommé Martin Luther, qui passait pour l'un des hommes les plus savans et les plus éloquens de son temps.

Ce Luther, mes bons amis, qui ne devait qu'à son mérite la renommée dont il jouissait dans toute l'Allemagne, était né dans une pauvre famille de paysans, qui ne vivaient que du travail de leurs mains; mais son père, quoiqu'il ne fût qu'un simple ouvrier, avait voulu que, dès sa plus tendre enfance, le petit Martin fréquentât les écoles, où les enfans pauvres apprenaient à lire; et celui-ci montra de bonne heure de si belles dispositions pour s'instruire, que ses maîtres le prirent en amitié, et se firent un plaisir de lui apprendre tout ce qu'ils savaient. Bien différent de ces écoliers légers ou indolens, qui lassent la patience de leurs professeurs et de leurs parens, au lieu d'utiliser les leçons dont ils regrettent souvent trop tard de n'avoir pas mieux profité, le jeune Luther fit de rapides progrès dans toutes les sciences que l'on enseignait alors dans les écoles de Vittemberg, où se rendaient des étudians de

toutes les provinces de l'Allemagne; mais comme ses parens étaient trop pauvres pour le nourrir, il lui arrivait souvent d'aller le soir chanter à la porte des maisons, pour qu'on lui donnât un morceau de pain.

Certes, mes bons amis, personne ne se doutait alors que l'écolier mendiant de Vittemberg, dont le nom n'était pas même connu dans sa ville natale, jouerait bientôt un rôle important en Europe. Mais vous avez déjà eu occasion, dans les histoires que vous connaissez, de remarquer que la Providence a souvent permis que les plus petites causes produisent les plus grands effets; et que les hommes même les plus obscurs deviennent quelquefois entre ses mains, les instrumens dont elle se sert pour l'accomplissement de ses volontés éternelles.

Un jour que Luther, déjà devenu grand, se promenait à la campagne avec un de ses camarades, il survint un violent orage, et les deux jeunes gens n'eurent que le temps de se réfugier sous un arbre isolé, pour s'abriter contre la pluie qui tombait par torrens. Mais à peine eurent-ils atteint cet asile, que la foudre tomba sur l'arbre même où ils s'étaient crus en sûreté, et le compagnon de Luther fut tué à ses côtés. Le péril que ce jeune homme courut dans cette circonstance, et le malheur de son camarade qu'il aimait tendrement, lui causèrent un si vif effroi, qu'il fit vœu, s'il en échappait, d'entrer dans un couvent

de moines, et de s'y consacrer à Dieu pour le remercier de lui avoir sauvé la vie.

Cependant, en rentrant à Vittemberg, Luther ne fit part à personne de son dessein, de peur que l'on ne cherchât à l'en détourner; il ne changea même rien à ses habitudes et à ses autres occupations; mais quatorze jours après cet événement, qui l'avait si fortement ému, sans même consulter ses parens, de peur de les affliger, Martin se retira dans un monastère, où il ne consentit à revoir son vieux père que le jour où il fit solennellement, aux pieds des autels, les vœux qui devaient le lier pour toujours. Ce n'est pas, mes enfans, que Luther ne fût pas alors un jeune homme vertueux, et je dois même vous dire que tant qu'il vécut, il ne perdit jamais le respect et la tendresse qu'un bon fils doit à l'auteur de ses jours; mais il lui semblait que Dieu même l'appelait à son service, et qu'il ne lui était pas permis de s'y refuser. Son père pleura d'abord amèrement ce fils qu'il regardait comme mort, puisqu'il venait de jurer de renoncer pour toujours au monde; mais ensuite il s'en consola, en apprenant que son cher Martin était regardé comme l'un des moines les plus savans de son couvent, et que déjà on ne l'appelait plus autrement que le docteur Luther.

Ce fut dans ce temps-là, mes jeunes amis, et deux années seulement avant l'avénement de Charles-Quint à l'empire, que les moines envoyés

par Léon X, pour répandre les indulgences en Allemagne, arrivèrent à Vittemberg, où leurs discours attirèrent la foule dans les églises. Martin Luther ne fut pas des derniers à se rendre à leurs sermons; mais lorsqu'il entendit qu'ils vendaient des indulgences pour de l'argent, il en témoigna sa surprise, et osa annoncer publiquement, et même faire afficher dans la ville, que le souverain pontife n'avait pas le droit d'obtenir ainsi les sommes des fidèles, pour l'achèvement de Saint-Pierre de Rome. Tout autre que Luther, sans doute, eût tenu ce langage imprudent sans que personne y attachât la moindre importance; mais comme celui-ci avait une grande réputation de savoir et d'éloquence, ses discours se propagèrent rapidement dans les pays voisins, et le bruit en vint même jusqu'à Rome, où le pape ne tarda pas à en être instruit.

Dans le premier moment, Léon X, qui avait souvent entendu parler des talens du docteur saxon, s'alarma peu de son audace; mais ensuite, pour faire cesser les plaintes qu'il recevait de tous côtés contre le moine de Vittemberg, il envoya l'ordre à Luther de se rendre devant lui pour se justifier des torts qu'on lui imputait, et en être puni s'il était aussi coupable qu'on le disait; car vous savez que le pape est le prince de l'Église chrétienne, et que les religieux de toutes les nations doivent lui obéir en tout ce qui concerne notre sainte religion.

Maintenant il faut que je vous dise, mes bons amis, que ce n'était pas la première fois qu'une résistance à peu près semblable éclatait contre la cour de Rome, et si vous avez lu l'histoire de France, vous devez vous rappeler ces malheureux Albigeois qui, du temps de Louis VIII, furent traités avant tant de barbarie pour une pareille faute. Depuis cette époque, des événemens de la même nature avaient eu lieu dans différens pays de l'Europe; et cent ans environ avant Luther, l'Allemagne elle-même avait vu un prêtre bohémien, appelé Jean Huss, brûlé vif pour avoir soutenu dans ses écrits de semblables erreurs; mais Dieu avait permis sans doute que l'Église chrétienne fût alors divisée par les passions violentes des hommes, et Luther, sans le savoir, avait donné le signal d'une des plus désastreuses révolutions qui eussent jamais désolé le monde.

Cependant le moine saxon, ayant appris que le pape lui ordonnait de se rendre à Rome, se disposait à obéir sans crainte et sans défiance, lorsque ses amis, craignant pour lui le sort de Jean Huss, s'il allait se mettre entre les mains de ceux qu'il avait offensés, le supplièrent de n'en rien faire, et le duc de Saxe qui aimait Luther à cause de son mérite, ayant intercédé pour lui auprès du souverain pontife, obtint qu'un légat, c'est-à-dire un envoyé du pape, se rendrait à Worms, ville située sur les bords du Rhin, où une diète (c'est ainsi qu'on nomme l'assemblée des principaux

seigneurs et barons allemands) se réunirait pour entendre la justification du docteur, et lui infliger un châtiment s'il l'avait mérité. L'empereur Charles-Quint lui-même, qui venait d'arriver en Allemagne, se rendit à Worms où une foule incroyable de peuple était venue de toutes les parties de l'empire.

Certainement, mes enfans, lorsque Luther à Vittemberg avait parlé pour la première fois contre les indulgences, il était loin de prévoir combien de célébrité et de malheurs cette action imprudente allait attirer sur sa tête; car depuis ce jour il n'eut plus un seul instant de repos sur la terre, et l'orgueil dont il ne put se défendre fit éclater en lui un caractère irascible et passionné, qu'on avait été bien loin de soupçonner jusqu'alors. Ce n'est pas pourtant qu'il tirât alors le moindre avantage de cette célébrité; et il était encore si pauvre le jour où il dut se présenter à Worms devant la diète, qu'il fut obligé d'écrire à son protecteur, le duc de Saxe, pour le supplier de lui envoyer une robe noire, afin qu'il pût paraître convenablement vêtu devant cette assemblée.

Lorsque Luther se présenta devant la diète de Worms, avec le maintien assuré que lui donnaient son savoir et son humeur audacieuse, la hardiesse de ses discours excita autant de surprise que d'émotion parmi les assistans, dont un grand nombre étaient déjà secrètement disposés en sa faveur. Dès le premier jour, l'affluence de la foule qui se

pressait dans toutes les rues qu'il devait traverser fut si considérable, qu'on fût obligé de le conduire secrètement par des souterrains jusqu'au palais où la diète était réunie. Là, le légat du pape ayant menacé Luther de la vengeance terrible dont l'Église frappe les hérétiques, le fougueux docteur déclara qu'il refusait de se soumettre au pape, et qu'il en appelait au futur concile universel, c'est-à-dire à une réunion de tous les évêques chrétiens. Après ces paroles, il sortit avec emportement de l'assemblée, et, dès la nuit suivante, quittant furtivement la ville de Worms, où ses amis l'avaient prévenu que ses jours n'étaient plus en sûreté, il prit le chemin de Vittemberg, espérant encore y trouver un refuge contre le ressentiment de ses adversaires.

Il me serait impossible, mes enfans, de vous peindre quelle fut l'indignation du légat et de tous les ennemis de Luther, lorsqu'ils apprirent sa fuite de Worms et le mépris qu'il semblait faire de leurs menaces; et ils s'adressèrent à l'empereur lui-même, pour obtenir que ce moine arrogant leur fût livré; mais le duc Frédéric, informé de leurs desseins et voulant sauver Luther du danger qu'il s'était attiré par la violence de ses discours, envoya à sa poursuite une troupe de cavaliers masqués qui, l'ayant atteint dans une forêt à peu de distance de Vittemberg, l'enlevèrent à ceux qui l'accompagnaient et le conduisirent, de toute la vitesse de leurs chevaux, dans un château

nommé Wartbourg, où il passa neuf mois entiers, sans que personne au monde pût découvrir ce qu'il était devenu.

Pendant tout ce temps, Frédéric-le-Sage, qui n'avait pas même confié le nom de son prisonnier à ceux qui le gardaient, eut soin qu'il fût traité par eux avec les plus grands égards, espérant le préserver ainsi de la vengeance de ses adversaires; mais cette longue absence ne ralentit ni l'animosité de ces derniers contre le docteur, ni la violence de son caractère irascible; car ce fut en sortant de cette retraite que Luther fit imprimer et répandre avec profusion un grand nombre d'écrits contre le pape, qu'il avait composés pendant sa captivité, et ouvrit ainsi en Allemagne une source inépuisable de discordes, en décidant plusieurs princes et une multitude de personnes de toute condition, à se séparer comme lui, de l'Église romaine, et à fonder une nouvelle religion à laquelle il donna le nom de religion réformée, c'est-à-dire corrigée. Ceux qui embrassèrent alors la doctrine du moine saxon, se distinguèrent des autres chrétiens par le titre de luthériens; et cette distinction fut cause qu'après avoir vainement cherché à se rapprocher par le raisonnement, les peuples et les rois coururent aux armes pour faire prévaloir leurs opinions par la force.

Ainsi, mes bons amis, un simple moine, par la puissance de sa parole et de ses écrits, arma les

nations les unes contre les autres, en altérant le respect et l'obéissance que depuis seize siècles tous les peuples chrétiens conservaient au chef de l'Église romaine; et la religion réformée, fondée par Luther en Allemagne, se répandit bientôt dans tous les autres royaumes de l'Europe, où elle alluma un incendie que pendant plus de deux cents ans, des torrens de sang ne purent éteindre, comme vous le verrez dans la suite de cette histoire.



LES COMMUNEROS D'ESPAGNE.

L'an 1521.

C'est une tâche si difficile à remplir, mes jeunes amis, que de gouverner un grand royaume, qu'il ne faut point nous étonner que Charles-Quint, qui possédait à lui seul les plus vastes États de l'Europe, pût à peine suffire à tous les travaux qu'exige une puissance si étendue. Cependant c'était un prince sage et prudent, qui savait mieux qu'aucun monarque de son temps choisir des ministres habiles, et mettre à profit les talens des hommes marquans qui vivaient sous son règne. Quoiqu'il n'aimât point la guerre avec cette ardeur qui caractérise les conquérans, il ne manquait ni de courage ni d'habileté pour la faire avec gloire, et l'on peut dire avec vérité que dans toute sa carrière, il ne se trouva jamais au-dessous du rang élevé où la Providence l'avait placé.

Pendant que Luther agitait l'Allemagne par ses prédications, l'Espagne ne présentait pas un aspect plus tranquille. Les Castillans, qui, comme je vous l'ai dit, avaient vu avec tant de peine leur jeune

roi entouré de seigneurs étrangers, ne furent pas moins mécontens, lorsqu'à la place de l'illustre Ximenès, Charles, au moment de se rendre en Almagne pour recevoir la couronne impériale, confia le gouvernement de l'Espagne, avec le titre de régent, à un cardinal flamand nommé Adrien d'Utrecht, qui avait été son précepteur dans son enfance.

Ce n'est pas, mes bons amis, que le nouveau régent fût un homme injuste ou cruel, mais comme il ne connaissait pas les mœurs et le caractère fier et ombrageux de la nation Castillane, il lui arriva plus d'une fois, sans le vouloir, d'exciter le mécontentement public, en préférant les étrangers qui avaient suivi Charles en Espagne, aux anciens serviteurs de son aïeul Ferdinand-le-Catholique. Cela fut cause que lorsque, selon un ancien usage, il convoqua, par ordre du roi, les cortès de Castille pour leur demander de grosses sommes d'argent, le peuple s'attroupa dans la plupart des villes du royaume, et poursuivit à coups de pierres les seigneurs et les bourgeois qui se rendaient à cette assemblée, en les accusant de vendre l'Espagne aux Flamands, et de prodiguer son or à ces odieux étrangers.

Lorsqu'un pays est agité par des troubles civils, mes jeunes amis, on est surpris de voir de tous côtés surgir des hommes qui, sans ces circonstances, seraient restés toute leur vie obscurs et inconnus. C'est qu'alors des passions violentes s'empa-

rent des esprits les plus calmes, et ne permettent plus à personne de demeurer paisible spectateur du mouvement dont il est environné. Ce fut précisément ce qui arriva en Espagne, lorsque le peuple fit éclater son mécontentement contre la domination flamande, et que, d'une extrémité à l'autre de ce royaume, chacun courut aux armes, quoique les plus turbulens mêmes ne cessassent point de protester de leur respect pour Charles-Quint, et de l'amour qu'ils lui portaient.

Parmi les villes dont les habitans s'étaient livrés avec violence à la rébellion, celle de Tolède avait été le théâtre des plus coupables excès de la part de la populace qui, toujours aveugle dans ses haines, avait confondu les innocens avec les coupables, en égorgeant tous les Flamands qui étaient tombés entre ses mains. On ne peut même calculer à quels désordres cette malheureuse cité se fût trouvée en proie, si les mutins, qui n'avaient point de chef, n'eussent forcé un jeune seigneur, nommé Juan de Padilla, de se mettre à leur tête.

Juan de Padilla, mes enfans, que ses qualités aimables et son affabilité avaient rendu l'idole du peuple de Tolède, avait trop de grandeur d'âme et de générosité pour approuver les excès auxquels il s'était livré : mais d'un autre côté, comme il était sincèrement attaché aux anciennes coutumes de son pays, il voyait avec peine que Charles eût confié à des mains étrangères le gouvernement d'un royaume, qui renfermait tant d'hommes ho-

norables et dévoués à son service. Devenu chef des rebelles sans le désirer, Padilla voulut du moins que le pouvoir dont il était revêtu fût utile à sa patrie, et proposa à toutes les villes d'Espagne de former une ligue pour la défense de leurs communes; car vous saurez que, dans ce royaume, comme en France et en Angleterre, les cités s'étaient aussi affranchies dès le plus ancien temps. La proposition de Padilla fut acceptée avec empressement dans toute l'Espagne, et tous ceux qui embrassèrent ce parti reçurent le nom de Communeros, ce qui veut dire, en espagnol : « les Communiers. »

Cependant, avant de tirer l'épée contre les soldats du régent, Padilla résolut d'envoyer à l'empereur Charles-Quint, qui se trouvait alors en Allemagne, une députation des principaux Communeros, pour le supplier très humblement d'avoir pitié des malheurs de son peuple, et de rappeler les étrangers qui s'étaient rendus odieux aux Castillans par leur arrogance et leurs déprédations; mais Charles, irrité contre les rebelles qui avaient jeté le trouble dans son royaume, refusa de recevoir leurs députés, en leur faisant savoir qu'ils eussent à se retirer promptement, s'ils ne voulaient être saisis par ses gardes, et châtiés comme ils le méritaient. Les députés revinrent donc consternés en Espagne, et Padilla, voyant que tout espoir d'accommodement était perdu, puisque l'empereur refusait d'entendre les plaintes de ses sujets,

se prépara, quoiqu'à regret, à décider cette grande querelle par la force des armes.

Maintenant il faut que je vous dise qu'au moment où les Communeros se disposaient à marcher contre les troupes du roi, ils s'aperçurent avec douleur qu'ils n'avaient point d'argent pour acheter des épées, des lances et des munitions, et payer les soldats qu'ils avaient pris à leur service ; mais, comme la plupart d'entre eux étaient pauvres, ou avaient déjà donné tout leur bien pour la cause qu'ils avaient embrassée, ils furent très embarrassés de subvenir à ces dépenses considérables.

Or, vous saurez, mes enfans, que de tous les pays chrétiens, il n'en est aucun où les églises soient plus magnifiquement décorées qu'en Espagne : là, il n'est pas un autel qui ne soit chargé d'or et de diamans ; là, chacune des statues des saints porte des valeurs considérables en joyaux et en pierreries, dont la piété des fidèles s'est plue à les embellir de tout temps. Aussi, dans leur détresse, les Communeros ne trouvèrent pas de moyen plus prompt pour faire face aux besoins de la guerre qu'ils préparaient, que de s'approprier les richesses déposées dans les chapelles de la cathédrale de Tolède, l'une des plus somptueuses du monde entier ; mais, comme ils craignirent avec raison d'exciter l'indignation du peuple en touchant à ces objets sacrés et vénérables, ils firent usage d'un stratagème, pour satisfaire à la fois une nation profondément reli-

gieuse et l'impérieuse nécessité qui les dominait.

Juan de Padilla avait épousé une jeune et belle dame Castillane, nommée Maria Pacheco, qui, sachant à quel embarras son mari se trouvait réduit, parut sur la place publique de Tolède avec plusieurs autres femmes de qualité, en habits de deuil, les cheveux épars, les pieds nus et les yeux remplis de larmes, et engagea les autres femmes de la ville à la suivre à la cathédrale, pour s'emparer des trésors qu'elle renfermait, et demander pardon à Dieu et à ses saints de l'audace que l'amour de la patrie leur inspirait.

En effet, en peu d'instans María, ayant rassemblé une foule considérable de femmes de toute condition, se mit à leur tête pour se rendre en procession à l'église où, se meurtrissant le front contre terre, s'arrachant les cheveux et déchirant leurs vêtemens en signe de pénitence, elles dépouillèrent les autels et les statues des riches ornemens dont ils étaient surchargés, et les remirent aussitôt aux Communeros, qui les vendirent à l'instant même pour acheter les armes qui leur étaient nécessaires; mais le peuple, témoin de cette scène, demeura muet et consterné de voir que l'on osât ainsi porter la main sur des choses qu'il était accoutumé à respecter, et depuis ce moment, aucun Espagnol ne douta que les Communeros ne fussent punis tôt ou tard de leur sacrilége.

Les premiers combats qui eurent lieu entre les

troupes du roi et celles des communes, furent presque tous à l'avantage de ces dernières; quoique Charles eût envoyé contre les révoltés le comte de Haro, l'un des plus habiles généraux espagnols de ce temps, la victoire se déclara pour Padilla, qui se rendit maître de plusieurs villes demeurées fidèles à l'empereur, et en dernier lieu de celle de Tordesillas, où vivait depuis de longues années, dans une profonde retraite, Jeanne-la-Folle, toujours inconsolable devant le cercueil de son époux, dont elle ne se lassait point d'attendre le réveil.

Lorsque Padilla, qui connaissait les égards dus à une grande infortune, se présenta devant la reine avec les marques du plus profond respect, elle lui tendit sa main qu'il baisa en s'agenouillant devant elle, selon le cérémonial usité à la cour d'Espagne; mais lorsqu'il voulut l'entretenir des malheurs du royaume, et des maux dont il était le théâtre, cette princesse parut tout à coup s'éveiller comme d'un songe, parla de son père Ferdinand-le-Catholique comme s'il eût été encore vivant, s'informa de son fils Charles, et ne consentit qu'avec peine à sortir une seule fois de son appartement, pour se montrer au peuple et assister à un tournois que Padilla avait fait préparer en son honneur; mais hélas! cette femme infortunée retomba bientôt après dans son triste état de démence, et ce fut le dernier éclair de raison dont elle jouit tant qu'elle vécut.

Cependant Charles-Quint, indigné de l'audace des révoltés et des victoires qu'ils avaient remportées sur ses soldats, envoya contre eux une nouvelle armée qui ne tarda pas à les joindre auprès d'un village appelé Villalar, où s'engagea bientôt une terrible bataille. Les Communeros, excités par l'exemple de leurs chefs, combattirent encore dans cette journée avec la plus grande valeur; mais cette fois la victoire ne couronna point leurs efforts, et, accablés par le nombre et la discipline de leurs ennemis, ils furent mis en fuite et laissèrent le champ de bataille couvert de morts et de mourans. Juan de Padilla, au désespoir, en voyant la déroute des siens, se précipita seul au milieu des ennemis pour rétablir le combat ou du moins périr avec gloire; mais cette consolation même lui fut refusée; car ayant été criblé de blessures et renversé de son cheval, il tomba vivant entre les mains du comte de Haro, qui ne se crut certain de la victoire qu'après l'avoir désarmé.

Dès que Padilla se vit ainsi au pouvoir de ses ennemis, il ne douta point qu'une prompte mort ne dût être le châtiment de son patriotisme, et se prépara à la subir sans honte sur un échafaud, comme il l'avait affrontée sans crainte dans les batailles.

Informé dès le lendemain qu'il était condamné au dernier supplice, avec les principaux Communeros qui avaient été pris à Villalar, il demanda et obtint de ses gardiens la permission d'écrire deux lettres mémorables, adressées, l'une à Maria

Pacheco, sa femme, pour l'instruire de sa destinée, et lui recommander un jeune fils qu'il laissait après lui; l'autre, à la ville de Tolède, où il était né, dans laquelle il se glorifiait de verser son sang pour la sainte cause de sa patrie. Ces deux lettres touchantes, que l'histoire n'a pas dédaigné de conserver, mes enfans, font regretter que cet imprudent jeune homme ait fait usage, pour troubler sa patrie, des nobles qualités dont il était doué. C'est que les âmes généreuses peuvent être entraînées à de grandes erreurs par leur propre vertu, et Padilla périt victime d'un patriotisme ardent, auquel, si le succès l'eût couronné, le monde entier eût accordé des louanges.

Les derniers instans de Juan Padilla, mes jeunes amis, furent dignes du reste de sa vie. Au moment de marcher au supplice, il entendit un de ses compagnons d'infortune s'indigner qu'on les eût flétris du nom de traîtres, dans la sentence qui les envoyait à la mort : « Ami, lui dit le » héros castillan, ce n'est plus ici le moment de » montrer le courage d'un guerrier; aujour- » d'hui il faut savoir mourir avec la douceur d'un » chrétien. » Ce furent là ses dernières paroles.

La défaite de Villalar et la mort de Padilla mirent fin aux troubles causés en Espagne par les Communeros. En vain la courageuse Maria Pacheco, sa veuve, dans l'espoir d'exciter les Castillans à la vengeance, parcourut les rues de Tolède, tenant son fils dans ses bras, et faisant porter de-

vant elle un tableau qui représentait le supplice de son époux ; tous les efforts de cette femme infortunée furent inutiles, et Tolède ayant ouvert ses portes aux vainqueurs, elle se vit réduite à fuir avec son enfant en Portugal, où elle ne parvint qu'à travers mille dangers, déguisée sous les vêtemens d'une femme du peuple.

Peu de temps après ces événemens, mes jeunes amis, le cardinal d'Utrecht fut appelé, par la mort de Léon X, au trône pontifical qu'il occupa sous le nom d'Adrien VI; et Charles-Quint, étant venu en Espagne vers cette époque, accorda un pardon généreux à tous les Communeros, à l'exception pourtant de leurs principaux chefs, dont la tête fut mise à prix, quoiqu'en même temps, il défendît secrètement qu'on les poursuivît avec trop de rigueur. Un jour même que ce prince magnanime s'était arrêté dans un village pour se reposer, un de ses courtisans, pensant lui être agréable, l'avertit que des proscrits étaient cachés près de ce lieu, et que rien ne serait plus facile que de les faire saisir par ses gardes : « Je n'ai rien » à craindre de ces hommes, répondit l'empereur, » en jetant un regard sévère sur le délateur, et » vous feriez mieux de les avertir que je suis ici, » que de me déclarer leur retraite. » Ces belles paroles couvrirent de honte l'infâme dénonciateur, mais elles firent plus d'amis à Charles-Quint en Espagne, que la mort de cent chefs rebelles ne lui eût ôté d'ennemis.

LE SIÉGE DE RHODES.

L'an 1522.

Depuis que François 1er et Charles d'Autriche avaient tous deux prétendu à la couronne impériale, mes bons amis, une mutuelle inimitié ne cessa point de diviser ces princes, qui tous deux presque également jeunes, impatiens et ambitieux, auraient voulu gouverner l'Europe sans partage. François était plus guerrier, plus entreprenant que son adversaire, mais Charles l'emportait sur lui par sa prudence et son habileté.

Cette rivalité entre les deux monarques les plus puissans de leur siècle ne tarda pas à éclater l'année même que Charles-Quint fut élevé à l'empire, et cette fois encore, le Milanez qui, depuis la bataille de Marignan, était resté au pouvoir de François 1er, devint le théâtre de cette guerre.

A cette époque, mes enfans, Lautrec, ce vaillant capitaine français dont je vous ai parlé dans l'histoire de Gaston de Foix, avait été chargé par François 1er de défendre le duché de Milan con-

tre les Impériaux (c'est le nom que l'on donne le plus souvent aux soldats de l'empereur).

Or, la plus grande partie de l'armée de Lautrec se composait de Suisses, qui, toujours mutins et arrogans, quoiqu'ils fissent chèrement payer leurs services, forcèrent ce général à livrer bataille aux troupes impériales, en le menaçant de l'abandonner s'il refusait plus long-temps de décider par les armes à qui devait appartenir le Milanez. Cette bataille, qui s'engagea ainsi malgré Lautrec, auprès d'un village connu sous le nom de La Bicoque, devint en effet fatale aux Français, qui, accablée par le nombre et troublés par l'indiscipline des Suisses, furent entièrement défaits et contraints encore une fois d'abandonner l'Italie, déjà si souvent funeste à notre nation.

Peu de temps après cet événement, le duché de Milan fut rendu par Charles-Quint à François Sforce, frère de cet indolent Maximilien qui, quelques années auparavant, avait obtenu de François 1er d'aller vivre en France comme un simple particulier; mais le nouveau duc ne reçut cette faveur de Charles, qu'à la condition qu'il se reconnaîtrait vassal de l'empire, c'est-à-dire qu'il obéirait à l'empereur comme au temps de la féodalité, un vassal obéissait à son suzerain.

Mais, tandis que l'Allemagne était agitée par les prédications de Luther, et que Charles et François se préparaient à continuer cette guerre dans laquelle ils n'avaient encore fait que s'essayer,

un danger inattendu vint menacer la chrétienté tout entière, et répandre l'effroi parmi les nations de l'Europe.

Il y avait déjà soixante-dix ans environ, mes enfans, que les musulmans s'étaient emparés de Constantinople, ainsi que vous l'avez lu dans l'histoire du moyen âge, et depuis ce temps les Turcs, occupés d'affermir leur puissance en Asie, n'avaient point tenté de nouvelles incursions vers l'Occident, lorsque le quatrième successeur de Mahomet II, Soliman, surnommé le Magnifique, à cause de la splendeur dont il aimait à s'entourer, monta sur le trône de Stamboul. C'était le prince le plus habile et le plus guerrier qui eût encore porté le titre de sultan, et, comme il n'ignorait point que les rois chrétiens étaient divisés entre eux, il résolut d'étendre son empire en s'emparant de la Hongrie, qui, comme vous savez, est la province la plus voisine de la Turquie, et vint à la tête d'une armée considérable assiéger Belgrade, l'une des villes les plus fortes de cette contrée, dont il se rendit maître en peu de jours. Le bruit de cette catastrophe jeta la terreur dans toute l'Allemagne, et Soliman, enivré d'une victoire si facile, annonçait déjà qu'avant peu le croissant des janissaires flotterait sur les murailles de Vienne, capitale de l'Autriche et de tout l'empire allemand.

Maintenant, mes bons amis, je ne sais si vous vous souvenez encore de ces illustres chevaliers

de Saint-Jean de Jérusalem qui, après avoir vaillamment défendu la Terre-Sainte contre les infidèles, avaient été réduits, après la conquête de la Palestine par les Sarrazins, à se retirer dans l'île de Rhodes; depuis cette époque, ils avaient fait de la ville principale de cette île l'une des cités les plus formidables du monde entier, par l'épaisseur de ses murailles, l'élévation de ses tours et la forme de son port, où un grand nombre de galères pouvaient s'abriter contre les tempêtes, et dont l'entrée était fermée par une forte chaîne tendue entre les deux rochers sur lesquels étaient posés autrefois les pieds du fameux colosse, dont je vous ai parlé dans l'histoire ancienne. Placés ainsi à peu de distance des rivages d'Asie, les chevaliers de Rhodes n'avaient point cessé d'être les ennemis déclarés des infidèles, que leurs vaisseaux poursuivaient avec acharnement sur toute la Méditerranée, et « l'étendard de la religion, » c'était ainsi que l'on nommait le pavillon des hospitaliers de Saint-Jean, était plus redouté des musulmans que celui de la plupart des princes chrétiens.

Soliman-le-Magnifique, avant de poursuivre ses conquêtes en Europe, résolut de ne pas souffrir plus long-temps que cette île importante servît de retraite à ces infatigables ennemis de l'Islamisme; mais comme il n'ignorait pas combien cette poignée de guerriers était intrépide, il assembla en Syrie une armée de plus de deux

cent mille soldats, qu'une flotte considérable fut chargée de transporter à Rhodes, pour s'en emparer.

Dans ce temps-là, mes enfans, le grand-maître de Saint Jean de Jérusalem était un vieux chevalier français, nommé Villiers de L'Ile-Adam, dont le courage et l'habileté étaient connus de toutes les nations chrétiennes. Dès que ce vaillant capitaine connut les desseins que le sultan avait formés contre son île, et le nombre de soldats qu'il rassemblait pour en faire le siége, il écrivit au pape, à l'empereur et aux rois de France et d'Angleterre, pour les informer du danger qui menaçait le dernier rempart de la chrétienté en Orient, et les supplier d'envoyer des soldats et des vaisseaux au secours de la cité menacée; mais tous ces princes étaient occupés de leurs intérêts et de leurs querelles, et Rhodes eût été réduite à de bien faibles ressources si, à l'appel de leur grand-maître, tous les chevaliers qui se trouvaient dispersés en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, ne fussent accourus avec le désir de mourir pour la défense de la religion chrétienne, selon le vœu qu'ils en avaient fait en entrant dans l'ordre. Ceux même de ces hommes intrépides que leur âge ou leurs infirmités auraient pu dispenser de ce sacrifice, ne manquèrent pas de se rendre à ce poste périlleux, et plusieurs d'entre eux périrent par les tempêtes en cherchant à traverser la Méditerranée sur de simples barques de pê-

cheurs, pour obéir à leurs devoirs et à leurs sermens.

Cependant l'intrépide grand-maître, à l'approche du péril qui le menaçait, n'avait rien négligé pour vendre chèrement au sultan la conquête qu'il méditait. Afin de pouvoir nourrir ses soldats pendant un long siége, il avait fait des approvisionnemens considérables de vivres de toute espèce, et avait environné Rhodes d'un triple rempart, armé d'un nombre considérable de canons qui devaient le rendre inabordable. En même temps il avait fait distribuer des armes à tous les habitans de l'île, et était parvenu à leur inspirer un si grand courage, que les femmes mêmes se couvraient d'habits d'hommes pour combattre à côté de leurs maris et de leurs frères. Malheureusement, lorsque le grand-maître passa la revue de ses troupes, il ne trouva pas que leur nombre s'élevât au-dessus de six mille combattans, parmi lesquels on ne comptait pas plus de six cents chevaliers de toute nation.

C'était bien peu, mes enfans, que six mille hommes pour combattre et repousser cette innombrable armée turque, dont les vaisseaux ne tardèrent pas à couvrir la mer, et à débarquer sur la plage des nuées de soldats, dont le cercle noir environna bientôt les murailles de Rhodes; mais l'armée musulmane eut à peine touché la terre que les canons des assiégés tirèrent sur eux avec une telle violence, qu'une multitude de Turcs pé-

rirent foudroyés, et que les janissaires eux-mêmes, épouvantés de cette défense à laquelle ils ne s'attendaient point, demandèrent à grands cris à se rembarquer, pour se soustraire au sort que leurs camarades venaient d'éprouver.

Dans ce moment même, Soliman débarquait au milieu de son armée consternée, et saisi de fureur en voyant la lâcheté des janissaires, il fit élever à l'instant même un trône au centre de leur camp, et ayant ordonné à plusieurs milliers d'entre eux de se rendre sans armes en sa présence, il les fit environner par ses gardes, qui, le cimeterre à la main, semblaient prêts à exécuter le premier ordre qu'il leur donnerait.

A la vue de cet appareil effrayant, ces malheureux ne doutèrent pas que le sultan, dont ils connaissaient la sévérité, ne les eût ainsi rassemblés pour les punir d'une manière terrible d'avoir fui devant les chrétiens. De tous côtés, on n'entendit que des plaintes et des gémissemens, et leur effroi s'accrut encore, lorsque Soliman, montant sur son trône et jetant sur cette troupe tremblante des regards courroucés : « Si j'avais dû parler à de » véritables soldats, leur dit-il d'une voix irritée, » je vous aurais permis de paraître devant moi » avec vos armes ; mais puisque vous n'êtes plus » désormais que de misérables esclaves, il n'est » pas juste que vous portiez des épées, qui n'ap» partiennent qu'à des hommes libres et coura» geux ; cependant si vous êtes trop lâches pour

» combattre une poignée de chrétiens, je ne veux
» pas que votre honte rejaillisse sur tous les mu-
» sulmans, et votre sang du moins servira à inti-
» mider ceux qui pourraient être tentés de vous
» imiter. » En achevant ces paroles menaçantes, le sultan fit un signe à ses gardes, qui, levant tous à la fois leurs sabres étincelans, allaient égorger sans pitié les janissaires proternés, lorsque l'Aga, c'est-à-dire le chef de cette troupe ordinairement si terrible dans les batailles, se jeta à ses pieds, et le supplia de permettre que du moins ils mourussent pour son service, en combattant les chrétiens, afin d'effacer au prix de tout leur sang la honte dont ils s'étaient couverts. Soliman, qui n'avait feint cette colère que pour effrayer les coupables par la crainte du châtiment, parut céder avec peine aux prières de l'Aga, qui était l'un des plus vaillans généraux de son armée; mais enfin il permit qu'on leur rendît leurs armes, à condition qu'ils retourneraient au combat à l'instant même, et périraient tous jusqu'au dernier, plutôt que de retomber dans une pareille faute.

Dès ce moment, mes jeunes amis, il ne se passa plus un seul jour sans que les murs de Rhodes ne fussent le théâtre de mille combats sanglans et acharnés, où les chrétiens et les musulmans déployèrent une égale valeur. Pendant plusieurs mois, Villiers de L'Ile-Adam et ses chevaliers, dont un grand nombre périrent en combattant sur les murailles, ne prirent de repos ni jour ni nuit,

sans cesse couverts de leurs armures, et se préparant à la mort glorieuse qu'ils affrontaient, par la prière et les sacremens que notre religion accorde aux mourans. Ce fut ainsi qu'ils parvinrent, à force d'héroïsme et d'intrépidité, à repousser plus de cent assauts des Ottomans, que Soliman lui-même animait de sa présence, en se plaçant aux postes les plus périlleux.

Pendant les guerres qui suivirent la ligue de Cambrai, que je vous racontais il n'y a pas long-temps, mes enfans, un officier espagnol, nommé Pierre de Navarre, avait inventé un nouveau moyen de destruction, dont tous les peuples de cette époque ne tardèrent pas à faire usage, tant les hommes sont ingénieux à se nuire ; ce procédé désastreux se nommait une mine, et il consistait à placer au pied d'une muraille une certaine quantité de poudre à canon qui, enflammée tout-à-coup par une mèche allumée, produisait une explosion terrible, et renversait la muraille en écrasant tous ceux qui s'y trouvaient placés pour la défendre. L'usage des mines, que l'on emploie encore à présent à la guerre, exige une grande habileté et beaucoup de prudence ; car il arrive souvent que le mineur lui-même périt dans son travail, lorsqu'il ne s'éloigne pas assez vite pour échapper à l'explosion.

Lassé de tant d'efforts que le courage des assiégés semblait rendre inutiles, Soliman ordonna qu'on employât la mine pour renverser une partie

du rempart, et pénétrer dans Rhodes ; par ce terrible moyen, il réussit en effet à pratiquer une brèche considérable dans la première muraille; mais quels furent à la fois la surprise et le découragement des Ottomans, lorsqu'ils aperçurent devant eux un nouveau rempart que les Rhodiens avaient élevé, et que le grand-maître lui-même s'apprêtait à défendre à la tête de ses plus vaillans chevaliers! A cette vue, Soliman s'arrêta saisi d'admiration, et il perdit tout espoir de jamais vaincre de pareils ennemis.

Cependant six mois entiers s'étaient écoulés depuis que Rhodes était assiégée, et tant de combats avaient coûté la vie à plusieurs milliers d'hommes de part et d'autre, lorsque le sultan apprit par la trahison d'un esclave grec qui s'était échappé de la place, que cette malheureuse ville n'était plus qu'un monceau de décombres, et que ses défenseurs, la plupart blessés ou accablés de fatigues, étaient réduits à un si petit nombre, qu'une plus longue résistance était devenue impossible ; de son côté l'intrépide grand-maître, touché du malheur de tout ce peuple qui n'avait plus de maisons pour s'abriter, et qui commençait à manquer des alimens les plus nécessaires à la vie, se rendit aux prières des prêtres et des marchands rhodiens qui vinrent, en pleurant, le supplier de ne pas prolonger davantage une résistance inutile, puisque toutes les nations chrétiennes semblaient les avoir abandonnés. Villiers de L'Ile-Adam, quoi-

qu'à regret, se vit donc forcé de demander au sultan la permission d'abandonner cette île qu'il ne pouvait plus espérer de défendre ; en recevant ce message, Soliman ne put cacher sa joie d'une pareille prière à laquelle il n'hésita point à se rendre ; mais comme il était grand et généreux, il voulut voir lui-même ce guerrier intrépide qui avait opposé une si longue résistance, à l'une des plus formidables armées ottomanes qui eussent encore menacé l'Europe. Plein d'admiration pour le courage de ce glorieux vengeur du christianisme, le sultan offrit au grand-maître de lui accorder tous les honneurs, toutes les dignités qu'il pourrait désirer, s'il consentait à passer à son service ; mais Villiers avait trop de grandeur d'âme pour trahir ainsi la religion pour laquelle il avait juré de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang ; et la seule grâce qu'il sollicita du vainqueur, fut d'emmener sur les galères qui lui restaient toutes les familles chrétiennes qui voudraient le suivre.

Peu de jours après cet entretien, à la vue de toute l'armée ottomane, le petit nombre de chevaliers qui avaient survécu à tant de batailles, quittèrent l'île de Rhodes où ils avaient acquis une gloire immortelle ; le grand-maître se rendit à Rome, où il fut accueilli du pape Adrien VI avec tout le respect et les égards dus au noble défenseur de notre religion ; et en apprenant la gloire que les chevaliers de Rhodes venaient d'ac-

quérir, François Ier et Charles-Quint, tout occupés qu'ils étaient de leurs querelles, ne purent s'empêcher de rougir, d'avoir ainsi livré à leurs propres efforts cette poignée d'intrépides guerriers, qui avaient arrêté pendant six mois devant leur cité en ruines toutes les forces de l'empire ottoman.

Quelques années plus tard, mes enfans, le dernier de ces princes, voulant honorer le courage des chevaliers de Saint-Jean, donna au grand-maître Villiers de L'Ile-Adam, qui vivait encore, une petite île de la Méditerranée, nommée Malte, qui devint bientôt aussi funeste aux musulmans d'Afrique que Rhodes l'avait été à ceux d'Asie. Pendant deux siècles les chevaliers de Malte, dignes successeurs des hospitaliers de Jérusalem, continuèrent à combattre sur les mers les vaisseaux des musulmans ; et cette île leur appartenait encore il y a environ quarante ans, lorsque leur ordre, auquel se rattachaient tant de glorieux souvenirs, fut aboli du consentement des principaux souverains de l'Europe.

LE CONNÉTABLE DE BOURBON.

Depuis l'an 1522 jusqu'à l'an 1525.

Quoique la rivalité de Charles-Quint et de François Ier fût connue de toute l'Europe, mes jeunes amis, ces deux princes ne s'étaient point encore mesurés l'un contre l'autre, lorsque le roi de France, que les revers de Lautrec dans le Milanez avaient indigné, résolut de passer lui-même en Lombardie avec une armée, pour chasser les Impériaux du duché de Milan, dont Charles avait investi François Sforce, peu d'années auparavant. Le monarque français se mit donc en marche pour cette expédition, suivi des plus braves et des plus fameux capitaines de son temps, et il se disposait à passer les Alpes, lorsqu'il apprit avec douleur qu'un complot avait été formé par un des plus grands seigneurs de France, pour livrer plusieurs provinces de ce royaume à ses ennemis, pendant qu'il serait occupé à guerroyer en Italie.

Le seigneur qui avait eu le malheur de se laisser séduire par les promesses de l'empereur, pour

commettre cette trahison, se nommait Charles, duc de Bourbon; il était à la fois le proche parent du roi et le connétable du royaume, c'est-à-dire le général de toutes les armées françaises; mais son caractère était hautain, turbulent et ambitieux, et sous prétexte que François lui avait fait une injustice, en confiant à un autre capitaine un poste qui aurait dû lui appartenir, il haïssait mortellement ce monarque, et surtout sa mère, Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, à qui François avait confié la régence du royaume pendant son absence.

Dès que le roi fut averti que le connétable avait consenti à trahir sa patrie pour servir les ennemis de la France, il en ressentit une peine amère; mais comme il avait trop de loyauté et de franchise pour croire qu'un prince de son sang fût capable d'une telle infamie, il se rendit aussitôt lui-même auprès de Bourbon, et lui fit connaître de quel crime il était accusé : cependant celui-ci, qui feignait en ce moment d'être malade et alité, pour n'être point obligé de suivre le roi en Italie, lui jura avec tant de sermens que jamais il n'avait conçu cette coupable pensée, que François, confiant comme le sont toujours les ames généreuses, ne douta point que son cousin n'eût été victime de quelque calomnie, et le quitta pleinement rassuré sur sa sincérité.

C'était pourtant une lâche et honteuse perfidie, mes enfans, que venait de commettre alors le

connétable ; car à peine le roi l'eut-il quitté, que sortant précipitamment de son lit, il appela un de ses serviteurs nommé Pompérant, dont il connaissait le dévouement, et se faisant apporter des habits qui le rendaient méconnaissable, il monta à cheval, suivi de ce seul compagnon, et prit la route d'Italie, par des chemins détournés, pour arriver dans le Milanez avant l'armée française, et joindre les Impériaux qui l'attendaient. Ce ne fut pas pourtant sans avoir couru de grands dangers que Bourbon accomplit cette fuite honteuse, et sans l'adresse de son fidèle serviteur, il eût été reconnu plusieurs fois par les soldats français qu'il rencontrait sur les routes. Quoi qu'il en soit, les deux fugitifs échappèrent à toutes les poursuites, et atteignirent bientôt l'armée impériale, dont Charles, appelé alors en Espagne pour réparer les malheurs de la guerre civile, avait confié le commandement au vice-roi de Naples, nommé Lannoy, qui passait avec raison pour un des meilleurs capitaines de cette époque.

Peu de jours après la fuite du duc de Bourbon, François Ier, qui avait appris en chemin l'odieuse trahison de son cousin, arriva lui-même dans le Milanez, où il trouva son armée rassemblée sous les ordres d'un général français, appelé Bonnivet, dans lequel il avait mis toute sa confiance. Ce n'est pas, mes jeunes amis, que Bonnivet fût plus habile à la guerre que d'autres capitaines, quoiqu'il eût un grand courage et un vif désir d'ac-

quérir de la gloire (car ces qualités, qui suffisent à un simple soldat, sont plus nuisibles qu'utiles à un général, dont la prudence doit être le premier mérite); mais Bonnivet était si vaillant, si gai dans les périls, si entreprenant, que François Ier, dont l'humeur était aussi vive et légère, lui avait donné la préférence sur tous les généraux plus expérimentés dont il était entouré.

Cependant le roi, ayant été informé qu'une ville de Lombardie nommée Pavie renfermait une grande quantité d'armes et de provisions que les ennemis y avaient déposées, résolut de s'en rendre maître, et vint l'assiéger avec toutes ses troupes; mais comme Pavie était défendue par un capitaine espagnol d'une bravoure éprouvée, l'armée impériale, conduite par Lannoy et le traître Bourbon lui-même, eut le temps d'arriver à son secours. La plupart des vieux capitaines qui accompagnaient François Ier le conjurèrent d'éviter la bataille que les ennemis venaient lui offrir, en lui représentant qu'un simple revers pouvait lui être fatal; mais l'impétueux Bonnivet fut d'un avis contraire, et ce sentiment, plus conforme au caractère impatient du roi, devint cause d'un grand malheur.

En effet, mes bons amis, une terrible bataille s'étant engagée sous les murs de Pavie, la victoire, après avoir été vivement disputée de part et d'autre, se déclara pour les Espagnols, et je dois vous dire que depuis les désastreuses journées de

Crécy, d'Azincourt et de Poitiers, dont vous avez lu l'histoire dans d'autres livres, jamais défaite ne fut aussi funeste à la France. Après avoir combattu avec toute la valeur d'un jeune soldat et la prudence d'un vieux capitaine, François Ier, ayant vu périr autour de lui tous les seigneurs de sa suite qui avaient cherché à lui faire un rempart de leurs corps, fut renversé lui-même de son cheval ; mais, s'étant aussitôt relevé, il se défendait encore avec intrépidité, résolu de vendre chèrement sa vie, lorsque Pompérant, ce même serviteur qui avait suivi le connétable de Bourbon, se jeta au travers des lances espagnoles, et supplia le roi de conserver ses jours en livrant son épée aux ennemis qui l'entouraient ; mais François, indigné qu'un traître osât l'approcher, refusa de se rendre son prisonnier, et ne voulut remettre son épée qu'à Lannoy lui-même, qui, mettant un genou en terre pour la recevoir avec plus de respect, le supplia d'accepter la sienne en échange, afin, dit-il, que le roi de France ne parût point désarmé devant les sujets de l'empereur. Cette générosité du général espagnol toucha vivement le monarque prisonnier, qui lui en conserva toute sa vie une profonde reconnaissance.

Je ne saurais vous dire, mes enfans, quelle fut la consternation de toute la France, lorsqu'on y apprit l'issue de la funeste bataille de Pavie ; car non-seulement l'armée française était en fuite et le roi captif, mais presque tous ses plus vaillans

capitaines avaient péri pour le défendre. Parmi ces derniers on citait Bonnivet lui-même, qui était tombé percé de coups aux pieds de son maître, dont son imprudence avait causé le désastre; le vieux La Trimouille, qui avait combattu glorieusement sous trois rois; Chabannes de La Palice, l'ami et le frère d'armes du preux Bayard, et un grand nombre d'autres chevaliers non moins célèbres. Ce fut après cette sanglante journée que François Ier écrivit à sa mère cette lettre où se trouvent ces paroles remarquables, que vous connaissez sans doute déjà : « Tout est perdu, madame, fors l'honneur. » Mais la douleur de sa défaite aveuglait le monarque français lorsqu'il écrivait cette ligne; car tout n'est pas perdu pour une grande nation, lorsqu'il lui reste encore la fermeté de supporter un grand revers et le courage nécessaire pour le réparer.

LA CAPTIVITÉ DE FRANÇOIS Ier.

Depuis l'an 1525 jusqu'à l'an 1526.

Mais si le deuil fut grand en France, mes jeunes amis, lorsque la nouvelle du désastre de Pavie y fut parvenue, j'aurais peine à vous dépeindre la satisfaction de Charles-Quint, quand il apprit en Espagne la victoire de son armée et la captivité de son rival. Cependant, comme il était trop maître de lui-même pour laisser éclater une joie inconvenante, il feignit d'abord de plaindre le sort du monarque français, parut touché de sa valeur et déplora l'inconstance de la fortune, qui faisait ainsi tomber un grand roi dans ses fers ; mais ensuite son caractère jaloux et ambitieux l'emporta sur cette modération apparente, et il se promit secrètement de mettre à profit la faveur inattendue que la Providence venait de lui accorder.

Pendant ce temps, mes enfans, François Ier, au pouvoir de ses ennemis, se faisait admirer par sa grandeur d'âme et sa résignation à supporter un

si grand revers. Le connétable de Bourbon n'avait point osé paraître devant le maître qu'il avait si cruellement offensé, et Lannoy ne cessait point d'entourer son royal captif de tous les égards dus à son infortune. Cependant François, persuadé qu'il lui suffirait de voir son heureux rival pour recouvrer sa liberté, demanda avec instance à être conduit en Espagne, afin d'avoir une entrevue avec Charles-Quint, et on l'embarqua sur un vaisseau qui mit à la voile pour cette contrée; mais, dans la traversée, ce prince infortuné éprouva un chagrin bien amer; car le vaisseau qui le portait fut poussé par les vents près des côtes de France, et les yeux du roi prisonnier se remplirent de larmes à l'aspect de ce beau royaume qu'il ne devait peut-être jamais revoir.

Cependant, en demandant à être conduit en Espagne, François Ier avait jugé trop favorablement son ennemi; et à peine fut-il arrivé à Madrid, capitale de ce royaume, où Charles tenait habituellement sa cour, qu'il apprit que ce prince était parti la veille pour Tolède, où il avait convoqué les cortès de Castille, sous prétexte de leur faire part du triomphe qu'il venait d'obtenir. En attendant le retour de l'empereur, le roi prisonnier fut conduit dans un château, où, constamment entouré d'une garde nombreuse, le seul exercice qu'on lui permît, était une courte promenade sur une mauvaise mule, tandis que ses

gardiens étaient montés sur d'excellens chevaux, de peur qu'il ne tentât de s'échapper de leurs mains.

Les ennuis de cette étroite captivité, comme vous le comprendrez aisément, causèrent au monarque français une si profonde tristesse, qu'après l'avoir supportée pendant plusieurs mois, il tomba dangereusement malade, et que les médecins déclarèrent à Charles-Quint que son prisonnier était en danger de mourir, s'il ne lui donnait promptement quelque espoir de liberté; alors seulement, mes enfans, l'ambitieux empereur, craignant de perdre, par la mort de François, tous les avantages qu'il espérait retirer de sa victoire de Pavie, consentit enfin à visiter son ennemi dans sa prison; et cette entrevue, qui fut la première où ces deux princes rivaux se rencontrèrent, fut de courte durée. Charles-Quint affecta pourtant de traiter son captif avec douceur; il l'embrassa affectueusement, lui parla de son prochain retour dans ses États, et lui annonça qu'il avait permis à sa sœur, nommée Marguerite, duchesse d'Alençon, que le roi aimait tendrement, de venir passer plusieurs mois auprès de lui, afin que l'humeur enjouée de cette princesse achevât de lui rendre la santé, que la tristesse lui avait fait perdre.

Cependant, mes jeunes amis, Charles-Quint que les faveurs de la fortune avaient enorgueilli, mettait un si haut prix à la rançon de son prisonnier,

qu'il semblait impossible que jamais François consentît à racheter sa liberté par de si énormes sacrifices. Le vainqueur exigeait que le monarque français s'engageât à lui céder le duché de Bourgogne, qui avait appartenu autrefois à son aïeul Charles-le-Téméraire, et qu'il abandonnât plusieurs autres provinces de France, pour former un royaume au traître Bourbon, dont l'orgueil n'aspirait pas à moins qu'à porter une couronne. En apprenant ces conditions outrageantes, François indigné ne fut pas maître de sa colère, et portant la main sur la garde de son épée: « Mieux » valait cent fois périr les armes à la main, s'é» cria-t-il, que de souffrir une pareille indi» gnité. » Ceux qui entouraient le royal captif le supplièrent d'apaiser sa colère, qui ne ferait qu'irriter un vainqueur insatiable; mais François, résolu de mourir dans les fers, plutôt que de racheter sa liberté à un tel prix, fit savoir à Charles que dès ce moment il renonçait à la royauté pour la transmettre à son fils aîné le dauphin Henri, et que désormais le roi de France serait à Paris. La crainte de voir cette résolution généreuse recevoir son accomplissement décida enfin Charles-Quint à se montrer plus traitable; il offrit à son prisonnier de lui donner en mariage sa sœur Éléonore, veuve du roi de Portugal, qui était une belle et vertueuse princesse; et renonçant à placer une couronne sur la tête du duc de Bourbon, il se contenta d'exiger de François la

promesse de lui céder la Bourgogne et de lui remettre en otages, pour gage de sa parole, douze des principaux seigneurs de son royaume. Mais lorsque la régente apprit ces dures conditions, elle préféra envoyer en Espagne, sous la conduite de Lautrec, deux de ses petits-fils encore enfans, que de priver la France des services des douze capitaines que Charles avait désignés. A ce prix, auquel l'empereur consentit enfin, François recouvra la liberté après plus d'une année de cette étroite captivité, où il avait appris à haïr davantage encore son heureux adversaire.

Ce fut un beau jour pour François Ier, mes bons amis, que celui où sautant avec légèreté de la barque sur laquelle il avait traversé la petite rivière de Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne, il toucha enfin la terre de son royaume; s'élançant alors avec grâce sur un cheval arabe qu'on lui avait amené : « Maintenant, s'écria-t-il, » je suis encore roi ! » Et en effet, en rentrant en France il répara, par sa sagesse et son habileté, les malheurs que la journée de Pavie avait causés. Les habitans du duché de Bourgogne refusèrent de passer sous la domination de l'empire, et la France sortit intacte et glorieuse de cette cruelle épreuve; mais l'animosité qui avait divisé Charles et François ne fut point éteinte par la paix de Madrid, et tant qu'ils vécurent, ces deux monarques demeurèrent ennemis irréconciliables.

On montre encore à Paris, mes enfans, dans un

musée où se conservent les armes remarquables par leur beauté, ou par les souvenirs qui s'y rattachent, l'armure que François Ier portait à Pavie, et sur laquelle on distingue les traces de plusieurs coups violens dont ce prince fut atteint ; la formidable épée dont il était armé dans cette journée désastreuse, après avoir été long-temps gardée à Madrid, a été également rapportée en France, il y a quelques années, par ordre de Napoléon, à qui la gloire de notre nation fut toujours chère et précieuse.

SOLIMAN DEVANT VIENNE.

Depuis l'an 1526 jusqu'à l'an 1530.

Tandis que Charles-Quint, mes jeunes amis, traitait avec tant de rigueur son royal captif à Madrid, il témoignait les plus grands égards au connétable de Bourbon, qui s'était rendu en Espagne pour y recevoir le prix de ses honteux services. Sans crainte d'honorer la trahison dans la personne du traître, l'empereur s'avança à sa rencontre hors des portes de Tolède, où il se trouvait alors, l'embrassa à la vue de tout le peuple, et l'accompagna lui-même jusqu'à l'appartement qu'il lui avait fait préparer dans le palais qu'il habitait ; mais si Bourbon était ainsi accueilli par ce monarque, il s'en fallait bien que la nation espagnole, dont le caractère est noble et généreux, vît avec la même faveur un homme qui avait trahi lâchement son roi, et causé le malheur de sa patrie ; car il n'y a rien de plus odieux que le crime de celui qui porte les armes contre le pays où il est né, et se fait ainsi l'ennemi de ses frères et de ses parens. Aussi Charles ayant or-

donné à un seigneur castillan, nommé le marquis de Villena, d'offrir son palais au connétable, pour qu'il l'habitât avec la suite nombreuse qui convenait à son rang : « J'obéirai à votre majesté, » répondit noblement ce seigneur, puisqu'elle » m'ordonne de recevoir le duc de Bourbon; mais » je la supplie humblement, aussitôt qu'il aura » quitté ma demeure, de permettre que je la brûle » entièrement, afin qu'un homme d'honneur » n'habite point une maison que la présence d'un » traître aura souillée. » Ces belles paroles déplurent à Charles, mais elles font assez connaître le mépris que Bourbon avait encouru par sa perfidie.

Cependant, mes bons amis, il faut que la prospérité produise sur les hommes même dont l'ame est le plus élevée, une sorte d'ivresse insurmontable, puisque Charles-Quint, que sa naissance et son heureuse destinée avaient rendu le plus grand monarque du monde, ne fut point encore satisfait du haut degré de puissance qu'il avait atteint. Tandis que la victoire de Pavie humiliait son rival et ne permettait plus qu'aucun prince de l'Europe osât se mettre en balance avec lui, il apprenait qu'une poignée de ses sujets, sous la conduite de Fernand Cortès et des audacieux Pizarres, venaient de conquérir en Amérique des royaumes plus étendus que l'Europe entière, ainsi que vous avez pu le lire dans une autre histoire. Eh bien ! ces constantes faveurs de la fortune, comme il

arrive le plus souvent, ne firent que rendre l'empereur plus insatiable, et non content encore d'une si vaste puissance, il chargea le duc de Bourbon de dépouiller François Sforce du duché de Milan, qu'il lui avait donné peu d'années auparavant, sous prétexte que ce duc avait embrassé secrètement le parti de ses ennemis. Ce prince infortuné, le dernier de sa famille qui porta le poids de la couronne ducale, alla finir ses jours dans l'obscurité, et depuis ce temps la Lombardie ne cessa plus d'appartenir à la maison d'Autriche, qui la possède encore ajourd'hui.

Mais si Charles-Quint, mes enfans, semblait avoir atteint, par un heureux concours de circonstances, le comble de la gloire et de la puissance, il ne faut pas croire pour cela que son règne ait été plus paisible ou plus heureux pour les peuples soumis à sa domination. A peine François Ier eut-il recouvré sa liberté, que le ressentiment de sa captivité et l'arrogance de Charles firent éclater entre eux de nouvelles guerres, dont le théâtre ne fut plus seulement en Italie, mais en Espagne, dans les Pays-Bas et en Allemagne.

En même temps cette dernière contrée, où la réforme religieuse prêchée par Luther était devenue une source de troubles, voyait des maux de toute espèce fondre sur elle; tantôt c'étaient les paysans de Souabe, qui, forçant de se mettre à leur tête un brave chevalier, appelé Goëtz de Berlichingen, surnommé « la Main-de-Fer, »

(parce qu'il avait ainsi remplacé sa main droite perdue dans une bataille), se révoltaient contre leurs seigneurs, qu'ils accusaient de les traiter avec trop de dureté, et brûlaient les villes et les châteaux. Tantôt, c'étaient d'autres forcenés qui, excités par les prédications d'un fougueux luthérien, nommé Carlostadt, couraient d'église en église, déchiraient les tableaux, brisaient les statues des saints, et renversaient les autels en criant à l'idolâtrie. Dans une autre province d'Allemagne, un fanatique appelé Muncer, se disant prophète de Dieu, ameutait la populace, en annonçant qu'il était appelé à fonder le royaume de Jésus-Christ sur la terre, et donnait à ceux qui le suivaient le titre d'anabaptistes, c'est-à-dire contre le baptême, parce qu'ils prétendaient que ce n'était point aux petits enfans que l'on devait donner ce sacrement, comme le font les chrétiens, mais aux hommes en âge de raison, pour la rémission de leurs péchés. Sous ce prétexte, ils parcouraient les villes, armés d'épées nues, poussant des hurlemens féroces, et criant de toutes leurs forces : « Repentez-vous, et soyez rebaptisés. » Il fallut, pour mettre un terme aux désordres et aux pillages de ces furieux, que les princes et les seigneurs allemands prissent les armes contre eux ; le prétendu prophète Muncer, tombé entre leurs mains, fut mis à mort ; Carlostadt fut réduit à s'enfuir en Suisse, où il mourut misérablement, et ce ne fut qu'après de longs combats, où coulè-

rent des flots de sang, que la paix parut se rétablir.

Mais pendant que l'Allemagne était ainsi le théâtre de tant de guerres sanglantes et acharnées, mes jeunes amis, le terrible Soliman, que la prise de Belgrade et de Rhodes avait rendu le plus redoutable ennemi des peuples chrétiens, reparut en Hongrie à la tête d'une armée considérable, et jamais, je dois vous le dire, un si grand péril n'avait menacé la chrétienté tout entière, depuis le temps où Charles-Martel, dans les plaines de Poitiers, vainquit le Sarrasin Adbérame, comme je vous l'ai raconté dans l'histoire de France.

Le prince qui occupait alors le trône de Hongrie était un jeune homme brave et généreux, nommé Louis II. Instruit de l'approche des Turcs, il appela autour de lui la vaillante noblesse hongroise, accoutumée de tout temps à combattre les infidèles, et marcha au-devant de Soliman; mais les deux armées s'étant rencontrées auprès d'une petite ville nommée Mohacz, les chrétiens, accablés par la multitude de leurs ennemis, y furent enveloppés et taillés en pièces; le jeune roi Louis II, lui-même, se trouva au nombre des morts, et en peu de jours, la Hongrie presque entière passa sous la domination ottomane.

Cependant les Hongrois échappés à la funeste bataille de Mohacz, ayant perdu leur roi, résolurent d'en élire un autre, et les choix de cette nation furent partagés entre Jean Zapoli, prince de

Transylvanie (l'une des provinces orientales de la Hongrie), et Ferdinand, frère puîné de Charles-Quint, à qui l'empereur, quelques années auparavant, avait cédé son archiduché d'Autriche. Malheureusement, les partisans de chacun de ces deux princes, au lieu de se réunir pour épargner de nouveaux malheurs à leur patrie, prirent les armes pour défendre le roi qu'ils avaient élu, et Jean Zapoli ayant imploré la protection de Soliman lui-même, contre son rival, le sultan le proclama roi de Hongrie, en le couronnant de sa propre main, à Bude, capitale de ce royaume, et se déclara l'ennemi de Ferdinand, qu'il jura de poursuivre jusque sous les murs de Vienne.

En effet, mes bons amis, l'Allemagne apprit bientôt avec effroi le nouveau fléau dont elle était menacée ; à peine délivrées des Anabaptistes et des paysans révoltés, ses campagnes furent ravagées par l'innombrable armée des Ottomans, qui couvrit toutes les plaines de l'Autriche. En peu de jours, tout fier encore de sa victoire de Mohacz, Soliman parut devant Vienne, comme il l'avait annoncé, et cette capitale consternée vit tout à coup se dresser devant elle les tentes noires des barbares d'Asie.

Vous allez me demander peut-être, mes enfans, ce que faisait le puissant Charles-Quint, tandis que tant de calamités fondaient à la fois sur son empire. Au lieu de se mettre à la tête de ses armées, et de combattre les musulmans sous les

murs de Vienne, il était retenu en ce moment par une diète de l'empire, réunie à Spire, sur les bords du Rhin, où les princes allemands qui avaient embrassé la religion de Luther refusaient de renoncer aux doctrines nouvelles, et prenaient le titre de protestans, parce qu'ils protestaient à la face du monde contre la défense que leur faisait cette assemblée, de rien changer à l'ancienne religion. C'est depuis cette époque, mes bons amis, que les luthériens furent désignés, en Europe, par cette dénomination, que l'on a étendue par la suite à toutes les sectes qui se séparèrent de l'Église romaine, et il faudra vous rappeler que ce fut à Spire qu'elle leur fut donnée pour la première fois.

Pendant ce temps, Soliman-le-Magnifique, malgré son impatience de signaler sa présence en Allemagne par la prise de Vienne, était arrêté depuis vingt jours devant les remparts de cette grande ville, où s'étaient jetés un grand nombre de braves chevaliers allemands, espagnols et flamands, que la haine des Turs avait appelés à la défense de la capitale de l'Autriche. Aussi, quoique le sultan déployât contre cette place tous les moyens qui avaient fait tomber les murailles de Belgrade et de Rhodes, chaque jour il voyait son armée diminuer par les combats et par la difficulté de vivre dans un pays que ses soldats, selon la coutume des Tartares, avaient impitoyablement dévasté. Honteux d'une résistance à laquelle il

n'était plus accoutumé, et peu jaloux d'une victoire qui ne lui promettait plus ni gloire ni butin, il abandonna cette entreprise, et se mettant en marche pendant la nuit, après avoir incendié son propre camp, et égorgé les captifs chrétiens qui ne pouvaient suivre son armée, il maudit cette ville, la première devant laquelle ses armes eussent échoué, et prédit que cette cité serait toujours fatale aux musulmans. Nous verrons plus tard, mes bons amis, comment cette prédiction fut justifiée par l'événement.

Mais si la mauvaise issue de ses desseins avait excité l'indignation du sultan, mes enfans, il ne faut pas croire pour cela que ce prince se montrât toujours aussi cruel et sanguinaire. Tandis que son armée, abandonnant Vienne, traversait la Hongrie pour se rapprocher de Constantinople, une femme éplorée vint se jeter aux pieds de Soliman, en lui demandant justice. « Cette nuit, » lui dit-elle, pendant que je dormais, tes soldats » sont entrés dans ma maison, et m'ont enlevé » tout ce que je possédais. — Ton sommeil était » donc bien profond ! » lui répondit le sultan. « Oui, » répartit cette femme avec assurance, « parce que je savais que le devoir de ta hautesse » est de veiller pour tes sujets. » Cette réponse hardie, au lieu d'irriter Soliman, lui causa une vive satisfaction, en voyant que sa justice inspirait plus de confiance encore que sa puissance n'inspirait de crainte. Il donna une poignée de

pièces d'or à cette femme, et défendit à aucun de ses soldats, sous peine de mort, d'entrer, pendant dix ans, dans la maison et même dans le village qu'elle habitait.

Cependant les princes de l'empire, protestans et catholiques, encore pleins de l'effroi que l'apparition du sultan avait répandue en Allemagne, supplièrent Charles-Quint de se mettre à leur tête, pour marcher contre les Barbares ; et bientôt on vit s'avancer une armée considérable, à laquelle vinrent se joindre des guerriers de toutes les nations de l'Europe, comme celle que Godefroi de Bouillon avait conduite en Palestine, au temps de la première croisade. Charles qui, jusqu'à ce jour, n'avait jamais combattu que par ses généraux, parut alors pour la première fois à la tête de ses troupes, et ce fut un spectacle remarquable que celui des deux plus puissans souverains de ce siècle prêts à décider, dans une bataille, à qui le monde devait appartenir. Aucun événement ne justifia pourtant ce grand appareil de guerre, et Soliman-le-Magnifique retourna dans sa capitale, avec la gloire d'avoir fait trembler l'Europe entière devant les queues de cheval qui servaient d'enseignes à ses janissaires. Jean Zapoli, abandonné des Turcs, fut réduit à chercher un refuge dans ses propres États de Transylvanie, où il mourut peu de temps après, laissant son titre de roi à son fils appelé Jean Sigismond, à peine âgé de quinze jours, à qui Ferdinand en-

leva bientôt après la couronne de Hongrie, qui depuis ce temps a toujours appartenu à la maison d'Autriche.

LES PROTESTANS A SMALKALDE.

Depuis l'an 1530 jusqu'à l'an 1547.

Au milieu des agitations sans cesse renouvelées, qui semblaient devoir remplir tout le règne de Charles-Quint, le plus vif désir de ce prince, après sa propre grandeur, était de perpétuer dans sa famille la dignité impériale qui, après la mort de chaque empereur, était donnée par le choix volontaire des électeurs de Francfort. A cet effet, profitant de l'union qui semblait régner dans la diète réunie à Spire, il proposa aux princes assemblés d'accorder à son frère Ferdinand le titre de roi des Romains, qui distinguait alors l'héritier de la couronne impériale; et ceux-ci, pour le satisfaire, se rendirent à ses prières.

Cependant la plupart de ces princes, mes jeunes amis, ne pouvaient voir sans inquiétude l'ambition toujours croissante de Charles-Quint, qui, déjà possesseur de plusieurs couronnes, venait encore de s'emparer du duché de Milan, et de faire asseoir son frère sur le trône de Hongrie. On n'ignorait pas d'ailleurs que ce monarque insa-

tiable se plaisait à répéter que « jamais le soleil ne se couchait dans ses États », parce qu'en effet, depuis qu'il possédait des royaumes dans les deux hémisphères, le jour éclairait sans cesse ses États d'Europe ou ceux d'Amérique ; car vous savez sans doute que le soleil brille alternativement pour l'une des moitiés de notre globe.

Mais ce n'était pas seulement en Allemagne, que la grandeur de Charles-Quint inspirait des craintes, et l'Europe entière voyait avec effroi ce prince ambitieux aspirer en quelque sorte à la monarchie universelle, c'est-à-dire à réunir sous sa domination tous les royaumes de la terre. Les princes et les villes d'Italie surtout, qui avaient craint autrefois le voisinage des rois Charles VIII et Louis XII, s'alarmèrent bien autrement encore de la puissance du monarque espagnol, et résolurent de former une nouvelle ligue pour se délivrer du joug des Barbares ; car c'était toujours ainsi que les Italiens désignaient les nations de l'Occident qui prétendaient dominer sur leur péninsule.

A cette époque, mes bons amis, le pape Adrien VI avait cessé de vivre, et c'était un cousin de l'illustre Léon X, propre fils du malheureux Julien de Médicis, autrefois assassiné par les Pazzi, qui occupait la chaire pontificale sous le nom de Clément VII. Ce pape était doué de la plupart des grandes qualités qui, depuis un siècle, distinguaient la noble maison de Médicis ; mais ayant

eu l'imprudence de mécontenter Charles-Quint, ce prince ordonna au connétable de Bourbon, qui commandait encore les armées espagnoles en Lombardie, de marcher sur Rome, et de s'en rendre maître, ainsi que de la personne du souverain pontife lui-même. Bourbon n'obéit que trop exactement à cet ordre sévère, et celui qui avait trahi sa patrie et son roi ne craignit pas de donner au monde le spectacle d'un prince chrétien menaçant le successeur de saint Pierre.

Or, il faut que je vous dise qu'à la suite des longues guerres qui depuis tant d'années désolaient l'Europe, comme au temps des compagnies d'aventure dont je vous ai parlé dans d'autres histoires, les armées n'étaient plus composées que de ces mercenaires de tous les pays, plus funestes aux provinces qu'ils traversaient, qu'aux ennemis qu'ils devaient combattre. Dans les rangs de l'armée du duc de Bourbon se trouvaient des Suisses, des Allemands, des Espagnols, des Flamands, des Italiens, des Bourguignons, gens de toute espèce et de toute religion, que l'espoir du butin avait faits soldats, et dont le pillage était le seul but : troupe infâme qui déshonorait le noble métier des armes, et faisait de l'homme de guerre un véritable brigand.

Ce fut à la tête de ces bandes indisciplinées que Bourbon se mit en marche vers Rome, et partout son passage fut marqué par le pillage et la dévastation. Rien n'était sacré pour ces misé-

rables, auxquels personne n'osait résister : Les villes, les villages étaient saccagés; les chaumières les plus pauvres n'étaient pas plus à l'abri de leur fureur que les châteaux les mieux fortifiés; et les malheureux habitans eux-mêmes étaient égorgés impitoyablement par ces hommes cruels, plus féroces cent fois que les Tartares et les Ottomans.

Quoique le bruit des horreurs qui signalaient la marche de l'armée impériale à travers l'Italie fût promptement parvenu jusqu'à Rome, mes jeunes amis, Clément VII n'avait pu croire encore que les troupes du plus puissant prince de la chrétienté osassent suivre l'exemple qu'avaient donné autrefois les Huns, les Vandales et les Goths, au temps de la chute de l'empire d'Occident; mais le pontife fut cruellement détrompé, lorsqu'il vit, devant les murs de Rome même, les impériaux s'avancer avec des échelles pour les escalader. Ce jour-là, le connétable, pour être mieux vu de ses troupes, avait revêtu une armure blanche, et il ne cessait de les exciter à combattre, en leur promettant le pillage de cette grande capitale. Mais le perfide ne devait pas jouir de la victoire qu'il se promettait; car, au moment où il s'avançait au pied des murailles pour donner lui-même le signal du combat, l'un des premiers coups de mousquet tirés des remparts lui traversa le corps, et le renversa sur la place. Quoique mortellement blessé, il eut encore assez de pré-

sence d'esprit, pour ordonner à ceux qui l'entouraient de couvrir d'un manteau son corps inanimé, afin de cacher à ses soldats qu'il n'existait plus, et il rendit le dernier soupir.

Mais lorsque cette armée, après s'être rendue maîtresse des remparts, apprit que son général avait péri, cette mort, trop glorieuse pour un traître, devint un prétexte pour ces bandes d'aventuriers de se livrer aux plus terribles excès envers les habitans de Rome. Pendant trois mois entiers, cette malheureuse capitale, abandonnée à la rage d'une soldatesques effrénée, devint le théâtre des plus épouvantables désordres. Les églises même ne furent pas respectées par ces forcenés, qui n'avaient pas plus de religion que de patrie; et le pontife lui-même, qui, après s'être réfugié pendant quelques jours au château Saint-Ange, avait été forcé de se mettre entre leurs mains, était exposé à chaque instant aux plus cruels outrages.

Cependant lorsque Charles-Quint apprit, en Allemagne, l'infâmie dont ses soldats souillaient ses drapeaux, il ne put s'empêcher de rougir des crimes qu'ils avaient commis en son nom, et prenant des habits de deuil, il feignit une profonde douleur des mauvais traitemens que le pape avait éprouvés : quoique l'impératrice, sa femme, peu de jours auparavant, eût mis au monde un petit prince qui reçut le nom de Philippe, il défendit qu'aucune réjouissance célébrât cet heureux évé-

nement, qui comblait tous ses désirs. Bientôt après il se mit lui-même en route pour l'Italie, et se rendit en personne à Rome, où, affectant d'être inconsolable des crimes dont cette ville avait été le théâtre, il se présenta devant le pape Clément, lui rendit la liberté, le supplia de lui pardonner ses offenses, et s'engagea à réparer ses torts d'une manière éclatante. Le pontife, en le voyant si soumis, si repentant, oublia tous les maux dont il était l'auteur, et séduit par ses promesses, consentit à l'aider au rétablissement de la paix en Italie.

Mais ce n'était pas seulement pour effacer ses offenses envers le pape que le rusé Charles-Quint s'était rendu à Rome, mes bons amis, et s'il avait jugé nécessaire de se réconcilier avec le souverain pontife, c'est qu'à cette époque, de nouveaux troubles religieux menaçaient d'agiter l'Allemagne tout entière. Partout où la réforme prêchée par Luther s'était répandue, une haine violente avait éclaté entre les catholiques et les protestans, et ces derniers, se défiant avec raison des promesses et de l'ambition de l'empereur, s'étaient réunis dans une ville nommée Smalkalde, pour former entre eux une ligue dans le but de défendre mutuellement leur religion et leurs États contre Charles. L'électeur de Saxe et plusieurs autres princes luthériens avaient pris les armes pour soutenir cette ligue; mais le plus redoutable de tous ceux qui l'embrassèrent fut Albert de Bran-

debourg, de l'une des plus illustres maisons d'Allemagne, et grand-maître de l'ordre Teutonique, l'une de ces confréries militaires, formées en Europe au temps des croisades, ainsi que vous avez pu le lire dans l'Histoire du moyen âge.

Ce prince, à qui cette dignité donnait la possession de plusieurs riches provinces germaniques, ayant résolu de s'affranchir à jamais de la domination impériale, en embrassant le luthéranisme, fut un des plus ardens à se joindre à la ligue protestante de Smalkalde; et ayant pris le titre de grand-duc de Prusse, il devint le fondateur de l'un des principaux royaumes qui existent aujourd'hui en Europe.

Il me serait impossible, mes jeunes amis, de vous donner ici une idée exacte des événemens qui troublèrent l'Allemagne pendant près de vingt ans, à la suite de la ligue de Smalkalde; mais je dois vous dire que cette lutte longue et sanglante entre les princes catholiques et les protestans donna lieu à une multitude de combats, dans lesquels la victoire pencha tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Il fallut enfin que Charles-Quint, qui s'était déclaré contre les luthériens, leur livrât une sanglante bataille auprès d'une ville nommée Muhlberg, où il les vainquit complétement, et fit prisonnier l'électeur de Saxe, ainsi que plusieurs de leurs principaux chefs. Mais quoique le sort des armes lui eût été favorable, bien des années encore s'écoulèrent, sans qu'il

pût rendre la paix à l'empire, et sa vie entière s'écoula dans cette longue et pénible agitation, où plus d'une fois la fortune, qui l'avait si souvent secondé jusqu'alors, parut l'avoir abandonné.

❧

TUNIS ET ALGER.

Depuis l'an 1535 jusqu'à l'an 1541.

Dans presque toutes les histoires que je vous ai racontées jusqu'à présent, mes bons amis, j'ai eu occasion de vous parler de l'Afrique, cette vaste partie du monde dont les anciens ne connaissaient que les rivages baignés par la Méditerranée. Ainsi vous vous souvenez sans doute que Carthage, dont il est tant question dans l'histoire romaine, était située en Afrique; que les Vandales s'emparèrent de cette contrée à la chute de l'empire d'Occident; que le grand Bélisaire, au moyen âge, renversa le royaume fondé par ces Barbares, et qu'ayant été envahie par les califes de Damas, lors des conquêtes des Arabes, elle devint une des plus florissantes provinces occupées par les musulmans. Enfin, lorsque les Maures furent chassés d'Espagne par la destruction du royaume de Grenade, un grand nombre d'entre eux cherchèrent un refuge de l'autre côté du détroit de Gibraltar, où s'élevaient alors plusieurs États, dont les plus considérables étaient ceux de Maroc, d'Alger et de Tunis.

Quoique tous les habitans de ces divers royaumes fussent mahométans, mes jeunes amis, il s'en fallait beaucoup pourtant qu'ils appartinssent tous à la même race d'hommes ; les uns étaient d'origine arabe ; les autres descendaient des Berbères, voisins des sommets de l'Atlas; mais le plus grand nombre appartenaient à la famille des Nègres, répandue dans l'intérieur du continent africain; et le mélange de ces différens peuples formait une nation à laquelle on donnait le nom de Barbaresques, dont les mœurs sauvages et le caractère perfide rappelaient ceux des anciens Numides, qui, du temps des guerres puniques, habitaient ces mêmes contrées.

A l'époque où Charles-Quint régnait en Europe, il y avait dans l'île de Lesbos, l'une de celles de l'archipel grec, deux frères nommés Horuc et Chairadin, fils d'un pauvre potier de terre, qui, dédaignant l'humble profession de leur père, enrôlèrent quelques mauvais sujets de leur espèce, et s'étant emparés d'un petit navire, se mirent à exercer le dangereux métier de pirates, ou de voleurs de mer, pour lequel je dois vous dire que les Grecs de ces parages ont encore, aujourd'hui même, un goût très déterminé.

Horuc, l'aîné de ces deux frères, que l'on avait surnommé Barberousse, à cause de la couleur de sa barbe, acquit bientôt, par ses exploits, une si grande réputation d'audace et d'habileté, qu'il devint, en quelque sorte, le souverain de la Mé-

diterranée. Aucun vaisseau, de quelque nation qu'il fût, espagnol, vénitien, génois ou napolitain, ne pouvait plus paraître en mer, surtout s'il était richement chargé, sans être aussitôt attaqué et dépouillé par le corsaire Barberousse, qui, après avoir enlevé tout ce que renfermait le navire, le livrait aux flammes et conduisait les matelots et les passagers chez les Barbaresques, auxquels ils étaient aussitôt vendus comme esclaves.

Aussi la terreur qu'inspirait le pirate, et la renommée que lui donnaient ses courses maritimes, lui amenèrent-elles, en peu d'années, un si grand nombre de compagnons, avides comme lui de pillage et de dangers, qu'il se trouva bientôt à la tête d'une flotte considérable, et ne craignit pas de se mesurer avec les plus formidables galères des chevaliers de Malte et des nations chrétiennes.

Jusqu'alors, mes bons amis, Horuc se contentait de régner sans partage sur la Méditerranée, où son nom était redouté de tous les marchands de l'Europe, lorsque ayant été appelé par le roi des Algériens pour l'aider à vaincre un de ses voisins, il tua, par trahison, le prince qu'il avait promis de protéger, et se fit roi d'Alger à sa place. De ce moment, Barberousse ne mit plus de bornes à son ambition et à ses entreprises audacieuses : certain de trouver désormais un refuge sur le rivage africain, il n'hésita plus à envoyer ses brigantins (c'est le nom que l'on donne aux petits

bâtimens dont se servent les pirates), jusque sur les côtes d'Espagne ou d'Italie, où ces misérables enlevaient les hommes, les femmes et même les petits enfans qu'ils pouvaient surprendre, pour les réduire au plus cruel esclavage. Par cet odieux trafic, Horuc acquit en peu de temps des richesses considérables, et son pavillon noir devint la terreur de tous les habitans des bords de la Méditerranée.

Or, il arriva, mes jeunes amis, que les brigandages continuels des pirates africains ayant attiré l'attention de l'empereur Charles-Quint, ce prince envoya contre Barberousse une armée espagnole, qu'en quelques jours des vaisseaux transportèrent à peu de distance d'Alger. Tout autre que Barberousse, à l'approche des chrétiens, aurait craint de se mesurer contre des troupes aguerries et supérieures en nombre; mais celui-ci, chez qui le courage l'emportait presque toujours sur la prudence, ayant eu l'audace de marcher, avec une poignée de cavaliers, à la rencontre des espagnols, fut enveloppé par eux, et périt en combattant avec toute l'intrépidité que peut donner le désespoir.

Malheureusement la mort d'Horuc ne devait pas mettre un terme aux pirateries des Algériens, et Chairadin, son frère, qui prit après lui le nom de Barberousse II et le titre de roi d'Alger, n'était pas moins redoutable. La mer continua d'être le théâtre des exploits et des cruautés de ce bri-

gand, qui obtint bientôt un si grand renom, que le puissant Soliman lui offrit le titre d'amiral de ses flottes, et le chargea de combattre les chrétiens sur mer, comme il combattait lui-même sur terre, en Hongrie et en Allemagne. Barberousse, pour répondre à cette distinction qui flattait son orgueil, proposa à Soliman de le rendre maître de Tunis, en renversant de son trône le roi de cette ville, et le sultan y ayant consenti, peu de jours suffirent pour que les Ottomans, conduits par l'intrépide corsaire, s'emparassent, presque sans combat, de cette cité importante et de tout le pays qui en dépendait. Soliman, en reconnaissance du service que Barberousse venait de lui rendre, lui accorda le titre de vice-roi de Tunis, et le combla de toute sorte d'honneurs et de présens.

Cependant Charles-Quint, qui recevait chaque jour de nouvelles plaintes de ses sujets d'Espagne et d'Italie contre les pirates barbaresques, et excité d'ailleurs par Muley-Hassan, ce roi de Tunis que Barberousse avait détrôné, et qui s'était réfugié en Espagne, résolut de passer lui-même en Afrique, à la tête d'une flotte nombreuse et d'une armée formidable. Sans différer davantage cette juste vengeance, il vint débarquer, quelques mois après, sur le rivage africain, et se présenta bientôt en personne devant les murs de Tunis.

Cette ville de Tunis, mes enfans, est située presque aux mêmes lieux où s'élevait jadis la superbe Carthage, dont on aperçoit encore des

ruines remarquables ; et vous pouvez vous souvenir que ce fut aussi sur cette même plage, que notre saint roi Louis IX mourut autrefois de la peste qui désolait son armée. Aujourd'hui, une chapelle fait connaître l'endroit où le pieux monarque rendit le dernier soupir, et les musulmans eux-mêmes, touchés d'admiration pour la mémoire de ce grand roi, ont respecté ce monument de la vénération des chrétiens.

Dès que Barberousse avait appris l'approche de l'empereur et de son armée, il s'était mis à la tête de ses troupes, et, avant de tenter le sort d'une bataille, il avait réuni dans la citadelle de Tunis dix mille esclaves chrétiens, et ordonné à ses officiers de les égorger tous jusqu'au dernier, afin qu'en cas de revers, il n'augmentassent pas le nombre de ses ennemis, en se joignant aux Espagnols ; heureusement pour ces malheureux, les Tunisiens, de peur de s'attirer la colère de Charles-Quint, refusèrent de commettre cet horrible massacre, et Barberousse fut contraint de leur laisser la vie, jusqu'à ce qu'au moins la force des armes eût décidé à qui Tunis devait appartenir.

Mais la bataille, qui ne tarda pas à s'engager, ne fut pas favorable aux pirates ; accoutumés à ne se mesurer que contre des marins surpris ou de pauvres paysans sans défense, dès qu'ils aperçurent ces vieilles bandes espagnoles qui avaient combattu en Allemagne et en Italie, la terreur se mit dans leurs rangs, et ils prirent la fuite, en-

traînant Barberousse lui-même dans leur déroute ; mais ce qui acheva la défaite des Barbaresques, c'est que les esclaves chrétiens que les Tunisiens avaient épargnés, ayant brisé leurs chaînes et désarmé leurs gardiens, se jetèrent sur les fuyards et en tuèrent un grand nombre. Alors Barberousse regretta plus que jamais de n'avoir pas fait exécuter ses ordres sanguinaires, et voyant ses soldats en fuite et Tunis au pouvoir des chrétiens, il prit le parti de se retirer dans une ville voisine nommée Bone, où il rallia les débris de son armée, et se réserva pour des temps meilleurs.

Pendant ce temps, mes jeunes amis, Charles-Quint, satisfait d'une victoire si facile, s'avançait lentement vers Tunis, ayant à ses côtés Muley-Hassan, lorsque des cris lamentables vinrent frapper son oreille. C'étaient ceux des malheureux Tunisiens qui, traités avec la dernière cruauté par les Espagnols, voyaient leurs maisons dévastées et les rues de leur ville inondées du sang de leurs femmes et de leurs enfans ; ces hommes féroces, échauffés par le combat et l'avidité du pillage, croyaient user du droit de la guerre en égorgeant ainsi des milliers de victimes innocentes, et cette seule journée coûta la vie à plus de trente mille personnes, impitoyablement massacrées, malgré les efforts de l'empereur lui-même, dont la voix fut méconnue par ces forcenés, qui ce jour-là méritèrent le nom de Barbares, autant que les pirates qu'ils venaient de combattre.

Au milieu de cet épouvantable carnage, qui ternit l'éclat de cette victoire, ce fut pourtant un beau spectacle pour Charles-Quint, mes enfans, que celui des dix mille esclaves dont il venait de rompre les fers, et qui vinrent se précipiter à ses genoux, en baisant ses pieds et ses armes, et le proclamant leur sauveur. Charles mit le comble à la joie de ces malheureux, en leur faisant distribuer aussitôt de l'argent et des habits, pour les aider à retourner dans leur patrie; de sorte que ces infortunés, qui appartenaient à tous les pays chrétiens, publièrent dans toute l'Europe la munificence et la générosité de leur bienfaiteur, dont ils vantaient en même temps la puissance et l'habileté. Peu de jours après cet événement, l'empereur victorieux se rembarqua pour l'Espagne, après avoir replacé Muley-Hassan sur son trône, et son retour fut un véritable triomphe qui retentit dans le monde entier, et parut l'élever au-dessus de tous les autres princes de la chrétienté.

Mais Barberousse, mes bons amis, n'avait pas fui de Tunis pour mener une vie inutile; aussi, dès que la flotte espagnole eut quitté l'Afrique, les brigandages des pirates d'Alger recommencèrent, et pendant cinq années entières la Méditerranée redevint le théâtre de leurs exploits et de leurs pillages. Barberousse, appelé alors par Soliman à la tête des flottes ottomanes, semblait avoir inspiré son audace à tous ses corsaires, et

leurs déprédations devinrent encore si criantes, que Charles-Quint prit la résolution de ramener lui-même en Afrique une nouvelle armée, pour s'emparer d'Alger et ruiner à jamais ce repaire de malfaiteurs. Cette fois la flotte espagnole fut encore plus nombreuse que celle qui avait transporté l'empereur à Tunis, et elle était commandée par André Doria, célèbre amiral génois qui, depuis peu de temps, avait embrassé le service de Charles-Quint, et passait avec raison pour un des plus habiles marins de son siècle.

Quelques jours de traversée suffirent à la flotte d'Espagne pour toucher le rivage africain; mais à peine Charles et une partie de son armée eurent-ils mis pied à terre, qu'une violente tempête s'élevant tout-à-coup força les vaisseaux à s'éloigner du rivage, pour ne point être brisés contre les rochers, abandonnant l'empereur et ses soldats sur cette plage déserte, sans tentes, sans habits, sans provisions, et exposés à l'un de ces terribles ouragans particuliers au climat de l'Afrique. Pendant plusieurs jours, sans que l'orage cessât un seul instant, les Espagnols, en butte à tous les élémens qui semblaient déchaînés contre eux, luttèrent contre la tempête avec un courage dont l'empereur lui-même, partageant toutes leurs privations, leur donnait l'exemple, dans l'espoir que le retour du beau temps permettrait à sa flotte de se rapprocher du rivage, et de lui apporter quelques secours; mais lorsque ce prince, fatigué

d'une si pénible attente, eut ordonné que l'on marchât sans retard vers Alger, les hommes et les chevaux, épuisés de souffrance et de faim, s'enfoncèrent dans le sable détrempé par la pluie qui continuait à tomber par torrens, et un grand nombre de malheureux soldats périrent ainsi, sans que leurs compagnons pussent les soustraire à cette mort affreuse.

Dans cette cruelle extrémité, mes enfans, l'armée chrétienne se trouva menacée par un péril plus grand encore; tandis que les Espagnols, qui pour la plupart n'avaient plus la force de soutenir le poids de leurs armes, se traînaient languissamment sur cette plage sablonneuse, les Algériens, instruits de la situation désespérée de leurs ennemis, sortirent de leurs murailles et fondirent sur cette foule en désordre, qui ne ressemblait plus à une armée, égorgèrent sans pitié tous ceux qui tombèrent vivans entre leurs mains, et s'arrachèrent les dépouilles des morts. Alors Charles-Quint, que jusqu'alors sa fermeté ordinaire n'avait point abandonné, renonça, non sans regret, à marcher contre cette cité funeste, que les tempêtes elles-mêmes semblaient défendre, et ramenant au bord de la mer les débris de son armée, il parvint à retrouver les restes de sa flotte, que l'habileté d'André Doria n'avait pu préserver d'une destruction presque totale. Il fallut donc que l'empereur, se voyant pour ainsi dire sans vaisseaux et sans soldats, consentît à quitter cette terre fa-

tale; mais il ne voulut se rembarquer que lorsqu'il fut certain qu'aucun de ses malheureux compagnons ne demeurait exposé aux coups des Arabes, et il retourna presque seul en Espagne que, peu de jours auparavant, il avait quittée à la tête d'une armée si formidable.

Cette histoire, mes jeunes amis, doit nous intéresser d'autant plus vivement, que cette même ville d'Alger contre laquelle, à cette époque, vint se briser toute la puissance de Charles-Quint, est aujourd'hui une des possessions françaises en Afrique, où notre nation, il y a peu d'années, a eu la gloire de mettre un terme aux brigandages qui, pendant plus de trois siècles, ont désolé la mer Méditerranée, et fait périr des milliers de chrétiens dans les chaînes des Barbaresques.



LES OBSÈQUES DE CHARLES-QUINT.

Depuis l'an 1547 jusqu'à l'an 1558.

Cependant, mes bons amis, au milieu de tant de gloire, de grandeur et de vicissitudes, Charles-Quint approchait de la vieillesse; les travaux sans nombre qui l'assiégeaient depuis près d'un demi-siècle qu'il portait des couronnes, les fatigues de tant de guerres et de voyages, les soucis inséparables du pouvoir souverain, avaient insensiblement altéré la santé robuste qu'il tenait de la nature, et affaibli l'énergie de son âme. Plus d'une fois, comme il arrive souvent aux hommes les plus élevés en dignité, il avait témoigné combien le repos lui semblait préférable aux agitations d'une existence remplie de tant d'événemens, et on l'avait entendu à diverses reprises vanter la sage résolution de l'empereur romain Dioclétien, qui, parvenu au comble des grandeurs humaines, n'avait pas hésité à déposer la pourpre impériale pour se retirer dans sa patrie, où il avait passé les dernières années de sa vie à cultiver de ses propres

mains les légumes de son jardin. Cette histoire de Dioclétien, mes enfans, vous est sans doute trop présente, pour qu'il soit nécessaire de vous la rappeler, et il n'est aucun de vous qui ne soit prêt à me la répéter.

Dans les différens voyages que Charles-Quint, pendant le cours de sa vie laborieuse, avait faits en Espagne, il avait eu souvent occasion de remarquer l'agréable situation d'un monastère appelé Saint-Just, bâti à peu de distance de la ville de Plaisance, dans une province d'Espagne que l'on nomme l'Estramadure; et en effet, mes jeunes amis, rien n'était plus riant que l'aspect de ce couvent de moines qui s'élevait dans une délicieuse vallée, où la température chaude de l'Espagne n'était jamais rafraîchie que par un vent doux et léger; de beaux arbres presque toujours verts l'abritaient contre les orages, et un joli ruisseau arrosait les prairies qui l'environnaient. L'empereur avait conservé un agréable souvenir de ce monastère de Saint-Just, dont il parlait souvent avec plaisir, comme du plus beau lieu qu'il eût jamais rencontré, de sorte que personne ne fut surpris, lorsqu'il ordonna qu'on lui préparât dans ce couvent un appartement où il pût venir se reposer, lorsque cela lui conviendrait. Il défendit pourtant que cet appartement reçût aucun de ces ornemens fastueux dont les demeures des rois sont ordinairement décorées. Les murs des deux principales salles furent tendus, par son or-

dre, d'une étoffe de couleur sombre, et les autres n'eurent d'autre ameublement, que celui qu'on place dans les cellules des moines, sorte de petites chambres où ces religieux dorment le plus souvent sur un mauvais grabat, par esprit d'humilité et de mortification. On était loin pourtant de soupçonner alors le dessein que Charles avait formé, d'abandonner sans retour la puissance souveraine dont toute sa vie il avait paru si jaloux, pour venir dans cette retraite obscure consacrer ses jours à la solitude et à la prière.

Tout à coup l'empereur, qui se trouvait alors à Bruxelles, appela auprès de lui son fils Philippe, alors âgé de vingt-huit ans, et lui fit connaître que, fatigué des agitations de sa vie, il avait résolu de renoncer au trône et au monde, pour achever paisiblement à Saint-Just le reste de sa carrière. Il aurait bien désiré laisser à la fois tous ses États à son fils, afin que cette vaste puissance qu'il avait fondée ne s'éteignît point avec lui; mais la diète de l'empire ayant conféré autrefois à Ferdinand, son frère, le titre de roi des Romains, comme je vous l'ai dit, ce prince refusa de céder à son neveu le trône impérial, et Philippe fut forcé de se contenter des couronnes d'Espagne et des Indes, de celles de Naples et de Sicile, et de la possession des Pays-Bas.

Cette subite résolution de l'empereur, comme vous pouvez croire, causa une extrême surprise à tous ceux qui l'entouraient, mais en vain ils le

supplièrent d'en changer : « La fortune n'aime pas les vieillards, » leur répondit-il en souriant, voulant faire entendre par là que sa puissance semblait diminuer à mesure qu'il avançait en âge; il demeura donc inflexible à toutes les prières de ses amis et jamais, à aucune époque, il ne témoigna autant d'impatience d'atteindre le but de ses désirs, qu'il en manifesta alors d'abandonner ce pouvoir suprême dont il avait été si long-temps insatiable.

Ses deux sœurs, les reines de Hongrie et de France, en apprenant son dessein, le supplièrent de permettre du moins qu'elles le suivissent dans sa retraite ; il les remercia tendrement de leurs bonnes intentions, et les pria de n'en rien faire. Peu de jours après, ayant convoqué à Bruxelles même les plus grands seigneurs de ses différens royaumes, il leurs annonça publiquement que, fatigué de ses longs travaux, il était décidé à aller chercher dans la retraite le repos qu'il ne pouvait espérer de goûter sur le trône ; il leur rappela en peu de mots combien de grands événemens avaient rempli son règne, et termina son discours, que la plupart des assistans ne purent entendre sans verser des larmes, en ordonnant à ses officiers et à ses serviteurs d'obéir fidèlement à son fils Philippe, comme ils lui avaient toujours obéi à lui-même. Aussitôt après cette déclaration solennelle, il descendit du trône, sans témoigner le moindre regret de toutes les grandeurs qu'il laissait derrière lui, et ne parut

plus songer qu'aux préparatifs de son départ, jusqu'au moment où, suivi d'un petit nombre de domestiques seulement, il s'embarqua pour l'Espagne, où il ne tarda pas à arriver.

En débarquant dans ce royaume, mes bons amis, le premier soin de Charles avait été de défendre qu'on lui rendît sur son passage aucun des honneurs royaux, pour montrer à ses peuples qu'il renonçait volontairement à toutes les pompes de la terre; mais il ne put, dit-on, se défendre d'un sentiment de tristesse et d'amertume, lorsqu'il vit que ses ordres étaient si exactement accomplis, que quelques-uns seulement de ses plus anciens serviteurs vinrent témoigner leur respect et leur reconnaissance à ce prince que la multitude abandonnait, parce qu'il ne pouvait plus faire ni bien ni mal. La fierté de Charles ne put rester insensible à l'ingratitude et à l'abandon presque total de cette foule de flatteurs qui l'avaient obsédé au temps de sa grandeur, et il comprit alors, pour la première fois peut-être, que les hommages dont il avait été environné jusqu'alors, n'étaient rendus qu'à sa puissance, et non pas à ses qualités personnelles, comme il s'était toujours plu à le croire; car les princes, mes enfans, sont entourés dès leur jeunesse, de tant de courtisans, qu'il n'est aucun d'eux, même parmi ceux dont l'esprit est le plus étendu, qui ne s'accoutume à la flatterie, et ne la confonde avec la vérité. Cette nouvelle épreuve acheva de dégoûter Charles-

Quint des honneurs qu'il avait quittés, et il n'en fut que plus impatient d'arriver à la retraite qu'il s'était choisie.

En entrant dans le monastère de Saint-Just, où les moines l'accueillirent avec le respect dû à un prince qui, pendant près de cinquante ans, avait gouverné tant de millions d'hommes, il congédia la plupart des domestiques qui l'avaient suivi jusqu'alors, et s'adressant aux bons religieux, surpris de voir un grand roi préférer leur vie paisible et monotone à la splendeur de tant de couronnes : « Je viens ici, leur dit-il, pauvre et nu comme » au jour de ma naissance ; c'est parmi vous, mes » frères, que j'espère trouver la paix que j'ai vai- » nement cherchée sur le trône. »

En effet, mes enfans, depuis ce moment Charles-Quint, devenu entièrement étranger au monde qui l'oublia bientôt, parut uniquement livré aux exercices de piété qui remplissaient la vie des moines : sa principale distraction était de faire une courte promenade dans les vastes jardins du monastère, monté sur un petit cheval, le seul qu'il eût conservé de tous ses équipages. Dans ses autres momens de récréation, il admettait auprès de sa personne un célèbre mécanicien, nommé Turriano, qu'il avait fait venir exprès d'Italie, et s'exerçait avec cet homme habile à toutes sortes de petits ouvrages mécaniques, pour lesquels il avait toujours eu beaucoup de goût et d'adresse. On assure même qu'il parvint à faire, de ses pro-

pres mains, de petits personnages, qu'il faisait agir et mouvoir avec tant de facilité, que les moines de Saint-Just, qui pour la plupart étaient fort ignorans, et n'avaient jamais rien vu de semblable, étaient tentés de croire que l'empereur était un sorcier, et s'épouvantaient de son travail. Un autre plaisir pour ce monarque, qui ne pouvait supporter un seul instant d'oisiveté, était de réunir dans son appartement une multitude d'horloges et de pendules, que l'on commençait alors à fabriquer dans divers pays de l'Europe, et de s'assurer si leur mouvement était exactement le même ; puis, lorsqu'il s'apercevait qu'elles différaient sensiblement dans leur manière de marquer les heures : « Dois-je m'étonner, s'écriait-il, de » n'avoir jamais pu accorder les hommes ensem- » ble, quand je ne puis pas même régler de la » même manière ces horloges, qui ne sont que des » machines. »

Ce fut ainsi, mes jeunes amis, que Charles-Quint passa près de deux années dans une profonde retraite, où il ne permettait même pas à ceux qui l'approchaient de lui parler des événemens qui troublaient alors le monde, qu'il avait si long-temps rempli de sa gloire et de son nom ; mais après ce temps sa santé que le repos avait d'abord paru fortifier, s'affaiblit de nouveau, et l'on s'aperçut bientôt que l'énergie de son ame diminuait avec les forces de son corps. Ce fut un triste spectacle pour le petit nombre de ceux qui

l'entouraient, que de voir ce grand prince accablé d'infirmités et de tristesse, ne plus songer qu'à terminer dans les austérités d'une dévotion exagérée cette existence si glorieuse et si brillante. Souvent, ses domestiques le surprenaient se déchirant lui-même les épaules avec une discipline, (sorte de fouet en lanières de cuir, dont les moines faisaient usage pour se châtier de leurs péchés), ou achevant d'user par les jeûnes et la privation de sommeil, le reste de ses forces chancelantes. Enfin, un jour, il conçut une idée bien singulière, et qui dénote assez combien sa raison était altérée, ce fut de se donner à lui-même le spectacle de ses propres funérailles.

A cet effet, mes amis, il ordonna que l'église de Saint-Just fût entièrement tendue de drap noir, fit dresser au milieu du chœur un cercueil vide, entouré de cierges allumés, et voulut que les moines se missent à chanter les prières en usage pour les cérémonies funèbres ; lui-même, couché dans le cercueil, répondait d'une voix lugubre aux prières des assistans, et lorsque l'office fut terminé, chacun se retira, le laissant seul dans son tombeau, d'où il sortit avec peine pour regagner son appartement. Mais, dès la nuit suivante, frappé sans doute du spectacle sinistre dont il avait voulu être témoin, il tomba dangereusement malade, et rendit peu de jours après le dernier soupir. Son corps, soigneusement embaumé, fut déposé dans cette même église de Saint-Just,

qu'il avait choisie pour sa sépulture, et qui fut la dernière demeure de celui qui avait été le puissant empereur Charles-Quint.



L'INQUISITION.

Depuis l'an 1557 jusqu'à l'an 1567.

Le fils de Charles-Quint en lui succédant, mes jeunes amis, prit le nom de Philippe II, parce que son aïeul, Phillippe-le-Beau, avait porté quelque temps le titre de roi de Castille; et quoiqu'il n'eût point hérité de la couronne impériale, il se trouva encore, en montant sur le trône, un des plus puissans monarques du monde.

Outre ses vastes États d'Europe, il possédait : en Amérique, le Mexique, le Pérou, et les grandes îles d'Hispaniola et de Cuba, d'où ses galions lui apportaient chaque année les trésors immenses arrachés aux inépuisables mines de Potose, découvertes peu de temps auparavant; en Afrique, les îles du Cap-Vert et les Canaries lui appartenaient, ainsi que la fertile Madère, et plusieurs villes même situées sur le continent; en Asie, les îles découvertes par le navigateur Magellan avaient reçu, en son honneur, le nom de Philippines, et ses sujets avaient enlevé aux Portugais les riches Moluques, ou îles à épiceries, dont les

productions avaient enrichi cette nation commerçante.

Mais si Philippe II, mes enfans, se trouvait ainsi le plus riche et le plus puissant roi de la terre, il s'en fallait bien pour cela qu'il en fût le meilleur, et sans doute aussi le plus heureux. Au lieu d'imiter les manières affables et polies de son père envers tous ceux qui l'entouraient, son maintien était toujours grave et sévère ; jamais il ne laissait paraître un sourire sur ses lèvres, et son caractère sombre et farouche ne lui permettait pas de se laisser approcher de personne, sans crainte et sans défiance. Ses plus proches parens, ses serviteurs, ses amis (si toutefois un pareil homme peut avoir des amis), étaient pour lui autant d'objets d'inquiétude et de jalousie. Chez ce prince, les qualités même qui inspirent aux autres hommes la douceur et la charité, prenaient l'empreinte de son humeur austère et implacable, et la piété qu'on avait cherché à lui inculquer dès son enfance, au lieu de le rendre indulgent et modéré, avait excité en lui, au contraire, une haine violente et sanguinaire, contre tous ceux qu'il soupçonnait de ne point partager sa dévotion exagérée.

A cette époque, mes bons amis, le valeureux François Ier avait cessé de vivre depuis plusieurs années, mais l'animosité qui avait régné si longtemps entre ce prince et Charles-Quint continuait à diviser les deux nations qu'ils avaient gouver-

nées; et Philippe, dès son avénement au trône, envoya une armée en France contre le roi Henri II, fils et successeur de François.

Comme il se sentait peu de goût pour la guerre, il confia le commandement de ses troupes aux deux plus habiles généraux de son royaume; l'un Espagnol, nommé Ferdinand de Tolède, duc d'Albe; l'autre Flamand, appelé le comte d'Egmont.

Or ces généraux ayant résolu de mettre le siége devant une ville de France, nommée Saint-Quentin, que défendait le célèbre amiral de Coligny, dont je vous ai parlé longuement dans un autre livre, le connétable Anne de Montmorency s'avança à la tête d'une armée française, pour secourir la place assiégée, et une bataille ne tarda pas à s'engager sous les murs de cette ville. La victoire, comme de coutume, y fut disputée avec la valeur ordinaire aux deux nations; mais enfin elle se déclara contre le connétable, qui lui-même tomba au pouvoir des vainqueurs avec un grand nombre de seigneurs et de soldats français.

Cet événement glorieux pour les Espagnols, mes jeunes amis, entièrement dû aux talens et à la valeur du duc d'Albe et du comte d'Egmont, causa une joie si vive à Philippe II, que, contre son usage, il accueillit d'abord avec affabilité les deux généraux auxquels il devait le triomphe de ses armes; mais bientôt il reprit son naturel dévot et sévère, et comme la victoire de Saint-Quentin

avait eu lieu le jour de la fête de saint Laurent, il fit vœu, pour remercier la Providence, de bâtir en Espagne une église qui aurait la forme d'un gril, parce que c'était l'instrument du supplice de ce bienheureux martyr. Cette église, à laquelle il donna le nom de l'Escurial, fut destinée par ses ordres aux tombeaux des rois d'Espagne et de leur famille; et en effet depuis cette époque, elle s er vit de sépulture à la plupart des princes de cette maison royale.

Maintenant il faut que je vous dise, que depuis un certain nombre d'années, le protestantisme, c'est-à-dire la religion des protestans, s'était répandue dans la plupart des pays de l'Europe, sans parler même de l'Allemagne, où elle avait déjà causé tant de troubles. Dans les États de Philippe même, qui haïssait mortellement ceux qui avaient embrassé l'hérésie, un grand nombre de personnes de toute condition suivaient avec ardeur les doctrines de Luther.

Dans ce temps-là, il existait en Espagne un tribunal que Ferdinand-le-Catholique, après la prise de Grenade, avait institué pour punir avec la dernière rigueur les Maures qui, s'étant convertis à la religion chrétienne et ayant reçu le baptême, retournaient ensuite au mahométisme, dans lequel il avaient été élevés.

Ce tribunal, mes bons amis, se nommait l'inquisition, parce que le devoir de ses juges, qui pour la plupart étaient des moines, était de s'en-

quérir de tout ce qui concernait la religion, comme celui des inquisiteurs d'État de Venise était de veiller à la sûreté de cette république. Comme ces derniers aussi, les inquisiteurs espagnols exerçaient un pouvoir mystérieux et d'autant plus redoutable, que ce n'était pas seulement les actions même les plus innocentes qu'ils étaient chargés de punir, mais les pensées même des victimes qu'ils soupçonnaient du crime d'hérésie. Souvent il suffisait d'une parole imprudente pour que des hommes masqués, auxquels on donnait le nom de familiers de l'inquisition, vinssent enlever un homme innocent de sa maison et le conduisissent devant ce tribunal terrible, dont les juges, vêtus de longues robes noires, ne se montraient jamais à visage découvert. Là, des instrumens de torture, destinés à faire endurer au malheureux accusé les douleurs les plus atroces, étaient exposés à ses yeux, pour lui arracher, par la terreur ou par la souffrance, des aveux dont on se servait ensuite pour le condamner et le faire périr. Aucune personne, mes enfans, quels que fussent son rang, son âge et son innocence, n'était à l'abri de cet odieux tribunal; et dans tous les coins de l'Espagne, tel était l'effroi qu'inspirait le saint-office (c'est ainsi que l'on nommait par respect l'inquisition), que personne n'eût osé soustraire un accusé aux familiers de ce tribunal formidable. L'autorité du grand-inquisiteur était plus redoutée que celle du roi lui-même, et lorsque Philippe jugeait à

propos de punir un de ses sujets, c'était entre les mains implacables de ce magistrat qu'il l'abandonnait.

Cependant ce n'était pas toujours dans les horreurs de la torture ou dans les ténèbres des cachots, que l'inquisition d'Espagne faisait périr ses victimes. Outre les supplices secrets, il lui fallait encore des supplices publics, afin de répandre parmi le peuple la terreur de son nom et de sa puissance mystérieuse. A certaines époques de l'année, dans les principales villes d'Espagne, on célébrait avec une grande pompe des cérémonies lugubres, où étaient brûlées, toutes vivantes, un grand nombre de personnes, qui souvent n'avaient pas d'autre tort, que d'être l'objet de la haine ou de la jalousie de quelque familier du saint-office. Les hommes ou les femmes accusés de magie ou de sorcellerie, crimes toujours imaginaires, (car vous savez qu'il n'y a jamais eu ni magiciens ni sorciers); les Juifs ou les Maures, qui refusaient de recevoir le baptême, étaient surtout les victimes de ces épouvantables exécutions, auxquelles on donnait le nom d'auto-da-fé, ce qui veut dire « actes de foi. » Les infortunés condamnés à cette effroyable torture marchaient au supplice vêtus d'un habillement bizarre, sur lequel étaient peintes des figures monstrueuses, que l'on disait être celles des démons; leurs vêtemens étaient enduits de soufre, afin que ces malheureux fussent plus promptement consumés par les flammes, lorsqu'ils

montaient sur le bûcher qui les attendait. Je ne saurais vous dire, mes enfans, combien de pauvres gens, depuis le règne de Ferdinand-le-Catholique, avaient péri dans ces horribles cérémonies, et vous frémirez comme moi, lorque vous apprendrez qu'un grand-inquisiteur, nommé Torquemada, se vantait, sous le règne de ce prince, d'avoir fait périr ainsi dans les flammes ou dans les cachots, plus de quatre-vingt mille personnes, sous prétexte d'hérésie ou de sorcellerie.

Tant que Charles-Quint avait régné, ce grand prince avait mis des bornes au zèle sanguinaire des inquisiteurs, et quoique son ambition fût de dominer seul et sans partage, il avait combattu les protestans par les armes et par la politique, et non pas employé contre eux les supplices et les tourmens. Mais il n'en fut point ainsi sous Philippe II, qui, persuadé que rien ne pouvait être plus agréable à Dieu, que l'extermination de ceux qui refusaient d'obéir aux commandemens de l'église catholique, chargea l'inquisition de poursuivre les hérétiques jusqu'à la mort, et la seconda de toute sa puissance. Par son ordre, les cachots du saint-office retentirent nuit et jour des pleurs et des gémissemens des victimes qu'on y entassait; les auto-da-fé devinrent plus fréquens que jamais en Espagne, et le roi lui-même eut la barbarie d'assister à l'une de ces horribles fêtes, où plus de cinquante personnes devaient périr dans les flammes.

Parmi les infortunés condamnés ce jour là à subir le supplice du feu, se trouvait un cavalier Espagnol de l'une des plus nobles familles du royaume, qui, voyant le roi se placer au premier rang pour jouir du spectacle de ses tourmens, ne put s'empêcher de s'écrier : « Eh quoi ! Philippe, » toi aussi tu viens assister aux tortures de tes su- » jets, au lieu de les arracher des mains de tes » inquisiteurs. — Non, répondit le monarque hors » de lui-même, périsse le dernier des Castillans, » plutôt que de voir triompher l'hérésie. » Ces affreuses paroles firent pâlir d'horreur tous ceux qui les entendirent, et l'on remarqua que depuis ce temps le caractère de la nation espagnole, jusqu'alors si noble et si généreux, devint défiant, inquiet et jaloux, par l'effroi que l'inquisition inspirait à tous ceux qui avaient le malheur de vivre dans un pays, où il n'y avait plus rien à espérer de la justice du prince ni de la pitié des hommes.



LA MORT DE DON CARLOS.

Depuis l'an 1567 jusqu'à l'an 1570.

Mais si la terreur des supplices avait étouffé en Espagne les premiers germes du protestantisme, il s'en fallait bien, mes bons amis, que les autres États de Philippe II fussent préservés des nouvelles doctrines. Dans les Pays-Bas, particulièrement, la religion de Luther s'était répandue avec rapidité, et comme l'inquisition n'était point encore établie dans cette province, Philippe envoya à Bruxelles le duc d'Albe, en lui ordonnant de poursuivre avec la dernière rigueur tous ceux qu'il soupçonnerait d'être enclins à la religion protestante, disant qu'il valait mieux cesser d'être roi, que de régner sur des sujets héritiques.

Or le duc d'Albe était un homme cruel et impitoyable, pour qui les souffrances de tout un peuple n'étaient qu'un jeu, et il usa avec tant de barbarie du pouvoir que Philippe lui avait confié, qu'il fit périr en peu de mois une multitude de Flamands, sous prétexte de protestantisme, et

remplit les prisons de malheureux qu'il destinait au dernier supplice, pour épouvanter ceux qui pourraient être tentés de les défendre. Les bûchers ne s'éteignaient plus à Bruxelles, et les bourreaux commençaient à être fatigués, lorsque enfin quelques voix généreuses s'élevèrent en faveur de tant d'innocens injustement sacrifiés, et plusieurs seigneurs flamands résolurent de supplier Philippe de mettre un terme aux horreurs dont les Pays-Bas étaient le théâtre.

Parmi ces généreux défenseurs de l'humanité, se trouvaient trois hommes que leur caractère noble et leur position élevée avaient rendus chers et respectables à leurs concitoyens : l'un était le comte d'Egmont, à qui Philippe devait la victoire de Saint-Quentin; l'autre le comte de Horn, amiral des Pays-Bas, homme habile et loyal; et le troisième enfin Guillaume de Nassau, prince d'Orange, surnommé le Taciturne, à cause de son caractère grave et silencieux. Tous trois entreprirent de désarmer l'impitoyable duc d'Albe, en le conjurant d'avoir pitié des malheureux Flamands qu'il avait réduits au désespoir; mais l'Espagnol fut inexorable, et peu de jours après, ayant attiré dans son palais les comtes de Horn et d'Egmont, sous prétexte d'une fête, il les fit saisir tous deux par ses gardes, et plonger dans des cachots séparés, où ils passèrent plusieurs mois, traités avec la dernière rigueur. Quant au prince

d'Orange, instruit du sort de ses amis, il n'attendit pas qu'une semblable trahison le fît tomber entre les mains du chef castillan, et ayant trouvé moyen de quitter Bruxelles, il chercha un refuge en Allemagne, où, ayant embrassé solennellement la religion réformée, il fut accueilli avec faveur par les princes protestans qui, depuis leur défaite de Muhlberg, avaient réparé leurs désastres, et repris de nouvelles forces pour combattre leurs adversaires. L'exemple du prince d'Orange fut bientôt suivi, dans les Bays-Bas, par un grand nombre des personnes les plus illustres et les plus éclairées; et l'Angleterre, la France et l'Allemagne, reçurent alors plus de cent mille fugitifs qui allèrent porter dans ces contrées étrangères leurs richesses, et surtout leur industrie; car vous savez déjà que les Flamands étaient depuis longtemps une des nations les plus commerçantes de l'Europe, et qu'ils excellaient surtout dans la fabrication des tapisseries et des étoffes de laine.

Mais ces fugitifs, mes enfans, n'étaient pas les ennemis les plus redoutables de la tyrannie de Philippe II, et tandis que tant de malheureux allaient vivre en exil loin de leur patrie, un grand nombre de Flamands se décidaient à prendre les armes contre les soldats castillans que le duc d'Albe avait fait venir dans les Pays-Bas pour assurer l'exécution de ses mesures sanguinaires. Les révoltés, à qui les Espagnols, par mépris, donnaient l'insultante dénomination de gueux, avaient

pris pour signe de ralliement une écuelle de bois, qu'ils suspendaient à leur cou; et bientôt plus de trois cents seigneurs flamands affectèrent de se parer de cet indice de la misère et de la persécution. En peu de temps la gueuserie (ce fut le nom que prit l'association des mécontens) se répandit dans toutes les provinces de Flandre, où l'on vit à la fois des « Gueux de bois, » ainsi nommés parce qu'ils se retiraient dans les forêts pour échapper à leurs ennemis, et des « Gueux ma- » rins » qui, montés sur de petits navires, exerçaient la piraterie contre les marchands espagnols qui venaient trafiquer dans les ports des Pays-Bas. En vain le duc d'Albe essaya de faire rentrer les mutins dans le devoir, en redoublant de cruauté envers ceux qui tombaient entre ses mains; lorsque son armée était réunie, aucun ennemi ne paraissait devant elle; mais dès qu'un petit nombre de ses soldats se montraient dans les campagnes, ils étaient aussitôt assaillis et égorgés.

Maintenant, mes bons amis, il faut que vous sachiez que le roi Philippe II, quoiqu'il ne fût pas encore avancé en âge, avait été marié trois fois, d'abord avec une princesse nommée Isabelle, fille d'Emmanuel-le-Fortuné, roi de Portugal, dont je vous ai parlé dans un autre livre; ensuite avec la cruelle Marie, reine d'Angleterre, comme je vous l'ai dit dans l'histoire de ce royaume; et enfin avec Élisabeth de France, fille de Henri II, qui était une belle et vertueuse princesse. La pre-

mière de ces trois reines, lui avait donné un fils nommé don Carlos, ce qui veut dire en espagnol le seigneur Charles, et ce prince était distiné par sa naissance à porter un jour les couronnes que Philippe réunissait sur sa tête.

Or, dès sa plus tendre enfance, don Carlos montra un caractère hautain, obstiné et irascible, qui déplut à son père, accoutumé à voir tout ployer devant ses moindres volontés. Mécontent de ce fils, sur lequel il avait d'abord fondé toutes ses espérances, il l'éloigna pendant plusieurs années de sa présence, en l'entourant d'hommes sages et capables de lui donner de bons conseils ; mais il arriva de là un malheur que Philippe n'avait pu prévoir : c'est que l'impétueux Carlos s'accoutuma à craindre le roi comme un maître, mais non point à l'aimer et à le respecter comme un père.

Ce n'est pas, mes enfans, que ce prince fût dépourvu de toutes les qualités qui distinguent les jeunes gens bien nés; car il était généreux, appliqué à ses devoirs, plein de courage et capable de bonnes résolutions; mais l'inflexible sévérité de Philippe n'avait fait qu'irriter ce naturel indomptable, qu'un peu de douceur et d'affection eût pu vaincre, et il n'avait jamais connu les caresses de sa mère, qui était morte en lui donnant le jour, tandis que celles de son père lui avaient toujours été refusées.

Mais ce qui acheva d'aigrir ce prince que nous ne saurions trop plaindre, c'est qu'après la mort

de la reine Marie d'Angleterre, Philippe ayant demandé au roi Henri II sa fille Élisabeth en mariage pour son fils, n'eut pas plus tôt vu cette jeune princesse, qu'il préféra l'épouser lui-même, et ordonna à don Carlos de renoncer à sa main. Le prince, indigné de cette injure, se retira alors du palais de son père ; et depuis ce temps, il ne reparut plus à la cour que dans les jours des plus grandes cérémonies.

Cependant don Carlos avait appris dans sa retraite les maux affreux que la cruauté du duc d'Albe faisait peser sur les Pays-Bas ; et un envoyé secret des Flamands révoltés étant parvenu jusqu'à lui, lui avait proposé de le faire roi de cette province s'il voulait se mettre à leur tête, et affranchir la Flandre de la domination espagnole. Don Carlos, dont cette offre flattait le ressentiment, l'accepta avec reconnaissance, et il promit aux Flamands de s'échapper secrètement de Madrid, pour se rendre au milieu d'eux. Il fixa même le jour où sa fuite devait avoir lieu, et tous les préparatifs en étaient terminés, lorsque Philippe fut informé des desseins de son fils, et de ses engagemens envers ses ennemis.

Je vous laisse à penser, mes enfans, quelle fut l'indignation de ce père terrible, lorsqu'il apprit la trahison de son propre fils ; dans sa colère, il fit d'abord défendre au prince de sortir de son palais, et se rendant bientôt lui-même dans l'appartement qu'il habitait : « Don Carlos, lui dit-il

» d'un air sévère, j'ai pu souffrir dans votre jeu-
» nesse vos défauts et votre désobéissance ; mais
» jamais je n'avais pensé que votre haine contre
» moi vous rendrait coupable d'un parricide ; car
» c'est vraiment attenter à la vie de votre père
» que de vous unir à ses ennemis. Sachez donc
» que désormais cette salle vous servira de prison,
» et mes serviteurs vous feront bientôt connaître
» mes volontés. »

En achevant ces paroles, le roi se retira, laissant le prince sous la garde de quelques uns de ses domestiques, et en même temps don Carlos vit avec effroi entrer dans son appartement le grand-inquisiteur lui-même, suivi de plusieurs familiers du saint-office; à cette vue, ce prince infortuné ne douta plus du sort terrible qui lui était réservé, et, s'abandonnant à la violence qui lui était naturelle, il repoussa avec force les hommes farouches qui l'entouraient; mais lorsque l'inquisiteur lui eut fait connaître que le roi lui-même l'avait condamné à mort, il se laissa saisir par deux esclaves qui l'étranglèrent de leurs propres mains.

Ainsi périt, mes jeunes amis, par ordre de l'implacable Philippe II, un prince que sa naissance appelait à monter après lui sur le trône qu'avait occupé Charles-Quint. Un mystère impénétrable enveloppa ce meurtre odieux, sur lequel ses principaux auteurs gardèrent toujours un profond silence; les deux esclaves qui avaient porté les mains sur le prince furent plongés sans doute dans

quelque cachot de l'inquisition, où leur secret fut enseveli avec eux. Mais le lendemain de cet événement, le bruit fut répandu à dessein dans Madrid, que don Carlos avait été frappé d'un mal subit, auquel il avait succombé en peu d'heures, et quelques jours après, son corps fut transporté en grande cérémonie dans les tombes royales de l'Escurial, où l'on montre encore aujourd'hui le cercueil qui renferme ses cendres.

En apprenant la mort cruelle de l'infant (c'est le titre que l'on donne aux fils des rois d'Espagne), les protestans des Pays-Bas tombèrent dans la douleur et la consternation; car que pouvaient-ils espérer maintenant d'un roi qui s'était fait le bourreau de son propre fils? Et en effet leurs craintes ne tardèrent pas à se réaliser; peu de mois après le meurtre de don Carlos, les comtes de Horn et d'Egmont, qui depuis long-temps étaient retenus en prison, malgré leur innocence, furent condamnés par l'impitoyable duc d'Albe au dernier supplice, qu'ils subirent le même jour sur la place publique de Bruxelles. Les têtes de ces deux martyrs du patriotisme furent exposées sur des piques à la vue de la populace; mais le temps n'était plus éloigné, où le sang généreux que Philippe venait de répandre allait trouver des vengeurs.

❧

DON JUAN D'AUTRICHE.

Depuis l'an 1570 jusqu'à l'an 1578.

A cette époque, mes bons amis, il y avait en Espagne un jeune homme dont personne ne connaissait la famille, et qui ne savait pas lui-même à quels parens il devait le jour. Un vieux seigneur, nommé Quixada, l'avait élevé avec autant de soin, que s'il eût été son propre fils; mais on remarquait que ce vieillard ne lui parlait jamais que la tête découverte, et avec tous les signes d'un profond respect.

Don Juan (c'était le seul nom que portât ce jeune inconnu) était beau, bien fait de corps et de visage, et se faisait remarquer parmi tous les autres hommes de son âge par la noblesse de ses manières, autant que par l'adresse qu'il déployait dans tous les exercices du corps, auxquels se livrait alors la jeunesse castillane; nul ne savait mieux que lui manier une lance ou une épée, et personne ne déployait plus de grâce en domptant un cheval fougueux, ou en guidant un char attelé de deux élégans coursiers d'Andalousie. Ces qua-

lités auxquelles on attachait un grand prix en Espagne, à cette époque où la chevalerie était encore en honneur, n'étaient pourtant pas les seules qui distinguassent don Juan; il était brave, généreux, poli envers tout le monde, et savait se faire aimer de tous ceux qui l'approchaient.

Un jour que le roi Philippe II prenait le plaisir de la chasse dans une forêt voisine de la ville de Valladolid, où la cour de Castille se trouvait alors rassemblée, le vieux Quixada conduisit son élève à cette réunion, comme pour le faire jouir du spectacle qu'elle présentait; mais quel fut l'étonnement de don Juan, lorsque le roi lui-même, l'appelant par son nom au milieu de la foule qui l'entourait, lui ordonna de s'approcher, en faisant signe à ses courtisans de se tenir à l'écart. Le jeune homme descendit aussitôt de cheval, et mit un genou en terre pour parler au roi avec plus de respect; mais Philippe, le relevant avec une bonté qui ne lui était point ordinaire, lui demanda en souriant s'il connaissait le nom de son père.

A cette question inattendue, don Juan rougit de honte de ne pouvoir y répondre; mais le roi, le serrant alors dans ses bras à la vue de toute la cour : « Mon enfant, lui dit-il, vous appartenez à » la plus noble famille du royaume, car l'empe- » reur Charles-Quint est votre père et le mien. »

Je vous laisse à penser ce que devint le jeune homme en entendant ces paroles. Dans le pre-

mier moment, il crut avoir mal compris le discours du roi; mais lorsque celui-ci lui eut donné tout haut le titre de frère, en ordonnant à ses courtisans de le respecter désormais comme son plus proche parent, don Juan comprit enfin qu'il n'était point le jouet d'une illusion, et comme il avait le cœur noble et l'âme élevée, il ne fut point ébloui d'une si haute fortune.

En effet, mes enfans, ce jeune homme, élevé avec tant de soin et de mystère par le discret Quixada, était le propre fils de l'empereur Charles-Quint; mais comme sa mère n'était point une princesse, ce monarque n'avait pas pu lui accorder les honneurs dus aux infans d'Espagne. Cependant, au moment d'expirer, il avait exigé de Philippe la promesse que, si don Juan se montrait digne de sa haute naissance, il lui apprendrait quel était son père, et lui donnerait à sa cour le rang qui convenait à un frère du roi d'Espagne.

Dès ce moment, mes jeunes amis, don Juan ne cessa pas de se distinguer par des actions nobles et courageuses; quoique Philippe, auquel ses belles qualités ne tardèrent pas à inspirer de la défiance et de la jalousie, l'eût d'abord destiné aux dignités de l'Église, et le pressât même d'entrer dans un monastère, où il espérait enfouir les dons heureux que son frère avait reçus de la nature, le jeune prince montra un si vif désir d'acquérir de la gloire, que le roi, malgré sa répugnance, lui permit d'embrasser la carrière des armes, où par ses

exploits il surpassa bientôt tout ce qu'on attendait du fils de Charles-Quint.

A cette époque, il arriva que les Maures d'Andalousie, que Philippe II détestait comme tous les ennemis de la religion catholique, devinrent, de la part de ce prince, l'objet d'une persécution qui les réduisit au désespoir; non seulement ce monarque ordonna à ces malheureux d'abandonner sans retard la religion de leurs pères pour recevoir le baptême, mais encore il leur défendit, sous les peines les plus sévères, de faire usage des bains, auxquels ils étaient accoutumés; de porter les vêtemens de leur nation, et même de déposer des rameaux verts sur les tombeaux de leurs parens, selon une coutume touchante des peuples asiatiques qui s'était conservée parmi eux. Un grand nombre de ces infortunés, ne pouvant se soumettre à un si dur esclavage, cherchèrent secrètement un asile en Afrique, où ils furent accueillis par leurs frères de Maroc et de Tunis; mais la plupart d'entre eux, n'ayant pu parvenir à sortir d'Espagne, résolurent de prendre les armes pour se soustraire à des lois qui leur paraissaient cent fois plus rigoureuses que la mort même; car il n'y a rien de plus cher à un peuple que les mœurs et les usages qu'il a reçus de ses ancêtres. En une même nuit, sur toutes les montagnes de l'Andalousie, on vit s'élever des tourbillons de flamme qui n'étaient autres qu'un signal pour les Maures de s'armer en hâte contre les Espagnols; leurs

femmes même prirent de longues aiguilles pour percer le ventre des chevaux castillans; le drapeau rouge des rois de Grenade reparut dans les campagnes, et un Maure, qui passait pour l'un des descendans des anciens princes de cette ville, réunit en un instant une armée considérable, avec laquelle il mit en déroute les troupes espagnoles que Philippe envoya contre lui.

Ce fut alors, mes jeunes amis, que don Juan, pour la première fois, montra de quels talens il était doué pour la guerre; à la tête de quelques bataillons espagnols qui avaient combattu autrefois sous son père à Muhlberg et en Flandre, il marcha contre les rebelles, les défit dans plusieurs combats, et reprit toutes les villes dont ils s'étaient emparés. Leur chef lui-même, qui avait pris le titre de roi de Grenade tomba en son pouvoir, et en peu de jours, les musulmans dispersés furent réduits à chercher un refuge contre l'épée des vainqueurs dans les montagnes des Alpuxarres. Mais une guerre sans gloire contre une nation sans défense ne pouvait plaire au grand cœur de don Juan, et dès qu'il n'eut plus d'autres ennemis à poursuivre que des hommes désarmés ou des femmes fuyant avec leurs enfans leurs chaumières incendiées, il quitta avec horreur l'Andalousie. Après son départ, ce fut à des inquisiteurs que l'implacable Philippe confia la charge d'exterminer, par des supplices, ce que l'épée de ses soldats avait épargné de cette race infortunée; mais

ce prince sanguinaire, en poursuivant ainsi les Maures avec acharnement, fut puni lui-même de sa cruauté ; car la ruine de cette nation, qui jusqu'alors avait seule soutenu en Espagne les belles fabriques d'étoffes de soie et de tapis précieux autrefois établies par les Arabes à Séville, à Cordoue et à Grenade, priva ce royaume de cette source de richesses, dont d'autres peuples s'emparèrent, et tirèrent bientôt des bénéfices considérables.

Cependant d'autres combats appelaient déjà don Juan d'Autriche sur un nouveau théâtre, où de plus grands périls allaient exciter son courage. A cette époque, Soliman-le-Magnifique avait cessé de vivre depuis plusieurs années, mais son successeur, Sélim II, avait réuni une grande flotte avec laquelle il prétendait chasser les chrétiens de la Méditerranée, et ruiner le commerce des Vénitiens, en leur enlevant les îles grecques que cette nation marchande possédait encore dans cette mer; mais ceux-ci s'étant adressés à Philippe II pour obtenir des secours contre ces redoutables ennemis de la chrétienté, ce prince, à la prière du pape qui, dans ce temps-là, se nommait Pie V, leur envoya don Juan à la tête d'une formidable flotte espagnole, qui, s'étant jointe à celle de Venise, atteignit les vaisseaux ottomans, à la vue d'une petite ville grecque nommée Lépante, où les Turcs et les chrétiens se préparèrent encore une fois à en venir aux mains.

C'est un spectacle bien terrible et bien imposant, mes enfans, que celui de deux armées ennemies se précipitant l'une vers l'autre pour se disputer le terrain qu'elles vont arroser du sang de leurs plus braves guerriers : mais rien n'est comparable à l'aspect d'un combat naval, où chaque vaisseau, s'environnant tout à coup d'un tourbillon de flamme et de fumée, semble vomir la foudre par les cent canons qu'il porte. Là, c'est la mort sous toutes les formes; ce sont les mâts et les cordages qui, brisés par les boulets, tombent sur les combattans et les écrasent; c'est l'incendie qui dévore un navire, et l'engloutit avec un fracas épouvantable; ce sont les cris déchirans des blessés, mêlés aux mugissemens des flots et au sifflement de la tempête.

Tel fut l'effroyable tableau que présenta pendant plusieurs heures cette rade de Lépante, où se livra, entre les Ottomans et les galères d'Espagne et de Venise, une des plus sanglantes batailles dont la mer ait jamais été le théâtre. La victoire, après avoir été long-temps balancée, se déclara enfin pour les armes chrétiennes; mais elle fut due principalement à l'intrépidité de don Juan, qui, ayant aperçu dans la mêlée le vaisseau de l'amiral turc, s'y précipita le premier, à la tête des plus vaillans guerriers espagnols de son navire, tua l'amiral de sa propre main, et ayait fait placer sa tête au bout d'une pique, apprit ainsi aux musulmans qu'ils n'avaient plus de chef. Plus

de deux cents vaisseaux et de trente mille soldats périrent de part et d'autre dans cette journée ; mais pendant long-temps les Turcs, effrayés d'une pareille défaite, suspendirent leurs efforts contre les nations chrétiennes, et tout l'honneur de cette victoire appartint à la valeur de don Juan.

Le lieu où fut donnée cette bataille mémorable, mes enfans, est célèbre sous plus d'un rapport dans l'histoire. C'est à peu de distance de ces parages qu'est situé le fameux promontoire d'Actium, auprès duquel Octave et Antoine se disputèrent autrefois l'empire du monde, et tout près de là, s'étend le golfe de Navarin, où, de nos jours, une nouvelle défaite des Ottomans a illustré les armes de plusieurs nations chrétiennes.

En apprenant l'heureuse issue de la bataille de Lépante, la joie fut générale en Europe, et le pape Pie V, qui, par ses prières, avait préparé ce triomphe éclatant des flottes chrétiennes, ne put s'empêcher de prononcer, en l'honneur du jeune héros à qui elle était due, ces paroles remarquables de l'Évangile : Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean.

Quant à Philippe II, mes bons amis, vous croiriez peut-être qu'il se réjouit du succès de ses armées et de la gloire que son frère venait d'acquérir; eh bien! il en fut tout autrement. On ne vit pas sur son visage impassible se manifester le plus léger témoignage de satisfaction, et quelqu'un lui ayant dit, pensant lui être agréable, que

don Juan avait vaincu les Ottomans, quoiqu'ils fussent bien plus nombreux que son armée : « C'est une imprudence qu'a faite mon frère, dit-il » d'un air sévère, que de hasarder un combat » contre un ennemi si supérieur en nombre. » Depuis ce temps, on remarqua que, chaque fois qu'on prononçait devant ce monarque le nom du vainqueur de Lépante, la pâleur couvrait son front, et que la jalousie qu'il ressentait des exploits de son frère le lui avait rendu odieux. Aussi, peu de temps après, don Juan étant tombé dangereusement malade dans les Pays-Bas, où Philippe l'avait envoyé pour succéder au cruel duc d'Albe, que sa barbarie avait rendu en horreur aux Flamands, et ayant succombé en quelques heures à un mal inconnu, le bruit se répandit dans toute l'Europe qu'il avait été empoisonné par ordre du roi, que sa renommée et ses vertus importunaient. Cependant il voulut bien accorder à ce jeune héros une sépulture royale dans les caveaux de l'Escurial, aimant mieux sans doute le combler après sa mort d'honneurs funèbres, que d'avoir à le redouter pendant sa vie.

Don Juan d'Autriche, mes bons amis, dont le nom est un des plus glorieux de son siècle, n'avait que trente-trois ans lorsqu'il mourut à Bruxelles; mais cette fin prématurée ne fit qu'ajouter encore à l'illustration de sa naissance et de sa vie, et l'Europe entière vit avec horreur le plus puissant trône du monde occupé par un

prince meurtrier de son fils, empoisonneur de son frère, et persécuteur implacable d'une multitude de ses sujets.

L'ARMADA OU LA FLOTTE INVINCIBLE.

Depuis l'an 1578 jusqu'à l'an 1588.

A l'époque où Philippe II régnait en Espagne, mes jeunes amis, le prince qui occupait le trône de Portugal se nommait don Sébastien. C'était un jeune homme aimable, pieux, brave jusqu'à la témérité, qui, regrettant ne n'avoir pas vécu dans le temps où ses ancêtres arrachaient leur royaume aux musulmans, nourrissait dès son enfance un ardent désir de passer lui-même en Afrique, pour y répandre la connaissance de l'Evangile, et combattre les infidèles.

Or il arriva qu'un prince maure, à qui l'empire de Maroc aurait dû appartenir par droit de naissance, ayant été chassé du trône par son oncle, qui était un guerrier farouche et ambitieux, vint implorer le secours de Sébastien contre cet usurpateur; et le jeune monarque, à qui cette circonstance parut favorable à ses desseins contre les musulmans, accueillit le fugitif avec bienveillance, et lui promit de le ramener prochainement dans son royaume.

En effet, mes enfans, peu de mois s'étaient écoulés, lorsqu'on vit Sébastien rassembler une petite armée, et s'embarquer avec les plus vaillans chevaliers du Portugal pour cette nouvelle croisade, ne doutant pas que bientôt il n'eût forcé les Maures à se mettre à sa discrétion, et à replacer sur le trône de Maroc le roi qu'ils en avaient chassé. Mais il est bien dangereux pour un jeune homme, mes bons amis, de ne pas vouloir écouter les personnes plus expérimentées que lui, et Sébastien, qui avait rejeté les avis de tous les seigneurs qui lui représentaient les périls de son entreprise, en fit bientôt la triste expérience; car à peine eut-il débarqué ses troupes sur le rivage africain, qu'il se vit entouré par une armée dix fois plus nombreuse que la sienne.

Tout autre que Sébastien, n'en doutons pas, eût hésité à en venir aux mains avec un ennemi supérieur en nombre, dont les cavaliers couvraient au loin toutes les plaines environnantes; mais le prince portugais comptait tellement sur la valeur de son armée, et il avait lui-même une si grande impatience de se mesurer avec les musulmans, que, dédaignant encore une fois les prières de ses amis qui le suppliaient du moins de ne pas exposer aux hasards d'un combat inégal une existence aussi précieuse que la sienne, il se précipita lui-même à travers les escadrons maures. Dans le premier moment, en effet, cette témérité du prince portugais fit reculer les infidèles de-

vant sa redoutable épée, qui jeta même le désordre dans leurs rangs ; mais bientôt leurs chefs les ramenèrent au combat, honteux d'avoir fui devant une poignée de chrétiens, et après une lutte sanglante, la victoire demeura dans leurs mains.

En vain l'intrépide Sébastien, reconnaissant, mais trop tard, la faute qu'il avait commise, essaya de rallier les débris de son armée, il s'aperçut bientôt qu'il ne lui restait qu'à mourir, et ne prit plus conseil que de son désespoir. Tous les chevaliers qui l'entouraient avaient déjà succombé en cherchant à le couvrir de leur corps, lorsque les Maures, reconnaissant le roi de Portugal à la brillante armure qui le distinguait, suspendirent leurs coups, en lui promettant qu'il aurait la vie sauve, s'il consentait à se rendre prisonnier : « Et me » sauverez-vous aussi l'honneur? » s'écria le malheureux prince avec l'accent de la douleur. En ce moment, un Arabe, pour mettre fin à ce combat inutile, l'atteignit d'un coup de son cimeterre, qui renversa l'infortuné Sébastien sans vie sur le lieu même où il venait d'acquérir tant de gloire. De tous les guerriers qui l'avaient suivi, à peine quelques uns rapportèrent en Portugal la nouvelle de cette catastrophe épouvantable ; tous les autres avaient péri sur le champ de bataille, et le petit nombre de ceux que les vainqueurs épargnèrent expièrent, dans un long esclavage, l'imprudence de leur malheureux monarque.

Maintenant il faut que je vous dise qu'après la

mort de Sébastien, son successeur fut un vieux cardinal, nommé don Henri, qui ne régna que quelques mois; et que, ce prince n'ayant laissé que des parens éloignés, plusieurs seigneurs portugais ou étrangers se disputèrent son héritage. Parmi ces prétendans, celui qui avait le plus de droit à ce trône était Jacques, duc de Bragance, mari de l'une des cousines de Sébastien; mais Philippe II, qui était aussi parent du dernier roi (dont la grand'mère était propre sœur de l'empereur Charles-Quint), réclama cette couronne comme devant lui appartenir, et le duc d'Albe, par son ordre, étant entré en Portugal avec une armée considérable, fit en peu de jours la conquête de ce royaume, que le duc de Bragance fut contraint de lui abandonner. Vous ferez bien, mes bons amis, de ne point oublier le nom de ce prince, que nous retrouverons quelque jour dans la suite de cette histoire.

Ce fut ainsi, mes enfans, que Philippe ajouta la couronne de Portugal à celles qu'il réunissait déjà sur sa tête, et peu de temps après, toutes les contrées que la nation portugaise possédait dans les quatre parties du monde se soumirent à son autorité, sans en excepter même le Brésil, cette terre si féconde en or et en diamans, qui avait été découverte, moins d'un siècle auparavant, par Alvarez Cabral, ainsi que je vous l'ait dit ailleurs.

Mais si Philippe II, dans cette entreprise, avait

vu la fortune seconder ses vues ambitieuses, il s'en fallait beaucoup que le même bonheur le suivît partout. Dans les Pays-Bas particulièrement, malgré les efforts d'Alexandre Farnèse, prince de Parme, l'un des petits-fils de Charles-Quint, qui avait succédé à don Juan d'Autriche, dans le gouvernement de cette contrée, un grand changement s'était accompli par le retour du prince d'Orange, qui, après s'être réfugié en Allemagne, comme vous savez, pour échapper au sort de ses amis, les comtes de Horn et d'Egmont, avait reparu en Flandre à la tête d'une armée de protestans français et allemands. Secondé par les Gueux marins, dont le nombre était devenu de plus en plus considérable, le prince s'empara de deux provinces nommées la Hollande et la Zélande, qui, entièrement situées sur le bord de la mer et dans un pays coupé de plusieurs rivières, étaient habitées par l'un des peuples de l'Europe les plus adonnés au commerce et à la navigation. Les habitans de cette contrée, qui haïssaient Philippe II autant qu'ils le craignaient, ayant formé entre eux une alliance que l'on appela l'Union d'Utrecht, parce qu'elle fut conclue dans la ville de ce nom, supplièrent Guillaume de se mettre à leur tête, avec le titre de stathouder, c'est-à-dire de gouverneur, et déclarèrent qu'ils préféraient la mort au malheur de retomber sous la tyrannie du roi d'Espagne et de ses bourreaux. Ainsi, mes enfans, la barbarie de Philippe II lui coûta une partie des

vastes États qu'il avait reçus de ses ancêtres, et tout le sang qu'il avait répandu pour les conserver retomba sur sa tête.

Cependant ce n'était pas seulement dans les pays soumis à sa domination que Philippe se montrait l'implacable ennemi de la réforme. Dans le temps que le royaume de France était déchiré par les guerres de religion, que je vous ai racontées dans une autre histoire, il ne cessait d'exciter les catholiques français en leur promettant du secours contre leurs ennemis; et lorsque, sous Charles IX, eut lieu cet épouvantable massacre des protestans, qui est connu sous le nom de la Saint-Barthélemi, il ne rougit pas de témoigner à la face du monde la joie qu'il ressentait du meurtre de tant d'innocens, en faisant célébrer des fêtes publiques à Madrid, et frapper des médailles qui réprésentaient un ange exterminateur foudroyant les hérétiques. Plus tard, une armée espagnole, sous les ordres du prince de Parme, vint soutenir les ligueurs contre notre bon roi Henri IV, et vous pouvez vous souvenir qu'à la faveur des troubles qui désolèrent alors le royaume de France, Philippe se flatta un moment de joindre cette nouvelle couronne à celles qu'il possédait déjà.

Mais de tous les pays où ce monarque voyait avec colère triompher le protestantisme, celui qui attirait le plus ses regards, c'était l'Angleterre, où régnait alors la grande Élisabeth, qui, en succédant à sa sœur la sanguinaire Marie, avait réta-

bli la religion anglicane, fondée par son père Henri VIII. Élisabeth, à la vérité, ne s'était point bornée à protéger les protestans dans son royaume, et à l'exemple de Philippe, qui secondait les catholiques français, elle avait promis des soldats au nouveau stathouder de Hollande ; et même Francis Drake, cet habile marin anglais, qui venait alors d'achever le tour du monde, avait osé, par l'ordre de sa souveraine, s'emparer de plusieurs galions espagnols richement chargés d'or et d'argent, provenant des dépouilles du Mexique et du Pérou, et que Philippe attendait avec impatience. Cette dernière injure acheva d'irriter ce monarque contre la reine d'Angleterre, et il prit la résolution d'envoyer contre cette princesse la plus formidable armée que l'on eût vue jusqu'alors, afin de ravager son royaume, et d'y renverser la religion protestante.

Pendant cinq années, mes jeunes amis, sans que personne connût les desseins secrets de Philippe, ce prince ne s'occupa que de rassembler des soldats et de faire construire des vaisseaux qu'il destinait à les transporter en Angleterre. Une grande forêt tout entière fut abattue dans les Pays-Bas pour la construction de tant de navires, sur lesquels le prince de Parme fit monter une armée considérable, tandis que d'autres, sortant des eaux du Tage, embarquaient également pour l'Angleterre les restes de ces bataillons espagnols qui, dix ans auparavant, avaient si vaillamment com-

battu à Lépante. Lorsque ce nombre prodigieux de navires couvrit l'Océan d'une multitude de mâts, les Espagnols, transportés de joie de la grandeur de leur roi, donnèrent à cette armée le nom de l'Armada, ou la flotte invincible, ne pouvant se persuader qu'aucune puissance au monde pût vaincre la plus belle armée navale que l'on eût jamais vue. Philippe, pour être plus tôt informé des victoires de ses généraux, se rendit en Flandre, où il attendit avec impatience qu'on lui apprît qu'Élisabeth, effrayée d'un si grand appareil, se soumettait à ses volontés, ou peut-être que cette reine elle-même vînt se jeter à ses pieds pour lui demander grâce.

Mais ce n'est pas la première fois, mes enfans, que vous voyez dans l'histoire l'orgueil des plus grands rois confondu par des revers qui leur semblaient impossibles, et vous pouvez vous rappeler à ce sujet le désespoir de l'insensé Xerxès, témoin à Salamine du désastre de sa flotte qu'il croyait aussi invincible : c'est que la Providence seule, mes bons amis, décide du destin des empires, et qu'il n'appartient à personne, quelle que soit d'ailleurs sa puissance, d'accomplir ce qu'elle a condamné dans sa sagesse éternelle.

En effet, à peine l'Armada s'approcha-t-elle des côtes de l'Angleterre, où son apparition répandit l'épouvante, qu'elle vit s'avancer à sa rencontre une flotte anglaise, moins nombreuse à la vérité, mais conduite par les plus intrépides ma-

rins de cette nation. Déjà tout se disposait de part et d'autre pour une bataille, lorsque tout à coup un vent violent, contraire aux Espagnols, repoussa leurs navires vers les côtes de France, où une furieuse tempête en fit périr un grand nombre. Pendant la nuit suivante, qui fut sombre et orageuse, la mer parut subitement éclairée par la lueur de huit navires enflammés que les Anglais avaient abandonnés aux vents, pour porter l'incendie au milieu de l'Armada, dont les vaisseaux se trouvaient serrés les uns contre les autres par l'agitation des flots : à cette vue, un cri d'horreur se fit entendre parmi les marins espagnols, qui ne sachant de quel nouveau péril ils allaient être assaillis, dispersèrent leurs galères de tous côtés, sans savoir où ils les dirigeaient, à travers la profonde obscurité de la nuit, qu'interrompait seule l'éblouissante clarté des éclairs, ou la lueur plus effrayante encore des brûlots qui s'avançaient (car c'est ainsi que l'on nomme ces sortes de machines, trop souvent employées depuis ce temps dans les combats maritimes) : aussi, quoique aucun vaisseau castillan n'eût été atteint par cette affreuse invention, le désordre et la confusion causèrent de si grands dégâts à la flotte, qu'à la pointe du jour l'amiral espagnol vit avec désespoir les vagues rouler les débris d'un grand nombre de ses navires, autour desquels flottaient encore plusieurs milliers de cadavres.

Telle fut, mes jeunes amis, la destinée de cette

formidable Armada, dont les tristes restes regagnèrent avec peine les ports d'Espagne : cependant, lorsqu'on apporta à Philippe II la nouvelle de ce grand désastre, il ne manifesta aucune émotion, et parut accepter avec résignation ce malheur, dont son orgueil seul était cause : « C'est » une branche de l'arbre abattue, s'écria-t-il avec » insensibilité ; mais grâce à Dieu, le tronc est » encore debout et entier. » Ce furent là les seules paroles que lui arracha une défaite qui venait de coûter des trésors considérables à l'Espagne, et la vie à tant de milliers d'hommes.

Pendant ce temps, mes enfans, l'Angleterre présentait un spectacle bien différent : en apprenant la destruction de la flotte ennemie, tout le peuple de ce royaume fit éclater des transports d'allégresse impossibles à décrire, et lorsque la reine Élisabeth, montée sur un beau cheval blanc qu'elle maniait avec grâce, et tenant dans sa main droite un bâton, qui est le signe du commandement militaire, passa dans les rangs de l'armée qu'elle avait réunie pour repousser les Espagnols, les chefs et les soldats poussèrent des cris de joie à la vue de leur souveraine, en lui souhaitant une longue vie, que les prospérités de son règne leur rendaient encore plus chère. Aussi dès ce moment, cette grande princesse se vit-elle l'objet des félicitations et des hommages du monde entier. Quoiqu'elle approchât de la vieillesse, et cachât déjà ses cheveux blancs sous une perru-

que rousse, le plus grand poète de l'Angleterre, Schakespeare, qui vivait de son temps, l'appelait dans ses vers : « Une belle vestale assise au » trône d'Occident. » Les rois de l'Europe recherchaient son amitié, et rien n'eût égalé la splendeur de son règne, si le souvenir de Marie Stuart et l'image du comte d'Essex n'eussent troublé les dernières années de sa vie.

LA VIEILLESSE DE PHILIPPE II.

Depuis l'an 1588 jusqu'à l'an 1598.

Quand je vous parlais, il n'y a pas long-temps, mes jeunes amis, de la belle Venise, dressant au milieu des lagunes de l'Adriatique ses palais de marbre, ses minarets orientaux, et sa magnifique cathédrale de Saint-Marc, je vous faisais remarquer combien de merveilles renfermait cette cité, dont l'existence est elle-même une merveille du travail de l'homme; mais que vous dirai-je maintenant, d'une contrée tout entière, arrachée en quelque sorte aux flots de l'Océan, par les efforts d'un peuple qui est parvenu à bâtir des villes riches et commerçantes là où l'on ne voyait auparavant que des prairies presque toujours inondées, et à transformer des marais infects en campagnes fertiles et en gras pâturages. Il a suffi pour cela, à cette nation industrieuse, mes enfans, de creuser, d'un côté, des canaux pour recevoir les eaux trop abondantes de ce pays humide, et de l'autre, d'élever des espèces de montagnes, auxquelles on

donne le nom de digues, et qui offrent autant de barrières insurmontables aux vagues de la mer.

Et bien! mes amis, cette contrée qui atteste à un si haut dégré tout ce que peut la persévérance et le génie des hommes, c'est la Hollande, dont Guillaume de Nassau venait d'être fait stathouder, et qu'il était parvenu à soustraire à la domination tyrannique de Phillippe II. La plupart des Hollandais, qui avaient enbrassé avec ardeur le protestantisme, avaient préféré prendre les armes contre le roi d'Epagne, au malheur de retomber au pouvoir de l'inquisition, et il faudra vous rappeler que ce fut là l'origine des États de Hollande, qui prirent alors le nom des sept Provinces-Unies, parce qu'ils se composaient en effet d'un pareil nombre de provinces qui faisaient autrefois partie des Pays-Bas.

Cependant l'implacable Philippe II n'avait pu pardonner au prince d'Orange d'avoir ainsi arraché à son obéissance un pays qui, par son commerce et l'industrie de ses habitans, était une des plus riches parties de son royaume, et désespérant de faire rentrer les Hollandais sous sa puissance, tant que Guillaume serait vivant, il n'avait pas rougi de faire publier dans toute l'Europe que celui qui tuerait ce prince, non seulement recevrait une somme considérable en argent, mais encore qu'il serait honoré comme s'il eût accompli l'action la plus louable aux yeux de Dieu et des hommes. Le prince d'Orange, informé de cette

20

publication qui livrait ainsi sa vie aux coups du premier assassin que l'appât d'une pareille récompense pourrait séduire, ne s'effraya pourtant point des menaces de son ennemi ; et en effet, pendant cinq ans, quoique plusieurs complots eussent été formés contre ses jours, toute la honte de cette provocation sanguinaire retomba sur celui qui en était l'auteur ; mais rien ne pouvait désarmer la haine de Philippe, et le temps était venu où elle allait être enfin satisfaite.

Un jour que le prince d'Orange était à table avec sa femme, Louise de Coligny, propre fille de l'illustre amiral assassiné à Paris, dans la fatale nuit de la Saint-Barthélemi, un protestant Français, que le prince connaissait sous le nom de Guyon, se présenta à la porte de ses appartemens, demandant avec insistance à communiquer au stathouder une affaire très pressante. Cet étranger, qu'enveloppait un long manteau, avait le visage pâle et l'œil égaré, et les serviteurs du prince refusèrent d'abord de l'introduire ; mais Guillaume, averti de ses instances, ordonna qu'on le fît entrer, et dès que ce misérable, dont la vue causa un effroi involontaire à la princesse d'Orange, se fut approché, il dégagea sa main droite de son manteau, et tirant un pistolet qu'il y tenait caché, il fit feu sur le prince, et le renversa sur la place, où il expira sans pouvoir proférer d'autres paroles que celles-ci : « Mon Dieu ! » ayez pitié de moi et de mon pauvre peuple ; je

» suis mortellement blessé! » A la faveur du premier moment de terreur et de surprise, le meurtrier essaya de s'échapper, en se jetant à la nage dans les fossés pleins d'eau qui environnaient le château; mais les gardes du prince l'atteignirent bientôt, et l'ayant chargé de fers, le traînèrent devant les magistrats, pour qu'il y subît le juste châtiment de son crime. Lorsque ce scélérat fut appliqué à la torture, selon l'usage barbare alors observé en Europe envers les criminels, il confessa que son véritable nom était Gérard, et que le seul espoir de gagner la récompense promise par le roi d'Espagne à celui qui tuerait Guillaume l'avait déterminé à ce meurtre abominable. Ce malheureux expia bientôt son crime dans les supplices; mais quoique la mort du prince d'Orange fût une perte irréparable, elle ne produisit pas l'effet que Philippe en avait attendu; car les Hollandais, indignés d'un si lâche attentat, au lieu de rentrer sous son obéissance, élevèrent à la dignité de stathouder, Maurice de Nassau, second fils de l'infortuné Guillaume, qui acheva l'ouvrage que son père avait glorieusement commencé, en consolidant l'indépendance des États de Hollande, qui depuis ce temps furent affranchis de l'Espagne, et devinrent en peu d'années l'une des contrées les plus commerçantes et les plus riches du monde entier.

Il fallut, mes jeunes amis, qu'après avoir vainement tenté pendant long-temps encore de recon-

quérir cette province, que sa cruauté lui avait fait perdre, Philippe consentît enfin à céder la souveraineté du reste des Pays-Bas à sa fille aînée, l'infante Isabelle, qu'il avait mariée à l'archiduc Albert d'Autriche, dernier fils de Maximilien II, empereur d'Allemagne, qui les réunit aux États de sa famille. Les provinces flamandes qui échappèrent par ce mariage à la tyrannie espagnole forment à présent le royaume de Belgique, qui borne la France du côté du nord, comme vous pouvez aisément le reconnaître sur une carte géographique.

Cependant, malgré les soucis sans nombre que son ambition et sa barbarie envers les protestans avaient suscités à Philippe II, il était parvenu à un âge avancé et semblait encore devoir atteindre une plus longue carrière. Son corps robuste, son âme insensible, lui avaient permis de vieillir sans être accablé du poids des années ni des remords, et il n'éprouvait point, comme Charles-Quint, la satiété des grandeurs et la nécessité du repos. Trop soupçonneux pour croire que sa vie pût être en sûreté lorsqu'elle ne serait plus protégée par la puissance souveraine, il aimait mieux mourir roi, que de descendre d'un trône qu'il avait souillé de tant de crimes. Persécuteur de plusieurs millions de ses sujets, il n'ignorait point que son nom était en horreur au genre humain ; mais se persuadant que sur les bûchers où avaient péri par son ordre tant d'innocentes vic-

times, il avait accompli autant de sacrifices agréables à Dieu, à peine si sa conscience lui reprochait tout le mal qu'il avait fait.

Enfin cet homme cruel, qui n'était plus entouré que de serviteurs tremblans et constamment soupçonnés par leur maître, tomba dangereusement malade a Bruxelles, et comprenant aussitôt que sa fin était prochaine, il demanda à être conduit aussi promptement que possible à l'Escurial, voulant, disait-il, arriver vivant encore au bord de sa tombe. Ce dernier voyage, où tous ceux qui l'accompagnaient s'apercevaient de moment en moment que le jour approchait où le tyran allait paraître à son tour devant Dieu pour y être jugé selon ses œuvres, fut une lente agonie pour ce roi qui avait fait un si coupable usage du pouvoir que la Providence lui avait confié. Des plaies douloureuses et infectes dont il était couvert, se remplirent d'une vermine dégoûtante, mais personne ne pouvait avoir pitié de celui qui toute sa vie avait été impitoyable, et lorsqu'il mourut, il ne se trouva pas dans toute l'Espagne un seul homme qui le regrettât, si ce n'est peut-être les inquisiteurs et les bourreaux. Cependant à ses derniers momens, la froide impassibilité qu'il avait montrée toute sa vie ne parut point l'abandonner; il fit apporter près de son lit le cercueil dans lequel il devait être déposé, et ordonna qu'on le laissât devant ses yeux, jusqu'à ce qu'il eût cessé de vivre.

La mort de Philippe II, mes jeunes amis, fut le dernier événement mémorable du seizième siècle, de ce siècle justement fameux, que remplirent tant d'hommes et de faits célèbres, dont vous ne sauriez trop vous attacher à retenir l'histoire. Dans ces cent années, le monde, à peine dégagé des ténèbres du moyen âge, semblait avoir pris un tout autre aspect. La découverte de l'Amérique avait ouvert une carrière immense aux entreprises des hommes énergiques et aventureux: quelques génies immortels, tels que Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, le Bramante, Tartaglia, Alde Manuce, avaient marqué une ère nouvelle pour les arts, les sciences et les lettres. Une foule de princes illustres, tels que Cosme de Médicis, Louis XII, François Ier, Charles-Quint, Léon X, Soliman-le-Magnifique, la grande Élisabeth d'Angleterre, avaient rempli l'univers de leur sagesse ou de leurs exploits; et il ne restait plus aux nations européennes, des mœurs et du caractère de leurs sauvages ancêtres, que le courage militaire et l'amour de la liberté, naturels aux races généreuses.

LES ÉTATS DU NORD.

Si vous avez sous les yeux, mes jeunes amis, une carte géographique de l'Europe actuelle, remarquez, je vous prie, au nord de cette belle partie du monde, les immenses contrées d'où sont sortis autrefois la plupart des peuples barbares qui renversèrent l'empire d'occident, et fondèrent successivement presque tous les royaumes que nous voyons aujourd'hui.

Parmi ces contrées, mes enfans, les unes, situées entre la mer du Nord et la mer Baltique, furent le berceau de ces nations innombrables qui, à cette époque, sous le nom de Goths et de Gépides, se précipitèrent, comme des torrens, vers les climats plus doux de la Grèce et de l'Italie; les autres, au contraire, qui s'étendent au-delà du Danube et bordent au nord les rivages de la mer Noire et de la mer Caspienne, furent parcourues en tout sens, pendant un grand nombre de siècles, par cette multitude de tribus diverses, que les anciens confondaient sous la dénomination commune de Scythes, peuples sans cesse errans dans de vastes solitudes, où vous vous

souvenez sans doute d'avoir lu quelque part que Darius, fils d'Hystaspes, dut renoncer à les poursuivre.

Or, en vous racontant il n'y a pas long-temps l'histoire du moyen âge, je vous ai fait observer que le puissant Charlemagne, par ses victoires sur les Barbares qui menaçaient la Germanie, força ces peuples envahisseurs à mettre un terme à leurs courses vagabondes, et à s'arrêter enfin de l'autre côté de l'Elbe, ce grand fleuve du pays des Saxons, au-delà duquel s'élevèrent, avec le temps, des états considérables. Telle fut, quelques siècles plus tard, la province marécageuse où se fixèrent, entre l'Elbe et la Vistule, les Borusses ou Prussiens, nation sauvage et idolâtre, qui furent les aïeux de l'un de nos principaux peuples modernes. Telle fut encore, sur les bords de la Vistule, cette autre contrée où se répandit cette race nombreuse d'hommes à cheveux blonds, qui, sous le nom de Slave ou d'Esclavons, s'étendirent progressivement depuis l'embouchure de ce fleuve dans la Baltique, jusque sur les bords du golfe Adriatique.

A une époque antérieure, mes jeunes amis, d'autres Barbares, appelés Roxolans ou Ruthènes, donnèrent le nom de Russie, à ce vaste territoire qui, appartenant en même temps à l'Europe et à l'Asie, se trouve à la fois baigné par les flots de quatre mers différentes, la mer Glaciale, la Baltique, le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Des

fleuves rapides et profonds la traversent dans tous les sens; des plaines immenses sans culture, appelées Steppes, rendent son aspect grave et solennel, et ses antiques forêts de sapins étalent aux yeux leur verdure noirâtre, que ne peuvent flétrir, ni les courtes ardeurs d'un été brûlant de quelques semaines, ni les frimas d'un hiver long et rigoureux. Aux Slaves de la Vistule fut donné le nom de Polaques ou de Polonais, et à leur pays, ancienne patrie des Sarmates, des Vandales et des Lombards, celui de Pologne : les Slaves des régions orientales reçurent le nom de Russes, et cette différence de dénomination ne fut pas la seule qui distingua ces deux peuples, dont le temps n'a fait que rendre la diversité plus sensible, comme vous le verrez par la suite de cette histoire.

Mais entre la mer du Nord et la Baltique, ces froides contrées que les Romains avaient appelées « la fabrique du genre humain, » à cause de la multitude de Barbares qu'elles avaient vomie sur l'occident, divers états s'étaient élevés, et commençaient à se faire connaître des autres nations de l'Europe. Auprès de l'embouchure de l'Elbe, s'étend une large presqu'île, qui, jointe à un groupe d'îles plus ou moins considérables, forme le royaume de Danemarck d'où sortirent, au moyen âge, ces nuées de pirates Danois et Normands, qui envahirent l'Angleterre et une partie de l'ancienne Neustrie gauloise. Placé à l'entrée de

la Baltique, dont il semble le gardien contre les peuples du midi, le Danemarck a toujours été habité par une nation guerrière et maritime, qui, pendant long-temps, produisit les plus hardis navigateurs du monde entier. Un étroit bras de mer le sépare au nord d'une presqu'île beaucoup plus vaste qui, s'étendant jusqu'aux bords de la mer Glaciale, touche au climat rigoureux de la Laponie, triste et froide région sur laquelle règne chaque année une nuit de plusieurs mois. Cette presqu'île, mes enfans, renferme les deux royaumes de Norwége et de Suède, antique berceau des races Gothiques et Scandinaves, et c'est là que l'on retrouve encore des monumens remarquables de la religion d'Odin, et un grand nombre de ces Runes magiques, dont je vous ai parlé dans la mythologie de ces peuples sauvages.

Cependant ces contrées, qui étaient demeurées si long-temps inconnues aux peuples méridionaux, cessèrent enfin d'être le refuge de l'ignorance et de la barbarie; et les Goths, après avoir dévasté pendant plusieurs siècles la Germanie, la Grèce et l'Italie, en rapportèrent les germes d'une civilisation nouvelle, qu'il appartenait à la religion chrétienne de faire éclore et de développer; mais vous ne savez peut-être pas encore, mes enfans, ce que veut dire ce mot de « civilisation, » et je vais tacher de vous expliquer ce que signifie cette expression, que vous trouverez souvent employée dans des livres plus savans que celui-ci.

Dans les différentes histoires que vous avez étudiées jusqu'à ce jour, je crois vous avoir fait comprendre suffisamment quels étaient les mœurs et le caractère des peuples que l'on nommait barbares, et aucun de vous n'ignore sans doute à présent que cette dénomination désignait ces nations féroces et presque stupides qui, vivant en peuplades ou en tribus vagabondes et voyageuses, sans religion, sans villes, sans autre frein que leur propre volonté, se livraient aux actions les plus cruelles, confondaient la violence et le pillage avec la liberté, et portaient jusqu'à la démence l'ivrognerie, la vengeance, la colère, la rapacité et toutes les passions brutales et dégoûtantes qui font descendre l'homme au-dessous des animaux même, à qui la Providence n'a pas donné, comme à nous, l'inappréciable bienfait de la raison.

Mais à ce misérable état de barbarie, mes bons amis, si vous comparez celui de ces nations polies, instruites, dociles aux lois que quelques hommes éclairés ont établies pour l'avantage de tous; chez lesquelles il est honteux d'être gourmand, d'être menteur, d'être paresseux, de s'abandonner à la colère ou à la jalousie ; si vous opposez à la religion stupide des sauvages, le culte de ces peuples qui honorent Dieu comme le souverain maître de l'univers, et qui lui élèvent des temples au milieu de leurs villes, afin que chacun sache que c'est un lieu consacré au Créateur de toutes choses; oh! mes enfans, ces peuples là

ne ressemblent plus en rien aux Barbares dont je vous parlais tout à l'heure, et l'on dit alors qu'ils sont parvenus à la Civilisation, ou qu'ils sont Civilisés. Chez une nation civilisée, il n'est plus permis à personne de rien faire qui puisse être nuisible à son prochain, et si tous les hommes ne sont pas également bons, justes et charitables, tous n'en sont pas moins obligés de respecter l'ordre établi, et de s'y soumettre.

A présent j'en suis certain, mes jeunes amis, si je vous demandais laquelle de ces deux espèces d'hommes appartenaient les Scythes, les Huns, les Vandales, les Tartares, les Lombards, les Hongrois qui ravagèrent le monde à diverses époques, chacun de vous s'empresserait de me répondre que tous ces peuples étaient des Barbares ; tandis qu'au contraire si je vous nommais les Israélites, les Égyptiens, les Athéniens, les Grecs de Constantinople, les Maures d'Andalousie, les Italiens de Rome, de Venise et de Florence, vous me diriez tous, d'une commune voix, que ces nations avaient atteint un haut degré de civilisation, puisque c'est parmi elles que se sont formés les premiers élémens des arts et des lumières qui nous éclairent aujourd'hui.

L'UNION DE CALMAR.

Depuis l'an 1346 jusqu'à l'an 1397.

Quand je vous ai raconté dans un autre livre, mes jeunes amis, l'histoire de Knut-le-Danois, qui soumit l'Angleterre à la domination des hommes du nord, je vous ai dit que ce prince embrassa la religion chrétienne, et qu'il fit même un pélerinage à Rome, pour visiter les tombeaux des apôtres saint Pierre et saint Paul, et recevoir la bénédiction du pape.

Depuis cette époque, les nations Scandinaves avaient vu plusieurs moines allemands et saxons venir parmi elles prêcher l'Evangile, et presque tous les habitans de ces contrées sauvages s'étaient soumis à recevoir le baptême; ce n'est pas, mes bons amis, que ces peuples rudes et ignorans comprissent dès lors toute la pureté de notre sainte religion, et qu'ils renonçassent aussitôt à leurs mœurs grossières; mais devenus chrétiens, ils cessèrent de se regarder comme les ennemis des autres hommes, et quoiqu'ils conservassent encore l'humeur belliqueuse et le caractère aventureux de leurs ancêtres les Normands, ils com-

mencèrent à apprécier les bienfaits d'une existence plus douce.

Pendant plusieurs siècles, les princes auxquels les peuples du nord obéissaient ne furent que de simples chefs de guerre qu'ils choisissaient pour leurs expéditions lointaines, comme ces farouches rois de mer, dont il est tant question dans l'histoire d'Angleterre. La plupart de ces princes même, dont la mémoire s'était perpétuée par de vieux récits ou des chansons sauvages que les grands-pères répétaient à leurs petits-enfans, étaient à leurs yeux des enchanteurs ou des magiciens, et ce fut pour cela qu'ils regardèrent long-temgs Odin, l'un de leurs plus anciens rois, comme le père et le chef de leurs dieux.

Mais si les habitans du Danemarck et de la Suède oublièrent par degrés les mœurs grossières et le caractère féroce qui les avaient rendus si redoutables aux autres nations de l'Europe, il ne faut pas croire pour cela qu'il renonçassent entièrement à leurs anciens usages. A peine sortis de la barbarie dans laquelle ils étaient demeurés plongés pendant tant de siècles, ils continuèrent à choisir leurs rois parmi les seigneurs qui leur paraissaient les plus propres à les gouverner avec gloire, et les trois royaumes du nord restèrent électifs, c'est-à-dire qu'après la mort de chaque monarque, les principaux seigneurs et les évêques de ces divers états se rassemblaient pour désigner celui qui devait monter sur le trône à sa place.

Or, il arriva qu'un roi de Danemarck, nommé Waldemar, qui passait pour l'un des descendans d'Odin, après avoir régné glorieusement sur ce royaume, et étendu sa domination sur plusieurs des provinces Slaves qui bordent la mer Baltique, mourut en ne laissant qu'une fille, nommée Marguerite, qu'il avait mariée à un roi de Norwége, appelé Haquin. Mais à quelque temps de là le roi Haquin étant aussi venu à mourir, la reine Marguerite, qui était une femme d'un grand caractère et d'une ambition plus grande encore, conçut la pensée de réunir sur sa propre tête les trois couronnes de Danemarck, de Norwége et de Suède, afin de ne former qu'un seul royaume de ces trois états.

A cette époque, mes jeunes amis, le royaume de Suède présentait à peu près le même aspect que les autres pays de l'Europe, pendant la plus grande partie du moyen âge. On y voyait un grand nombre de ces sombres châteaux forts dont la féodalité avait autrefois hérissé la France, l'Angleterre et l'Allemagne, et où vivaient, entourés de leurs vassaux armés, des seigneurs rudes et bataillleurs. Quelques villes seulement s'élevaient dans ce royaume, et Stockholm elle-même, qui en était la capitale, n'avait que peu d'importance. Aussi la plus grande partie du peuple appartenait-elle à la classe des paysans qui, répandus dans les campagnes, formaient une nation bien plus sauvage que les bourgeois des villes.

Habituellement vêtus de peaux de bêtes sauvages dont les forêts du nord étaient peuplées, les paysans suédois se livraient avec ardeur aux fatigues de la chasse, qui les rendaient de bonne heure robustes et courageux, et dont ils tiraient un bénéfice considérable, en vendant les fourrures des bêtes qu'ils avaient tuées aux marchands des villes Anséatiques, qui les répandaient ensuite dans toute l'Europe.

Mais parmi les seigneurs suédois, ceux qui surpassaient tous les autres par leurs richesses et leur puissance, c'étaient les évêques, qui possédaient à eux seuls les principales villes et les campagnes les plus fertiles. Ces évêques n'étaient qu'au nombre de six, et ils avaient pour chef ou pour primat l'archevêque d'Upsal, l'une des plus anciennes villes du nord, où s'élevait autrefois un temple fameux bâti en l'honneur des trois grandes divinités Scandinaves, ainsi que je vous l'ai raconté dans la mythologie.

Dans le temps que Marguerite de Waldemar était reine de Danemarck et de Norwége, le trône de Suède était occupé par un prince allemand nommé Albert de Mecklembourg, que les seigneurs et les évêques suédois avaient choisi pour roi à cause de ses belles qualités. Mais comme il arrive trop souvent, mes bons amis, cette élévation devint funeste au roi Albert; car à peine se vit-il maître de cette couronne, qu'oubliant ce qu'il devait à l'affection de ses peuples, il s'empara des princi-

pales forteresses du pays, fit entrer des soldats étrangers dans la plupart des villes et traita ensuite les Suédois de toute condition avec tant de hauteur et de dureté, que ceux-ci, résolus de renverser ce monarque, qui les avait trompés, implorèrent le secours de Marguerite de Waldemar, et lui offrirent la couronne de Suède, si elle voulait les délivrer d'un si méchant homme.

Maintenant il faut que je vous dise, mes jeunes amis, que, depuis les plus anciens temps, les Danois et les Suédois étaient ennemis les uns des autres, et que bien souvent des guerres sanglantes avaient éclaté entre ces deux nations. Mais Marguerite, qui se flattait d'effacer cette vieille haine en réunissant les deux peuples sous sa puissance, accepta avec joie la proposition des seigneurs et des évêques de Suède, qui aussitôt, prenant les armes, déclarèrent au roi Albert qu'ils ne voulaient plus lui obéir, et qu'ils avaient choisi la reine de Danemarck pour les gouverner.

Je vous laisse à penser quelle fut l'indignation d'Albert de Mecklembourg en apprenant cette nouvelle; dans sa colère, il se mit à la tête d'une armée allemande, et voulut du moins disputer avec courage un trône que ses fautes lui faisaient perdre; mais une seule bataille suffit pour ruiner toutes ses espérances, car ses troupes ayant été défaites auprès d'une ville de Suède nommée Falkioping, il tomba lui-même entre les mains des vainqueurs avec son fils et ses principaux officiers

et se vit contraint, pour racheter sa liberté et peut-être sa vie, de renoncer pour jamais à la couronne de Suède.

Par cet événement, mes enfans, Marguerite de Waldemar se trouva à la fois souveraine des trois états de Danemarck, de Suède et de Norwége ; et comme, dans ce rang suprême, elle s'illustra par une multitude de travaux utiles, qui arrachèrent entièrement ses peuples à la barbarie dans laquelle ils avaient vécu jusqu'alors, elle fut surnommée la Sémiramis du Nord, en souvenir de cette puissante reine de Babylone avec qui, d'ailleurs, elle avait plus d'un trait de ressemblance par son ambition et ses grandes qualités.

Cependant Marguerite, parvenue à un si haut degré de gloire, pensait souvent avec douleur que cette puissance qu'elle venait de fonder serait sans doute dissoute après elle, parce qu'elle n'avait point de fils qui pût un jour hériter de ses trois couronnes; mais comme cette princesse orgueilleuse et jalouse du pouvoir suprême craignait de voir celui qu'elle désignerait pour son successeur jouir, de son vivant, d'une partie des honneurs de la souveraineté, elle résolut de choisir pour son héritier un de ses petits-neveux, qui n'était encore qu'un enfant, et portait le titre de duc de Poméranie, l'une des provinces allemandes situées sur la mer Baltique, entre l'embouchure de l'Elbe et celle de la Vistule. De plus, pour rendre ce choix agréable aux Suédois, elle

changea le nom de ce jeune prince, qui jusqu'alors s'était appelé Henri, en celui d'Éric que plusieurs anciens rois de Suède avaient porté autrefois.

Lorsque cette femme habile eut ainsi préparé les esprits à l'accomplissement de ses desseins, elle convoqua dans une ville de Suède nommée Calmar les seigneurs, les évêques et les principaux habitans de ses trois royaumes, et leur présentant le jeune duc de Poméranie comme son héritier, elle les pria avec tant de grâce et d'éloquence de le reconnaître pour leur souverain lorsqu'elle aurait cessé de vivre, que tous les assistans, touchés des prières d'une reine qu'ils étaient accoutumés à respecter, accueillirent avec joie sa proposition. En même temps, Marguerite leur proposa de jurer que désormais les trois états du nord obéiraient au même souverain, sous la condition que ce prince, quel qu'il fût, habiterait chaque année, pendant le même espace de temps, chacun de ces royaumes, et ne ferait jamais entrer dans l'un les troupes et les magistrats de l'autre : à cette condition, qui fut acceptée par toute l'assemblée, les trois peuples s'engagèrent par serment à vivre sous la domination du même roi, et l'ambitieuse Marguerite eut la gloire de réunir sous son sceptre trois nations qui jusqu'alors avaient toujours été divisées ou rivales.

Cette loi célèbre que les peuples Scandinaves reçurent alors avec reconnaissance, et à laquelle

on donne le nom d'Union de Calmar, mes jeunes amis, est un événement trop remarquable pour que je ne vous engage point à en garder le souvenir; mais vous verrez bientôt que cette union, qui semblait devoir assurer la paix et la sécurité des nations du nord, devint au contraire, pour cette partie de l'Europe, la source d'une infinité de troubles et de guerres sanglantes, plus déplorables cent fois que les malheurs qu'ils s'étaient flattés d'éviter en se soumettant aux volontés de la puissante Marguerite.

LES MINES DE SUÈDE.

Depuis l'an 1397 jusqu'à l'an 1520.

Il y avait déjà bien des années, mes jeunes amis, que les peuples du nord s'étaient soumis à l'union de Calmar, et la reine Marguerite avait cessé de vivre, laissant sa triple couronne à son neveu Éric le Poméranien, lorsque ce prince, qui était d'un caractère hautain et orgueilleux, au lieu de traiter les Suédois comme des sujets soumis, affecta au contraire de faire peser sur eux une domination rigoureuse et sévère, comme s'ils eussent été des peuples vaincus. Au mépris des conditions du traité de Calmar, il fit entrer des soldats allemands en Suède, donna à des seigneurs danois les plus hautes dignités de ce royaume, et excita ainsi parmi les Suédois un si vif mécontentement, que ceux-ci regrettant, mais trop tard, le serment qu'ils avaient fait d'obéir au roi de Danemarck, résolurent de s'affranchir d'un joug qui désormais leur semblait insupportable.

A cet effet, les principaux des trois classes des seigneurs, des bourgeois et des paysans, s'étant

réunis pour élire un prince de leur nation, firent choix d'un noble Suédois nommé Charles Canutson, qu'ils proclamèrent roi de Suède, en le chargeant de chasser les Danois du royaume. Ce prince, qui était doué de grandes qualités, secondé par la confiance de son peuple, accomplit cette tâche difficile, et délivra la Suède du joug étranger; mais pour prix de ses travaux, il eut la douleur d'être trahi par la plupart de ceux qu'il croyait ses amis, devenus jaloux de son élévation, et sa vie entière s'écoula dans des guerres interminables. Parvenu à une vieillesse avancée, et se sentant près de mourir, Charles Canutson désigna pour son successeur un de ses neveux nommé Sténon, qui avait aussi un grand courage et une véritable habileté; mais comme il savait que beaucoup de Suédois voyaient avec peine qu'un de leurs égaux eût pris le titre de roi, le vieux monarque lui conseilla de se contenter de celui d'administrateur du royaume, pour désarmer leur jalousie; et, en effet, tant qu'il vécut, Sténon régna sous ce nom d'administrateur, que deux princes de sa famille portèrent successivement après lui pendant plus de cinquante ans.

Cependant, mes bons amis, les rois de Danemarck qui se succédaient dans le même espace de temps ne pouvaient oublier que l'union de Calmar avait autrefois soumis les trois royaumes du nord à la puissance danoise, et l'un d'eux, nommé Christiern d'Oldenbourg, conçut le désir de

replacer la Suède sous sa domination, et de saisir la première occasion qui s'offrirait pour l'accomplissement de ce dessein.

Dans ce temps-là, précisément, la Suède était troublée par la haine mortelle qui régnait entre l'administrateur Sténon II et l'archevêque d'Upsal, nommé Gustave Troll, qui, en sa qualité de primat de Suède, prétendait que c'était à lui qu'appartenait de gouverner ce royaume. Ce dernier, qui était un homme ambitieux et intraitable, dans le but d'abattre son ennemi, appela secrètement les Danois en Suède, et, à la faveur de la désunion de ces hommes puissans, Christiern eut la satisfaction de faire passer dans ce royaume une armée qui mit en fuite les soldats de l'administrateur, et s'empara en peu de mois de Stockholm, d'Upsal et de la plupart des provinces suédoises. Sténon lui-même, après avoir vaillamment combattu les ennemis, périt dans un combat, ne voulant pas survivre au malheur de sa patrie, et le royaume de Suède tout entier retomba sous la domination danoise.

Dans presque toutes les histoires que je vous ai racontées jusqu'à présent, mes enfans, je vous ai parlé de plusieurs princes qui, par leurs vices et leurs cruautés, ont mérité l'exécration des hommes de leur temps, et que la postérité même, c'est-à-dire ceux qui ont vécu après eux, a flétris par des surnoms odieux ; mais aucun, selon moi, ne mérita autant cette juste infamie que Chris-

tiern d'Oldenbourg, que ses honteux défauts et sa férocité ont fait surnommer le Néron du nord. Dans un repas auquel il avait invité à Stockholm les principaux seigneurs, les évêques et les Suédois le plus honorables du royaume, il fit saisir par ses soldats quatre-vingts de ces nobles personnages, que le vindicatif Troll lui désigna comme ses ennemis; et les livrant à l'instant même à des bourreaux, il leur fit trancher la tête en sa présence, sans que ni les larmes ni les prières des femmes et des enfans de ces infortunés pussent l'attendrir. Cet événement épouvantable répandit sur toute la Suède une si grande terreur, que personne, depuis ce moment, n'osa plus opposer la moindre résistance aux violences des Danois, qui s'abandonnant alors à toute la haine qu'ils portaient à leurs ennemis sans défense, ne cessèrent plus de les accabler d'outrages et de mauvais traitemens de toute espèce.

Parmi les victimes du massacre de Stockholm, mes jeunes amis, se trouvait un vieux seigneur nommé Éric Wasa, qui passait pour l'un des descendans des anciens rois de Suède, et dont la mort cruelle excita les regrets de toute sa nation; mais ce vieillard infortuné laissait un fils nommé Gustave, qui était jeune, vaillant, et orné de toutes sortes de belles qualités.

Or Gustave Wasa, qui avait combattu jusqu'au dernier moment contre les Danois avec le valeureux Sténon, ayant été attiré dans une ambuscade

par le lâche Christiern, sous prétexte d'une conférence pour rétablir la paix entre les deux nations, avait été chargé de chaînes par cet homme sans foi, et jeté dans un vaisseau qui l'avait conduit en Danemarck : là, le farouche monarque le fit plonger dans un cachot où il demeura plusieurs mois jusqu'à ce qu'enfin un seigneur danois touché de sa jeunesse et de sa misère, obtint, à force de prières, que le tyran lui permît de garder le jeune prisonnier dans son château, à condition pourtant que si celui-ci lui échappait, son geôlier lui même paierait à l'avare monarque une grosse somme d'argent pour sa rançon.

Cependant Gustave, à qui son gardien avait fait promettre de ne jamais sortir du château sans sa permission, supportait avec impatience l'étroite captivité dans laquelle il était retenu, et gémissait chaque jour de ne pouvoir courir à la défense de sa patrie: aussi dès qu'il apprit la mort cruelle de son vieux père, et le meurtre de tant d'illustres citoyens, la vie inactive qu'il menait lui devint odieuse, et étant parvenu à se procurer un déguisement, il fut assez hardi pour repasser en Suède, persuadé qu'il n'aurait qu'à appeler les Suédois aux armes pour chasser les ennemis de sa patrie; mais lorsque, caché sous les habits d'un marin étranger, il fut débarqué en Suède, quelle fut à la fois sa douleur et son indignation, en voyant son malheureux pays en proie à la consternation, et aux barbaries de Christiern!

Dans toutes les provinces suédoises que Gustave parcourait, la terreur était si grande que deux personnes ne s'abordaient plus qu'en tremblant, de peur que quelque espion de Christiern n'entendît leurs plaintes, que le tyran punissait comme des crimes. Les plus nobles familles suédoises étaient détruites ou dispersées : chacun pleurait un père, un frère, un ami égorgé par les Danois, ou réduit à chercher dans les forêts un refuge contre la rage de ces hommes cruels ; ceux même dont les parens avaient péri n'osaient point en porter le deuil, et si quelqu'un d'eux paraissait en public avec un visage triste, c'en était assez pour s'attirer la colère du despote. Aussi tous ceux à qui Gustave s'adressa pour les associer à sa vengeance s'éloignèrent-ils de lui avec épouvante, et ses meilleurs amis eux-mêmes ne purent que le supplier de fuir ce pays désolé, où la vie d'aucun Suédois n'était plus en sûreté.

Pendant ce temps, mes amis, Christiern avait appris que son prisonnier lui était échappé ; et ne doutant pas qu'il ne cherchât à rentrer en Suède, parce qu'il connaissait son courage et sa résolution, il fit annoncer de tous côtés qu'une grande récompense serait donnée à celui qui livrerait Gustave, mort ou vif; heureusement pour cet intrépide jeune homme, que promptement informé du danger qui le menaçait, et résolu de sauver des jours qui pouvaient être utiles à sa patrie, il eut encore le temps de se soustraire à toutes les re-

cherches que les Danois dirigèrent contre lui; mais ce ne fut qu'à travers mille périls qu'il parvint à leur échapper.

Un jour entre autres que, poursuivi de près par des cavaliers qui avaient découvert sa retraite, le proscrit s'était réfugié dans un village occupé par les Danois, il fut réduit à se cacher sous une charrette chargée de paille, que conduisait un paysan, et traversa ainsi, sans être aperçu, toute l'armée des ennemis.

Une autre fois, pressé par la fatigue et la faim, il entra dans la maison d'un Suédois nommé Peterson, qu'il croyait son ami, parce qu'il avait combattu autrefois avec lui sous l'administrateur Sténon, et se faisant connaître à lui, il le supplia de lui accorder l'hospitalité pour une nuit seulement, afin qu'un peu de repos lui permît de continuer sa route. Tout autre que Peterson, mes enfans, aurait pris pitié de l'horrible détresse du fugitif; mais cet homme avait une ame basse et corrompue; il fut tenté apparemment par la récompense énorme que Christiern avait promise à celui qui livrerait Gustave : et pendant que celui-ci prenait quelque nourriture, le traître, sortant secrètement de sa maison, courut avertir une troupe de Danois qui se trouvaient à peu de distance que le proscrit était chez lui. C'en était fait de Gustave, mes bons amis, et l'avenir de la Suède périssait avec lui, si la femme du perfide Peterson, touchée de sa jeunesse et de ses malheurs, ne lui eût dé-

couvert à l'instant même les mauvais desseins de son mari, et lui donnant aussitôt le meilleur cheval de son écurie, ne l'eût supplié de prendre la fuite. Peterson, à son retour à la tête des Danois, se livra à une terrible colère en voyant que Gustave lui était échappé, mais comme le fugitif avait plusieurs heures d'avance, tous les efforts des Danois pour l'atteindre furent inutiles, et peu de jours après ils perdirent entièrement ses traces.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis que Gustave menait cette vie périlleuse et misérable ; malgré tous ses efforts, aucun Suédois n'avait consenti à se joindre à lui pour secouer la domination danoise, lorsque désespérant du succès de son entreprise, il conçut la pensée de se retirer dans la Dalécarlie, l'une des provinces les plus éloignées et les plus pauvres du royaume de Suède, où il espérait se soustraire plus aisément aux poursuites des ses ennemis.

A cette époque, mes enfans, les paysans dalécarliens, qui pour la plupart ne tiraient leur subsistance que du travail des mines de cuivre, qui sont fort abondantes dans cette partie de la Suède, formaient un peuple rude et farouche : les huttes basses et enfumées où ils vivaient avec leurs femmes et leur senfans semblaient plutôt des tanières d'animaux que des demeures humaines. Sous le climat le plus rigoureux du monde, où la terre est couverte d'une neige épaisse pendant plusieurs mois de l'année, cette population misérable était à peine

vêtue de quelques peaux de bêtes fauves, qui lui donnaient un aspect effrayant et sauvage.

Ce fut au milieu de cette nation grossière que Gustave résolut d'attendre un moment favorable pour affranchir sa patrie du joug affreux sous lequel elle gémissait; là, sans se faire connaître de personne, vêtu comme les plus pauvres Dalécarliens, il se livrait avec persévérance aux travaux pénibles des mines, seul moyen qui lui restât pour assurer son existence. A la vérité, les paysans qui l'entouraient voyaient avec surprise cet étranger dont les mains blanches ne paraissaient point accoutumées à manier la pioche et le pic (sortes d'instrumens de fer dont on fait usage pour creuser la terre et percer les rochers), s'associer à tout ce que leurs travaux avaient de plus pénible; sa force et son courage les frappaient malgré eux d'une secrète admiration; mais en le voyant humble et obscur comme eux, ils cessèrent bientôt de s'en occuper.

Un jour pourtant une femme chez laquelle Gustave demeurait, et qui l'avait regardé jusqu'alors comme un simple ouvrier, s'aperçut avec étonnement que, sous ses épais vêtemens de mineur, il portait une chemise fine et brodée. Cette découverte excita vivement la curiosité de cette commère, qui aussitôt, faisant part de sa découverte à cinq ou six de ses compagnes, répandit le bruit qu'un étranger de distinction se trouvait réfugié chez elle. Cette nouvelle, promptement répétée

de tous côtés, attira l'attention d'un seigneur du voisinage qui avait été autrefois à Stockholm, et qui ayant aperçu Gustave, le reconnut parfaitement pour un de ses anciens camarades d'école, malgré les misérables haillons qui le couvraient; mais comme ce seigneur était un homme discret et prudent, il feignit en public d'ignorer le nom du fugitif, et lui fit dire simplement de se rendre dans sa maison dès que la nuit serait venue.

Ce fut alors, mes jeunes amis, pour la première fois depuis son arrivée en Dalécarlie, que Gustave, se voyant auprès d'un ami qui le reçut à bras ouverts, lui découvrit le généreux dessein qu'il avait formé de soulever la Suède contre l'odieux Christiern. En vain son hôte voulut le détourner de cette entreprise en lui représentant la témérité d'un pareil projet et le nombre des ennemis qu'il aurait à combattre; Gustave fut inébranlable, parce qu'il avait résolu de sacrifier sa vie au salut de la Suède, et comme il s'aperçut que son nouveau confident se souciait peu de prendre part à ce dessein périlleux, il lui demanda le secret sur ses projets, et le pria de lui indiquer une maison où il pût attendre sans danger le moment de les accomplir. Le timide Dalécarlien, trop heureux d'éloigner à ce prix cet hôte téméraire et dangereux, l'envoya aussitôt chez un pauvre curé du voisinage, qui en effet accueillit Gustave avec enthousiasme, et lui fit connaître les moyens qu'il pourrait employer pour décider les Dalécar-

liens à prendre les armes contre les oppresseurs de la Suède; en attendant le moment favorable, ce brave homme offrit à Gustave, pour demeure, sa propre maison, que celui-ci accepta avec reconnaissance, se promettant bien de ne jamais oublier un pareil service.

A quelque temps de là, il y avait dans un bourg nommé Mora, voisin du village qu'habitait le bon curé, une fête publique où descendaient chaque année un grand nombre de paysans de toutes les montagnes de la Dalécarlie. Ce fut dans ce lieu que Gustave résolut de se rendre pour soulever ce peuple farouche contre la tyrannie danoise, persuadé, avec raison, qu'il lui suffirait de parler à ces hommes simples, mais courageux, le langage de la vérité et de la patrie pour les décider à courir aux armes.

En effet, profitant de cette grande réunion (car c'est surtout lorsqu'ils sont rassemblés que les hommes sont faciles à émouvoir), le noble Gustave, vêtu d'habits de deuil, se présenta au milieu de la foule avec un air de fierté et de résolution qui bientôt attira sur lui toute l'attention des paysans; sachant bien que ce n'était point par de longs discours qu'il pouvait ébranler une si nombreuse assemblée, il leur rappela en peu de mots tous les malheurs que les Danois avaient causés à la Suède; il leur représenta l'horrible massacre de Stockholm, où avaient péri les plus nobles Suédois, et finit par les engager à se joindre

à lui pour exterminer ces odieux étrangers, s'ils ne voulaient eux-mêmes être exterminés par eux.

Ce discours, prononcé avec cette véhémence qu'inspire le vrai courage, fut écouté avec attention par l'assemblée ; mais quoique les traits remarquables de Gustave, ses paroles et sa résolution, eussent touché la plupart des assistans, aucun cri ne s'élevait encore au milieu de cette foule tumultueuse en faveur du proscrit, et chacun semblait incertain sur le parti qu'il devait prendre, lorsque tout à coup un vent froid qui venait du côté du nord ayant commencé à souffler, un des plus vieux paysans s'écria que Dieu lui-même approuvait les desseins de Wasa, parce que le vent du nord est toujours d'un heureux présage ; la remarque de ce vieillard fit plus d'effet sur ces hommes simples que tout ce qu'on aurait pu leur dire en ce moment ; car aussitôt, témoignant leurs sentimens par des cris de fureur, ils coururent aux armes, et supplièrent Gustave de les conduire à l'instant même contre les Danois.

Ce fut ainsi, mes enfans, que, par son courage et sa persévérance, un seul homme parvint à réunir une armée assez nombreuse et assez vaillante pour tenter le sort des batailles contre les troupes aguerries et formidables du roi de Danemarck, et préparer ainsi l'affranchissement de sa patrie qu'aucun Suédois n'osait plus espérer.

GUSTAVE WASA, ROI DE SUÈDE.

Depuis l'an 1520 jusqu'à l'an 1560.

Je ne saurais vous dire, mes jeunes amis, quelle fut l'indignation du farouche Christiern lorsqu'il apprit dans son royaume de Danemarck, où il était retourné, que le proscrit Gustave Wasa se trouvait à la tête d'un armée suédoise peu considérable à la vérité, mais redoutable par le courage des soldats qui la composaient. Plein de colère, il fit saisir par des bourreaux la mère et la sœur de ce noble jeune homme, que depuis plusieurs mois il retenait dans une étroite captivité, et les faisant coudre toutes vivantes dans des sacs, il ordonna qu'on jetât à la mer ces deux dames innocentes. Cet ordre cruel fut aussitôt exécuté; mais ce double meurtre ne fit qu'exciter davantage le ressentiment de Gustave, à qui cette funeste nouvelle parvint bientôt, et qui, dans sa douleur, ordonna que tous les Danois qui tomberaient entre les mains de ses soldats fussent impitoyablement égorgés. Ainsi cette guerre cruelle entre les deux nations devenait chaque jour plus sanglante,

et semblait ne pouvoir plus se terminer que par la ruine totale de l'une ou de l'autre.

Cependant Gustave, après avoir mis en fuite les premiers Danois qui s'étaient opposés à la marche de sa petite armée, était descendu des rochers de la Dalécarlie, et suivi de ses intrépides montagnards, il s'avançait à travers les provinces suédoises, où il était accueilli comme un sauveur. Chaque jour une foule de Suédois qui jusqu'alors avaient cherché un refuge dans les montagnes et dans les bois, sortaient de leurs retraites pour se joindre à cette vaillante troupe, dont le nombre croissait ainsi de moment en moment. A l'approche de Gustave, les bourgeois des villes se soulevaient contre les Danois et les chassaient de leurs murailles; les paysans couraient aux armes, et de toutes parts les Danois se voyaient assaillis par des bandes armées qui les poursuivaient à toute outrance. En vain l'archevêque Troll, premier auteur des maux de sa patrie, essaya de défendre Upsal contre Gustave; les habitans eux-mêmes forcèrent ce méchant homme à sortir précipitamment de leur ville, dont ils ouvrirent les portes à leur libérateur. Bientôt Stockholm fut de toute la Suède la seule ville dont les Danois fussent encore maîtres, et Christiern avait ordonné qu'on la défendît jusqu'à la dernière extrémité; mais Wasa ayant obtenu des marchands des villes Hanséatiques de lui prêter quelques vaisseaux, pour empêcher aucun secours d'entrer par mer dans la

capitale assiégée, les chefs danois, réduits à l'alternative de mourir de faim ou d'être passés au fil de l'épée, livrèrent cette place à Gustave, qui en prit aussitôt possession.

Ce fut un beau spectacle pour la Suède, mes bons amis, que celui du magnanime Wasa, entrant au milieu des acclamations du peuple enivré de joie dans cette même ville de Stockholm où sa tête avait été mise à prix. L'un des premiers soins du vainqueur après avoir rendu grâce à Dieu dans l'église principale de cette capitale, du succès inespéré de ses armes, fut de faire donner une sépulture honorable aux restes des infortunés que l'odieux Christiern avait fait égorger ; il n'oublia pas non plus de récompenser ceux qui, dans sa mauvaise fortune, lui avaient fait quelque bien ; il envoya au seigneur danois qui, en le gardant dans son château, avait facilité son évasion, un présent considérable, pour le dédommager de la rançon que Christiern lui avait fait payer pour son prisonnier ; et ayant appris que le bon curé de Mora était mort depuis peu de temps, il fit placer une couronne de cuivre doré sur le clocher de son église, afin que tous ceux qui la verraient pussent attester la reconnaissance qu'il conservait à la mémoire de ce digne homme. Quant à l'infâme Peterson, dont la perfidie avait failli lui coûter la vie, il lui pardonna en faveur de sa femme, qui n'avait pas souffert que la trahison de son mari s'accomplît.

Cependant les Suédois voyaient avec admiration cet homme qui venait d'arracher sa patrie à la domination étrangère, recevoir avec une noble simplicité les louanges dues à ses vertus et à ses services. Quoique une assemblée convoquée pour mettre ordre aux affaires du royaume ne lui eût décerné d'abord que la dignité d'administrateur, les seigneurs, les bourgeois et les paysans, d'une commune voix, le supplièrent de prendre le titre de Roi, en déclarant que l'union de Calmar avait été rompue par la barbarie de Christiern. Gustave se rendit alors aux prières de tout ce peuple, et peu de temps après, il fut proclamé roi de Suède et des Goths. Mais cette élévation subite, qu'il avait si bien méritée par ses glorieux travaux, n'éblouit pas un seul instant cet homme illustre, et il se montra aussi modeste sur le trône qu'il avait été grand dans l'infortune.

Quant au farouche Christiern, mes jeunes amis, que ses cruautés envers les Suédois avaient rendu odieux à ses propres sujets, devenu en quelque sorte furieux par les revers qu'il venait d'éprouver, il tourna toute sa rage contre son peuple lui-même, et donna bientôt tant d'exemples de férocité et d'extravagance que les Danois indignés le chassèrent du trône, où ils appelèrent un de ses cousins, nommé Frédéric d'Oldenbourg, qui fut le fondateur de la maison royale qui règne encore aujourd'hui sur le Danemarck. Ce fut même avec peine que Christiern, échappé au ressentiment

des Danois, parvint à trouver un refuge en Allemagne, où il mourut bientôt après chargé de la haine de deux peuples.

Cependant, après avoir délivré sa patrie du joug des Danois, Gustave était loin d'avoir atteint la tâche la plus difficile qu'il eût à remplir pour assurer la paix et le bonheur de ses sujets, et il lui restait à vaincre des ennemis plus redoutables peut-être que tous ceux qu'il avait combattus; car il se trouvait encore en Suède un grand nombre d'hommes de toute condition, qui regrettaient la domination étrangère, dont ils avaient profité pour satisfaire leur avarice et leur dureté envers le pauvre peuple. A la tête de ces mécontens, on remarquait quelques évêques, anciens amis de l'archevêque Troll, qui, tout réfugié qu'il était en Danemarck, les excitait encore, par des messages secrets, aux murmures et à la révolte; mais comme ils appartenaient à une classe respectable, Gustave craignait d'encourir le reproche d'impiété et de sacrilége en les punissant comme ils le méritaient.

Or le temps où les événemens que je viens de vous raconter se passaient en Suède était précisément l'époque où Martin Luther commençait à prêcher en Allemagne sa nouvelle religion, et parmi les officiers étrangers qui avaient aidé Gustave à chasser les Danois, plusieurs ardens luthériens, ayant fait connaître en Suède le protestantisme, trouvèrent bientôt dans ce royaume un assez grand

nombre de partisans à cette nouvelle doctrine. Le roi, entièrement occupé de son gouvernement, fit d'abord peu d'attention à cette religion inaccoutumée; mais lorsqu'il apprit que Luther avait prêché contre la puissance du pape et des évêques, il imagina que la réforme pourrait lui servir à abattre ses ennemis, et conçut la pensée d'embrasser lui-même le luthéranisme, comme l'avaient déja fait plusieurs princes d'Allemagne. En peu de temps, poursuivant ce dessein avec la persévérance qui lui était ordinaire dans toutes ses entreprises, il parvint à décider la plupart des Suédois à adopter la religion protestante, et, profitant de cette occasion pour châtier les évêques qu'il savait être secrètement attachés à ses ennemis, il les chassa de leurs siéges, et y fit asseoir des hommes dont le dévouement et la fidélité lui étaient assurés.

Depuis cette époque, mes enfans, la Suède, qui jusqu'alors avait à peine été connue des autres nations, commença à être comptée parmi les états protestans de l'Europe, et, comme vous le verrez par la suite, ce royaume, que le génie du grand Gustave venait de tirer à la fois de l'obscurité et de l'oppression, devint florissant au dedans et formidable au dehors.

Le reste du règne de Gustave Wasa, déjà signalé par tant d'événemens mémorables, fut rempli par les soins qu'il donna à la prospérité d'une monar chie dont il était en quelque sorte le fondateur.

Sous le règne de Gustave, les Suédois, jusqu'à ce moment presque barbares, commencèrent à goûter les bienfaits de la civilisation des peuples méridionaux; aucune partie du gouvernement d'un grand état ne fut négligée par lui; cette nation brave et généreuse, mais encore rude et ignorante, devint à la fois commerçante et industrieuse; par ses manières douces et affables, par la magnificence de ses vêtemens et l'appareil respectable dont il s'entoura, il décida les seigneurs suédois à imiter le costume et les mœurs polies des autres cours de l'Europe; il envoya plusieurs d'entre eux en France et en Angleterre pour s'instruire des usages de ces deux pays, et en moins de quarante ans la Suède ne fut plus reconnaissable.

Lorsqu'on lit de pareilles choses, mes jeunes amis, ne semble-t-il pas presque incroyable que la vie d'un seul homme, quelque longue qu'elle fût, ait pu suffire à tant de travaux? Eh bien! déjà âgé de plus de soixante-dix ans, Gustave trouvait encore la force nécessaire pour remplir glorieusement tous ses devoirs de roi; lorsque les jours ne suffisaient pas à la multitude de ses occupations, il n'hésitait point à y consacrer les nuits entières; parvenu à une extrême vieillesse, il supportait encore sans peine le poids de tant d'années et de travaux, lorsque sentant approcher le terme de sa vie, il se fit conduire devant l'assemblée des états de Suède, où, entouré de ses quatre

fils, qui tous étaient des jeunes gens robustes et vaillans, il conjura les assistans de conserver à ses enfans l'amour qu'ils lui portaient, désigna pour son successeur l'aîné de ses fils, qui se nommait Éric, et ne put retenir ses larmes en disant un dernier adieu à cette nation généreuse qu'il venait d'élever si haut, car il lui semblait que chaque Suédois était aussi de sa famille.

Quelques jours après cette scène touchante, qui navra de douleur tous ceux qui en furent témoins, le grand Gustave dont les forces déclinaient visiblement depuis plusieurs mois, mourut à Stockholm, après avoir éloigné ses fils de son lit de mort, de peur de se laisser attendrir par la vue de leurs regrets. On dit qu'à ce moment suprême, il continua de songer aux affaires de son royaume, et dicta même à ses secrétaires des ordres secrets qu'il voulait qu'on exécutât après lui. Peu d'instans après, il rendit le dernier soupir, et son corps fut transporté à Upsal, lieu de la sépulture des anciens rois de Suède, où il reçut les plus magnifiques funérailles qui aient jamais honoré la mémoire d'un monarque, car il ne se trouva pas dans tout le royaume un seul homme qui ne le pleurât comme un bienfaiteur et un père.

VENISE SAUVÉE.

L'an 1618.

Pendant que de nouveaux royaumes s'élevaient ainsi dans le nord de l'Europe, mes jeunes amis, l'Espagne, l'un des états qui avaient occupé avec le plus d'éclat la scène du monde pendant tout le seizième siècle, voyait s'effacer chaque jour les traces de la grandeur que le génie de Charles-Quint lui avait imprimée.

Depuis que ce monarque, fatigué du poids de tant de couronnes, avait abandonné le trône pour aller vivre et mourir à Saint-Just, l'empire d'Allemagne, comme je vous l'ai dit, s'était séparé de la monarchie castillane, et Philippe II, par sa cruauté envers les protestans, avait forcé les nouveaux états de Hollande à se détacher violemment des Pays-Bas qu'il avait reçus de ses ancêtres. En même temps l'Espagne, si florissante, si peuplée sous les Maures, voyait ses villes inhabitées et ses campagnes sans culture, tandis que l'espoir d'obtenir leur part des trésors du Mexique et du Pérou entraînait en Amérique une foule

d'Espagnols robustes et courageux, qui auraient pu faire la force et la prospérité de leur patrie. A la vérité, la plupart de ces malheureux, trompés par une espérance promptement déçue, allaient expirer sous ces climats lointains; mais comme il arrive le plus souvent, leur triste sort ne servait point d'avertissement à ceux que la même cupidité entraînait vers le même tombeau. Les riches galions même qui, chaque année, apportaient à Cadix les trésors entassés à Panama, n'amenaient plus l'opulence au sein de cette nation devenue indolente et ennemie du travail. Les longues guerres de Philippe II, sa désastreuse expédition de l'Armada, sa barbarie envers les Juifs et les Maures, avaient privé ce royaume d'une source de richesses bien plus réelle que les inépuisables mines de Potose elles-mêmes; car il faut penser, mes bons amis, que le travail et la persévérance sont pour les peuples, comme pour les individus, le seul bien dont ils ne puissent pas être privés.

Le fils de Philippe II, qui, en lui succédant, avait pris de nom de Philippe III, n'était point comme son père dévoré de cette ambition impatiente et farouche qui, jointe à la haine de ce prince contre la religion protestante, avait ensanglanté la plus grande partie de son règne. Philippe III au contraire était doux et timide, mais malheureusement aussi il était faible et indolent, et la faiblesse, ainsi que j'ai eu occasion de

vous le faire remarquer dans plusieurs histoires, est un grand défaut pour un roi, qui doit savoir se faire obéir et respecter des peuples qu'il gouverne ; aussi le petit fils de Charles-Quint au lieu de veiller lui-même au bien de ses états, chargea-t-il de ce soin un seigneur nommé Roxas de Sandoval, auquel il décerna le titre de duc de Lerme.

Le duc de Lerme, mes jeunes amis, était un homme habile et capable de diriger les affaires d'un grand état, mais il donna de mauvais conseils au jeune roi qui, pour suivre l'exemple de son père, ordonna à tous les Maures qui n'avaient point encore reçu le baptême de sortir avant six mois du royaume d'Espagne avec tout ce qu'ils possédaient, sous peine d'être livrés aux bourreaux de l'inquisition ; par cette nouvelle rigueur envers ces malheureux, l'Espagne se trouva encore privée d'une multitude de sujets utiles et laborieux qui, abandonnant en pleurant la belle Andalousie, se réfugièrent, les uns en Afrique pour y exercer en paix leur religion, les autres en France, où notre bon roi Henri IV, qui régnait alors, ordonna que ces pauvres gens fussent reçus avec charité, et que des vaisseaux fussent fournis à ceux qui voudraient se retirer dans d'autres pays. Beaucoup de ces fugitifs allèrent ainsi porter ailleurs cette merveilleuse industrie qui avait fait si long-temps la richesse et la prospérité des villes de Cordoue, de Séville et de Grenade, tandis que

Philippe III, craignant qu'il ne vînt un moment où la terre de son royaume demeurât stérile, faute de bras pour la cultiver, était obligé d'anoblir, c'est-à-dire de dispenser des charges qui pesaient sur le menu peuple, le petit nombre d'Espagnols qui voulaient bien encore se vouer à la culture des champs.

Mais dans le temps même que cette contrée, autrefois si florissante, se dépleuplait ainsi de jour en jour, il arriva un événement qui vous fera voir que la politique mystérieuse de Philippe II ne s'était point éteinte avec lui, et que si la puissance espagnole ne mettait plus sur pied des armées formidables, elle n'en était pas moins à redouter pour les nations de l'Europe. Outre ses immenses possessions d'Amérique, le roi d'Espagne régnait encore sur le Portugal, le royaume de Naples et le duché de Milan; mais non content de conserver ainsi une grande partie de l'Italie sous la domination castillane, le duc de Lerme voyait avec peine l'opulente Venise couvrir de ses flottes l'Adriatique et la Méditerranée, et rivaliser avec Cadix pour le commerce du monde entier.

Dès ce temps-là, mes enfans, c'était l'usage, ainsi que cela se fait encore aujourd'hui, que chaque puissance chrétienne entretînt auprès de celles avec qui elle était en paix un ambassadeur. Ces ambassadeurs sont ordinairement des personnages les plus considérables de chaque royaume; on leur rend tous les honneurs qui sont dus aux

souverains qu'ils représentent, et leur personne est inviolable et sacrée comme celles des hérauts et des féciaux chez les anciens peuples.

A cette époque, l'ambassadeur de Philippe III auprès du sénat de Venise se nommait le marquis de Bedmar; c'était un homme habile et spirituel autant que jamais courtisan ait pu l'être, qui, témoin de la prospérité dont jouissait cette république commerçante, conçut l'idée de la soumettre au roi d'Espagne, et d'accomplir ainsi, par une révolution subite, ce que, cent ans auparavant, tous les princes de l'Europe, ligués à Cambrai, avaient vainement essayé. Tout autre que Bedmar eût pensé que la guerre pouvait servir à ce but audacieux; mais Venise possédait alors un grand nombre de vaisseaux et une armée considérable, et ce fut par une politique tout-à-fait infernale que Bedmar résolut d'exécuter ce dessein, sans même que le roi d'Espagne parût en être informé, et en employant des moyens d'autant plus dangereux qu'ils étaient plus secrets.

Parmi les étrangers que le plaisir ou le commerce attirait toujours en grand nombre à Venise, se trouvait un vieux capitaine français qui passait pour un homme capable des desseins les plus hardis comme les plus aventureux; cet homme, appelé Renault, était extrêmement pauvre, et personne au monde ne savait par quel motif il avait quitté sa patrie pour venir habiter l'Italie; mais Bedmar, qui était doué d'une grande sagacité, ne

l'eut pas plus tôt aperçu, qu'il découvrit en lui que ce Français pourrait lui être utile, et de ce moment il employa toute sorte de moyens pour se l'attacher. Informé que Renault, qui vivait dans la retraite, regrettait amèrement de n'être pas né dans un rang où il aurait pu acquérir de la richesse et de la célébrité, il sut lui persuader qu'il dépendrait de lui d'atteindre l'une et l'autre, et le décida, par des promesses adroites, à former une conjuration pour renverser le sénat de Venise, et mettre cette république, son arsenal, ses vaisseaux et toutes les richesses qu'elle renfermait, au pouvoir des Espagnols.

Dans toutes les grandes villes, mes jeunes amis, il est ordinaire de rencontrer une foule de mauvais sujets qui, réduits à la misère par la débauche ou par le crime, sont prêts à tout oser pour causer du trouble, dans l'espoir que le désordre leur fournira quelque moyen de s'approprier les dépouilles de ceux que la fortune a favorisés de ses biens. Une pareille réunion est toujours dangereuse et nuisible ; mais aucune capitale n'offrit jamais une multitude aussi considérable d'hommes de cette espèce que la commerçante Venise, où affluaient de toutes parts des étrangers de toute condition, Espagnols, Flamands, Italiens, Allemands, Grecs, Anglais même, et jusqu'à des Turcs et des Orientaux. Il ne fut donc pas difficile au capitaine Renault de trouver un nombre suffisant de vauriens pour tramer la conjuration dont

Bedmar lui avait suggéré l'idée, et quoique le Français leur eût laissé ignorer par quels ordres il agissait, la plupart de ces aventuriers, avides de périls et de pillage n'avaient point hésité à se vouer corps et biens à ses instigations.

Cependant jamais entreprise criminelle n'avait été conçue avec tant de scélératesse et de témérité, car il ne s'agissait de rien moins que d'allumer un vaste incendie dans Venise, d'égorger les sénateurs et le conseil des Dix, et de mêler des flots de sang à ceux du golfe Adriatique, afin qu'à la faveur du trouble et des ténèbres d'une nuit obscure, des soldats espagnols, que l'ambassadeur devait introduire dans la ville sous divers déguisemens, s'emparassent du palais de Saint-Marc et de l'arsenal, tandis que d'autres conjurés, que Renault avait gagnés sur la flotte vénitienne, poignarderaient les chefs et forceraient les matelots à livrer les navires aux flammes.

Tout était préparé; la nuit même où ce complot devait éclater était fixée, et l'habile Renault avait préparé ses moyens d'exécution avec tant de mystère et d'adresse, que les inquisiteurs d'état eux-mêmes, ces terribles magistrats, si défians et si redoutables, n'en avaient aucun soupçon, lorsqu'une circonstance imprévue vint sauver Venise du plus grand danger dont elle eût jamais été menacée.

La veille du jour où la conjuration devait éclater, Renault, plus affermi que jamais dans sa ré-

solution par la sécurité qui semblait environner Venise, assembla dans une maison écartée les principaux chefs de cette fatale entreprise, pour assigner à chacun le poste qu'il devait occuper au moment décisif. L'un devait être chargé de forcer les portes du palais de Saint-Marc, et de distribuer des armes aux prisonniers que renfermaient les plombs et les cachots de cette sombre demeure; un autre avait pour mission d'allumer un immense incendie dans l'arsenal, afin de jeter l'épouvante dans la cité; plusieurs étaient chargés de surprendre, dans leurs palais, les sénateurs, le conseil des Dix et les inquisiteurs, et de massacrer les plus nobles patriciens avant même qu'ils apprissent par quelles mains ils périssaient. Quelques uns, se rendant dans les quartiers les plus populeux de cette grande ville, devaient exciter la populace au pillage, et augmenter le désordre par tous les moyens possibles. Chacun des conjurés semblait impatient de justifier, par son audace et sa scélératesse, la confiance de ses compagnons; mais avant de se séparer, Renault, pour les stimuler davantage, voulut encore leur présenter en peu de mots le tableau de cette grande ville livrée à l'incendie et au carnage, à la faveur duquel chacun pourrait se venger sans crainte de ses propres ennemis, s'approprier leurs dépouilles, et exterminer ces inflexibles magistrats qui depuis tant de siècles tenaient tous les sujets de Venise dans la crainte et la soumission. Ce discours tout atroce

qu'il était, fut applaudi avec fureur par ces forcenés qui n'y répondirent que par des cris de rage, trop fidèle présage de ce qu'on devait attendre de ces hommes impitoyables.

Mais parmi les conjurés, que Renault croyait tous également dévoués à ses projets, se trouvait un autre Français nommé Jaffier, qui n'avait pu se défendre d'une horreur involontaire, en entendant cet homme cruel calculer de sang-froid tant de meurtres et de désastres, et quoique ce Jaffier ne manquât ni de courage ni de férocité, il ne put se résoudre à laisser périr un si grand nombre de personnes innocentes, lorsque d'un seul mot il pouvait prévenir cette effroyable catastrophe. Depuis ce moment l'image terrible que Renault a présentée à ses complices ne sort plus de la pensée de Jaffier ; la nuit, ses songes ne lui représentent plus que des palais croulans, des femmes et des enfans massacrés, et tendant vers lui des mains suppliantes ; le jour, il lui semble que tous ceux qui l'entourent le reconnaissent pour un assassin : rien ne peut plus le distraire de cette idée qui l'obsède comme un remords, et accablé enfin d'une lutte si pénible contre lui-même, il prend la résolution d'aller déclarer au conseil des Dix, le danger qui va fondre sur Venise.

Cependant, en cédant ainsi au cri de sa conscience, que les plus grands scélérats eux-mêmes ne peuvent étouffer, Jaffier ne veut point que sa

trahison soit funeste à ses amis; avant de livrer son secret au conseil des Dix, il demande avec instance qu'on lui promette d'épargner la vie de vingt personnes qu'il désignera, quelque coupables qu'elles puissent être; les magistrats avertis lui promettent tout ce qu'il exige pour obtenir son secret; mais dès que le complot leur est révélé, ils font à l'instant même jeter Jaffier dans les fers, et envoient des gardes saisir Renault et ses principaux complices, avant qu'aucun indice puisse faire soupçonner qu'ils sont découverts.

Je vous laisse à penser, mes enfans, quels furent à la fois la surprise et l'indignation des conjurés, lorsqu'ils se virent ainsi trahis au moment même où ils se croyaient assurés du succès; quelques uns d'entre eux, cependant, avertis à temps, furent assez heureux pour s'échapper en se jetant dans des barques de pêcheurs, avec lesquelles ils quittèrent Venise à force de rames; mais Renault dédaigna de chercher son salut dans la fuite; il se vit perdu sans émotion, comme il avait conspiré sans crainte, et se livra lui-même aux soldats que les Dix avaient envoyés pour le prendre; en un même instant, par l'ordre de ces magistrats, tous les étrangers suspects qui se trouvaient cachés dans les différens quartiers de la ville furent désarmés et plongés dans des cachots séparés où ils n'attendirent point long-temps que leur sort fût décidé.

Dans tous les pays, mes jeunes amis, un complot si criminel encourrait certainement un châtiment sévère, mais la justice, pour frapper plus sûrement, serait plus lente à reconnaître les coupables ; à Venise, quelques heures suffirent pour qu'une peine terrible vînt les atteindre ; par ordre des Dix, les uns furent étranglés dans leurs cachots ; les autres jetés secrètement à la mer par la fatale gondole noire des inquisiteurs d'état ; Renault, comme le chef de ce complot qu'il n'avait pas tenu à lui d'accomplir, après avoir été soumis aux plus épouvantables tortures, sans qu'on pût lui arracher aucun indice contre ses complices, fut étranglé dans sa prison, et son corps, suspendu aux portes du palais de Saint-Marc, fut abandonné aux insultes de la populace.

Quant à Jaffier qui ne cessait de réclamer avec instance la vie de ses compagnons qu'on lui avait promise, le sénat ne tint aucun compte de ses plaintes, et lui offrit une somme d'argent, en récompense de sa trahison, pour aller vivre hors des terres de la république ; mais cet homme singulier refusa toute récompense qui lui eût semblé le prix du sang de ses amis, et lorsqu'on lui ouvrit les portes de sa prison, il alla retrouver quelques conjurés qui s'étaient retirés avec leurs armes à peu de distance de Venise, et périt en combattant à leur tête avec l'intrépidité du désespoir.

Peu de jours après ces événemens, Bedmar, principal auteur de ce complot qui venait d'être si funeste à tous ceux qu'il y avait entraînés, protégé par sa qualité d'ambassadeur castillan, se plaignit si hautement devant le sénat qu'on reprochât aux Espagnols d'avoir dirigé les fils de cette trame odieuse, que le doge de la république, pour lui donner satisfaction, défendit sous peine de la vie que personne accusât le roi d'Espagne d'une pareille infamie. Alors, feignant d'être satisfait de cette réparation, le rusé personnage quitta solennellement Venise où il savait bien que la vengeance des Dix finirait par l'atteindre tôt ou tard, et retourna auprès du roi son maître qui l'accueillit avec des égards proportionnés au zèle qu'il venait de montrer pour son service.

Ce fut ainsi, mes jeunes amis, que Venise échappa au plus grand danger qui l'eût menacée depuis la fameuse ligue de Cambrai; et cette opulente république se releva plus florissante que jamais jusqu'au temps où elle devait périr par les vices de son propre gouvernement, et la dépravation de ses citoyens, que leurs grandes richesses avaient rendus froids et insoucians pour la conservation de leur patrie.

LA DÉFÉNESTRATION DE PRAGUE.

Depuis l'an 1609 jusqu'à l'an 1618.

Depuis que l'audacieux Luther avait répandu en Allemagne sa réforme religieuse, mes bons amis, de nouveaux prédicateurs s'étaient élevés dans d'autres pays de l'Europe, et y avaient trouvé de nombreux auditeurs; mais le plus célèbre de ces réformateurs, fut un moine français nommé Calvin, qui, ayant embrassé le protestantisme, se retira dans une ville de Suisse appelée Genève, d'où il propagea bientôt dans tous les pays environnans sa nouvelle doctrine, à laquelle il donna le nom de Calvinisme. Beaucoup de réformés allemands abandonnèrent, pour la suivre, la religion de Luther lui-même, mais nulle part elle ne fit des progrès plus rapides qu'en France, où elle alluma bientôt ces terribles guerres de religion, que je vous ai racontées dans d'autres livres.

Mais si le protestantisme causait ainsi de violentes secousses dans tous les pays où il pénétrait, l'Allemagne, qui avait été le berceau de la re-

forme, voyait s'ouvrir devant elle une nouvelle carrière de troubles et de discordes, bien plus effrayante encore que les sanglantes querelles qui avaient suivi la ligue de Smalkalde.

A cette époque, le prince qui occupait le trône impérial se nommait Rodolphe II, et il était le petit-fis de Ferdinand Ier, frère de Charles-Quint, à qui ce grand monarque avait cédé l'empire, en renonçant au pouvoir suprême.

Ce Rodolphe, mes jeunes amis, n'était point un prince dépourvu de bonnes qualités et d'esprit, il avait même un si grand amour pour les sciences qu'il les préférait trop souvent aux soins de son gouvernement; mais de toutes les études sérieuses, auxquelles il était porté naturellement, aucune ne lui offrait autant d'attrait que l'Astrologie et l'Alchimie, ces deux prétendues sciences, dont l'une avait pour objet de lire dans les astres la destinée de chaque homme, et l'autre de faire de l'or en mêlant ensemble plusieurs métaux fondus. Malheureusement ce n'est point assez pour un roi d'être savant et studieux, et Rodolphe, dans le silence de son cabinet, oublia tellement les devoirs qu'il avait à remplir envers ses peuples, qu'il perdit entièrement l'affection de ses sujets, qui oublièrent aussi de leur côté l'obéissance qu'ils lui devaient.

Mais tandis que l'empereur cherchait ainsi à lire au ciel les destinées de son règne, ou que, pâlissant sur les fourneaux de son laboratoire, il

se flattait de changer en or pur tout le cuivre et le plomb de ses palais, l'empire était menacé d'une longue suite de désastres et de guerres opiniâtres, que la fausse science de Rodolphe n'avait su ni prévoir, ni empêcher.

Or il faut que vous sachiez, mes bons amis, que Rodolphe avait un frère nommé l'Archiduc Mathias, qui était d'un caractère ambitieux et turbulent, et qui, voyant l'empereur entièrement livré à ses études favorites, s'enfermer jour et nuit dans l'appartement le plus retiré de son palais, conçut l'idée de s'approprier la couronne de Hongrie, et bientôt après celle de Bohême, que l'insouciant monarque lui abandonna presque sans résistance; mais cette faiblesse de Rodolphe ne fit qu'enhardir Mathias dans sa révolte, et bientôt, la plupart des princes allemands eux-mêmes, embrassant le parti de l'archiduc rebelle contre son frère, forcèrent l'empereur à lui céder la plus grande partie de ses états. Le malheureux Rodolphe, tombé ainsi dans le mépris de ses sujets, et trahi par ceux même qu'il avait crus ses meilleurs amis, se vit alors contraint de livrer à son adversaire la ville de Vienne elle-même, capitale de son empire, mais on dit qu'au moment où il signa l'acte par lequel il renonçait ainsi à la puissance qu'il tenait de ses pères, il foula aux pieds son chapeau qu'il avait jeté par terre, et déchira avec ses dents la plume dont il s'était servi pour souscrire à sa propre humiliation. Peu de mois

après cet événement, ce prince infortuné mourut accablé de douleur et de regrets, ne laissant point après lui de fils auquel il pût léguer le soin de sa vengeance, parce qu'il n'avait jamais voulu se marier, ayant lu dans les astres, disait-il, qu'un prince de sa famille lui arracherait un jour l'empire et peut-être la vie.

Mais lorsque dans un grand royaume, mes jeunes amis, des germes de troubles et de désordres se sont élevés, il est bien rare que ceux même qui en ont été les auteurs ou les instrumens n'en deviennent pas plus tard les victimes. Ce fut précisément ce qui arriva à l'ambitieux Mathias, dès qu'il fut parvenu au trône impérial, où les électeurs de Francfort, qui lui étaient dévoués, s'empressèrent de le faire monter après la mort de Rodolphe; car à peine eut-il commencé à posséder cette puissance souveraine dont il avait été si jaloux, qu'il vit les mêmes hommes qu'il avait suscités contre son frère devenir aussi ses ennemis, et refuser de se soumettre à une autorité qu'il leur avait appris lui-même à mépriser.

Dans le même temps les Bohémiens, qui pour la plupart, avaient enbrassé le protestantisme, ayant élevé des temples dans plusieurs villes pour y célébrer les cérémonies de leur religion, l'empereur Mathias, oubliant que ces mêmes protestans lui avaient prêté secours contre Rodolphe, ordonna que leurs temples fussent démolis, et défendit, sous des peines sévères, qu'on en élevât de

nouveaux sans sa permission. Mais cette défense, au lieu d'apaiser cette nation fière et turbulente, ne fit au contraire qu'exciter son indignation contre la maison d'Autriche, que les réformés de Bohême accusèrent de vouloir détruire leur religion, et bientôt il fut aisé de prévoir que l'empire allait être troublé par une nouvelle querelle, dont la religion serait encore l'occasion ou le prétexte.

Parmi les seigneurs bohémiens qui avaient embrassé avec le plus d'ardeur le culte réformé, se trouvait un jeune homme appelé Henri, comte de Thurn, que sa bravoure, son éloquence et sa générosité avaient rendu l'idole de son parti et l'ennemi le plus redoutable de la maison impériale; plein d'audace et de talens, il désirait le trouble pour acquérir de la célébrité, et les mécontens, s'unissant sous le nom de défenseurs de la religion, n'hésitèrent point à le placer à leur tête. Mais de pareils hommes, mes bons amis, sont bien nuisibles dans un pays où les passions populaires sont soulevées, et les protestans de Bohême éprouvèrent bientôt combien il est dangereux de se laisser diriger par ces esprits inconsidérés et téméraires, qui se font un jeu cruel du sort de tout un peuple, pour satisfaire leur ambition ou leur vanité.

En effet, vers ce temps-là, Mathias ayant envoyé à Prague, qui est la capitale du royaume de Bohême, quatre seigneurs autrichiens avec le titre de Gouverneurs, pour écouter les plaintes de cette nation et rétablir la paix, s'il était possible,

le comte de Thurn, qui craignait de perdre cette occasion de déployer son habileté, résolut d'entraîner son parti dans la révolte la plus désespérée, sans que les protestans eux-mêmes pussent prévoir les malheurs qu'ils attiraient sur leur patrie.

Un jour que les quatre gouverneurs étaient réunis avec leur secrétaire dans une salle du château de Prague, entièrement entouré de fossés profonds, comme tous les châteaux de cette époque, ils entendirent tout à coup un grand bruit, et virent aussitôt le château envahi par une multitude de peuple armé, et conduit par l'audacieux Thurn lui-même; à cette vue, les gouverneurs ne purent s'empêcher de pâlir; mais le chef rebelle les ayant sommés de déclarer, à haute voix, si c'était par leur ordre que les temples avaient été démolis, ces quatre personnages, qui ne manquaient pas de courage, au lieu de répondre à cette question faite avec arrogance, le menacèrent de la colère de l'empereur, et ordonnèrent à la foule de se disperser; mais cette fière réponse ne fit qu'irriter les mutins, qui, saisissant aussitôt deux des gouverneurs et leur secrétaire, ouvrirent les fenêtres de la salle où ils se trouvaient, et les précipitèrent du haut en bas dans les fossés du château, aux applaudissemens forcenés de la multitude. Cette terrible exécution, que l'histoire a nommée la Défénestration de Prague, ne fut pourtant point aussi funeste aux trois victimes que les rebelles

l'avaient pensé ; car, quoiqu'ils fussent tombés, dit-on, de plus de quatre-vingts pieds de haut, aucun d'eux ne périt dans sa chute ; et quelques-uns de leurs amis les ayant arrachés de la vase où ils étaient enfoncés, parvinrent à les soustraire aux fureurs de la populace.

Rien ne peut être comparé, mes jeunes amis, à l'indignation qu'éprouva l'empereur Mathias lorsqu'il apprit la révolte de Prague et la tentative criminelle dont ses gouverneurs avaient été victimes ; dans sa fureur, il eût voulu mettre la Bohême à feu et à sang ; mais ce revers inattendu fut un coup mortel pour lui : les agitations qui avaient rempli son règne, et surtout les remords que lui inspirait sa conduite criminelle envers son frère Rodolphe, avaient avancé ses jours, et quoiqu'il ne fût point encore parvenu à la vieillesse, il mourut sans avoir pu accomplir la vengeance qu'il méditait, laissant l'Allemagne entière à la veille d'une des révolutions les plus effrayantes dont ce pays eût été menacé depuis long-temps.

LA GUERRE DE TRENTE ANS.

Depuis l'an 1618 jusqu'à l'an 1624.

Le prince qui succéda à l'ambitieux Mathias, mes jeunes amis, fut un de ses cousins, qui, en montant sur le trône impérial où le choix des électeurs de Francfort le porta, prit le nom de Ferdinand II, sous lequel il accomplit l'un des règnes les plus longs et les plus agités dont il soit question dans l'histoire d'Allemagne.

Le nouvel empereur, mes enfans, était d'un caractère actif et entreprenant, mais malheureusement pour le repos de l'empire et de l'Europe, il avait appris de bonne heure à détester les doctrines des protestans, et voyait avec indignation que, depuis Charles-Quint, une grande partie de l'Allemagne eût embrassé la réforme. On assure même que dans sa jeunesse Ferdinand, ayant été en pèlerinage à Rome, avait fait vœu, s'il parvenait jamais à l'empire, d'exterminer les hérétiques, et de détruire l'hérésie dans tous ses états. Aussi, avant même d'être empereur, se déclara-t-il l'ennemi des Bohémiens révoltés, et fut-il un des pre-

miers à exciter Mathias à tirer des auteurs de la défénestration de Prague une vengeance que la mort, comme je vous l'ai dit, ne laissa pas à ce prince le temps d'accomplir.

Cependant à peine parvenu au pouvoir suprême, de quelque côté que Ferdinand tournât les yeux, il se voyait entouré d'ennemis secrets ou déclarés, et comptait à peine un petit nombre d'amis incertains ou timides. L'Allemagne entière était alors divisée en deux partis distincts et opposés, qui semblaient n'attendre qu'un signal pour mesurer leurs forces : d'un côté, c'était l'électeur de Bavière, Maximilien, oncle de l'empereur, et plusieurs princes et évêques de tout temps attachés à la maison d'Autriche, réunis sous le nom de Ligue catholique ; de l'autre, on voyait les électeurs de Saxe et de Brandebourg, le duc de Wirtemberg, et un grand nombre de princes et seigneurs luthériens ou calvinistes, qu'une défiance égale contre l'autorité impériale avait décidés à former entre eux une alliance à laquelle ils donnaient le nom d'Union évangélique. Jusqu'à ce moment, à la vérité, les deux partis étaient demeurés spectateurs immobiles de la querelle de l'empereur et des Bohémiens; mais le temps n'était plus éloigné où cette même querelle allait leur mettre aussi les armes à la main.

Il y avait à peine quelques mois que Ferdinand II avait reçu la couronne, lorsque le comte de Thurn, prévoyant que la colère de ce prince

ne tarderait pas à éclater sur la Bohême, et ne sachant à qui demander du secours contre l'empereur, parvint à décider un prince de Transylvanie, nommé Bethlem-Gabor, qui était habile et belliqueux, à s'emparer du royaume de Hongrie, et à se joindre aux Bohémiens pour aller assiéger l'empereur dans sa propre capitale; mais Ferdinand, qui ne manquait pas de courage et de résolution, ne se laissa point effrayer par les ravages que ces babares exercèrent autour des murs de Vienne, et ayant appelé à son aide les princes catholiques, il eut le bonheur de voir les rebelles abandonner précipitamment les plaines de l'Autriche, à l'approche d'une armée considérable, que l'électeur de Bavière lui amenait pour les combattre.

Mais ce revers ne suffisait point pour décourager l'infatigable Thurn, qui, ne renonçant point encore à susciter d'autres ennemis à l'empereur, proposa aux seigneurs bohémiens assemblés à Prague, de déclarer solennellement qu'ils ne voulaient plus obéir à la maison d'Autriche, et de choisir pour roi un des princes les plus marquans de l'union évangélique, appelé Frédéric, électeur Palatin du Rhin, dont les domaines, connus sous le nom de Palatinat, s'étendaient sur les deux rives de ce fleuve, entre la France et l'Allemagne.

Le palatin Frédéric, mes bons amis, était un prince aimable et généreux, que ses manières douces et polies faisaient chérir de tous ceux qui

l'approchaient; mais ce qui avait déterminé plus particulièrement le choix des Bohémiens en sa faveur, c'est qu'il était zélé calviniste, et regardé par les protestans comme le chef de l'union évangélique. A la vérité, Frédéric, qui était simple et modeste, eut bien de la peine à accepter cette puissance qu'on lui offrait, comme s'il eût pressenti tous les malheurs qu'elle devait lui attirer, et déjà même il l'avait refusée, lorsque la princesse palatine, sa femme, qui était fille de Jacques Ier, roi d'Angleterre, ayant appris sa détermination, vint se jeter à ses pieds : « Eh quoi! » lui dit en pleurant cette femme orgueilleuse, « tu » as pu devenir l'époux de la fille d'un roi, et » tu n'oses pas accepter une couronne que tout » un peuple vient t'offrir; pour moi, j'aimerais » mieux ne manger que du pain et être reine, » que de vivre dans les délices n'étant que » femme d'un électeur. » Le faible Frédéric eut le malheur de céder aux instances de cette femme altière, qu'il ne pouvait s'empêcher d'aimer ; il consentit, non sans regret, à devenir roi de Bohême, et se déclara ainsi le soutien d'une cause qui jusqu'alors lui avait été étrangère. Peu de jours après, il se rendit avec une suite nombreuse à Prague, où il fut couronné avec de grandes cérémonies en présence de toute la noblesse bohémienne, qui déploya dans cette occasion une magnificence extraordinaire, pour témoigner au monde entier la joie qu'elle ressentait

de l'avénement du prince qu'elle avait choisi.

Il me serait impossible, mes jeunes amis, de vous peindre l'indignation de l'irascible Ferdinand, lorsqu'il apprit le nouvel ennemi qu'il allait avoir à combattre. Dans sa colère, il ordonna que l'imprudent palatin fût mis au ban de l'empire, c'est-à-dire qu'on lui enlevât tous ses biens et toutes ses dignités; et ses dépouilles furent promises à l'électeur de Bavière et aux autres princes qui aideraient l'empereur à le renverser du trône où il avait eu l'imprudence de s'asseoir.

Mais si la perte du nouveau roi de Bohême était déjà résolue à Vienne, ce prince avait aussi en Allemagne des amis prêts à embrasser sa défense, parce que c'était l'intérêt de la religion protestante qui avait été le prétexte de la révolte des Bohémiens; et l'union évangélique, d'abord impassible en présence des événemens qui se préparaient, se montra bientôt disposée à soutenir par les armes l'existence de son chef, tandis que l'électeur de Bavière et la ligue catholique se liaient plus étroitement que jamais à la cause impériale.

Ainsi, mes enfans, l'Allemagne entière, cette contrée où la réforme de Luther, à peine commencée, avait déjà causé tant de troubles, allait devenir le théâtre d'une nouvelle lutte, et ce n'était plus simplement la querelle de Ferdinand et de Frédéric, mais la haine invétérée des protestans et des catholiques qui les mettait en pré-

sence. Dans les premiers momens, à la vérité, le sort des armes ne fut point favorable à l'empereur; en plusieurs rencontres ses généraux furent vaincus par les Bohémiens; Bethlem-Gabor, maître de la Hongrie, après s'être fait couronner roi à Presbourg, capitale de ce royaume, vint une seconde fois avec le comte de Thurn assiéger Ferdinand dans Vienne. Mais la résolution ne manqua point encore à ce prince, et il fut récompensé de sa fermeté par un événement inattendu; car un froid excessif s'étant élevé tout à coup (on était alors en plein hiver), ses adversaires, ayant perdu un grand nombre de leurs soldats, virent leur armée se disperser, et Vienne fut encore une fois délivrée de ce danger.

Mais tandis que la fortune semblait ainsi sourire à l'empereur, l'indolent Frédéric, enfermé dans Prague, au lieu de se préparer à de nouveaux combats que tous ceux qui l'environnaient jugeaient inévitables, se livrait aux douceurs de cette royauté qu'il avait eu la faiblesse de préférer à une existence paisible et imposante. En le voyant s'entourer d'une cour brillante, et s'endormir au milieu des délices qu'il est si facile aux rois de se procurer, ses amis eux-mêmes, les princes protestans, s'indignaient de son inaction, et l'union évangélique abandonnait un chef qui semblait oublier les devoirs qu'il avait à remplir envers les réformés d'Allemagne.

Tout à coup l'électeur de Bavière, à la tête d'une

armée impériale, fond sur la Bohême, où l'insouciant Frédéric n'a disposé aucun moyen de défense : ses soldats, surpris par l'approche inattendue de cet ennemi formidable, veulent en vain arrêter à quelque distance de Prague cette armée supérieure en nombre, et la bataille s'engage sur une colline appelée la Montagne Blanche, où la victoire ne flotte pas long-temps incertaine entre les deux partis ; en moins d'une heure les bataillons bohémiens, mécontens de ne point voir à leur tête le roi pour lequel ils versent leur sang, se dispersent presque sans combattre, et abandonnent ainsi aux Bavarois le champ de bataille qu'ils n'ont point essayé de défendre.

Frédéric était à table dans son palais de Prague, où il traitait splendidement l'ambassadeur du roi d'Angleterre, lorsque les premiers fuyards vinrent lui apprendre que l'ennemi était aux portes de sa capitale. A peine si, en voyant du haut des murs de cette ville les campagnes couvertes des débris de son armée, l'imprévoyant monarque put croire à un pareil revers ; mais l'approche de Maximilien lui-même, à la tête de ses troupes victorieuses, vint bientôt le tirer d'incertitude. En vain il fit supplier ce prince, dont il était le parent, de lui accorder au moins quelques jours pour avoir le temps de prendre une résolution ; le Bavarois consentit à grand'peine à lui laisser huit heures seulement, dont il se hâta de profiter pour sortir de Prague pendant la nuit avec les

principaux chefs de son armée et la vaniteuse princesse palatine, dont l'orgueil était la première cause du désastre de son mari.

Depuis ce moment, la vie du malheureux Frédéric ne fut plus qu'une suite de revers et de disgrâces ; après avoir cherché un refuge en Hollande auprès du stathouder, son parent, sans argent, sans soldats, à peine suivi de quelques serviteurs fidèles, qui s'étaient dévoués à sa mauvaise fortune, il eut encore la douleur de voir le Palatinat, son propre pays, devenir le théâtre des ravages de l'électeur de Bavière, à qui l'empereur, en récompense de ses services, avait abandonné une partie de cette province, l'une des plus fertiles de l'empire. Réduit à l'existence la plus misérable, étranger en tous lieux, sans amis, sans patrie, Frédéric expia, par vingt ans de malheurs, celui d'avoir régné quelques instans ; mais son exemple ne fut point perdu pour les autres princes protestans d'Allemagne, qui, en voyant l'abaissement de l'un de leurs principaux alliés, et l'accroissement de la puissance autrichienne qui menaçait désormais de les accabler tous, se repentirent, mais trop tard, de n'avoir pas mieux défendu sa cause, qui était aussi celle de la réforme tout entière.

La bataille de la montagne Blanche, mes bons amis, en décidant du sort du palatin, avait également décidé de celui de la Bohême. Dès le lendemain, Prague ouvrit ses portes aux vainqueurs et cet exemple fut suivi aussitôt de presque toutes

les villes de ce royaume. Alors l'Europe attendit avec impatience la conduite que Ferdinand tiendrait envers ses sujets désarmés et soumis. Pendant trois mois, ce prince artificieux ne laissa pénétrer ses desseins de personne, afin que chacun ignorât ce qu'il devait craindre ou espérer; mais au bout de ce temps, et au moment même où les plus coupables et les plus timides commençaient à espérer un pardon, quarante des principaux seigneurs qui avaient pris part à la défénestration de Prague, furent saisis par ordre de l'empereur, et la plupart d'entre eux furent mis à mort comme traîtres et rebelles. Quant au comte de Thurn, premier auteur des maux de sa patrie, il fut assez heureux pour trouver un refuge en Transylvanie, où il attendit avec l'impatience du désespoir que le jour de la vengeance se levât pour la Bohême, si jamais il devait arriver.

La révolte de Bohême et la ruine du palatin Frédéric forment la première période de cette sanglante querelle qui désola l'Allemagne pendant trente années, et qu'à cause de cela on nomme ordinairement *la Guerre de trente ans*. Nous verrons bientôt une foule de nouveaux personnages s'illustrer dans cette lutte opiniâtre, dont l'histoire est peut-être remplie pour vous, mes enfans, de trop de batailles et de catastrophes, mais où vous apprendrez aussi à connaître des noms glorieux et des actions généreuses.

TILLY, MANSFELD ET LEURS CONTEMPORAINS.

Depuis l'an 1624 jusqu'à l'an 1629.

Je ne sais si vous avez remarqué, mes jeunes amis, que la plupart des livres d'histoire rapportent, avec une sorte de complaisance, les infortunes éclatantes des rois et des autres hommes élevés en dignité, et qu'à peine s'ils accordent quelques témoignages de pitié aux calamités qui fondent sur des nations entières. Sans doute les malheurs des grands personnages sont des exemples plus frappans des coups du sort et de la fragilité des choses humaines, mais il ne faut pas croire pour cela qu'ils soient seuls exposés aux caprices de la fortune ; et le pauvre laboureur qui voit sa chaumière incendiée et ses moissons dévastées par l'orage ou par la guerre, n'est pas moins à plaindre que le monarque qui perd une couronne.

Tel fut précisément le sort des malheureux ha-

bitans du Palatinat, mes enfans, lorsque Maximilien de Bavière, par l'ordre de Ferdinand, livra cette province entière aux ravages de son armée victorieuse. Des villes furent saccagées et inondées du sang de leurs habitans; des villages furent réduits en cendres; les campagnes se dépeuplèrent devant les farouches impériaux, dont le pillage et l'incendie marquaient le passage : mais un mal plus grand encore, s'il est possible, que la désolation de l'une des plus belles provinces d'Allemagne, c'est que la plupart des habitans de cette contrée, que l'avidité de leurs ennemis laissait sans aucune ressource, se mirent eux-mêmes au nombre des pillards, et se firent aussi soldats. Adoptant tantôt un chef, tantôt un autre, ils s'associaient indifféremment à la cause des catholiques ou à celle des protestans : peu soucieux de suivre les drapeaux d'un palatin ou de l'empereur, pourvu qu'il leur fût permis de vivre impunément aux dépens des pays qu'ils traversaient. Des aventuriers, tout à fait semblables aux anciens Condottieri d'Italie, enrôlaient sous leur bannière ces bandes formidables, dont l'apparition était également un fléau pour leurs amis et leurs ennemis : quelques-uns de ces hommes turbulens atteignirent alors par leurs exploits une célébrité qui les rendit pendant vingt ans les véritables souverains de l'Allemagne, et les noms de Mansfeld, de Christian de Brunswick, de Tilly et de Wallenstein, occupent plus de place dans l'histoire de la guerre de trente ans, que ceux

même des potentats qui mettaient entre leurs mains la destinée de leurs couronnes.

Ernest de Mansfeld, que je viens de vous nommer le premier, était d'origine autrichienne, mais s'étant fait protestant, il avait embrassé avec ardeur la cause du faible et malheureux Frédéric. Lorsque ce prince infortuné fut contraint de chercher son salut dans la fuite, Mansfeld, demeuré fidèle à sa fortune, rallia les débris de son armée mise en fuite à la montagne Blanche, et continua la guerre contre l'empereur pendant près de dix années. Souvent réduit à un petit nombre de soldats, quelquefois à la tête d'une armée considérable, le Palatinat, la Bavière, la Saxe, la Bohême, la Hongrie, la Transylvanie, la Dalmatie même, le virent tour à tour vainqueur et vaincu, combattre avec une persévérance indomptable pour la religion protestante, qu'il se flattait encore de relever de ses défaites. Atteint d'une maladie mortelle et sentant sa fin prochaine, au moment où il allait jusqu'à Venise susciter de nouveaux ennemis à l'empereur, il se fit revêtir de ses plus riches habits et ceindre de son épée. Puis, comme ses forces défaillantes ne lui permettaient plus de se tenir debout, il se fit soutenir par deux de ses serviteurs, et ayant appelé devant lui les officiers de son armée, il leur fit jurer à tous de combattre jusqu'à la mort pour la cause qu'ils avaient embrassée. Peu d'instans après, il rendit le dernier soupir, mais la ferme résolution qu'il avait su in-

spirer à ses compagnons d'armes ne s'éteignit point avec lui, et l'intrépide Mansfeld devait bientôt trouver des vengeurs.

Sous les mêmes drapeaux, et dévoué jusqu'à la fureur au service de la réforme, mes jeunes amis, le duc Christian de Brunswick était un des ennemis les plus acharnés de l'empereur et de la ligue catholique. Issu de l'une des plus illustres familles d'Allemagne, il avait préféré une vie d'aventures et de périls à l'existence paisible que lui offrait la demeure princière de ses ancêtres ; mais comme il ne possédait point d'assez vastes domaines ni d'assez grandes richesses pour entretenir des armées, c'était à la tête de bandes farouches et rassemblées au hasard qu'il combattait les soldats de l'empire. Tout à la fois impie et sanguinaire, car que peuvent attendre les hommes de celui pour qui rien n'est sacré? il avait fait graver sur sa monnaie, fondue avec l'argenterie dont il dépouillait les églises, cette inscription à laquelle il n'était que trop fidèle : *Ami de Dieu, ennemi des prêtres*, et pour justifier cette devise, il faisait égorger sans pitié tous les malheureux moines catholiques qui tombaient entre ses mains. Après avoir été chassé du Palatinat par l'électeur de Bavière, et au moment où il se rendait en Hollande où l'appelait le stathouder, il reçut une blessure terrible qui obligea de lui couper un bras; mais telle était la force d'âme et de corps de ce forcené, que pendant cette douloureuse opération, il or-

donna que toutes les trompettes de son armée sonnassent un air guerrier, afin que personne n'entendît ses cris, si la douleur lui en arrachait. Cependant cet homme intrépide ne succomba point à sa blessure, et tant qu'il vécut, il ne cessa pas un seul jour d'être animé d'une haine mortelle contre l'empereur.

Le comte de Tilly au contraite était Bavarois et zélé catholique ; il avait apprit le métier des armes sous le belliqueux Maximilien de Bavière, et contribué par son courage et son habileté à la ruine des protestans de Bohême. Brave jusqu'à la témérité, sobre jusqu'à s'imposer volontairement les plus dures privations, il n'estimait les richesses que pour les distribuer à ceux qui partageaient ses périls. Mais ces qualités honorables et rares chez un homme de guerre, mes bons amis, étaient ternies par un caractère dur et inflexible, par une cruauté froide et réfléchie, qui ne laissait pas même l'excuse de la colère aux barbaries qu'il exerçait envers les malheureux habitans des pays qu'il ravageait. Son extérieur même avait quelque chose de farouche et d'effrayant : c'était un homme de petite taille, maigre et d'un visage tout-à-fait repoussant : son long nez, son front large et ridé, sa moustache épaisse, lui donnaient plutôt l'air d'un brigand que d'un officier de distinction. Habituellement vêtu d'un habit de satin vert, taillé à l'espagnole, et coiffé d'un chapeau de feutre à haute forme surmonté d'un panache rouge, qu'il

laissait flotter sur son épaule, il avait, dit-on, beaucoup de rèssemblance avec le duc d'Albe, ce terrible persécuteur des Flamands, dont les cruautés, comme vous savez, avaient causé sous Philippe II la révolte des Pays-Bas.

Mais celui de tous ces fameux aventuriers sur lequel j'aurai bientôt le plus de choses à vous dire, c'était le comte de Wallenstein, noble Bohémien, qui, dès ses plus jeunes années, s'était voué au service de la maison d'Autriche. A la bataille de Prague, si fatale au palatin Frédéric, il avait décidé par son courage et ses talens militaires cette action importante. et mérité par ses exploits toute la confiance de Ferdinand. Enrichi par les largesses de l'empereur des dépouilles des infortunés proscrits de Bohême, il devint bientôt un des plus puissans seigneurs de ce royaume, se fit élever des palais à Prague et dans plusieurs autres villes, et reçut de ce monarque, en récompense de ses services, le titre de duc de Friedland.

Mais cette fortune prodigieuse, qui eût surpassé les espérances de tout autre capitaine, ne suffisait point encore à l'ambitieux Wallenstein, et parvenu au comble des honneurs et de la richesse, il attendait avec impatience une occasion favorable de s'élever au rang même des rois, qui seul pouvait contenter son esprit insatiable. Comblé des faveurs de son souverain, il aurait voulu devenir son égal; par une bizarrerie singulière, et qui ne

peut s'expliquer que par l'ignorance des temps où il vivait, tous les instans qu'il pouvait dérober aux graves affaires qui l'occupaient, il les passait auprès d'un astrologue italien nommé Séni, qu'il traînait constamment à sa suite, pour le consulter sur tout ce qu'il entreprenait. C'était sur les prédictions de ce charlatan qui feignait de passer les nuits à observer les astres, que Wallenstein s'était persuadé qu'il devait un jour porter une couronne, et c'est une chose vraiment remarquable que l'aveuglement de cet homme éminent pour une croyance ridicule, à laquelle personne aujourd'hui ne voudrait ajouter la moindre foi. Ainsi, mes bons amis, lorsque vous entendez dire de quelqu'un pour qui tout semble succéder au gré de ses désirs, « qu'il est né sous une heureuse étoile, » cela ne veut point dire, comme on pouvait le croire au temps où l'astrologie était en honneur, qu'une étoile ou l'autre a brillé au ciel au moment de sa naissance, mais seulement que des circonstances favorables le secondent, et qu'il réussit dans tout ce qu'il entreprend.

Cependant la rigueur extrême que Ferdinand avait déployée contre le palatin Frédéric, et l'abandon qu'il avait fait des états de ce prince infortuné à l'électeur de Bavière, avait jeté l'épouvante parmi les protestans d'Allemagne, et l'union évangélique voyait avec effroi la puissance impériale prête à briser tous les obstacles qu'elle pourrait rencontrer à ses vues ambitieu-

ses ; mais ce qui acheva de pousser au désespoir les princes luthériens et calvinistes, ce fut un édit, appelé l'Édit de restitution, par lequel l'empereur ordonna à tous les seigneurs protestans de restituer sans délai, à leurs anciens possesseurs, tous les monastères, les erres, les forêts, les châteaux, dont leurs aïeux s'étaient emparés du temps de la ligue de Smalkalde, et que l'empereur Charles-Quint leur avait permis de conserver.

L'édit de restitution, mes jeunes amis, devint pour l'Allemagne entière le signal de nouveaux troubles que les alarmes des protestans répandirent promptement dans toutes les provinces. L'union évangélique courut aux armes ; de nouvelles armées s'assemblèrent sous les ordres de Mansfeld et de Christian de Brunswick, et de toutes parts l'empereur se vit environné d'ennemis résolus de s'affranchir de la domination autrichienne.

Or, il faut que je vous dise que si Ferdinand avait osé exposer de nouveau sa couronne à une si terrible tempête, il était enhardi, dans cette tentative périlleuse, par l'offre que lui avait faite Wallenstein de lever et d'entretenir à ses propres dépens une nombreuse armée impériale avec laquelle il s'engageait à faire respecter les volontés de l'empereur, quelles qu'elles fussent. Ferdinand, qui jusqu'alors n'avait dû ses victoires qu'aux armées de l'électeur de Bavière et de la ligue catholique, accepta cette proposition avec

joie; il conféra à Wallenstein le titre pompeux de Généralissime, ce qui voulait dire le général des généraux, et bientôt, en effet, de toutes les parties de l'Allemagne, et même de l'Europe, on vit accourir auprès du duc de Friedland, plus de cinquante mille soldats attirés par la renommée de ce capitaine, sa prodigalité connue, et surtout par l'espoir du pillage des pays ennemis qu'il promettait de leur abandonner. A l'aspect de cette armée formidable, personne ne douta que le dernier jour de la réforme ne fût arrivé, et l'empereur lui-même ne dissimula plus sa joie et ses espérances.



LA RETRAITE DE WALLENSTEIN.

Depuis l'an 1629 jusqu'à l'an 1630.

Dans ce temps-là, mes jeunes amis, les trônes du nord étaient occupés par deux princes non moins remarquables par leurs belles qualités que par l'importance qu'ils avaient su donner aux nations qu'ils gouvernaient. L'un était Christiern IV, roi de Danemarck; l'autre Gustave-Adolphe roi de Suède, petit-fils de Gustave Wasa, et l'un des princes les plus illustres qui aient jamais existé.

Le premier de ces deux monarques, appelé, dès son plus jeune âge, à régner sur le Danemarck, n'avait point ambitionné jusqu'alors la gloire militaire, mais la prospérité de son peuple, avait rempli bien plus utilement chacune des années de son gouvernement. Pour mieux connaître les mœurs et les besoins de ses sujets, il avait voulu visiter toutes les provinces de son royaume, et s'embarquant sur un petit navire, sous le nom et le costume d'un simple marin, il s'était avancé sous les climats glacés du nord plus loin qu'aucun prince de l'Europe ne l'avait

fait avant lui, et n'avait rien négligé pour adoucir le sort des peuples pauvres et infortunés qui habitent ces tristes contrées. Par ses soins le Danemarck, peuplé de tout temps d'une nation active et laborieuse, acquit en peu d'années tous les arts, toutes les industries des autres peuples de l'Europe, tandis qu'encouragés par les récompenses qu'il leur avait promises, d'habiles marins trouvèrent par le nord un passage vers le Nouveau-Monde, où ils parvinrent à fonder des établissemens qui existent encore aujourd'hui, et auxquelles on donne le nom d'Amérique danoise.

Le roi de Suède, Gustave-Adolphe, ne le cédait aucunement à son voisin en grandes qualités et en vertus éminentes; pieux, sincère, magnanime, le bien de son peuple et de l'humanité était sa pensée de tous les instans; mais son humeur était guerrière, et tout jeune encore, il soutint une guerre glorieuse contre les Russes, ses voisins d'orient, auxquels il enleva une belle province appelée la Finlande, la seule qu'ils possédassent alors sur les bords de la mer Baltique. Attentif à suivre toutes les pensées que Gustave Wasa, son illustre aïeul, n'avait pas eu le temps de réaliser pour la prospérité de la Suède, il avait compris de bonne heure combien la nation suédoise était capable de grandes choses, et s'était attaché à former une armée nationale peu nombreuse à la vérité, mais bien plus redoutable par sa discipline et son courage que par la force de ses bataillons.

Ce fut vers ces deux princes, qui tous deux avaient été élevés dans la religion réformée, que les protestans d'Allemagne, effrayés de l'édit de restitution, qu'appuyaient les armes de Wallenstein et de la ligue catholique, tournèrent leurs vœux et leurs espérances. Gustave-Adolphe, alors engagé dans une guerre contre les Polonais dont le roi Sigismond, qui était son parent, prétendait lui disputer la couronne de Suède, ne parut point à l'union évangélique un appui assez efficace contre les armées impériales, et Christiern IV le premier, à la prière des princes protestans, fit entrer les soldats du nord dans la querelle qui agitait l'empire. La Poméranie, province allemande qui touche aux états de Danemarck, devint le théâtre des premiers combats; mais je dois vous dire que ce monarque, qui avait d'ailleurs du courage et de l'habileté pour le gouvernement de son royaume, n'était pas doué des qualités qui font les grands capitaines; et quoique Mansfeld et Christian de Brunswick fussent venus le joindre à la tête de leurs troupes, ses armes furent presque constamment malheureuses dans cette guerre, où il eut la douleur de voir son armée entièrement mise en déroute par le redoutable Wallenstein, qui, l'ayant surpris auprès d'une ville nommée Lutter, lui enleva dix mille de ses meilleurs soldats, tous ses drapeaux et la plus grande partie de ses équipages de guerre.

Or, la principale ville de Poméranie, mes jeu-

nes amis, se nomme Stralsund, et à cause de son excellent port sur la mer Baltique, les marchands des villes Hanséatiques en avaient fait un des plus riches entrepôts de leur commerce. Stralsund, à cette époque, renfermait une quantité considérable de choses précieuses de toute espèce, outre un grand nombre de navires et des provisions immenses, et Wallenstein, tenté par l'espoir de cette opulente conquête, résolut d'y conduire sans délai son armée, que la défaite du roi de Danemarck semblait devoir laisser sans occupation. Mais Stralsund était défendue par une population nombreuse, et Christiern, malgré ses revers, trouva moyen d'y faire entrer par mer plusieurs milliers de ses plus braves soldats.

En vain, pendant plusieurs mois, Wallenstein, qui était loin de prévoir une pareille résistance, épuisa tous les efforts de son génie et les ressources de l'art militaire contre cette place, défendue avec une opiniâtreté sans exemple; en vain, dans son indignation, s'était-il écrié avec l'accent de la rage : « J'emporterai Stralsund, fût-elle attachée « au ciel avec des chaînes de fer, et entourée d'une « muraille de diamans. » Cette animosité de sa part ne fit que démontrer son impuissance contre la résolution d'un peuple tout entier, et son orgueil fut forcé de renoncer honteusement à une entreprise qu'il avait crue facile. Quant au roi Christiern, fatigué de cette lutte sans objet, où il avait versé inutilement le sang de ses sujets pour

une cause qui lui était étrangère, il consentit à accepter la paix que lui offrait l'emperenr, et retourna dans ses états, où sa présence était plus nécessaire à son peuple que d'interminables combats contre les impériaux.

A cette époque, mes bons amis, la plus grande partie de l'Allemagne gémissait sous la barbarie des soldats de Wallenstein, qui, n'ayant plus d'ennemis à combattre, traitaient avec une cruauté sans exemple les malheureux habitans des pays qu'ils traversaient. Sous le plus léger prétexte, ces bandes farouches, dévastant les villes et les campagnes, dépouillaient impitoyablement les pauvres Allemands de tout ce qu'ils possédaient; les moissons étaient foulées aux pieds des chevaux ou suffisaient à peine à nourrir cette masse d'hommes, qui en un seul jour détruisait ou dévorait la subsistance de plusieurs années. De toutes parts s'élevaient des plaintes amères contre la barbarie de cette soldatesque effrenée, qui réduisit en peu de temps les plus fertiles provinces de l'Allemagne à la plus cruelle détresse. Dans quelques unes une foule de peuple expira de misère et de froid, et l'on dit qu'un grand nombre de malheureux, ne sachant comment apaiser leur faim, se nourrirent des animaux les plus dégoûtans, et de l'herbe crue qu'ils arrachaient dans les champs abandonnés. Tant de misères produisirent en peu de temps d'autres fléaux, des maladies mortelles achevèrent de dépeupler les villes

et les campagnes, et les soldats de Wallenstein, auteurs de tant de maux, ne furent pas plus exempts que leurs victimes de la nouvelle calamité que leurs excès avaient attirée sur leur patrie.

Mais si le peuple allemand supportait avec impatience le joug de ces troupes indisciplinées, Wallenstein lui-même n'était pas moins à charge aux plus grands seigneurs par son orgueil et sa tyrannie : la plupart des princes de la ligue catholique et surtout l'électeur de Bavière, indignés de l'arrogance de cet homme qu'un caprice de la fortune avait placé si haut, se plaignirent à l'empereur avec tant de vivacité de l'insolence de son généralissime, que Ferdinand, quoiqu'à regret, se vit forcé de lui ôter le commandement de ses troupes. Le duc de Friedland était trop fier et trop irascible pour que l'empereur lui-même osât lui ordonner de sa bouche de quitter cette armée qu'il avait créée, mais ce monarque prit le parti de lui envoyer deux de ses anciens amis, pour le supplier de sortir de son camp, et de choisir dans ses vastes domaines de Bohême une retraite où les faveurs de Ferdinand, lui dit-on, ne manqueraient pas de le suivre.

Cependant l'habile et soupçonneux Wallenstein avait bientôt appris par des avis secrets la résolution que l'électeur de Bavière venait d'arracher à l'empereur, et peu s'en fallut que dans ce moment il n'assemblât ses soldats et ne leur proposât, au mépris des ordres du monarque, de les conduire

contre ses ennemis. Mais ayant auparavant, selon sa coutume, consulté son astrologue, celui-ci lui assura qu'il avait lu dans les astres que sa glorieuse carrière commençait à peine, et que les plus brillans destins lui étaient réservés pour l'avenir. Entièrement rassuré par cette promesse, le fier capitaine consentit à recevoir les envoyés de Ferdinand au milieu de son camp, et, toujours maître de lui-même, il ne laissa point éclater le moindre signe de mécontentement, lorsqu'ils lui firent part de leur message : « Je savais « d'avance, » leur dit-il en leur montrant de prétendus calculs astrologiques que Seni lui avait remis, « l'ingratitude de l'empereur; je vois bien » qu'il est trompé; je le plains mais je lui par» donne; je regrette qu'il ait cédé aussi facile» ment à mes calomniateurs, mais assurez-le de » ma part que j'obéirai sans répugnance. » En achevant ces paroles, le rusé personnage, dévorant son ressentiment, se retira dans un autre appartement, laissant les messagers impériaux stupéfaits de sa résignation, mais il ne permit pas qu'ils retournassent auprès de leur maître, sans les avoir comblés auparavant des présens les plus manifiques.

Peu de jours après cette disgrâce éclatante, Wallestein ayant fait ses adieux à son armée, dont chaque soldat demandait à grands cris à le suivre dans sa retraite, se dirigea vers le somptueux palais qu'il avait fait construire à Prague. Cette

demeure toute royale avait six portes, à chacune desquelles veillait jour et nuit une garde nombreuse. Là, entouré d'une multitude de serviteurs magnifiquement vêtus, et toujours accompagné de soixante jeunes pages, choisis parmi les plus nobles familles de Bohême et d'Autriche, il affecta d'étaler un faste dont aucun souverain en Europe n'avait encore donné l'exemple. Lorsqu'il allait en voyage, il se faisait suivre de soixante carrosses attelés de six chevaux : dans ses appartemens, richement tapissés, cent personnes étaient admises chaque jour à l'honneur de sa table toujours splendiment servie; mais au milieu de cet appareil, rien n'était plus triste et plus silencieux que le séjour de ce vaste manoir, dont le possesseur ne pouvait souffrir que le plus léger bruit vînt troubler les graves méditations dont il semblait constamment obsédé. Des soldats veillaient sans cesse autour de son palais pour empêcher qu'on ne fît du bruit dans les rues voisines, où souvent il faisait tendre des chaînes de fer, afin que les voitures ne s'approchassent pas assez de sa demeure pour que leur roulement parvînt à son oreille. Wallenstein, reconnaissable à sa taille élevée, à son teint jaune, à ses cheveux roux et courts, à son regard fier et pénétrant, adressait rarement la parole à ceux qui l'entouraient; jamais aucun de ses serviteurs les plus intimes ne l'avait vu sourire, et pour que personne ne pénétrât ses desseins secrets, il écrivait de sa pro-

pre main tous ses projets, et entretenait une correspondance active avec les personnages les plus marquans des différens pays de l'Europe.



LE SAC DE MAGDEBOURG.

Depuis l'an 1630 jusqu'à l'an 1631-

Tandis que Wallenstein, mes enfans, vivait ainsi retiré dans sa royale demeure de Prague, un ennemi plus redoutable que tous ceux dont Ferdinand avait triomphé jusqu'alors était au moment de fondre sur l'Allemagne. C'était Gustave-Adolphe qui, cédant enfin aux vœux des protestans de l'empire, venait de débarquer avec une armée suédoise en Poméranie, où les excès commis par les impériaux le firent accueillir comme un libérateur.

Avant de s'embarquer pour cette expédition guerrière, où il allait bientôt acquérir tant de gloire, le sage Gustave avait convoqué à Stockholm les états de Suède, c'est-à-dire les seigneurs, les bourgeois et les paysans de ce royaume, et s'était présenté devant cette assemblée, tenant dans ses bras la petite Christine, sa fille, à peine âgée de quatre ans alors, et qu'il destinait déjà à monter sur le trône après lui : « Je connais les dangers » que je vais braver, leur dit-il, et j'échapperai

» difficilement à tous; Dieu sans doute bénira nos
» armes, puisque c'est pour sa cause que nous les
» prenons; mais si je succombe, ce sera du moins
» pour la gloire de notre patrie; il est temps que
» l'Europe reconnaisse en nous les dignes descen-
» dans de ces grandes nations gothiques qui ren-
» versèrent autrefois l'orgueilleuse Rome. » En entendant ces paroles, en voyant la noble résolution de ce monarque qu'ils chérissaient, tous les assistans fondirent en larmes; il leur semblait à tous qu'ils voyaient devant eux pour la dernière fois ce prince qu'ils étaient accoutumés à révérer, et les vœux de tout son peuple le suivirent lorsqu'il monta sur le vaisseau qui l'emporta loin de la Suède, qu'hélas! il ne devait plus revoir.

A mesure que Gustave-Adolphe s'avançait en Allemagne, où ses Suédois se faisaient admirer par leur discipline sévère, son armée se grossissait chaque jour d'une foule de soldats qui, après avoir combattu tour à tour sous Mansfeld et sous Wallenstein, venaient encore se ranger avec empressement sous les drapeaux d'un roi qui passait déjà pour un des plus habiles capitaines de son siècle. Les électeurs de Saxe et de Brandebourg joignirent leurs armées à la sienne. De toutes parts les princes protestans reprirent les armes; en un moment la plus grande partie de l'Allemagne fut de nouveau soulevée contre l'empereur; Ferdinand compta avec effroi la multitude d'ennemis qui l'entouraient; Maximilien de Bavière,

dont les états furent les premiers menacés par Gustave, forcé de défendre sa propre capitale, ne pouvait plus marcher au secours de l'empire aux abois, et l'armée même que Wallenstein avait créée, diminuée par les maladies et la désertion, entre les mains du farouche Tilly, avait cessé de paraître aussi formidable.

Mais tandis que Gustave-Adolphe, envahissant la Bavière, vengeait sur cette province les dévastations dont le Palatinat avait été le théâtre, Tilly, pour contenir dans la soumission les protestans qui n'avaient pas encore pris les armes, épouvantait l'Allemagne et l'Europe entière par l'un de ces effroyables désastres dont les temps et les peuples les plus barbares offrent à peine quelques exmples.

Parmi les cités allemandes qui avaient embrassé avec le plus d'ardeur la cause de la réforme, l'une des plus importantes, mes jeunes amis, était celle de Magdebourg, grande et belle ville bâtie sur les bords de l'Elbe, qui renfermait une population riche et industrieuse. Ce fut sur cette malheureuse cité que Tilly, profitant de l'éloignement de Gustave, alors occupé à combattre les Bavarois sur leur propre territoire, résolut de faire un exemple sévère pour frapper de terreur les peuples et les seigneurs qui oseraient se déclarer en faveur du roi de Suède.

En effet, se présentant tout à coup à la tête de son armée devant les murs de Magdebourg, Tilly

somma les magistrats de se soumettre à l'empereur et de chasser à l'instant même quelques centaines de Suédois qu'ils avaient reçus dans leur ville; mais ces braves gens refusèrent de trahir la cause de la religion réformée, et Tilly forma aussitôt le siège de cette place, où tous les paysans des campagnes voisines étaient venus chercher un refuge contre la barbarie des impériaux.

Depuis ce moment, les remparts de Magdebourg devinrent chaque jour le théâtre de combats sanglans et acharnés, où, tant que les assiégés eurent du pain pour se nourrir, et de la poudre pour repousser leurs ennemis, le courage ne leur manqua point; mais lorsque les horreurs de la famine se firent sentir dans cette ville désolée, la consternation se mit parmi ses infortunés défenseurs qui, après avoir vainement informé Gustave de leur détresse, et n'osant plus se flatter d'être secourus, se livrèrent à toutes les angoisses du désespoir et de la terreur.

Pendant une nuit obscure, où le camp impérial tout entier avait paru plongé dans un profond repos, l'implacable Tilly, à la faveur des ténèbres, surprit une des portes de la ville, dont les sentinelles accablées de fatigue avaient succombé au sommeil; les Magdebourgeois ne furent réveillés que par le retentissement effrayant du tocsin, qui leur annonçait le plus grand de tous les malheurs, puisqu'ils étaient tombés au pouvoir de leurs ennemis. En vain courant aux armes,

quelques chefs et quelques soldats essayèrent encore de combattre, ils tombèrent percés de coups avant d'avoir pu se rallier; et bientôt il ne resta plus à ces malheureux, que les impériaux poursuivaient jusque dans leurs maisons, d'autre moyen de salut que de chercher un refuge dans les églises, où ils espéraient que du moins la sainteté du lieu les préserverait de la rage de ces hommes féroces.

Alors, mes jeunes amis, commença une scène de désolation et de carnage dont on ne trouve aucun autre exemple dans l'histoire, depuis les désastres de Troie et de Jérusalem, que je vous ai racontés dans d'autres livres. L'inflexible Tilly, qui d'un mot aurait pu sauver d'une mort horrible tant de victimes innocentes, affecta de garder un silence obstiné, et lorsque quelques uns de ses officiers, moins atroces que lui, vinrent le supplier d'arrêter le massacre auquel se livraient leurs soldats insatiables de pillage, il leur répondit qu'il fallait bien laisser quelque chose à cette armée pour prix de ses travaux et de ses fatigues. Ces paroles affreuses devinrent alors le signal d'une épouvantable catastrophe. En quelques heures, les rues de Magdebourg inondées du sang des femmes, des vieillards, des enfans même, ne présentèrent plus que l'aspect d'un horrible champ de carnage; des milliers d'infortunés furent égorgés jusqu'au pied des autels qu'ils tenaient embrassés. En même temps un immense incendie

allumé par les vainqueurs, qui ne trouvaient plus que le fer détruisît assez vite, embrâsa cette grande ville tout entière, et la chaleur qu'il excitait devint tellement insupportable, que les bourreaux eux-mêmes furent obligés de se jeter dans la campagne pour ne point être suffoqués. Les eaux de l'Elbe ensanglantées ne roulaient plus que des cadavres, et douze heures au plus avaient suffi à l'exécrable Tilly pour ruiner de fond en comble une des cités les plus belles et les plus florissantes de l'Allemagne.

Alors seulement il fit donner à ses soldats le signal de la retraite, et ordonna que du pain fût distribué au petit nombre de malheureux qui, échappés au carnage et sortant de leurs retraites, venaient pleurer sur les décombres de leurs maisons, ou chercher parmi tant de morts les tristes dépouilles de leurs parens et de leurs amis : c'était là tout ce qui restait des défenseurs de Magdebourg.

Cependant au milieu de cette œuvre de destruction, dont Tilly était demeuré spectateur impassible, un vieillard atteint de plusieurs blessures fut traîné devant le général vainqueur. C'était le premier magistrat de cette ville infortunée, à qui la vue de tant d'horreurs avait inspiré le courage du désespoir : « Dieu saura venger un jour, dit-il à » Tilly, les barbaries que tu as exercées sur notre » malheureuse patrie ; il faut que le sang soit lavé » par le sang, mais la fortune de l'auteur de tant

» de maux restera ensevelie sous les ruines de Magdebourg. » On dit que ces paroles sévères firent une profonde impression sur l'inflexible général, et qu'en les entendant, son front se couvrit d'une pâleur involontaire; il lui semblait déjà que l'instant de la justice divine était proche, et depuis ce jour on remarqua que sa résolution dans les périls paraissait l'avoir abandonné.

GUSTAVE-ADOLPHE EN ALLEMAGNE.

Depuis l'an 1631 jusqu'à l'an 1632.

Lorsqu'on avait appris à Vienne, mes jeunes amis, que Gustave-Adolphe était débarqué en Poméranie, les courtisans qui entouraient Ferdinand II ne manquèrent pas de plaisanter sur l'audace du petit roi de Suède qui, avec une poignée de soldats, osait s'attaquer à la puissance impériale; et pour témoigner leur mépris envers ce prince du nord qu'ils ne connaissaient pas, ils n'avaient point hésité à dire que « Sa Majesté de neige fondrait sans doute bientôt à la chaleur du midi. » Mais lorsque, peu de mois après, le bruit parvint à l'empereur que cet ennemi qu'il avait dédaigné, à la tête d'une armée formidable, renforcée des troupes de l'union évangélique et des électeurs de Saxe et de Brandebourg, s'avançait à travers l'Allemagne et dévastait la Bavière, la dérision fit place à l'effroi, et Ferdinand vit avec inquiétude ses propres états et la capitale même de l'empire, menacés par ce nouveau conquérant.

Gustave-Adolphe était en marche à la tête de

son armée pour secourir Magdebourg, lorsqu'il apprit que cette ville infortunée n'était plus qu'un monceau de décombres. A cette nouvelle, brûlant de venger sur le féroce Tilly le massacre de tout un peuple, il résolut de mettre un terme aux malheurs de l'Allemagne, en forçant ce général à une bataille prompte et décisive; mais celui-ci, peu jaloux de lutter ainsi à force ouverte contre un prince que la renommée représentait comme un adversaire redoutable, sut dévancer Gustave de quelques journées, et se présentant brusquement devant une ville de Saxe nommée Leipsick, il somma à l'instant même les magistrats de cette cité de lui en ouvrir les portes, s'ils ne voulaient être traités avec la même rigueur que les habitans de Magdebourg. En même temps, pour leur montrer que l'effet suivrait de près la menace, il fit brûler tous les faubourgs situés au dehors de la ville, afin que les tourbillons de flamme et de fumée, en s'élevant dans l'air, apprissent aux défenseurs de Leipsick le sort qui leur était réservé, s'ils prétendaient opposer quelque résistance; ces pauvres gens épouvantés se hâtèrent alors de se mettre à sa discrétion, et Tilly devint maître sans combat de l'une des villes les plus commerçantes et les plus considérables de l'Allemagne.

Cependant tous ceux qui entouraient ce général remarquaient que depuis l'effroyable catastrophe dont il avait été l'auteur, il semblait avoir perdu

son audace et son inébranlable fermeté. Consumé de remords amers, mille terreurs involontaires venaient l'assiéger sans relâche ; son visage était devenu plus sombre que de coutume ; l'image sanglante de tant d'infortunés lâchement égorgés était sans cesse devant ses yeux, et les paroles du vieillard de Magdebourg retentissaient encore malgré lui à son oreille. Au lieu d'entrer lui-même dans Leipsick à la tête de ses troupes, il s'était logé dans la maison d'un fossoyeur (c'est ainsi que l'on nomme ceux dont le triste devoir est de donner la sépulture aux morts), la seule de tous les faubourgs de cette ville qui n'eût point été consumée par les flammes. Ce fut là qu'il apprit pendant la nuit que le roi de Suède approchait, et que dans peu d'heures une bataille semblait inévitable ; mais soit l'effet de son esprit troublé, soit celui du lieu lugubre où il se trouvait, et dont les murs étaient tapissés d'images funèbres, pour la première fois de sa vie l'intrépide Tilly parut craindre et hésiter. L'approche des Suédois fut pour lui un coup de foudre, et quoiqu'il ne manquât pas de se préparer au combat, il ne pouvait se défendre d'en appréhender l'issue.

On a remarqué, mes bons amis, que dans les circonstances les plus importantes de leur vie, les plus illustres capitaines des temps anciens et modernes se sont livrés au repos, comme pour reprendre les forces nécessaires aux grands évé-

nemens qui allaient s'accomplir. Alexandre-le-Grand, dit-on, dormit si profondément la veille de la bataille d'Issus, qui devait décider du sort de l'Asie, qu'il fallut le réveiller à l'approche des Perses; et vous pouvez vous souvenir que, pendant la nuit qui précéda la fameuse journée de Marignan, notre roi François I[er] sommeilla sur l'affût d'un canon. Mais Tilly, tout vaillant guerrier qu'il était, n'éprouva point la même sécurité à l'approche des Suédois, tant il est vrai, mes enfans, qu'une conscience tranquille peut seule inspirer le vrai courage.

En effet, cette bataille que Gustave-Adolphe souhaitait avec ardeur, pour mesurer enfin ses forces à celles du plus redoutable général de l'empereur, ne tarda pas à s'engager, et ce fut presque sous les murs de Leipsick que les deux armées en vinrent aux mains. Gustave, aussi prudent que brave, avait disposé ses troupes avec tant d'habileté, que malgré les efforts des impériaux et de Tilly lui-même, qui fut atteint de plusieurs blessures dans le combat, la victoire se déclara pour les armes suédoises. Les troupes impériales, entièrement défaites, se retirèrent en désordre devant leurs vainqueurs; la ville de Leipsick fut délivrée de la puissance autrichienne, et le généreux Gustave fut plus touché de la reconnaissance des habitans, qu'il venait d'arracher peut-être au sort le plus cruel, que de la joie qu'il éprouvait de son triomphe même.

De ce moment, la fortune de Tilly paraît l'avoir entièrement abandonné, et le bourreau de Magdebourg ne la vit plus un seul instant seconder ses armes. Fuyant devant les Suédois, tous les combats qu'il tenta encore de leur livrer lui devinrent funestes, jusqu'au passage d'une rivière de Saxe, appelée le Lech, où il reçut une blessure mortelle, à laquelle il ne survécut que peu de jours. Ainsi périt, encore peu avancé en âge, cet homme qui avait flétri par des actions atroces de véritables talens militaires : soldat intrépide, mais féroce, il appartenait plutôt, par son caractère, à des temps de barbarie qu'à un siècle civilisé, et si l'empereur Ferdinand fit alors une grande perte par la mort de ce général, personne, dans toute l'Allemagne, ne put donner le moindre regret à celui qui avait coûté tant de larmes à l'humanité.

Cependant la défaite de Leipsick et la mort de Tilly n'étaient pas les seuls revers qui fussent venus frapper les armes impériales ; la Bavière ravagée par les Suédois, la prise de Prague par l'électeur de Saxe, l'envahissement de la Bohême par les princes protestans, avaient presque dans le même temps mis le comble à tant de disgrâces. L'armée triomphante du roi de Suède pouvait en quelques jours paraître sous les murs de Vienne, mais ce qui ajoutait encore aux soucis dont l'empereur était accablé, c'est qu'il n'avait plus aucun général de renom à opposer aux progrès de Gustave-Adolphe, que ses victoires multipliées

rendaient en ce moment l'arbitre souverain de l'Allemagne. Privé de l'appui de Maximilien de Bavière, il ne restait plus à Ferdinand II qu'une seule ressource, mais celle aussi qu'il lui répugnait le plus d'employer, c'était en quelque sorte d'implorer son pardon de Wallenstein, et de mettre entre ses mains puissantes le sort de sa couronne et de l'empire.

Pendant ce temps, mes jeunes amis, le fier duc de Friedland, retiré dans sa royale demeure de Prague, continuait à vivre, avec une sorte de nonchalance affectée, dans le repos et la magnificence, comme si le bruit des malheurs de l'empire ne fût point parvenu jusqu'à lui. Lorsqu'à l'approche des Saxons, le peuple et les magistrats de Prague, craignant que ceux-ci ne vengeassent sur leur ville le désastre de Magdebourg, le supplièrent de se mettre à leur tête pour repousser les ennemis, comme si le nom de Wallenstein leur eût valu une armée, celui-ci refusa de servir la cause impériale, en leur disant que l'empereur l'avait jugé indigne de sa confiance. De plus, pour augmenter le découragement et la consternation publique, il s'éloigna avec affectation de cette capitale, emmenant ses trésors et ses équipages, comme s'il eût prévu que les plus grands malheurs fussent au moment de fondre sur elle; son exemple fut aussitôt suivi par un si grand nombre de personnages considérables que, lorsque les Saxons se présentèrent aux portes de Prague, elles leur fu-

rent ouvertes sans la moindre résistance. L'électeur de Saxe prit aussitôt possession de cette riche conquête qui ne lui avait rien coûté, et le bruit de cette nouvelle défaite vint ajouter à la désolation de l'empereur.

Mais si Wallenstein feignait ainsi de renoncer aux affaires publiques, c'était le ressentiment qu'il conservait de l'ingratitude de l'empereur qui le détournait d'y prendre part. Chaque nouveau revers des armes autrichiennes était pour lui un sujet de joie, qu'il ne prenait même plus la peine de dissimuler. Les victoires de Gustave-Adolphe semblaient à Wallenstein un juste châtiment des dégoûts dont ses ennemis l'avaient abreuvé. La soif de la vengeance était devenue un besoin impérieux pour cette ame irritée, et l'on assure même qu'il fit offrir secrètement au roi de Suède d'aller le joindre avec une armée, pour achever d'accabler ensemble l'empire et l'empereur que les exploits de ce prince avaient réduits aux abois. Mais Gustave était trop magnanime pour profiter ainsi des offres d'un traître, quelque avantage qu'il dût en tirer, et il repoussa avec mépris les secrètes propositions de Wallenstein.

Cependant le temps était passé où Ferdinand, cédant aux ennemis du duc de Friedland, avait pu consentir à se priver de ses services, et la fierté impériale s'abaissa auprès de cet homme extraordinaire jusqu'à le supplier de lui créer une nouvelle armée, comme il avait créé la première ;

mais ce ne fut pas sans avoir long-temps résisté aux prières de l'empereur que Wallenstein se rendit à ses instances : d'abord il allégua les douceurs de sa retraite, puis la basse jalousie dont il avait été l'objet, et l'inimitié de l'électeur de Bavière que plusieurs années d'éloignement n'avait peut-être pas encore désarmé ; enfin pourtant il voulut bien céder aux sollicitations de l'empereur, et Ferdinand, non sans peine, eut un général qu'il put opposer à l'invincible Gustave. Quelques semaines suffirent à Wallenstein pour assembler de nouveaux bataillons ; une foule de ses anciens soldats vint se ranger avec empressement sous les drapeaux de celui qui les avait autrefois conduits à la victoire; mais lorsqu'il se vit ainsi entouré d'hommes qui lui étaient dévoués jusqu'à la mort, il feignit encore de vouloir retourner à son exil, bien certain que l'empereur ne consentirait plus à se priver d'un bras qui lui était devenu indispensable : il fallut de nouvelles instances de Ferdinand pour le décider à ne point abdiquer cette puissance qu'il ambitionnait, et l'orgueilleux Friedland se vit encore une fois au comble de la gloire et de la grandeur.

Le moment approchait, mes bons amis, où les deux plus habiles capitaines de leur siècle allaient enfin se trouver en présence, et l'Europe entière attendait avec anxiété l'issue de la lutte qu'ils allaient engager. Après avoir essayé leurs forces dans quelques combats peu importans, où la vic-

toire sembla flotter incertaine entre les deux partis, ce fut dans les plaines de Saxe, à peu de distance d'un village appelé Lutzen, que le sort se plut à mettre aux mains ces deux hommes célèbres. Là, Gustave-Adolphe, excité par la réputation militaire du grand général qui lui était opposé, ne négligea aucune des ressources de son art et de son génie pour lui arracher la victoire; là aussi, Wallenstein mit tout en œuvre pour fixer la fortune sous ses drapeaux, en profitant habilement de la valeur de ses troupes et de la disposition du terrain; mais la Providence, mes enfans, qui se joue de tous les calculs de la prudence humaine, ne permit pas qu'aucun des deux rivaux atteignît le but de ses désirs.

La matinée de ce jour, où devait se décider la destinée de l'Allemagne, fut obscure et couverte d'un brouillard épais, comme si la nature eût voulu, par un présage sinistre, s'associer à la lutte terrible qui allait s'engager, et les deux armées étaient déjà près de se heurter l'une contre l'autre, que la vapeur qui les entourait ne leur avait pas encore permis de se voir. Lorsque ses troupes furent rangées en bataille, Gustave, à la vue de son armée, se jeta à genoux pour demander à Dieu le succès de ses armes, et tous ses soldats imitant son exemple entonnèrent un pieux cantique au son d'une musique guerrière. Alors le vaillant roi se relevant, et monté sur le plus vigoureux de ses chevaux de bataille, s'élance à la

tête de ses escadrons qui font trembler la terre sous leurs pas; en un instant la plaine entière de Lutzen se couvre de tourbillons de flamme et de fumée; le bruit du canon retentit au loin comme la foudre, et un immense incendie qui dévore le village de Lutzen, par l'ordre du duc de Friedland, répand sur toute cette scène, qu'éclaire un jour sombre, une lueur rougeâtre qui perce à travers le brouillard.

Au milieu de cette scène imposante, qui semble préluder à quelque grand bouleversement de la nature, Gustave, avec ce regard d'aigle qui domine à la fois toute la plaine, s'aperçoit qu'une partie de son armée va être assaillie par un ennemi supérieur en nombre : rallier autour de lui sa vaillante cavalerie suédoise, se précipiter vers le lieu où le combat lui semble le plus acharné; franchir avec toute la légèreté de son excellent cheval un large fossé que les impériaux ont creusé pour arrêter l'impétuosité des Suédois, tout cela n'est pour le héros que l'affaire d'un instant; mais dans l'ardeur qui l'emporte, il ne s'aperçoit pas que son vigoureux coursier, en franchissant cet obstacle, a laissé derrière lui les escadrons qui auraient dû le suivre, et Gustave, qui n'a plus autour de lui que quelques officiers fidèles qui ont tout bravé pour le joindre, se voit tout-à coup environné d'une multitude d'ennemis qui tous dirigent à la fois leurs coups vers ce petit groupe d'hommes intrépides. Dans ce moment un bas

officier autrichien, montrant de loin à un mousquetaire (sorte de soldat armé d'un mousquet) celui qui paraît être le chef de cette troupe : « Tire sur celui-ci, lui dit-il, ce doit être un per» sonnage considérable. » Le coup fatal part aussitôt, et Gustave, car c'était ce prince lui-même, est frappé à mort. Dans le premier instant, son ame énergique lui donne encore la force de se soutenir à cheval ; mais au moment où sa troupe, effrayée du danger de son roi, accourt pour le secourir, il s'adresse d'une voix mourante à l'un de ses compagnons d'armes : « Mon frère, lui dit« il, tire-moi d'ici, je me sens mourir. » Comme il achevait ces paroles, Gustave est atteint en même temps de plusieurs nouvelles blessures, il chancelle, il tombe, et son cheval dégagé de son cavalier, en courant au hasard à travers la plaine, apprend aux Suédois consternés la perte irréparable qu'ils viennent de faire.

Jusqu'à ce moment, une partie des deux armées était restée immobile ; mais le bruit de la mort de Gustave, promptement répandu dans leurs rangs, vient exciter leur courage, et le désespoir précipite sur les impériaux les Suédois impatiens de venger leur roi. Un combat effroyable s'engage au lieu même où il a succombé ; en quelques heures cette plaine funeste est couverte de plusieurs milliers de morts et de mourans, sans que la victoire paraisse encore pencher vers l'un ou l'autre parti. La nuit même semblait ne devoir pas

mettre un terme à cette lutte terrible, lorsque vers le soir le brouillard, environnant de nouveau les combattans, les força de suspendre le carnage. Les Suédois s'arrêtèrent alors sur la plaine funèbre qui venait d'être arrosée du plus illustre sang de leur nation. Mais Wallenstein, doutant encore que Gustave eût cessé de vivre, se retira à la faveur de l'obscurité, et lorsque le jour reparut, l'armée impériale était trop éloignée pour que la bataille pût se renouveler.

Je n'essaierai point, mes bons amis, de vous peindre ici quelle fut la consternation de l'armée suédoise après cette victoire si chèrement achetée. Tant que la fureur du combat les avait enivrés, les compagnons de Gustave n'avaient point compris aussi vivement toute la grandeur de sa perte; mais lorsqu'ils ne virent plus au milieu d'eux ce prince qu'ils étaient accoutumés à chérir et à respecter, un long gémissement se fit entendre dans les rangs de cette armée victorieuse, et ce fut un tableau impossible à décrire, que celui de ces vieux guerriers dont les joues basanées et sillonnées de blessures étaient inondées de larmes. Le corps défiguré du héros fut trouvé sous des monceaux de morts, dans un lieu où l'on montre encore aujourd'hui un chétif monument qui depuis cette catastrophe mémorable est appelé « la Pierre aux Suédois : » ses soldats consternés entourèrent son cercueil sans oser lever les yeux sur les tristes restes de celui qui avait été leur idole,

et dont le nom fait encore à présent la gloire de leur nation.

On raconte que lorsque la nouvelle de la mort de Gustave-Adolphe fut apportée à l'empereur Ferdinand, avec le collet ensanglanté de son habit, qu'un soldat autrichien lui avait arraché dans la mêlée, ce monarque, feignant de verser des larmes, s'écria « Hélas! j'aurais souhaité de » plus longs jours à ce malheureux prince, si la » paix avait pu se rétablir en Allemagne, tant » qu'il aurait vécu. » Mais personne ne crut à la sincérité des regrets de l'empereur, que cet événement délivrait de son plus redoutable adversaire. Le bruit se répandit même dans toute l'Europe qu'un cavalier portant une écharpe verte avait été vu à Lutzen aux côtés de Gustave, jusqu'au moment où il fut atteint mortellement, comme pour le désigner aux coups des impériaux, et qu'aussitôt après qu'il fut tombé, ce même personnage s'était montré près du duc de Friedland, pour lui faire connaître que son royal ennemi n'existait plus.

LE MEURTRE DE WALLENSTEIN.

Depuis l'an 1632 jusqu'à l'an 1634.

Lorsqu'on apprit au duc de Friedland que Gustave-Adolphe avait cessé de vivre, on ne remarqua point en lui cette joie qu'une âme commune eût éprouvée de la perte d'un rival aussi redoutable ; mais on entendit sortir de sa bouche ces paroles dignes d'attention « Le ciel se prononce, » dit-il, et l'Allemagne n'était pas assez vaste pour » nous contenir tous les deux. » C'est qu'en effet, mes enfans, ce n'était plus des richesses, des honneurs, de la gloire même, mais un royaume, l'empire même peut-être, qu'il fallait à cet homme insatiable pour le contenter.

Depuis que Ferdinand, cédant aux instances des ennemis de Wallenstein, avait consenti à lui ôter le commandement suprême de cette armée créée par la puissance de son génie, ce dernier n'avait supporté qu'avec indignation le souvenir de cette disgrâce, et s'il avait consenti à abandonner sa retraite de Prague, l'espoir seul de venger cette injure l'avait décidé à reprendre les armes. Sans

cesse entouré de chefs et de soldats prêts à donner cent fois leur vie pour la sienne ; craint et respecté de cette soldatesque formidable qui faisait trembler l'Allemagne ; possesseur de plus de trésors et de richesses que Ferdinand lui-même, il n'avait plus rien à redouter de l'empereur ; ses ennemis étaient humiliés ; ses envieux gardaient le silence, et le seul rival qu'il pût craindre en Allemagne venait de tomber dans les champs de Lutzen. Jamais, en un mot, la fortune ne parut aussi favorable aux desseins d'un ambitieux, et jamais aussi aucun homme n'en conçut de plus hardis ; mais ce n'est pas la première fois, mes bons amis, que vous avez vu dans les histoires, des orgueilleux succomber au moment où ils se croyaient au comble de la puissance, et l'instant n'était plus éloigné où une chute éclatante allait faire expier à l'heureux adversaire du grand Gustave tant de jours de gloire et prospérité.

Parmi les généraux qui entouraient Wallenstein et avaient le plus contribué à ses victoires, se trouvait un officier nommé Octave Piccolomini. Celui-ci, qui était habile et prudent, soupçonnait depuis longtemps les secrets desseins du duc de Friedland, lorsqu'un jour, à la suite d'un repas splendide, auquel Wallenstein avait invité les principaux chefs de son armée, ce général, impatient de faire éclater ses projets, eut la hardiesse de présenter à ses officiers un écrit par lequel ils s'engageaient, sous les sermens les plus

terribles, à mourir, s'il le fallait, pour le service de leur général, et à lui obéir jusqu'à la mort, quelque chose qu'il leur commandât. La plupart de ces officiers, échauffés par le vin ou entraînés par l'exemple des amis dévoués de Wallenstein signèrent cet écrit, en jurant sur leur épée de ne jamais trahir ce nouveau pacte, et Piccolomini lui-même fut de ce nombre, ne pensant pas alors que l'audace de Wallenstein osât se tourner contre l'empereur; mais le lendemain, lorsque les fumées du vin furent dissipées, il reconnut son imprudence, et, effrayé des résultats d'un complot qui pouvait livrer l'Allemagne aux plus effroyables malheurs, il sortit secrètement du camp, et, allant rejoindre un autre général appelé Gallas, qui était entièrement dévoué à la maison d'Autriche, il lui fit connaître les soupçons que la conduite de Wallenstein lui inspirait. Tous deux alors, résolus de prévenir l'exécution de cet attentat, se hâtèrent d'avertir de cette découverte l'empereur lui-même, qui leur ordonna de ne point perdre un instant pour s'assurer de la personne du traître, avant qu'il pût accomplir son dessein.

Or, il n'y avait rien de plus difficile et de plus périlleux que de saisir ainsi Wallenstein, au milieu de cette armée qui lui était entièrement dévouée, et que d'un seul mot il pouvait faire marcher contre l'empereur, qui n'avait point un seul soldat à lui opposer. Cependant Gallas et Piccolomini ne refusèrent point cette mission dangereuse,

dont ils s'acquittèrent avec tant de prudence, que personne dans le camp de Wallenstein n'en conçut le moindre soupçon.

Pendant ce temps, mes bons amis, le duc de Friedland, comme il arrive toujours à ceux qui ont la conscience troublée par quelque mauvaise pensée, était agité des plus sinistres pressentimens; ses plus fidèles serviteurs lui étaient devenus suspects, et il lui semblait que chacun de ceux qui l'approchaient, devinaient ce qui se passait au fond de son ame. Cependant, ne jugeant point encore le moment favorable pour se déclarer, il se flatta d'échapper à cette inquiétude involontaire, en se retirant, suivi d'un petit nombre de ceux qu'il croyait ses plus sincères amis, dans une ville de Bohême appelée Égra, où il possédait aussi un palais magnifique. Là, environné d'une troupe de gardes fidèles, il espérait encore que de loin comme de près, son armée serait un instrument docile à ses volontés, lorsqu'une terrible catastrophe vint le détromper, et précipiter sa ruine.

A peine le duc de Friedland eut-il quitté cette armée sur laquelle il fondait toutes ses espérances, que Gallas et Piccolomini, assemblant les chefs et les soldats, leur firent connaître en peu de mots le complot formé par leur général, et en même temps l'ordre donné par l'empereur de le saisir vivant pour le conduire à Vienne. La plupart de ces hommes farouches, qui jusqu'alors

avaient obéi aveuglement à Wallenstein, refusèrent d'abord de le croire coupable d'une pareille trahison; mais bientôt ne le voyant plus au milieu d'eux, l'incertitude et la défiance se mirent dans leurs rangs, et en peu d'instans cette armée si formidable par sa valeur et sa discipline ne présenta plus qu'un ramassis tumultueux de soldats mutinés, prêts à suivre le premier chef qui leur offrirait l'appât de nouvelles récompenses ou d'un nouveau butin.

Il y a quelque chose de si amer, de si insultant pour les autres hommes, dans le mépris que la plupart des favoris de la fortune affectent envers ceux que le hasard a placés au-dessous d'eux, qu'il ne faut point nous étonner, mes jeunes amis, que parmi les chefs et les soldats qui avaient suivi le duc de Friedland à Égra, il se soit trouvé trois officiers que de froids dédains ou d'injustes préférences eussent secrètement irrités contre ce général. Ces trois hommes, étrangers de naissance, mais que leur mérite et leur valeur avaient élevés aux premiers rangs de son armée, résolurent, en immolant Wallenstein, de servir à la fois la cause de l'empereur et la haine qu'ils lui portaient. Leslie, Butler et Gordon, c'étaient leurs noms, sans communiquer à personne le dessein qu'ils avaient formé, préparèrent habilement tous les moyens de l'accomplir, et bientôt ils n'attendirent plus qu'une circonstance favorable pour en faire usage.

Un soir que Wallenstein, assis auprès de son astrologue, écoutait avec anxiété les prédictions de ce charlatan, Seni, après avoir fixé attentivement le ciel étoilé, déclara à son maître qu'il lisait dans les astres que son heure fatale n'était point encore passée : « Tu n'es qu'un imposteur, » s'écria le duc d'une voix terrible, car cet homme impérieux aurait voulu que le ciel même se ployât à ses volontés, « ou bien tu lis mal dans les » astres ce qu'ils annoncent. — Eh bien ! » lui répondit l'astrologue d'un ton prophétique, « tu » seras au moins sous peu de jours jeté dans un » cachot, d'où tu ne sortiras plus. — Ami Seni, » reprit Wallenstein, « si c'est là ce que t'ap» prend ta science, je cesse d'y croire, et ne veux » plus t'écouter. » En disant ces mots, le duc, agité malgré lui d'une inquiétude indéfinissable, se retira dans son appartement, dont il ordonna à ses serviteurs de fermer soigneusement les portes.

Il y avait à peine quelques instans que Wallenstein se livrait au sommeil, lorsqu'un officier irlandais, nommé Deveroux, qui avait toujours paru lui être sincèrement attaché, se présenta à l'entrée du palais, suivi de six soldats envoyés par Butler, et armés de toutes pièces. Les gardes, qui connaissaient Deveroux, ne songèrent point à l'arrêter, et bientôt ces sept hommes parviennent aux portes de l'appartement du duc qu'ils trouvent fermées. Un jeune page qu'ils rencontrent

sur l'escalier, en voyant ces hommes armés parcourir à cette heure le palais, veut pousser un cri, mais Deveroux, d'un seul coup, l'étend sans vie à ses pieds. Quelques pas plus loin, un valet attiré par le bruit de leur marche pesante, veut les faire rétrograder le doigt sur la bouche, en les avertissant que son maître vient de s'endormir; cet homme est aussitôt terrassé, et les meurtriers, enfonçant violemment la porte de la chambre du duc, le trouvent déjà debout, mais tellement surpris qu'il ne songe même pas à saisir son épée : « N'es-tu pas le scélérat, » s'écrie l'Irlandais d'une voix menaçante, « qui veut livrer à l'ennemi les » soldats de l'empereur, et arracher la couronne » à sa Majesté ? »

En ce moment, mes enfans, Wallenstein presque nu, et sortant à peine d'un profond sommeil, parut encore si redoutable à ses assassins, qu'ils s'arrêtèrent devant lui, comme s'ils eussent attendu sa réponse, et d'un seul mot peut-être il eût pu désarmer ces hommes accoutumés à lui obéir; mais le fier général, soit surprise, soit indignation, garda le silence, et Deveroux, lui plongeant son poignard dans la poitrine, le renversa mort sur la place, sans qu'il fît d'autre mouvement que d'étendre les bras. Peu d'instants avant que Wallenstein reçût le coup mortel, quatre des principaux complices de ses projets avaient été égorgés dans un repas où Gordon et Butler les avaient attirés, et dans cette seule nuit, la cause

impériale en Allemagne fut privée de ses plus fermes défenseurs.

Ainsi périt à l'âge de cinquante-quatre ans, mes jeunes amis, cet homme qui avait rempli l'Europe entière de sa brillante renommée, et dont le nom seul valait des armées à Ferdinand : moins heureux que les Tilly, les Mansfeld, les Gustave-Adolphe, ses émules de gloire, il ne rencontra point, comme eux, une mort glorieuse dans les batailles où il l'avait si souvent bravée ; et Ferdinand crut avoir assez fait pour celui qui lui avait deux fois conservé sa couronne, que d'ordonner que des messes fussent dites pour le repos de l'ame de ceux qui avaient péri à Égra.

LA PAIX DE WESTPHALIE.

Depuis l'an 1634 jusqu'à l'an 1648.

Mansfeld, Tilly, le grand Gustave, Wallenstein, avaient cessé de vivre, et l'empereur Ferdinand II lui-même, parvenu à la vieillesse, semblait devoir bientôt descendre dans la tombe; mais la lutte sanglante que ces différens personnages avaient engagée ne touchait point encore à son terme.

Cependant, mes bons amis, après tant de batailles où chacun des deux partis avait été tour à tour vainqueur et vaincu, l'Allemagne entière présentait l'aspect le plus déplorable; ses provinces dépeuplées, ses villes saccagées, ses châteaux ruinés, ses campagnes sans culture, attestaient assez les terribles événemens dont elle avait été le théâtre. A peine y rencontrait-on, à de grandes distances l'une de l'autre, quelques pauvres familles que les fléaux qui suivent toujours la guerre avaient épargnées; mais lors même que les combats paraissaient s'éloigner, les laboureurs n'osaient plus ensemencer la terre, dans la crainte que

leurs récoltes ne fussent détruites par de nouveaux ravages, avant que le temps de la moisson ne fût arrivé. La Saxe, la Bavière, autrefois riches et florissantes, avaient partagé le sort commun, et les princes qui régnaient sur ces provinces infortunées aspiraient avec ardeur à voir cesser les maux qni avaient si long-temps désolé leurs états. Catholiques et protestans souhaitaient également le terme de leurs misères, et, dans toute l'Allemagne, la paix était l'unique vœu des princes et des peuples.

Malheureusement, mes enfans, lorsque de longs troubles ont agité les empires, il est bien difficile de les terminer promptement d'une manière qui satisfasse à la fois toutes les passions et tous les intérêts qu'ils ont soulevés, Ferdinand comprenait bien que les prostestans, qui l'avaient menacé deux fois dans sa capitale, ne seraient plus pour lui que des sujets récalcitrans et insoumis; de l'autre, la défiance qu'il leur inspirait, combattait en eux le désir d'une réconciliation sincère.

En même temps, les Suédois, que la perte de leur roi n'avait point découragés, étaient encore au milieu de l'Allemagne, excitant les princes luthériens et calvinistes à ne point faire de paix avec l'empereur. D'habiles hommes d'état, des généraux expérimentés, dont les plus célèbres furent le chancelier Oxenstiern, Banner, Bernard de Saxe-Weimar, Torstenson, tous formés à l'é-

cole de Gustave-Adolphe, balançaient avec avantage les succès que Wallenstein avait obtenus sur les protestans depuis la mort de ce grand prince. Le Palatinat du Rhin, où Oxenstiern avait retabli le fils de l'infortuné Frédéric, était sous la puissance des Suédois; l'électeur de Bavière se lassait de lutter contre eux; celui de Saxe supportait avec peine leur domination guerrière, et les généraux de la jeune Christine, qui avait succédé à son illustre père, conservaient aux armes suédoises le respect et la crainte dont les victoires de Gustave les avaient environnées. Depuis le meutre de Wallenstein, les rangs Suédois étaient devenus le refuge de tous ces hommes farouches et turbulens qu'il avait entraînés à se faire soldats, et dont la guerre était le gagne-pain : le camp était leur patrie, leur demeure, leur famille, et la seule idée que la paix pourrait se rétablir en Allemagne leur paraissait plus à craindre que la mort même.

Ce fut dans ce temps-là précisément, mes jeunes amis, que Ferdinand II, accablé des soucis d'un règne malheureux, mourut dans un âge avancé, laissant à la fois à son fils Ferdinand III le poids de la couronne impériale et celui d'une guerre désastreuse, qui depuis vingt ans n'avait pas cessé un seul jour de causer d'affreux malheurs à l'Allemagne. Ce nouvel empereur, qui était doué de belles qualités et de véritables talens militaires, devenu généralissime après le meur-

tre de Wallenstien, avait illustré les dernières an nées de son père par une éclatante victoire remportée sur les Suédois, auprès d'une petite ville appelée Nordlingen. Mais comme ce jeune monarque avait vu de près les maux de la guerre et les calamités de toute espèce qu'elle entraîne après elle, chacun se flattait que, prenant pitié des misères de l'empire, il mettrait enfin un terme à tant de malheurs. Aussi, en peu de temps, Ferdinand vit-il la plupart des princes prostestans d'Allemagne, déposant les armes, se ranger à l'ombre de son trône; et si les Suédois, qui avaient rédoublé d'efforts après leur défaite de Nordlingen n'eussent suscité d'autres ennemis à la puissance autrichienne, en appelant de nouveaux étrangers en Allemagne, la paix n'eut pas tardé à se conclure.

A cette époque, mes jeunes amis, c'était le roi Louis XIII qui régnait en France, ou plutôt c'était le puissant cardinal de Richelieu, dont je vous ai parlé dans un autre livre, qui gouvernait ce royaume en son nom. Cet homme habile, qui n'ignorait point combien l'ambition de la maison d'Autriche s'était montrée redoutable aux autres états de l'Europe, au temps de Charles-Quint et de Philippe II, voyait avec plaisir se perpétuer dans l'empire ces germes de troubles et de désordres, qui avaient déjà causé tant de désastres à l'empire. C'était par des conseils officieux, par les trésors de la France, par des promesses adroites,

qu'il avait excité les Suédois à continuer la guerre contre l'empereur après la mort du grand Gustave, et il n'attendait qu'une occasion favorable pour joindre une armée française à celles que Banner Torstenson et Bernard, de Weimar, entretenaient encore en Bavière et dans le Palinat.

Ainsi, mes enfans, c'était par les combinaisons d'une politiqne cruelle qu'une grande partie de l'Europe voyait se prolonger les calamités qui pesaient sur elle depuis si long-temps; et cette science, qui ne devrait avoir d'autre objet que d'épargner des souffrances à l'humanité, donnait à Richelieu les moyens de calculer froidement combien d'années encore de guerres et de désastres il lui faillait pour atteindre le but des desseins qu'il avait formés ; l'ambitieux cardinal dans son magnifique palais de Paris, ou se faisant transporter à travers la France, dans cette énorme litière pour laquelle il fallait élargir les portes des villes, comptait pour rien les douleurs de tant de misérables, dont les soldats de l'empereur ou ceux des prostestans avaient brûlé le toit de chaume et égorgé les enfans.

Quoi qu'il en soit, de ce moment les deux rives du Rhin devinrent le théâtre d'une multitude de nouveaux combats où les armes françaises se couvrirent de gloire. A la vérité Richelieu ne vit point avant de mourir la réussite entière du projet qu'il avait conçu, d'abaisser la maison d'Autri-

che, mais il eut la satisfaction de conquérir pour la France l'une des plus belles provinces du Palatinat, l'Alsace, qui jusqu'alors avait appartenu à l'empire d'Allemagne.

Si vous avez encore présens à la mémoire les événemens qui se passèrent en France à cette époque, vous pouvez vous souvenir que le roi Louis XIII ne survécut que peu de mois à Richelieu; et que pendant l'enfance de Louis XIV, âgé seulement de cinq ans, lorsqu'il monta sur le trône, la reine Anne d'Autriche, sa mère, fit choix pour gourverner l'état d'un nouveau ministre, nommé le cardinal Mazarin, que Richelieu, en mourant, lui avait recommandé comme le plus habile homme du royaume.

En effet, dès que Mazarin fut parvenu au pouvoir, il sembla suivre exactement la route que son prédécesseur lui avait tracée, et tourner, comme lui, vers l'Allemagne toute sa politique étrangère : il fit une plus étroite alliance avec les Suédois, et envoya contre l'électeur de Bavière d'autres armées françaises qui achevèrent de dévaster ce malheureux pays. Ce fut dans cette nouvelle guerre que Turenne, le grand Condé, tout jeunes alors, et plusieurs autres fameux généraux, dont les noms font encore aujourd'hui la gloire de notre nation, lui acquirent cette brillante renommée militaire qu'elle a si souvent justifiée depuis cette époque; et lorsque vous serez plus avancés dans vos études, vous saurez par quelles

belles actions ces grands capitaines ont tant illustré leur siècle.

Cependant, mes jeunes amis, depuis tant d'années que durait cette lutte sanglante, qui avait fatigué la haine de tous les partis dans lesquels se divisait l'empire, chacun n'aspirait plus qu'au repos, et les Allemands comprenaient enfin que la vieille querelle qui les avait armés les uns contre les autres n'était plus pour les Suédois et pour les Français qu'une occasion de profiter de leurs désastres. Alors la voix de l'humanité, si longtemps méconnue, se fit entendre avec plus de force, et Ferdinand III consentit enfin à envoyer des ambassadeurs à Munster (ville de Westphalie, l'une des provinces les plus voisines du Rhin), pour y traiter d'une paix durable entre toutes les puissances européennes. En même temps les rois de France et de Danemarck, la reine de Suède, l'électeur de Saxe, celui de Bavière, le stathouder des provinces-Unies et tous les princes allemands qui avaient pris part à la guerre de trente ans, envoyèrent aussi des ambassadeurs dans cette ville : de tous les monarques d'Europe, le roi d'Espagne, qui dans ce temps-là se nommait Philippe IV, fut seul excepté de cette assemblée, parce qu'il était alors en guerre contre les Français. Mais il s'en fallut bien encore pour cela, mes enfans, que cette paix si vivement désirée pût se conclure, tant les ambassadeurs de tous ces rois déployèrent de ruses et d'artifices

les uns contre les autres; et ce ne fut qu'après six années entières de perfidies réciproques, que la paix de Westphalie fut enfin conclue à Munster, entre toutes les puissances rivales. Après avoir lutté avec tant d'acharnement les uns contre les autres, la plupart des princes dont les ressentimens avaient causé des maux irréparables à l'humanité obtinrent des avantages dont ils durent se féliciter, tandis que les pauvres peuples, qui en avaient été les victimes, après tant de pleurs et de sang versés, n'eurent d'autre dédommagement de leurs souffrances que la permission de rebâtir leurs chaumières détruites et leurs villes saccagées.

Ainsi l'Alsace, conquise par les Français sous le cardinal de Richelieu, demeura pour jamais unie au royaume de France, dont elle n'a plus été séparée depuis cette époque; la Poméranie, où Gustave-Adolphe avait débarqué en arrivant en Allemagne, devint une des possessions de la Suède; les Provinces-Unies, qui, depuis le temps de Philippe II, n'avaient jamais cessé de défendre leur liberté contre les armes espagnoles, furent admises au rang des états de l'Europe; mais ce qui n'est pas moins digne d'attention, c'est que les Suisses, cette nation vaillante et guerrière, qui sous les premiers successeurs de Rodolphe de Hapsbourg, s'étaient affranchis, au moyen âge, de la domination autrichienne, furent pour la première fois rangés, par la paix de Mun-

ster, parmi les peuples libres et indépendans.

La guerre de trente ans que ce traité venait enfin de terminer, mes jeunes amis, fut la dernière lutte soutenue pour la cause de la réforme religieuse, qui pendant plus de cent ans avait servi de prétexte à tous les troubles survenus en Europe, depuis la révolte des paysans de Souabe sous Charles-Quint, jusqu'à la paix de Westphalie. De cette époque les protestans d'Allemagne cessèrent d'être regardés comme des ennemis par les catholiques, et le souvenir de cette longue calamité parut être au moins un gage de sécurité pour l'avenir.

Pour conserver plus aisément le souvenir de cette époque mémorable, mes bons amis, on divise ordinairement l'histoire de la guerre de trente ans en quatre périodes distinctes, dont il est important de retenir les traits principaux. La première, que l'on nomme la période Palatine, commence à la défénestration de Prague, et finit à la ruine totale du malheureux électeur Frédéric.

La seconde, appelée période Danoise, comprend les tentatives faites par Christiern IV, de Danemarck, pour pénétrer en Allemagne, jusqu'au débarquement de Gustave-Adolphe.

La troisième, qui forme la période Suédoise et aussi la plus brillante de cette guerre fameuse, offre le récit des exploits de ce grand prince jus-

qu'à la fatale bataille de Lutzen ; et la quatrième enfin, désignée par le nom de période Française, s'étend depuis l'instant où les armées françaises, envoyées par le cardinal de Richelieu, parurent sur les bords du Rhin, jusqu'à la conclusion définitive de la paix de Munster.

La même année qui vit se conclure enfin le traité de Westphalie est marquée dans l'histoire des différens pays de l'Europe par des événemens non moins considérables : en Angleterre, elle correspond à la révolution qui renversa du trône, pour la première fois, la famille des Stuarts, et conduisit bientôt après le malheureux Charles 1er à une mort affreuse ; tandis qu'en France éclataient les troubles de la Fronde, dont l'avarice et l'orgueil de Mazarin furent la cause, ainsi que vous pouvez vous souvenir de l'avoir lu dans d'autres livres.

LA RÉVOLUTION DE PORTUGAL.

L'an 1640.

Quand je vous ai raconté, il n'y a pas longtemps, mes jeunes amis, l'histoire du sombre Philippe II, je vous ai dit par quels moyens ce prince, dont l'ambition n'était point encore satisfaite de la possession de tous les états qui formaient alors la puissante monarchie espagnole, s'était emparé du royaume de Portugal, après la mort du jeune et intéressant Sébastien.

Depuis cette époque, les rois qui s'étaient succédé sur le trône de Castille n'avaient pas su se concilier l'affection des Portugais, et la sévérité de leur gouvernement avait au contraire excité sourdement la haine de cette nation contre la domination castillane, lorsqu'on vit tout à coup éclater en Portugal une révolution qui sépara pour toujours ce royaume de celui d'Espagne. Le roi Philippe IV, qui régnait alors à Madrid, comme presque tous les petits-fils de Charles-Quint, était un prince insoucieux et indolent, qui pour se soulager des embarras d'un grand

royaume avait fait choix d'un ministre habile, nommé le comte-duc d'Olivarès, dans lequel il avait placé toute sa confiance.

Or ce comte-duc d'Olivarès, mes enfans, qui savait avec quelle impatience les Portugais supportaient le joug espagnol, n'aimait point non plus cette nation, et ne cessait de la traiter plutôt comme un peuple vaincu et tributaire, que comme la population de l'une des plus riches provinces de la monarchie. Se défiant des plus nobles seigneurs portugais, et craignant qu'ils ne se missent à la tête des mécontens, il avait éloigné la plupart d'entre eux de leur patrie, en les obligeant à servir, comme simples cavaliers, dans les armées espagnoles qui faisaient alors la guerre au roi de France; en même temps pour alimenter le faste cérémonieux du palais de l'Escurial, il avait chargé un Portugais nommé Vasconcellos, que tous ses compatriotes détestaient à cause de son avarice et de sa cruauté, de tirer chaque année de grosses sommes d'argent du Portugal, afin d'appauvrir ce royaume, et d'en réduire les malheureux habitans aux dernières extrémités de la misère et du désespoir.

De tous les seigneurs de cette nation qui supportaient avec le plus de douleur l'humiliation dans laquelle le Portugal était tombé, aucun n'éprouvait plus de regret et de ressentiment que Jean, duc de Bragance, petit-fils de ce Jacques de Bragance que Philippe II, comme vous savez, par

la rapide conquête du duc d'Albe, avait privé autrefois de la couronne qui devait lui appartenir par droit de naissance.

Ce n'est pas, mes bons amis, que Jean de Bragance fût un prince ferme et déterminé, capable d'affranchir sa patrie de ce joug insupportable, par un de ces nobles mouvemens qui inspirent une résolution prompte et généreuse; il était au contraire d'un naturel doux et timide, et surtout tellement paresseux que rien ne lui était plus pénible que le moindre effort de travail ou d'application; mais comme il possédait de grands biens et des terres considérables, et que ses manières affables le faisaient aimer de tous ceux qui l'approchaient, c'était vers ce prince que se tournaient les espérances des Portugais, qui ne cessaient point de le regarder comme le descendant légitime de leurs anciens rois.

Mais si le duc de Bragance était timide et incapable de se mettre à la tête d'un parti pour chasser les Espagnols du Portugal, la duchesse sa femme avait un caractère bien autrement fier et déterminé. Quoique cette princesse fût Espagnole de naissance, et de l'une des plus illustres familles de cette nation, elle voyait avec peine son mari languir dans la retraite et l'obscurité, lorsque son rang et ses bonnes qualités le rendaient digne de porter la couronne de ses ancêtres.

Or, tandis que Jean de Bragance, retiré dans un des somptueux palais de sa famille, à peu de

distance de Lisbonne, (c'est ainsi que l'on nomme la capitale du Portugal, grande et belle ville bâtie sur les bords du Tage), plusieurs nobles portugais résolurent de tenter un coup hardi pour soustraire leur pays au joug de l'odieux Vasconcellos ; et n'osant faire part de leur dessein au duc de Bragance lui-même, dont ils connaissaient l'humeur craintive, ils s'adressèrent à l'intendant de la maison de ce prince, nommé Pinto, pour le prier de décider son maître à entrer dans leurs projets.

Ce Pinto, mes jeunes amis, n'était point, comme la plupart des courtisans qui entourent les gens riches et puissans, un homme avide d'argent et de faveurs, arrogant envers les faibles, mais humble et rampant devant celui dont ils veulent captiver les bonnes grâces. Celui-ci au contraire était sincèrement affectionné à la maison de Bragance dans laquelle il était né, et comme il n'avait pas moins d'adresse que de dévouement, il sut si bien, d'un côté, flatter les espérances des conjurés, et de l'autre, faire naître celles du prince, que malgré son indolence et sa timidité, ce dernier consentit à prendre connaissance du projet qu'ils avaient conçu de le faire monter sur le trône qu'avaient occupé ses aïeux.

Ce fut dans une forêt où le duc de Bragance s'était rendu sous prétexte de prendre le plaisir de la chasse, que les principaux chefs du complot furent admis auprès de sa personne. Le fidèle

Pinto, qui avait eu soin d'écarter les curieux et les importuns, fit alors à son maître, en présence de ces hommes résolus, qui pour la plupart appartenaient aux plus nobles familles portugaises, un tableau si frappant des avantages que lui promettait cette entreprise, et de l'entier dévouement de ces généreux seigneurs, qui étaient prêts à sacrifier leur vie pour le bien public, que le duc, malgré son hésitation habituelle, leur répondit aussitôt qu'ils pouvaient assurer leurs amis qu'il se mettrait à leur tête, dès qu'ils jugeraient le moment favorable pour agir : après quoi, chacun se dispersa dans la forêt, de peur de faire soupçonner le motif de cette réunion, et les conjurés ne songèrent plus qu'à se préparer au coup hardi qu'ils méditaient.

Cependant, mes jeunes amis, si le faible Bragance s'était ainsi engagé envers les amis de Pinto, ce n'était pas seulement l'espoir d'arracher sa patrie au joug espagnol, ni même celui d'obtenir une couronne royale, qui l'avait décidé à approuver un pareil dessein, si éloigné de son caractère incertain; c'était aussi la crainte d'un danger personnel qui l'y avait déterminé. Depuis quelques mois le défiant Vasconcellos, averti par quelques rumeurs populaires (car il est presque impossible que les entreprises même les plus secrètes ne soient pas soupçonnées) voyait avec une certaine inquiétude que le duc de Bragance fît de plus fréquens voyages à Lisbonne, et qu'il se montrât au peuple avec une sorte d'appareil qui ne lui était point or-

dinaire, dans les différentes provinces du royaume où il possédait des terres et des palais : aussi le le comte-duc d'Olivarès fut-il bientôt informé de cette remarque, et le rusé ministre, qui n'osait point se saisir violemment de la personne d'un si grand seigneur, fit écrire aussitôt au duc de Bragance, par le roi Philippe IV, qu'il le priait de se rendre le plus promptement possible à Madrid, pour y recevoir les honneurs dus à son rang et à son mérite.

Le duc de Bragance, comme vous pouvez croire, fut bien embarrassé lorsqu'il reçut ce message ; mais Pinto, craignant avec raison que son maître ne se trouvât retenu loin du Portugal plus longtemps qu'il ne le voudrait, le supplia de n'en rien faire, et lui suggéra mille excuses pour ne point entreprendre ce voyage : tantôt, par le conseil de cet excellent serviteur, le duc faisait connaître au roi, qu'afin de paraître à la cour de l'Escurial avec un appareil digne de sa naissance et de ses richesses, plusieurs mois lui étaient indispensables pour faire préparer des équipages convenables ; tantôt, annonçant son voyage comme très-prochain, il faisait réunir un grand nombre de domestiques, selon l'usage des seigneurs de ce temps, qui ne se mettaient jamais en marche sans une suite nombreuse de valets de toute espèce ; d'autres fois encore, par le conseil de Pinto, le prince écrivait au roi que sa santé ne lui permettait pas en ce moment d'entreprendre un long

voyage aux approches de l'hiver, et conjurait sa majesté de permettre qu'il attendît une saison plus favorable pour se mettre en route. Les premières excuses furent accueillies par le comte d'Olivarès ; mais lorsqu'il vit que Bragance cherchait chaque jour de nouveaux motifs de retardement, le ministre ne fut plus maître de son impatience et de ses soupçons, et lui écrivit au nom du roi son maître, pour lui ordonner de se rendre sans délai à Madrid, dans l'équipage qui lui conviendrait, et lui promettant les soins assidus des meilleurs médecins de cette capitale. Le duc de Bragance comprit alors qu'il était perdu si le complot projeté n'éclatait pas au plus tôt, et, ne sachant plus quel parti prendre, il permit à Pinto de tout disposer pour en presser l'exécution.

C'est une chose si difficile, mes bons amis, que de garder le secret d'un complot dans lequel un grand nombre de personnes doivent nécessairement entrer, que l'on comprend aisément que la plupart de ces entreprises dangereuses deviennent funestes à leurs auteurs. Aussi, depuis la conjuration des Pazzi jusqu'à celle du duc de Bedmar contre Venise, avons-nous vu presque toujours ces desseins audacieux causer la perte de ceux qui les avaient conçus ; mais il n'en fut pas de même pour le complot tramé par l'habile Pinto ; et quoique beaucoup de Portugais en eussent connaissance, il ne se trouva pas, dans un si grand nombre de personnes, un seul traître pour ré-

veler à Vasconcellos le danger qui le menaçait.

L'un des principaux chefs de la conjuration, nommé d'Almada, avait un parent qui, en toute occasion, manifestait hautement une haine violente contre les Espagnols, auxquels il prodiguait les titres de tirans et d'usurpateurs. D'Almada, persuaé qu'un pareil homme entrerait avec joie dans une entreprise dont le but était d'arracher sa patrie au joug de ces étrangers, le conduisit un jour dans un lieu écarté où, sans autre précaution, il lui découvrit, en peu de mots, tout le secret de la conjuration; mais cet homme, qui paraissait auparavant si ardent et si résolu, demeura muet de surprise et de terreur en apprenant que cette entreprise aventureuse, qu'il semblait appeler de tous ses vœux, était au moment d'éclater; et lorsqu'il reprit la parole, ce fut pour supplier d'Almada d'étouffer un pareil dessein, dont le résultat serait infailliblement la ruine totale de sa patrie, en le menaçant de la colère de Vasconcellos et du roi d'Espagne lui-même, s'il nourrissait une pensée si criminelle.

Mais le bouillant d'Almada, mes enfans, n'était point un homme que de pareilles remontrances pussent détourner d'un projet auquel il avait consacré sa vie, et dans son désespoir d'avoir si mal placé sa confiance : « Eh bien! » dit-il à son parent en tirant son épée avec emportement, « puis» que tu as surpris mon secret par tes paroles » trompeuses, il faut aussi que tu m'arraches la

» vie ou que je te punisse de ton imposture. » Alors cet homme, qui était lâche et perfide, le conjura, les larmes aux yeux, de modérer sa colère; il lui jura par tout ce que les hommes ont de plus sacré qu'il était prêt à entrer lui-même dans la conspiration, et l'assura que ce n'était ni par crainte ni par attachement aux Espagnols qu'il avait cherché à le détourner de son dessein.

Cependant d'Almada, effrayé de s'être confié si étourdiment à cet homme méprisable, courut aussitôt trouver ses amis, pour leur apprendre son imprudence, et tous, d'une commune voix, dans la crainte d'une trahison, résolurent de ne pas attendre plus tard que le lendemain pour frapper le coup décisif. En peu d'instans, ils se partagèrent les différens quartiers de Lisbonne, et convinrent que dès le lendemain, à la pointe du jour, aux cris de : Vive le duc de Bragance, roi de Portugal! ils se répandraient dans les rues de cette capitale, où ils désarmeraient les soldats espagnols, et marcheraient ensuite sur le palais, pour mettre Vasconcellos hors d'état d'opprimer désormais sa patrie.

En effet, la nuit entière se passa pour les conjurés à faire leurs derniers préparatifs, et aussitôt que le jour fût venu, chacun, se rendant à son poste, fit entendre le signal convenu, et exécuta ce qu'il avait promis. Le nombre des conjurés, lorsqu'ils parurent dans les rues de Lisbonne, ne s'élevait pas au-dessus de cent cinquante hom-

mes, tous déterminés à la vérité, et armés de toutes pièces; mais dès qu'ils eurent proclamé roi Jean de Bragance dans les différens quartiers de la ville, une foule de bourgeois, se joignant à eux, augmenta leur nombre, qui s'accrut encore d'un grand nombre de Portugais que Vasconcellos retenait en prison, et dont ils s'étatent empressés de rompre les fers; de sorte qu'en peu d'instans Lisbonne tout entière fut en leur pouvoir, et il ne resta plus un seul Espagnol armé pour leur opposer la moindre résistance.

Pendant ce temps, mes enfans, l'intrépide Pinto, qui s'était réservé le poste le plus périlleux, se rendait au palais qu'habitait Vasconcellos, pour surprendre ce méchant homme avant qu'il pût apprendre ce qui se passait; et en effet, ayant désarmé la garde de ce palais, il parvint aisément avec sa petite troupe jusqu'à l'appartement qu'habitait le tyran. Mais je ne saurais vous dire quel fut le mécontentement des conjurés, lorsqu'après avoir vainement cherché ce misérable de chambre en chambre, et jusque dans les réduits les plus secrets, ils reconnurent qu'il leur avait échappé. Déjà, dans leur désappointement, quelques-uns d'entre eux parlaient de se retirer, satisfaits d'avoir soustrait le Portugal à la tyrannie de ce traître, lorsqu'une vieille servante, que l'un des conjurés, en sortant, menaçait de son poignard, lui indiqua du doigt une petite armoire où ils découvrirent Vasconcellos blotti sous un tas de

linge, et déjà plus mort que vif. Le supplice de ce malheureux fut de peu de durée; car chacun l'ayant frappé de son épée, il tomba sans vie sur le plancher, et son corps ayant été aussitôt précipité par une fenêtre, la populace après l'avoir couvert d'outrages, le précipita dans le Tage où il disparut aussitôt. Ce fut, dit-on, la seule victime de cette journée qui coûtait un royaume à l'Espagne.

Mais tandis que les conjurés, mes jeunes amis, accomplissaient ainsi en quelques heures cette révolution remarquable, le duc de Bragance qui, sur l'autre rive du fleuve, attendait l'issue de cette tentative hasardeuse, n'eut pas plus tôt appris le succès qui la couronnait, qu'oubliant son caractère timide et irrésolu, il s'élança dans une petite barque de pêcheur, avec deux rameurs seulement, et vint aborder sur la place même du palais, où une foule de peuple était assemblée. Du plus loin qu'il fut aperçu sur le Tage, la multitude fit éclater la joie la plus vive, et les principaux conjurés, s'avançant à sa rencontre, le firent monter sur un trône élevé que l'on avait déjà dressé au milieu de la place pour que tout le peuple pût contempler à l'aise son nouveau souverain. Alors chacun des assistans jura fidélité au roi de Portugal et à l'illustre maison de Bragance; et le monarque, qui devait sa couronne au zèle de l'habile Pinto, le combla de toutes sortes de caresses; on remarqua pourtant qu'il eut

soin de ne point accorder à ce fidèle serviteur de grands honneurs, de peur d'exciter la jalousie de la noblesse portugaise; car il n'est que trop ordinaire aux princes de ne point récompenser ceux qui les servent avec le plus de dévouement et d'affection, tandis qu'au contraire ils comblent de faveurs ceux dont ils craignent de faire naître le mécontentement.

On raconte que lorsque la nouvelle de la révolution de Portugal parvint à Madrid, le roi Philippe IV fut pendant plusieurs jours le seul de sa cour qui n'en fut point instruit, parce que le comte-duc d'Olivarès avait défendu que personne causât au monarque cette contrariété; mais enfin comme il fallait pourtant que ce prince l'apprît tôt ou tard, le rusé courtisan, entrant un matin dans son appartement, d'un air riant : « J'ai une » bonne nouvelle à faire savoir à Votre Majesté, » lui dit-il, c'est qu'elle vient d'acquérir en Por- » tugal toutes les terres et les palais du duc de » Bragance, qui a fait la folie de vouloir être » roi. » L'indolent Philippe, ainsi trompé, parut recevoir gaiement cette nouvelle qui lui promettait un accroissement de richesses; mais peu de temps après, il fut complétement désabusé, car ayant envoyé une armée pour reconquérir le Portugal, ses soldats furent mis en fuite, et ce royaume se trouva ainsi délivré sans retour de la domination espagnole.

Depuis cette époque, mes bons amis, le Portu-

gal n'a pas cessé de former un état séparé et distinct, sur lequel règne encore à pré snt la postérité de Jean de Bragance ; et la jeune reine dona Maria, qui porte aujourd'hui cette couronne, est une petite-fille de ce prince, que la fidélité de Pinto fit remonter autrefois sur le trône de ses ancêtres.



CHRISTINE DE SUÈDE.

Depuis l'an 1648 jusqu'à l'an 1665.

Vous souvient-il, mes jeunes amis, de cette petite Christine, alors âgée de quatre ans seulement, que Gustave-Adolphe, son père, tenait dans ses bras lorsqu'il fit ses adieux à l'assemblée des états de Suède, peu de jours avant de s'embarquer pour l'Allemagne ? Eh bien ! c'est l'histoire de cette princesse qui, comme vous savez, succéda à son glorieux père sur le trône des Wasa, que je vais essayer de vous raconter à présent.

Dès sa plus tendre jeunesse, Christine montra des qualités et des défauts qui semblaient plutôt appartenir à un garçon turbulent qu'à une jeune fille douce et timide. Le grand Gustave, qui se plaisait à voir se développer en elle un caractère ferme et résolu, ordonna qu'on l'appliquât de bonne heure à tous les exercices les plus propres à la rendre forte et hardie. On raconte, à ce sujet, qu'un jour le roi visitant avec sa fille, à peine âgée de deux ans, une forteresse qu'il venait de faire construire, le gouverneur lui demanda de

ne pas faire tirer les canons de peur d'effrayer la petite princesse : « Non, tirez, lui répondit Gus- » tave, elle est fille d'un soldat, et je veux qu'elle » s'accoutume à ce bruit. » Christine ne parut éprouver aucune émotion de cette détonation qui épouvante le plus souvent les enfans ordinaires, et on put conjecturer de là, que comme elle n'avait pas alors la timidité de son âge, elle n'aurait pas non plus un jour celle de son sexe.

En effet, mes bons amis, Christine devenue reine de Suède, après la mort de son père, montra de bonne heure des qualités tout-à-fait au-dessus de son âge, mais surtout un amour de l'étude qui n'est que trop rare parmi les jeunes personnes, et surtout parmi les jeunes princesses. En peu d'années, elle apprit le latin, le grec, l'histoire, la géographie, et une foule d'autres sciences sérieuses qu'elle préférait à tous les amusemens qu'on lui offrait; de sorte que dans le temps même de la guerre de trente ans, où Oxenstiern, Banner et Torstenson, soutenaient glorieusement en Allemagne l'honneur des armes suédoises, ce royaume voyait s'élever une princesse qui, par un goût éclairé pour les arts et par les encouragemens qu'elle accordait aux savans, promettait d'assurer à son règne un éclat durable et solide.

Mais il ne suffit pas toujours, mes enfans, d'avoir des connaissances, de l'esprit et une instruction supérieure à la plupart des personnes qui nous entourent, si nous ne cherchons pas en

même temps à vaincre nos défauts et à modérer notre caractère : cette jeune Christine, si savante, si spirituelle, si résolue, était d'un caractère impatient, emporté, capricieux, et ne pouvait souffrir la moindre contradiction. Quoique la paix de Westphalie eût assuré à la couronne de Suède des états plus considérables que ceux d'aucun de ses ancêtres, Christine ne voulut jamais, malgré le vœu de ses sujets, choisir parmi les princes ses voisins, ni même dans sa propre famille, un mari qui aurait pu gêner son humeur variable et indépendante. Tandis que le sage Oxenstiern, entièrement dévoué à la fille du grand Gustave, s'efforçait de faire fleurir son royaume, et de réaliser toutes les pensées que ce prince illustre avait conçues pour la prospérité de la Suéde, Christine, entourée de savans qu'elle avait appelés à Stockholm de tous les pays de l'Europe, passait les jours et les nuits à s'entretenir avec eux d'astronomie, de médecine et de sciences de toute espèce. A quelque heure que l'on fût introduit auprès d'elle, c'était au milieu des livres, des médailles antiques, des manuscrits grecs et latins, qu'on la trouvait plongée dans des études profondes : on rapporte même qu'elle eut un jour la fantaisie de faire exécuter en sa présence, par des antiquaires, une sorte de danse spartiate dont elle avait lu la description dans leurs livres. A vous dire vrai, mes enfans, cette danse exécutée par des personnages graves, affublés de vastes per-

ruques et de larges vêtemens à l'espagnole, dont la mode était presque générale en Europe à cette époque, devait être passablement ridicule, et nous eût sans doute fait éclater de rire, si nous en eussions été témoins; mais la reine parut y prendre un plaisir si vif, que ses courtisans, pour flatter sa fantaisie, s'écrièrent que rien n'était comparable à un pareil spectacle. Aussi la fille de Gustave-Adolphe, malgré tout son esprit et son érudition, au milieu de cette cour appliquée uniquement à flatter ses goûts, n'était-elle plus qu'un enfant gâté, capricieux et boudeur.

Cependant cette habitude qu'avait prise la reine de Suède de ne se plaire qu'avec des étrangers avait éloigné d'elle l'affection de ses sujets, et lui avait inspiré à elle-même une sorte de mépris pour le pays où elle était née. Lorsqu'elle comparait les mœurs de la nation suédoise, fière, brave, généreuse, attachée à ses rois, mais encore rude et ignorante, à la politesse exquise et cérémonieuse des Italiens, des Espagnols, des Anglais, il lui semblait qu'elle n'était entourée que de Barbares. La France surtout où regnait notre grand roi Louis XIV, dont la cour était alors le théâtre et l'école du bon goût et des belles manières, lui paraissait avec raison le pays du monde le plus favorisé. Les honneurs souverains étaient devenus à ses yeux une chaîne pesante et désagréable qui la forçait à faire le sacrifice de ses occupations favorites, et son plus vif désir était de

s'affranchir de cette royauté qu'elle ne supportait plus qu'avec impatience, pour aller elle-même, sous les climats fortunés du midi de l'Europe, s'associer aux connaissances dont elle ne pouvait, de si loin, se faire qu'une idée imparfaite. Cette pensée devint pour elle une passion si dominante que, dégoûtée de cette couronne glorieuse à la vérité, mais qui gênait tous ses penchans, elle prit la résolution d'y renoncer en faveur de l'un de ses cousins, nommé Charles-Gustave.

Dans les différentes histoires que vous avez lues jusqu'à ce moment, vous avez vu des rois et de grands personnages, fatigués des longues agitations d'une vie laborieuse et pénible, descendre volontairement, dans leur vieillesse, du rang élevé où ils étaient parvenus, pour consacrer leurs jours à la retraite et au repos; et j'entends d'ici quelques-uns de vous me nommer Sylla, Dioclétien et Charles-Quint; mais c'était la première fois que l'on voyait une princesse jeune, spirituelle, érudite, abdiquer librement un trône qu'elle tenait de ses ancêtres, pour suivre son goût pour la science et son ardeur pour les voyages. Cette bizarrerie plut sans doute à Christine, et l'espèce de célébrité que ce dessein lui assura fut pour elle un motif qui l'emporta, dans son esprit avide de singularité, sur les prières de tous les vieux serviteurs de son père. Les représentations du sage Oxenstiern lui-même échouèrent devant son inébranlable résolution, et le jour où elle des-

cendit ainsi spontanément du trône lui parut être le plus beau de sa vie.

Le premier soin de Christine, après avoir vu Charles-Gustave s'asseoir à sa place, fut de quitter la Suède avec une suite peu nombreuse, à la vérité, mais encore composée des principaux officiers de sa maison royale. Ne sachant encore par quels pays elle commencerait ses voyages, elle avait pris pour devise une comète avec des mots latins qui signifient : « Les destins me conduiront ; » peu de mois après, ayant traversé l'Allemagne, on la vit arriver à Bruxelles, où la singularité de son costume étranger, et plus encore celle de ses manières, attira tous les regards. Fidèle à son plan de voir beaucoup et d'apprendre, elle fit aussitôt appeler auprès d'elle tous les personnages marquans des pays qu'elle visitait, et surprit la plupart d'entre eux par la vivacité de son esprit et la prodigieuse variété de ses connaissances.

Or vous saurez, mes jeunes amis, que Christine de Suède, ainsi que tous ses prédécesseurs depuis Gustave Wasa, dont elle était petite-fille, avait été élevée dans la religion luthérienne; mais comme elle projetait de ne jamais retourner dans sa patrie, et de parcourir au contraire tous les états catholiques de l'Europe, elle résolut tout à coup de changer de religion, avec la même facilité qu'elle avait abdiqué sa couronne. Il semblait que l'inconstante Christine eût pris à tâche de trom-

per tous les calculs raisonnables par ses bizarreries : en peu de mois, de reine, elle était devenue simple particulière ; la fille de Gustave-Adolphe, oubliant que son père avait péri à Lutzen pour la cause de la réforme, se faisait catholique à la face du monde entier.

De tous les pays que Christine avait eu le dessein de visiter, aucun, comme je vous l'ai dit, n'excitait aussi vivement sa curiosité que la France. Le règne de Louis XIV offrait alors un étonnant assemblage des hommes les plus illustres dans tous les genres : c'était dans ce temps que vivaient à Paris Corneille, Racine, Boileau, Molière, La Fontaine, Descartes, Massillon, Bourdaloue, Fléchier, Turenne, le grand Condé, et cette multitude de personnages fameux qui ont fait donner à cette époque le surnom de Grand siècle ; les uns déjà célèbres par des œuvres immortelles ou des actions illustres, les autres commençant à se faire connaître par des talens remarquables. La France, à peine échappée aux troubles de la Fronde, voyait avec admiration un prince aimable, brillant et magnifique, s'environner d'illustrations de toute espèce, qui plaçaient notre nation au premier rang des peuples d'Europe ; et ce fut un nouveau sujet de satisfaction pour l'orgueil de Louis XIV, que de voir une princesse du nord venir, en quelque sorte, l'admirer sur son trône, comme autrefois la reine noire de Saba, devant celui de Salomon.

A la vérité, la vive curiosité qu'excita l'arrivée de Christine à la cour de France n'empêcha point les courtisans, accoutumés aux mœurs douces et polies de Saint-Germain et de Versailles, de remarquer malignement sa rudesse, sa brusquerie peu ordinaire aux dames de ce siècle, et qui les étonnait encore plus que les épais vêtemens de fourrure dont elle était couverte; mais Louis XIV, après lui avoir fait les honneurs de sa capitale, offrit à Christine de lui céder le palais de Fontainebleau, auprès de Paris, où elle pourrait passer tout le temps qu'il lui plairait, et se livrer sans contrainte à ses occupations favorites. La reine accepta cette offre avec empressement, et peu de jours après on la vit s'établir avec sa suite dans ce château, où elle devait bientôt après donner un exemple de vengeance et de cruauté qui fait peser sur son nom une tache ineffaçable.

Parmi les officiers qui avaient suivi Christine dans ses voyages, se trouvait un gentilhomme italien, nommé Monaldeschi, qu'elle avait attaché à sa personne en qualité d'écuyer : ce Monaldeschi, qui était aimable et spirituel, n'avait pas tardé, par son dévouement et ses flatteries, à obtenir toute la confiance de sa souveraine, qui n'avait pas craint de lui faire connaître ses pensées les plus intimes; mais quelles furent à la fois la surprise et l'indignation de Christine, lorsqu'elle fut avertie que cet Italien, qu'elle croyait si fidèle, avait livré ses secrets à d'autres personnes, et que

sa trop grande confiance l'avait fait tomber dans une lâche trahison.

Si Christine de Suède eût été encore reine à Stockholm, d'un mot elle aurait pu châtier le perfide, en le faisant traîner devant des juges, qui, après avoir écouté sa défense, l'auraient sans doute condamné à une peine sévère. Mais elle se trouvait alors, étrangère et isolée, dans le palais d'un puissant monarque qui avait bien voulu lui accorder l'hospitalité, et il n'a jamais été permis à personne en France, quels que fussent d'ailleurs sa richesse ou son rang, de se faire justice par ses propres mains.

Ce fut pourtant ce que fit à l'instant même l'implacable Christine, sans vouloir auparavant entendre ce que le coupable pourrait alléguer pour sa justification. Avant que Monaldeschi pût être averti du danger qui le menaçait, elle lui envoya l'ordre de se rendre sans le moindre retard dans une vaste salle du palais, que l'on nomme la Galerie aux cerfs, parce que des images de ces sortes d'animaux en forment les ornemens; mais à peine le malheureux écuyer fut-il entré dans cette salle, qu'il vit deux hommes à figures sinistres et armés d'épées nues se placer aux portes, en gardant un profond silence. En vain l'infortuné, saisi tout à coup d'un pressentiment funeste, conjura-t-il, les larmes aux yeux, ces deux hommes farouches de lui apprendre au moins quel sort lui était réservé, tous deux refusèrent obstinément de

lui répondre; l'effroi qui l'agitait se changea bientôt en une affreuse certitude, lorsqu'il vit entrer un vénérable religieux nommé le père Lebel, que Christine avait fait appeler au palais pour donner, lui avait-elle dit, les secours de la religion à un mourant. Alors Monaldeschi, qui connaissait l'inflexible volonté de sa souveraine, ne douta plus que sa dernière heure ne fût venue, et se mettant à genoux devant le prêtre qui cherchait à le défendre de ses meurtriers, il tomba percé de coups sous les yeux de ce vieillard respectable. On assure que pendant cette effroyable exécution, dont on montre encore les traces sanglantes sur le plancher de la galerie aux cerfs, la cruelle Christine était dans une salle voisine, entourée de quelques savans quelle avait invités, causant avec eux d'un air enjoué, et affectant une gaieté qui ne lui était point ordinaire.

Lorsqu'on apprit à Paris la mort violente du malheureux Monaldeschi, et les circonstances de ce meurtre abominable, un cri d'horreur s'éleva de toutes parts contre cette femme atroce, qui venait de souiller de sang l'un des palais du roi de France. Louis XIV lui-même fit défendre à Christine de reparaître à sa cour; et lorsque, deux mois après, elle osa se montrer dans les rues de la capitale, chacun détournait les yeux avec horreur de cette femme sanguinaire, et la populace la poursuivait de ses huées.

Depuis ce temps, mes bons amis, la vie de Chris-

tine de Suède ne fut plus qu'une longue suite de dégoûts et de caprices, de fantaisies nouvelles et de regrets amers. Fatiguée bientôt du séjour de Paris, où elle n'était plus supportée qu'avec peine, elle prit la résolution de se fixer à Rome pour y finir ses jours dans la retraite. Là encore son goût naturel pour les arts et les antiquités la suivit, et elle y forma une précieuse collection de tableaux, de médailles et de livres rares, manuscrits ou imprimés; mais elle parut avoir perdu en grande partie la présence d'esprit et l'enjouement dont elle avait fait preuve dans sa jeunesse : un jour pourtant que, visitant un de ces monumens dont la nouvelle Rome est décorée, elle s'arrêtait avec complaisance devant une admirable statue de la Vérité, qu'un célèbre sculpteur venait d'achever, un de ses courtisans, pour lui être agréable, s'écria que peu de rois, comme elle, trouvaient autant de charme à la vérité. «C'est que toutes les vérités ne sont pas de marbre, » répondit Christine. Ce mot, mes bons amis, était bien placé dans la bouche d'une femme qui n'avait jamais pu souffrir la moindre contradiction.

Ce fut à Rome, et dans un âge encore peu avancé, que la reine Christine termina cette existence bizarre qui l'a rendue plus célèbre qu'illustre. On dit que, dans les dernières années de sa vie, elle regretta amèrement d'être descendue d'un trône qu'elle aurait pu occuper avec gloire; mais les Suédois se félicitèrent d'avoir échappé

aux caprices de cette femme fantasque pour qui, sans doute, la prospérité de ses états n'eût pas été plus précieuse que la vie de son écuyer. Un magnifique tombeau reçut le corps de Christine, dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, où elle avait ordonné qu'après sa mort on n'inscrivît que son nom et l'âge auquel elle aurait cessé de vivre. Mais cette dernière expression de sa volonté n'a point été respectée, et une pompeuse épitaphe indique à ceux qui visitent la basilique romaine la tombe somptueuse qui renferme les restes mortels de l'extravagante Christine.

JEAN SOBIESKI.

Depuis l'an 1660 jusqu'à l'an 1683.

Depuis que le traité de Munster avait mis fin aux désastres de la guerre de trente ans, mes jeunes amis, l'Allemagne commençait à réparer les malheurs qui l'avaient accablée pendant cette période longue et sanglante; mais de nouveaux orages se formaient contre elle du côté de l'Orient, et l'empire ottoman qui, depuis le désastre de Lépante, paraissait avoir abandonné ses projets de conquête en Europe, se montrait de nouveau menaçant et terrible.

La république de Venise qui, comme vous savez, possédait presque seule, depuis plusieurs siècles, le commerce et les îles grecques de la Méditerranée, fut la première attaquée par les armes musulmanes. La grande île de Candie, que les anciens nommaient la Crète, et sur laquelle la mythologie raconte tant de fables merveilleuses, tomba d'abord au pouvoir de l'empereur turc qui, dans ce temps-là, se nommait Mahomet IV. Malgré les efforts et le courage des plus braves che-

valiers de toutes les nations chrétiennes, accourus à sa défense, Candie fut abandonnée aux Turcs après une résistance longue et opiniâtre ; les queues de cheval du sultan flottèrent sur les remparts ruinés de cette île importante, dont la conquête ouvrait aux Ottomans celle du Péloponèse.

Ce n'est pas, mes bons amis, que le sultan Mahomet IV ressemblât en aucune façon à ces princes guerriers et terribles qui, pendant près de deux siècles, s'étaient succédé sur le trône de Constantinople. C'était au contraire un monarque indolent, plus disposé à vivre mollement dans ses jardins parfumés des rives du Bosphore, qu'à braver les fatigues et les périls de la guerre, comme Mahomet II et le grand Soliman ; mais il avait pour Visir un homme habile et infatigable, qui se flattait d'accomplir tous les projets ambitieux que ces grands princes avaient formés autrefois pour l'accroissement de la puissance ottomane.

Kara-Mustapha, c'était le nom de ce visir intrépide, avait employé sept années à réunir une armée considérable avec laquelle il prétendait envahir en peu de mois l'Allemagne et l'Italie, et faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre, suivant l'expression de l'un des premiers califes dont je vous ai raconté l'histoire dans un autre livre. Pendant ces sept années, des nations entières de toutes les provinces de l'Asie avaient été transportées en Europe pour cette

grande conquête; le Danube était couvert chaque jour de longues barques chargées de soldats turcs, tartares, arabes, mongols, égyptiens, grecs de l'Asie-Mineure, tous différens de couleur, de mœurs, de costumes, de caractères; les uns montés sur de légers chevaux accoutumés à franchir les sables de l'Arabie, les autres portés sur des chameaux dont les longues files rappelaient les caravanes pieuses de la Mecque et de Médine. Ceux-ci, vêtus de robes traînantes à la façon des Asiatiques, et armés de flèches; ceux-là, couverts d'armures de fer, et maniant alternativement le cimeterre oriental et le mousquet des Européens. Le camp de Kara-Mustapha, dont les tentes innombrables couvraient les côtes de la Méditerranée et les rives du Danube, semblait plutôt un vaste rendez-vous de tous les peuples de l'ancien monde, qu'une armée prête à entreprendre des conquêtes.

Ce fut pourtant à la tête de cette multitude formidable, mes enfans, qu'après avoir traversé la Hongrie et les plaines de l'Autriche, Kara-Mustapha, traînant après lui, dit-on, plus de trois cent mille combattans, sans compter un nombre plus grand encore de femmes, d'esclaves et de valets de toute espèce, parut devant les murs de Vienne, où la nouvelle de son approche avait déjà répandu l'effroi. C'était pour la troisième fois que cette capitale voyait se dérouler sous ses remparts l'appareil imposant d'un camp turc, et vous pou-

vez vous souvenir que deux fois elle fut sauvée presque miraculeusement du danger qui la menaçait; mais jamais encore une armée si redoutable n'avait assiégé cette clef de l'empire.

Le prince qui portait alors la couronne impériale se nommait Léopold Ier ; il était fils de Ferdinand III, dont le plus beau titre de gloire fut de mettre fin aux malheurs de la guerre de trente ans ; mais c'était un monarque faible et irrésolu, qui, tant que le danger avait été éloigné, n'avait pas songé à le prévenir, et que l'apparition du terrible Mustapha surprit encore incertain et désarmé; peu s'en fallut même que, fuyant pendant la nuit avec l'impératrice et ses enfans, par la seule route qui restât libre encore, il ne tombât au pouvoir des Tartares qui devançaient l'armée turque, et le danger que coururent alors l'empereur et sa famille vint encore ajouter à la consternation qui avait frappé les défenseurs de Vienne.

Cependant, mes jeunes amis, l'Europe entière ne pouvait voir sans épouvante cette innombrable armée turque, dont les tentes couvraient à perte de vue toutes les campagnes de l'Autriche, se placer ainsi au centre de l'Allemagne, d'où elle pouvait menacer également la France et l'Italie. Mais les rois chrétiens, au lieu de s'unir contre l'ennemi commun, étaient divisés par des querelles qui avaient déjà causé tant de guerres sur les bords du Rhin et dans les Pays-Bas. Louis XIV lui-même, dont l'humeur ambitieuse voyait avec

une joie secrète l'abaissement de cette altière maison d'Autriche, qui cent ans auparavant faisait trembler le monde, paraissait peu disposé à secourir l'empire menacé, et presque tous les princes allemands, jaloux les uns des autres, s'excusaient sur l'inquiétude que leur inspirait le roi de France pour n'accorder à l'empereur, fuyant sa propre capitale, que des promesses vagues ou des secours insuffisans. C'est ainsi que nous avons vu, dans presque toutes les histoires, les plus vastes empires s'écrouler par la discorde et la mésintelligence, tandis que l'union et une confiance réciproque ont sauvé quelquefois de faibles états des dangers les plus effrayans.

A cette époque, mes enfans, le roi de Pologne se nommait Jean Sobieski; dans ce pays où la couronne est élective, comme je crois vous l'avoir expliqué ailleurs, c'était par ses vertus et ses grandes qualités que Sobieski avait mérité d'être appelé au trône. Ce prince, de l'une des plus anciennes familles polonaises, avait montré dès son enfance un grand courage et une véritable habileté pour la guerre, et comme on aime presque toujours à entourer le berceau même des hommes illustres de quelque circonstance merveilleuse, on racontait que le jour de sa naissance avait été marqué pour la Pologne par l'une des plus terribles tempêtes qui eût jamais éclaté sur ce pays. Avant même d'être élevé à la royauté par le choix de ses concitoyens, Jean Sobieski avait remporté

sur les Turcs, auprès d'une ville appelée Choczim, à peu de distance de la mer Noire, une éclatante victoire qui avait fait reculer leurs hordes menaçantes et sauvé sa patrie des malheurs d'une invasion. Aussi ce prince était-il regardé dans toute l'Europe comme le plus formidable adversaire de la puissance ottomane ; et Kara-Mustapha lui-même, en venant mettre le siége devant Vienne, se flattait d'emporter cette place avec assez de promptitude pour que le roi de Pologne n'eût pas le temps de la secourir.

Ce fut vers ce guerrier déjà redouté des Ottomans, que l'empereur Léopold, ne trouvant de tous côtés que des ennemis secrets ou des amis timides à opposer au torrent qui menaçait l'empire, se décida à tourner ses vœux et ses espérances. Réduit à confier sa capitale à un petit nombre de soldats fidèles qui s'étaient voués à la défendre, il envoya au roi de Pologne des ambassadeurs pour le conjurer de ne point abandonner Vienne et l'Allemagne tout entière au danger qui paraissait près de fondre sur la chrétienté, et Jean Sobieski, qui aimait la gloire, ne put rester insensible à celle que lui offrait cette lutte mémorable où l'islamisme et la vraie religion allaient encore se trouver aux prises, comme au temps de Charles-Martel et d'Abdérame.

Or, il faut que je vous dise, mes jeunes amis, qu'à cette époque les Polonais, par leurs coutumes, leurs usages, leur caractère, ne ressem-

blaient guère aux nations de l'occident et du midi de l'Europe : par un reste des mœurs des anciens Sarmates dont la nation polonaise tire son origine, on ne connaissait en Pologne que deux classes de citoyens, les nobles et les paysans.

Les premiers, comme les seigneurs du temps de la féodalité, ne combattaient jamais qu'à cheval : lorsqu'à l'appel de leur roi ils prenaient les armes, montés sur d'élégans coursiers, que couvraient des housses traînantes et magnifiquement brodées, à la manière des Asiatiques, ils formaient une armée de cent mille hommes de cavalerie, à laquelle on donnait le nom de Pospolite : mais cette pospolite ne pouvait être convoquée que dans les dangers pressans de la patrie, et comme elle se composait d'hommes plus accoutumés à commander qu'à obéir, il était rare qu'ils ne se séparassent pas bientôt, fatigués aisément d'une existence qui les éloignait de leurs châteaux et de leurs domaines.

Les seconds, au contraire, ne combattaient qu'à pied, comme les pauvres serfs que traînaient après eux les seigneurs châtelains du moyen âge. Ceux-là étaient à peine vêtus, mal armés, mal nourris; ils supportaient seuls tout le poids de la guerre et surpassaient souvent par leur courage les maîtres impérieux qui affectaient de les mépriser; mais comme la nation polonaise est brave et généreuse, Sobieski n'eut pas de peine à persuader à un grand nombre de seigneurs de venir

le joindre avec leurs vassaux pour marcher au secours de Vienne, et en peu de jours il se mit en marche à la tête d'une armée plus redoutable par la valeur des chefs et des soldats que par le nombre et la discipline des combattans. Sobieski les conduisait, et le nom seul du vainqueur de Choczim, suffisait pour suppléer à la multitude des bataillons.

Cependant soixante-cinq jours s'étaient écoulés depuis que Kara-Mustapha avait paru devant Vienne, et si les assiégés se défendaient avec une opiniâtreté sans exemple, les assiégeans semblaient chaque jour redoubler d'efforts pour s'emparer de cette capitale. Déjà la plus grande partie des remparts de la ville n'était plus qu'un monceau de ruines; la mort et les maladies diminuaient à chaque instant le nombre et la résolution de ses défenseurs, qui en voyant, avec une infatigable constance, les hordes ottomanes assaillir leurs murailles, ne pouvaient croire que, sans un miracle de la Providence, aucune puissance humaine pût les arracher d'un si grand péril.

Un soir, que de nouveaux combats avaient encore ensanglanté les murs de la capitale assiégée, les montagnes qui l'environnent à plusieurs lieues se couvrirent tout à coup d'une multitude de feux, et le bruit se répandit parmi les habitans de Vienne, que c'était Jean Sobieski lui-même qui arrivait enfin à leur secours. Les Turcs avertis de

son approche refusèrent d'abord de croire à cette nouvelle, et Kara-Mustapha fit mettre à mort le premier qui la lui apporta ; mais bientôt, il ne put la révoquer en doute, lorsque les officiers qu'il avait envoyés à la découverte lui rapportèrent que l'armée chrétienne n'était plus qu'à peu de distance de son camp, et que déjà les houzards de Sobieski, sorte de troupe polonaise magnifiquement équipée, dont chaque cavalier portait une coiffure élevée et ornée de pierreries, avaient mis en fuite tout ce qui s'était présenté sur leur passage. Alors Kara-Mustapha comprit qu'il fallait remettre aux hasards d'une bataille le sort de la capitale de l'empire, et que celui de l'islamisme en Europe allait pour la dernière fois se décider par les armes.

En effet, mes jeunes amis, cette bataille tant désirée des chrétiens s'engagea sous les murs de Vienne, dont les défenseurs attendirent avec des angoisses inexprimables l'issue de cette lutte opiniâtre qui se prolongea toute une journée sous leurs yeux ; du haut de leurs maisons, ils voyaient avec une inquiétude impossible à décrire, les masses noires des Ottomans s'avancer avec violence contre les escadrons polonais, qui rompant, de toute la vitesse de leurs chevaux, ces profondes colonnes humaines, laissaient le champ de bataille couvert de morts et de blessés ; ils entendaient les éclats lointains du canon semblables au grondement de la foudre, et levant les mains au

ciel, ils priaient Dieu avec ferveur de les arracher aux plus grands de tous les malheurs. Enfin, vers le soir de cette terrible journée, la victoire se déclara pour les chrétiens, et le visir, voyant son armée détruite ou dispersée par les armes polonaises, fut réduit à chercher lui-même son salut dans une fuite honteuse et précipitée.

Je ne saurais vous dire, mes enfans, quel spectacle s'offrit aux vainqueurs, lorsqu'après le combat, Sobieski, toujours calme et magnanime, au milieu des plus grands périls, leur permit de pénétrer dans le camp des Ottomans. D'abord ils furent saisis d'admiration et de surprise en voyant la profusion de choses précieuses de toute espèce que les vaincus avaient abandonnées dans leur fuite. Ce n'était de tout côté que des tentes de soie et de drap d'or, des armes étincelantes d'émeraudes et de rubis, des ceintures de diamans, dont de simples soldats polonais se faisaient une parure. Mais un spectacle horrible se présenta en même temps aux yeux des vainqueurs, ce fut celui d'un grand nombre de femmes turques et de pauvres petits enfans, percés de coups et palpitans encore, que le barbare visir avait ordonné d'égorger, afin qu'ils ne tombassent point vivans entre les mains des Polonais. Quelques-uns seulement de ces infortunés furent sauvés de cette mort affreuse, et les habitans de Vienne que la joie rendait compatissans, prodiguèrent toute sorte de soins à ceux qui survécurent à leurs blessures.

Le lendemain de cette victoire éclatante, Jean Sobieski, aussi modeste après le triomphe qu'il avait été grand pendant la bataille, entra dans la ville au milieu de la foule du peuple, accourue de toutes parts pour contempler son libérateur; mais il remarqua que les officiers de l'empereur s'efforçaient déjà d'étouffer les acclamations de cette multitude reconnaissante, de peur que l'allégresse que témoignait tout ce peuple envers un étranger ne parût une insulte au faible Léopold, qui n'avait pas su défendre son empire.

Le premier soin de Sobieski en entrant dans Vienne fut de se rendre à la cathédrale de cette ville pour remercier Dieu du succès des armes polonaises : un moine qui monta alors en chaire, pour exciter les assistans à reconnaître cet éclatant bienfait de la Providence, fit usage des mêmes paroles de l'évangile que le pape pie V prononça en apprenant la victoire de Lépante, et l'histoire, confirmant ce témoignage vénérable d'un vieux prêtre, a réuni parmi les noms les plus illustres des temps modernes, ceux de don Juan d'Autriche et de Jean Sobieski, tous deux vainqueurs des Turcs, et vengeurs de la chrétienté.

Le bruit de la brillante victoire remportée sous les murs de Vienne par les armes polonaises couvrit Jean Sobieski et sa vaillante nation d'une gloire immortelle que le temps n'a fait que confirmer : les princes qui avaient vu d'un œil d'in-

différence ou de satisfaction le danger de l'empire, et l'humiliation de la puissante maison d'Autriche, firent célébrer des réjouissances publiques dans leurs états, voulant du moins prendre leur part du triomphe, sans avoir partagé les périls de la bataille. Christine de Suède, alors retirée à Rome, écrivit à Sobieski pour le féliciter de sa victoire ; le pape lui donna le nom de vengeur du Christ, et Louis XIV lui-même, dit-on, ne put s'empêcher d'être jaloux que, de son vivant, un autre prince eût acquis tant de gloire.

Eh bien ! croiriez-vous que ce héros, à qui, après Dieu, le faible Léopold devait certainement le salut de son empire, ne recueillit de l'ingrat empereur que de froids remercîmens que semblaient démentir des paroles fières et hautaines? A peine si ces deux princes, dont l'un venait par sa valeur de conserver un trône à l'autre, se virent une seule fois à la face de leurs armées. Après quelques saluts cérémonieux, qu'à peine Léopold daigna-t-il rendre, Sobieski, indigné d'une pareille ingratitude, ramena en Pologne ses vaillans escadrons, dont le moindre soldat s'était enrichi des dépouilles du visir, et la gloire qu'il venait d'acquérir, le consola de la basse envie dont ses exploits avaient été payés.

Les dernières années de Jean Sobieski, mes jeunes amis, furent un déplorable exemple du malheur qui s'attache le plus souvent aux grandeurs humaines : parvenu à la vieillesse, le vain-

queur de Choczim et de Vienne finit ses jours dans la tritesse et le chagrin : environné d'ennemis secrets, trompé par une épouse ambitieuse, outragé par des enfans ingrats, ses derniers instans furent abreuvés d'armertume. Lorsqu'il eut cessé de vivre, son corps, exposé pendant quatre jours sur un lit de parade à la vue de son peuple consterné, ne put pas même recevoir la couronne royale, dont un de ses fils s'était emparé avec violence; et il fallut que l'un de ses vieux compagnons d'armes plaçât sur le front du héros polonais un simple casque de soldat, que l'envie du moins ne lui disputa point.

LA RÉVOLTE DES STRÉLITZ.

Depuis l'an 1683 jusqu'à l'an 1686.

Tandis que la valeur de Jean Sobieski et de la nation palonaise sauvait ainsi, par une victoire éclatante, l'Allemagne et la chrétienté tout entière de la domination ottomane, un peuple dont le nom avait à peine été connu jusqu'alors des autres nations de l'Europe commençait à paraître avec éclat sur la scène du monde : je veux parler de la nation russe, que son éloignement et la rigueur de son climat avait rendue jusqu'à ce moment étrangère aux grands événemens que je viens de vous raconter.

Dans toutes les histoires que vous connaissez déjà, mes jeunes amis, vous aurez remarqué sans doute qu'il faut de longues années à une nation pour devenir instruite et policée, et que les peuples même qui sont aujourd'hui les plus civilisés du globe demeurèrent pendant bien des siècles sauvages et ignorans. Eh bien! vous allez voir une nation qui ne s'était point encore associée à la civilisation européenne sortir tout à coup de la

barbarie, et cela par le génie d'un seul homme, dont la gloire efface celle des conquérans les plus fameux, qui n'ont marqué leur passage sur la terre que par la destruction des royaumes ou le malheur de leurs sujets.

L'empire de Russie, mes enfans, placé sur les confins de l'Europe et de l'Asie, dans ces vastes régions du nord, que les anciens connaissaient sous le nom de Scythie, surpasse de beaucoup en étendue les plus puissans états qui aient jamais existé, sans en excepter même les conquêtes d'Alexandre et celles des Romains, au temps de leur plus grande gloire; mais par la diversité des peuples répartis sur cet immense territoire, par la barbarie dans laquelle ils ont langui si long-temps, par la singularité et la dissemblance des mœurs de ces peuplades slaves, tartares, samoïèdes, ostiaques, lapones même, aussi différentes entre elles que les climats qu'elles habitent, on ne saurait dire que cette multitude d'hommes, répandue sur un espace plus considérable que l'Europe entière, forme une seule et même nation. La religion même, qui rapproche ordinairement les hommes en leur inspirant les mêmes craintes et les mêmes espérances, n'est point la même dans les différentes provinces de l'empire russe; quoique la religion grecque, qui prit naissance à Constantinople à l'époque du schisme des deux églises, soit généralement celle des princes et des seigneurs auxquels on donne le nom de Boyards,

on rencontre encore sur les bords de la mer Glaciale des tribus idolâtres de toute espèce : en se rapprochant vers l'orient, quelques peuplades de Tartares errans qui campent sur les rivages de la mer Caspienne font profession du mahométisme, tandis que les divinités païennes ont encore de nombreux adorateurs parmi les hordes asiatiques des bords de la mer Noire. Outre cela, un gand nombre de Juifs sont dispersés sur la surface de la Russie, où ils ont été pendant long-temps les seuls marchands de cette contrée.

Les princes qui régnaient autrefois sur ce vaste territoire portaient le titre de Czars ou de grands chefs. Moscou, l'une des plus anciennes villes de cette partie du monde, était la capitale de leur empire, et c'était là que s'élevait un immense palais ou plutôt une forteresse, nommée le Kremlin, qui leur servait de demeure. Le Kremlin, qui semblait plutôt une construction asiatique qu'un monument de l'Europe, dressait ses tours surmontées de coupoles dorées, comme les minarets de Constantinople, et c'était derrière ses murailles noircies par les siècles, que de nombreuses générations de czars, avaient vécu et régné, tandis que le reste du monde ignorait en quelque sorte qu'ils existassent.

Or, il arriva, vers le temps auquel nous sommes parvenus, qu'un czar, nommé Alexis, mourut dans un âge peu avancé, laissant trois fils dont les deux derniers étaient presque encore au ber-

ceau, et une fille appelée Sophie, qui, déjà parvenue à la jeunesse, annonçait un caractère ambitieux et intraitable. Fœdor, l'aîné de ces princes, ne survécut que peu d'années à son père, et sa mort livra la Russie à une longue suite de malheurs.

C'était l'usage dans ce pays, mes bons amis, que lorsqu'un czar venait à mourir sans enfans, ses plus proches parens héritassent tous également de sa puissance, et aussitôt après que Fœdore eut rendu le dernier soupir, les boyards firent monter sur le trône, à sa place, ses deux fils, dont l'aîné, appelé Iwan, était un prince faible de corps et d'esprit, et le second, nommé Pierre, venait à peine d'atteindre sa dixième année.

Il y avait alors en Russie une milice farouche et terrible, assez semblable aux Prétoriens de l'ancienne Rome ou aux Janissaires de Constantinople, et dont les membres portaient le nom de Strélitz : ces strélitz avaient été autrefois des soldats braves et redoutés des ennemis du nom russe; mais depuis de longues années, devenus insatiables de récompenses qu'ils ne savaient plus mériter, ils se montraient turbulens et indisciplinés, et prétendaient disposer de l'empire suivant leur caprice.

Cependant la princesse Sophie, qui voyait avec peine deux enfans dépositaires de la puissance souveraine quelle ambitionnait, conçut la pensée de se

servir des strélitz pour dépouiller ses jeunes frères de l'empire qui leur appartenait par droit de naissance, et placer la couronne de czar sur sa propre tête. Dans ce dessein, cette princesse se rendit un jour à de vastes casernes qu'habitait à Moscou cette troupe facile à mutiner, et assemblant autour d'elle les chefs des strélitz, elle leur apprit en feignant un grand effroi, que plusieurs boyards qu'elle haïssait à cause de leur attachement aux jeunes czars, avaient conspiré contre la vie de ces princes. A l'aide de ce mensonge et des larmes qu'elle affectait de répandre, cette femme artificieuse sut si bien exciter la fureur de cette soldatesque terrible, que se dispersant aussitôt dans les divers quartiers de la capitale, les strélitz égorgèrent sans pitié, non seulement tous les seigneurs que Sophie avait désignés à leur rage, mais encore un grand nombre de malheureux boyards, qu'ils ne connaissaient pas même de nom et qui ne leur avaient fait aucun mal.

On raconte que dans le moment où ces forcenés, ivres de sang, parcouraient les rues de Moscou, en cherchant d'autres victimes, une de leurs bandes rencontra par hasard un malheureux jeune homme, qu'ils prirent pour l'un de ceux qu'ils devaient mettre à mort. Mais à peine l'eurent-ils percé de coups, que, reconnaissant leur erreur, ils relevèrent le corps ensanglanté de cet infortuné, et le reportèrent ainsi chez son père, qui fut forcé de leur donner une forte récompense

pour qu'ils s'éloignassent au plus vîte; malheureusement comme ils se retiraient, ce père au désespoir s'étant écrié qu'un jour viendrait où ces infâmes meurtriers seraient punis, ceux-ci, qui l'entendirent, revinrent sur leurs pas, et saisissant aussitôt le vieillard par ses cheveux blancs, ils le traînèrent à la porte de sa maison où ils le massacrèrent. Ces scènes d'horreurs se renouvelèrent ainsi pendant plusieurs jours au bout desquels ces misérables, gorgés de pillage, demandèrent qu'on élevât sur l'une des places de Moscou une colonne où ils inscriraient les noms de tous ceux qu'ils avaient égorgés, comme traîtres à la patrie, et qu'on leur accordât des largesses pour récompenser leurs hauts faits.

Mais en soulevant ainsi cette milice terrible, qui venait d'égorger tous les boyards, dont la vie était un obstacle à ses desseins secrets, la sanguinaire Sophie n'avait pas ordonné des meurtres inutiles à son élévation; car à peine cet affreux massacre fut-il accompli, qu'elle prit le titre de Czarine, et s'attribua tous les honneurs de la souveraineté. Après avoir dépouillé ses frères du titre qui leur appartenait, elle les relégua dans une maison de campagne, voisine de Moscou, où elle ordonna qu'ils fussent traités comme des prisonniers plutôt que comme les héritiers d'un grand empire. Alors cette femme ambitieuse se crut maîtresse absolue d'un pouvoir que des enfans seuls pouvaient lui disputer, et si elle consentit à les

laisser vivre encore, c'est qu'elle crut n'avoir rien à redouter de leur jeunesse.

Nous verrons bientôt, mes bons amis, ce qu'était un de ces enfans qu'elle traitait avec tant de dédain.



LE CHARPENTIER DE SARDAM.

Depuis l'an 1683 jusqu'à l'an 1696.

—

Pierre Alexiowitz, le plus jeune des fils d'Alexis (c'est l'usage en Russie de joindre au nom de chaque prince, celui de son père), était né, mes bons amis, avec les plus grandes qualités que jamais monarque ait possédées. A un corps robuste et énergique il joignait une ame forte et généreuse, et tandis que dans la profonde retraite à laquelle Sophie avait condamné ses deux frères, le faible Iwan, plus languissant chaque jour, voyait s'éteindre, de moment en moment, le peu de vie qui lui restait, Pierre au contraire, en grandissant, manifestait un caractère ferme et capable des plus grandes choses.

Dans son enfance, effrayé pendant une promenade du bruit soudain d'une cascade d'eau qui tombait avec fracas du haut d'un rocher, il avait contracté, malgré lui, une répugnance si extraordinaire pour cet élément, que la vue seule d'un ruisseau le faisait pâlir et trembler. Eh bien! croiriez-vous que cet enfant, pour surmonter

cette répugnance involontaire, eut le courage de se faire plonger par ses domestiques dans une rivière, où après les efforts les plus pénibles, il parvint à nager sans la moindre crainte?

En même temps, comme la czarine Sophie, malgré ses prières, lui refusait des maîtres, afin qu'il restât ignorant et incapable de jamais gouverner son empire, Pierre entreprit d'apprendre seul la langue hollandaise et la langue allemande, parce qu'il avait entendu dire que ces deux nations étaient les plus instruites et les plus industrieuses de l'Europe, et que d'ailleurs il avait eu occasion d'apercevoir à Moscou quelques marchands hollandais et allemands, qu'il s'était plu à questionner sur les usages de leurs pays, si différens, à cette époque, des mœurs rudes et grossières des Moscovites.

Mais tandis que Pierre, dans sa retraite, mes bons amis, mettait ainsi à profit les précieuses années de sa jeunesse, une nouvelle révolte des strélitz allait changer la face de l'empire russe, en le plaçant sur le trône, dont ses grandes qualités le rendaient digne plus encore que sa naissance. Ces soldats turbulens, déjà las d'obéir à l'impérieuse Sophie, s'étaient portés avec violence au Kremlin, où égorgeant sous les yeux de cette princesse ses plus fidèles partisans, ils avaient proclamé czars les deux jeunes princes, sous les noms d'Iwan VI et de Pierre I[er]. Quant à cette femme ambitieuse, il fallut qu'elle cherchât un

refuge dans un couvent voisin de Moscou, où on la contraignit de se faire religieuse, et de renoncer pour toujours aux honneurs et à la puissance qu'elle avait tant enviés. Le faible Iwan, ainsi porté au pouvoir suprême sans le vouloir, languit encore plusieurs années dans le rang élevé où la Providence l'avait placé; puis il mourut, sans que personne s'en occupât, tant l'empire était glorieusement rempli alors par son frère Pierre, qui préludait déjà par des actions éclatantes aux grandes choses qui, en peu d'années, devaient changer entièrement la face de la Russie.

En effet, mes jeunes amis, une grande pensée, une de ces pensées qu'il n'est presque jamais donné à un même homme de concevoir et d'accomplir, était montée avec Pierre Ier sur le trône. Malgré l'isolement et l'ignorance dans laquelle on s'était efforcé de le retenir, le petit nombre d'étrangers qui avaient pu s'approcher de sa personne lui avaient assez appris combien ses sujets, presque sauvages encore, étaient différens des Anglais, des Français, des Allemands, des Hollandais et des autres peuples de l'Europe. Cette remarque suffit pour inspirer au jeune czar l'idée d'obliger les Russes à changer leurs mœurs et leurs usages; mais avant de corriger la barbarie de sa nation, il comprit que c'était à se corriger lui-même de ses propres défauts qu'il devait s'attacher. Né avec un caractère facile à irriter, adonné à l'usage du vin et des liqueurs fortes,

très répandu chez les peuples du nord, qui, à l'aide de ces boissons pernicieuses et enivrantes, cherchent à combattre le froid glacial de leur climat, il entreprit de dompter ses goûts et ses penchans, comme il avait vaincu ses répugnances, et parvint ainsi à force de travail à remporter celle de toutes les victoires qu'il est le plus difficile d'obtenir; car il devint aussi calme, aussi réfléchi, aussi tempérant, qu'il avait paru jusqu'alors adonné à la colère, et passionné pour le vin et la bonne chère.

L'un des premiers soins du czar Pierre, lorsqu'il se vit maître de l'empire, fut d'appeler autour de lui des étrangers, dont il prévoyait qu'il aurait besoin pour s'instruire lui-même, et faire connaître aux Russes les arts et l'industrie des autres nations. Dans une de ses maisons de campagne, il avait formé d'abord de ses plus jeunes domestiques, une petite troupe de cinquante soldats seulement, auxquels il avait donné pour chefs les fils des boyards qui lui étaient les plus dévoués, sous le commandement d'un Français, nommé Lefort, à qui Pierre portait une grande estime, parce qu'il était patient, laborieux, infatigable, et prêt à tout entreprendre pour le service du prince qu'il avait adopté. Ce n'est pas, mes enfans, que Lefort fût très savant, ou même qu'il fût capable de diriger l'esprit du jeune monarque; mais comme il avait beaucoup voyagé, et paraissait avoir observé avec attention les usa-

ges des différens pays qu'il avait parcourus, le czar le jugea digne de seconder les grands desseins qu'il avait conçus pour la prospérité de la Russie, et le fit chef de cette première troupe régulière, qu'il nomma le régiment des gardes Préobazinski, du nom de la maison de campagne où il avait commencé à l'exercer à l'européenne.

Or, il faut que je vous dise que la plupart des boyards, accoutumés à exercer une autorité absolue sur les soldats qu'ils amenaient au czar, ne pouvaient voir sans mécontentement qu'un étranger leur fût préféré à la tête de la nouvelle armée de Pierre; mais celui-ci qui savait bien que ce n'est qu'en obéissant qu'on apprend à commander, n'hésita point à leur donner lui-même l'exemple de la discipline et de la subordination. Afin que chacun s'accoutumât par la vue du monarque à passer par les rangs les plus obscurs de la milice, Pierre voulut commencer par être lui-même tambour dans sa compagnie des gardes préobazinski. A la vérité, ce fut un spectacle tout-à-fait nouveau que celui d'un grand prince, battant lui-même la caisse devant ses soldats; mais en peu de temps, il recueillit le fruit de l'exemple salutaire qu'il donnait aux jeunes seigneurs de son empire; car encouragés par la conduite du czar, aucun des boyards ne dédaigna de prendre son souverain pour modèle, et chacun d'eux se soumit, sans murmurer, aux devoirs les plus exacts et les plus rigoureux du service militaire.

Cependant si le soin d'assurer à son empire une armée respectable et disciplinée avait ainsi occupé les instans de Pierre, la nécessité de façonner promptement ses sujets aux arts et aux usages de l'Europe lui parut encore plus pressante. Plein de cette utile pensée, il entreprit d'introduire parmi les Russes les mœurs, les usages, et même les vêtemens des autres nations. Jusqu'à cette époque le peuple russe avait porté de longues robes traînantes et plissées, et ne se coupait jamais la barbe, suivant l'usage des Asiatiques; Pierre, qui regardait ce costume comme un reste de barbarie, ordonna que désormais le peuple adopterait le vêtement juste et court dont la mode était alors générale chez les Allemands, et que chaque Russe serait obligé de se faire raser la barbe. Mais comme par attachement pour les anciennes modes de leur pays, la plupart d'entre eux refusaient obstinément de se soumettre aux volontés du czar, il établit aux portes de chaque ville des officiers chargés de couper les robes et les barbes de tous ceux qui se présenteraient pour entrer ou sortir. Ce fut ainsi qu'en peu de temps il obligea ses sujets à quitter leur ancien costume national, et presque tous finirent par se soumettre aux ordres qu'il avait donnés.

Un jour que le czar, en se promenant, parcourait les environs de Moscou, on lui montra, parmi plusieurs choses rares et curieuses, une petite chaloupe anglaise que des marins de cette nation

avaient abandonnée peu de temps auparavant sur le bord d'un fleuve. La vue de cet élégant navire, qui ne ressemblait en rien aux barques pesantes et grossières dont se servaient les mariniers de la Moskowa (c'est le nom de la rivière qui passe à Moscou), causa au czar une vive surprise, et s'étant fait expliquer par un marin hollandais, qui se trouva là par hasard, l'usage de chaque partie de cette jolie embarcation, il chargea cet homme, qui ne manquait pas d'habileté, de lui construire un navire sur ce modèle et même d'appeler, pour le seconder dans ce travail, des ouvriers de son pays à qui Pierre lui permit d'offrir de grandes récompenses. Ce fut ainsi, mes enfans, que sous les yeux du czar, attentif à tous les travaux de ces étrangers industrieux, fut construit en quelques mois le premier vaisseau que la Russie ait possédé: bientôt après on vit Pierre se transformant en pilote, comme il s'était fait soldat, diriger lui-même ce navire sur la mer Blanche, la seule qui dépendît alors de son vaste empire.

Mais ce n'était pas encore assez pour Pierre d'avoir ainsi fait construire un navire sous ses yeux, et d'avoir appris à le diriger de ses propres mains, la plupart des connaissances nécessaires au grand art du navigateur lui étaient étrangères, et quoiqu'il eût commencé presque seul à étudier les ma thématiques et la géométrie, qui sont des sciences indispensables à la navigation, il prit la résolution de voyager lui-même en Europe pour ac-

quérir l'instruction qui lui manquait encore.

Il n'était pas sans exemple, mes jeunes amis, que des rois et de grands personnages, quittant leurs états, visitassent avec appareil les royaumes voisins, où ils recevaient les honneurs dus à leur mérite et à l'élévation de leur fortune. Mais c'était pour la première fois que l'on voyait un jeune Barbare de vingt-quatre ans descendre en quelque sorte de son trône, pour aller, dans les pays étrangers, s'instruire lui-même pour instruire plus tard sa nation. Afin de n'être point gêné par de vaines cérémonies dans les pays qu'il parcourait, Pierre, se mêlant parmi les domestiques du général Lefort, qu'il envoyait en Hollande avec le titre d'ambassadeur du czar, traversa une partie de l'Allemagne sous ce déguisement obscur, qui lui permit de se livrer sans partage à l'étude et à l'observation.

Il y avait alors à peu de distance d'Amsterdam, capitale des Provinces-Unies, une petite ville appelée Sardam, célèbre par le nombre et la qualité des vaisseaux que d'habiles ouvriers hollandais y construisaient chaque année. Cette ville, entièrement habitée par des artisans laborieux et instruits, fut le séjour que Pierre préféra à celui de Londres, de Paris ou de Vienne. Ce fut là que, pour n'être point distrait de ses travaux, il s'établit presque seul dans une petite maison, où il n'avait d'autres meubles que ceux fabriqués de ses propres mains, et entreprit avec ardeur d'ap-

prendre le métier des charpentiers qui construisent les navires. Sous le nom de Péterbas (ce qui veut dire maître Pierre), il se fit inscrire au nombre des ouvriers de Sardam, et quoique ces hommes simples s'accoutumassent difficilement d'abord à voir un puissant monarque manier, comme eux, le compas et la hache, il s'associa de si bonne grâce à leur existence laborieuse, qu'ils finirent par le regarder comme un de leurs meilleurs compagnons.

Cependant l'art du constructeur de vaisseaux n'était pas le seul qu'apprît en Hollande le royal charpentier de Sardam; doué d'un corps robuste, et d'un génie que rien ne pouvait rebuter, il quittait fréquemment ses travaux du port pour aller à Amsterdam, étudier sous des maîtres habiles la géométrie, la mécanique, l'astronomie, la physique et jusqu'à la chirurgie, dont l'un des plus savans médecins hollandais de cette époque, nommé Ruysch, lui enseigna les opérations les plus indispensables. Pendant dix-sept mois que Péterbas demeura citoyen de Sardam, il ne se passa pas un seul jour sans qu'il acquît quelque connaissance nouvelle, et la pensée qu'un temps viendrait où son savoir serait utile à sa patrie le soutenait au milieu de tant de travaux et d'études.

LE RETOUR DE PIERRE Ier.

Depuis l'an 1696 jusqu'à l'an 1698.

Mais tandis que le czar Pierre, mes jeunes amis, par ses travaux et son exemple, préparait ainsi, dans sa chaumière de Sardam, la grandeur et la prospérité de son empire, il apprit tout à coup qu'une nouvelle mutinerie des strélitz, excités par les secrètes menées que la czarine Sophie, du fond de son cloître, entretenait encore parmi eux, venait d'éclater à Moscou, et que déjà cette soldatesque indisciplinée avait été mise en fuite par le brave Lefort. Cette nouvelle lui fit hâter son retour en Russie, où sa présence répandit la terreur et la consternation parmi les rebelles.

Le prétexte de cette dernière révolte des strélitz, mes enfans, vous fera mieux comprendre que tout ce que je pourrais vous dire, quelle était alors l'ignorance de la nation russe. Pendant son voyage en Hollande, quelques marchands anglais avaient obtenu du czar la permission de porter en Russie du tabac, dont l'usage était devenu commun en Europe, depuis un grand nombre d'an-

nées. Mais quelques prêtres ignorans ayant prétendu que la religion défendait de fumer cette plante aromatique, il n'en fallut pas davantage pour exciter parmi les strélitz un soulèvement, encore signalé par d'incroyables traits de férocité. Heureusement cette rébellion fut la dernière qui ensanglanta l'empire et la capitale : le même jour, à la même heure, et avant qu'aucun des mutins eût pu chercher son salut dans la fuite, Pierre fit saisir leurs principaux chefs et leur fit trancher la tête en sa présence. On dit même que tirant son sabre, il ne craignit pas de frapper de sa propre main les plus coupables, afin d'effrayer les autres par l'exemple de leur supplice.

Ne vous semble-t-il pas bien odieux, mes jeunes amis, de voir le czar, se couvrant ainsi du sang de ses sujets, remplir lui-même le terrible office de bourreau, et se faire l'exécuteur des sentences de mort qu'il vient de prononcer? Cette action, n'est-il pas vrai? vous paraît celle d'un tyran féroce et sanguinaire, que vous ne pouvez vous empêcher de comparer à ces princes dont l'histoire nous apprend à abhorrer la cruauté ; mais vous cesserez de porter un jugement aussi sévère sur cet homme extraordinaire, lorsque vous saurez que s'il put se résoudre à punir lui-même les coupables, c'était pour imprimer une terreur salutaire à ceux qui seraient tentés de les imiter. Depuis cette époque, le règne de Pierre ne fut plus troublé par de semblables séditions ;

la milice des strélitz fut à jamais abolie ; la plupart de ces soldats turbulens, bannis de Moscou, furent transportés en Sibérie, l'une des provinces les plus froides et les plus éloignées de la Russie, et les nouveaux régimens disciplinés par le czar, prirent leur place dans la capitale et sur les frontières de l'empire.

Cependant l'exemple donné par Pierre Ier avait déjà profité à sa nation ; par son ordre, une foule de jeunes Russes parcouraient les divers états de l'Europe pour s'instruire comme leur souverain ; un grand nombre de Français, d'Allemands, de Hollandais, venaient en Russie exercer les arts de leur patrie, ou propager les connaissances utiles qui distinguent les nations policées. Des commerçans de tout pays s'empressaient d'apporter le produit des fabriques d'Angleterre et des Pays-Bas dans cet empire, où ils étaient certains d'être favorablement accueillis. Des navires russes, tous construits sous les yeux de Pierre, et dont quelques-uns avaient été commencés par ses mains, sillonnaient la mer Noire, où ils combattaient avec avantage les flottes du sultan Mahomet IV, auquel les officiers russes, formés à l'école du czar, enlevaient Azoph, l'une des forteresses les plus importantes de cette contrée, bâtie sur ce rivage lointain, mais fertile, que les anciens peuples nommaient les Palus-Méotides. En un mot, cette nation nouvelle, dont le nom était à peine connu cinquante ans auparavant, se montrait glorieuse

et retoutable, et pourtant tout cela était l'ouvrage d'un seul homme.

A la vérité, mes enfans, le czar ne négligeait aucun moyen d'exciter chez ses sujets cet élan généreux qui rend les nations fortes et florissantes. Ses navires avaient-ils remporté quelque victoire sur les flottes ottomanes, il décernait les honneurs d'un triomphe au général qui venait d'obtenir cet avantage, et voulait qu'il entrât dans Moscou au milieu des acclamations du peuple, comme autrefois les triomphateurs romains, dont il est si souvent question dans l'histoire. Lorsque les premiers Russes que le désir de s'instruire avait conduits dans les pays étrangers revinrent dans leur patrie, il monta lui-même dans la plus belle de ses voitures, vêtu de ses habits de cérémonie, et s'avança à leur rencontre, pour honorer, disait-il à ses courtisans étonnés de voir les distinctions qu'il accordait à ses propres sujets, le savoir et les bonnes mœurs que ces illustres Russes étaient allés chercher chez les nations de l'Europe, et qu'ils rapportaient en Russie.

Enfin, pour frapper sans cesse les yeux de sa nation de tout ce qui pouvait lui mieux faire comprendre les avantages que la Russie tirerait un jour de chacun des progrès dont il était l'auteur, il imagina, après une victoire que ses vaisseaux venaient de remporter, de monter lui-même sur cette chaloupe anglaise qui lui avait autrefois donné l'idée de fonder une marine russe : ce petit na-

vire, dont il voulut être le pilote, et dont les principaux boyards de l'empire furent les matelots, avait été recouvert, par son ordre, de feuilles de cuivre doré, armé de petits canons d'argent, et orné de cordages et de banderolles de soie. A la vue de toute sa flotte, il dirigea lui-même cette barque élégante parmi tous ses grands navires, dont les équipages faisaient retentir l'air de leurs cris de joie et du bruit éclatant de leurs canons : « afin, disait-il en plaisantant, que ce bon petit » grand-père parût entouré de tous ces beaux » enfans qui semblaient être sa famille. » C'était par de semblables moyens que Pierre s'efforçait d'intéresser la nation russe au succès de ses travaux, et fondait sur des bases solides la grandeur future de son vaste empire.

LA JEUNESSE DE CHARLES XII.

Depuis l'an 1698 jusqu'à l'an 1700.

A cette époque, mes bons amis, le trône de Suéde était occupé par un jeune prince digne en tous points d'être le contemporain du czar Pierre. Charles XII, c'était son nom, était le petit-neveu du grand Gustave-Adolphe, avec lequel sa valeur et ses belles qualités lui donnaient plus d'un trait de ressemblance, et le petit-fils du roi Charles-Gustave, à qui la reine Christine avait cédé volontairement la couronne. Plus guerrier qu'aucun prince de sa race, il avait dans le caractère plus d'opiniâtreté et non moins de grandeur d'âme que le rival de Wallenstein. Accoutumé dès son enfance à commander et ne pouvant supporter la moindre contradiction, jamais prince moins que lui ne fut accessible à la flatterie; entouré d'amis sincères et dévoués, il avait trop de franchise et de loyauté pour souffrir des courtisans. Toujours vêtu d'un habit de drap grossier avec des boutons de cuivre jaune, comme le moindre soldat de son armée, portant à son côté une

lourde et longue épée; chaussé de larges bottes de cuir, et portant d'épais gants de buffle, les cheveux courts et relevés, il ne se distinguait des officiers suédois qui l'entouraient que par la fierté de son maintien et la simplicité de son costume. Sobre et tempérant jusqu'à l'excès, le pain noir du soldat lui suffisait pour apaiser sa faim, de l'eau pour étancher sa soif. Son corps robuste et infatigable supportait également le froid, la chaleur, la privation de sommeil, et il dormait aussi bien étendu sur une couche de neige, que dans le meilleur lit de son palais de Stockolm.

Depuis cent cinquante ans environ que la maison de Wasa portait la couronne de Suède, mes enfans, il semblait qu'aucun monarque médiocre ne pût occuper le trône du grand Gustave. Dans cet intervalle de temps, on avait vu successivement s'assoir à cette place élevée une suite de princes illustres qui avaient imprimé au nom suédois un éclat et une renommée remarquables, sans en excepter même la fameuse Christine, que son savoir et ses bizarreries avaient rendue célèbre dans toute l'Europe. Les victoires remportées par les armes suédoises pendant la guerre de trente ans, les rares talens de Gustave-Adolphe, l'agrandissement assuré à la Suède par le traité de Westphalie, attiraient depuis long-temps sur ce royaume les regards du monde entier, et lorsqu'on apprit que ce trône était encore occupé par

un prince jeune et belliqueux, personne ne douta que de nouveaux succès ne fussent réservés au petit-neveu de Gustave-Adolphe.

Charles XII était près d'atteindre sa dix-huitième année, lorsqu'il songea pour la première fois à régner par lui-même : jusqu'alors la reine sa mère, princesse sage et expérimentée, avait gouverné la Suède avec gloire ; mais tout jeune qu'il était, Charles manisfestait déjà un caractère ferme et résolu qui pouvait faire augurer ce qu'il deviendrait un jour. Après avoir appris avec facilité dans son enfance plusieurs langues étrangères, telles que l'allemand, le français et le latin, quoiqu'il affectât de ne jamais parler que sa langue marternelle, son unique récréation était d'exercer lui-même les troupes suédoises, qui passaient alors avec raison pour les plus instruites et les mieux disciplinées de l'Europe. Des journées entières s'écoulaient pour lui dans cette occupation, que jamais ni la fatigue ni l'intempérie des saisons ne le força d'interrompre.

Un jour que le jeune roi, rentrant à Stockholm, après avoir exercé pendant plusieurs heures quelques régimens de son armée, paraissait soucieux et rêveur, un de ses officiers nommé Piper, s'approchant de lui, s'informa avec adresse du sujet de sa préoccupation : « Je songe, lui ré-» pondit Charles, en quittant ces braves gens, » que ni eux ni moi ne sommes faits pour obéir à » une femme. » Ces paroles ne furent point per-

dues pour l'habile Piper qui les avait provoquées, et dès le lendemain Charles XII, à sa persuasion, ayant assemblé le sénat du royaume, déclara hautement qu'il voulait gouverner seul la Suède, et choisit le comte Piper pour son premier ministre avec le titre de chancelier.

Cependant, mes enfans, à peine Charles fut-il maître de son gouvernement, qu'il se trouva entouré d'ennemis à qui sa jeunesse inspirait peu de crainte, et qui crurent l'occasion favorable pour venger sur un prince sans expérience ce que les Suédois leur avaient fait endurer depuis tant d'années. L'un était Christiern IV, roi de Danemarck, dont vous savez que la nation avait été de tout temps ennemie de la Suède; l'autre, l'électeur Auguste de Saxe, que la noblesse de Pologne venait tout récemment d'élever au trône de Jean Sobieski; le troisième, enfin, le czar Pierre lui-même, qui depuis long-temps souhaitait de posséder des provincee sur la mer Baltique, et méditait dans ce dessein la conquête de la Livonie et de la Finlande, deux riches contrées, échues à la Suède par le traité de Westphalie. Tout autre que Charles XII eût été effrayé d'avoir tant d'ennemis à combattre; mais le jeune monarque ne respirait que la guerre et les aventures, et il n'hésita point à prévenir lui-même, par une brusque attaque, les mauvais desseins que ses voisins avaient formés contre lui.

Ce fut contre le roi de Danemarck, son ennemi

le plus proche et son adversaire le moins redoutable, qu'il tourna d'abord ses armes; en quelques jours une armée suédoise fut prête à seconder l'impatience de Charles, des vaisseaux la transportèrent en vue de la ville de Copenhague, qui est la capitale du Danemarck, et le roi n'eut pas plus tôt aperçu le rivage, qu'il s'élança dans une chaloupe avec plusieurs officiers, et vint toucher la terre à la tête de quelques centaines d'hommes, malgré une grêle de coups de feu que les Danois faisaient pleuvoir sur eux. On rapporte que dans ce débarquement, qui fut le premier combat auquel il assistât, Charles, entendant autour de lui un sifflement aigu qu'il ne connaissait pas, demanda à un officier anglais, placé à ses côtés, quel était ce bruit étrange qui sifflait à son oreille: « Sire, lui répondit cet officier avec sangfroid, » ce sont les balles de fusil qu'on vous tire. — Eh » bien! reprit le roi en riant aux éclats, ce sera » désormais ma musique. »

Quoi qu'il en soit, mes bons amis, cette audace extraordinaire d'un prince de dix-huit ans, à la tête d'une nation belliqueuse et redoutable, causa tant d'effroi au roi de Danemarck, que voyant sa capitale près de tomber au pouvoir de ce nouveau conquérant, il demanda aussitôt la paix que Charles lui accorda pour courir à la défense de la Livonie, que le czar Pierre lui-même ravageait avec quatre-vingt mille Russes, pour exercer ses nouveaux soldats à la tactique européenne dont

il faisait lui-même l'apprentissage; car il voulait devenir général habile, comme il était devenu constructeur de navires et pilote par le travail et la persévérance.

Le premier soin de Charles XII, à qui son impétuosité ne permettait pas de supporter le moindre retardement, fut, en débarquant en Livonie, de rassembler une partie de son armée, tandis que le reste de sa flotte lui amenait de nouveaux bataillons : quoiqu'il n'eût encore auprès de lui que huit mille soldats, il n'hésita point un moment à marcher contre l'armée du czar, qu'il savait occupé en ce moment devant une petite ville appelée Narva, déjà réduite aux abois, et que l'ignorance seule des généraux moscovites, à qui Pierre n'avait pu faire connaître encore tous les secrets de la guerre, avait pu préserver jusqu'alors.

Quoique l'on fût alors en automne, mes jeunes amis, le climat de cette contrée du nord est si rude, qu'il y faisait déjà un froid beaucoup plus vif que celui que l'on éprouve à Paris au milieu de l'hiver; mais le froid ni les frimas ne pouvaient point arrêter Charles XII, et depuis Gustave-Adophe, les Suédois étaient accoutumés à braver toutes les saisons, contre l'ordinaire des autres nations de l'Europe, qui à l'approche des mauvais temps faisaient entrer leurs troupes dans des quartiers d'iver, c'est-à-dire dans des villes et des villages où elles attendaient le retour du

printemps. L'infatigable czar imitait cette ardeur guerrière, et il est digne de remarque qu'à une époque où les peuples du midi, dans leurs climats tempérés, se seraient bien gardés de guerroyer, le Russe Pierre assiégeait Narva, et le Suédois Charles XII s'avançait pour la défendre.

Par un hasard singulier, et comme si la fortune n'eût pas encore voulu mettre en présence ces deux hommes si différens l'un de l'autre et pourtant dignes d'être rivaux, le czar Pierre était absent de son camp, le jour où Charles, à la tête de ses huit mille Suédois, se présenta devant Narva. Aussi le combat qui s'engagea bientôt entre les deux armées ne fut-il pas de longue durée : les Russes, effrayés de l'aspect belliqueux des Suédois, prirent la fuite en désordre, quoiqu'ils fussent beaucoup plus nombreux que leurs ennemis, et la victoire échut à Charles XII, qui déplora de l'avoir remportée si facile, quoique son cheval eût été tué sous lui dans la mêlée, où il s'était jeté avec toute l'impétuosité de son âge et de son caractère. Les Russes consternés abandonnèrent leurs tentes, leurs canons et un si grand nombre de prisonniers entre les mains des Suédois, que lorsqu'on compta les captifs, il se trouva qu'ils étaient cinq fois plus nombreux que leurs vainqueurs. Charles XII, que cette multitude désarmée n'eût fait qu'embarrasser, ordonna qu'on la renroyât, ne pouvant la nourrir; il ne retint auprès de lui que les généraux et les officiers, qui

pour la pour la plupart étaient de jeunes boyards que Pierre avait destinés à apprendre l'art de la guerre, et qui, dans le camp de Charles XII, ne pouvaient se trouver à meilleure école.

On raconte que parmi les prisonniers qui furent amenés devant Charles XII, après la journée de Narva, se trouvait un jeune prince tartare, originaire des montagnes du Caucase, en Asie, qui avait voulu suivre le czar au siége de cette ville. Lorsque ce jeune homme fut présenté au roi à qui l'on rapporta la singulière destinée de cet Asiatique, qui, né sous le ciel brûlant de cette partie du monde, allait être conduit prisonnier à Stockholm, Charles ne put s'empêcher de s'écrier : « C'est comme si quelque jour je me trouvais « prisonnier chez les Turcs, » vous verrez plus tard, mes jeunes amis, que ces paroles, auxquelles alors on fit peu d'attention, devinrent une sorte de prédiction que les vicissitudes de la fortune ne tardèrent pas à réaliser.

❧

LA DIÈTE DE POLOGNE.

Depuis l'an 1700 jusqu'à l'an 1703.

Lorsqu'on apprit en Russie, mes jeunes amis, qu'une poignée de Suédois venait de remporter une éclatante victoire à Narva sur une armée dix fois plus considérable, la plupart des Russes, frappés d'épouvante, et ne pouvant croire, tant ils étaient ignorans, que les soldats du czar eussent pu être vaincus sans sortilége, firent des prières publiques à saint Nicolas, qui est le patron de la Russie, pour qu'il les délivrât de ces ennemis pernicieux; mais Pierre, qui savait bien que le seul sortilége du roi de Suède avait été le courage et la discipline de son armée, comprit mieux que jamais qu'il devait, avant d'engager de nouveaux combats, donner à ses sujets le temps de s'aguerrir; et résolu d'éviter la bataille que Charles XII venait lui offrir, il n'essaya plus de défendre la Livonie contre cet impétueux conquérant. Par cette prudente retraite, il donna à ses soldats le temps d'oublier leur terreur, et se mit à même de saisir la première occasion favo-

rable qui se présenterait, pour tenter avec plus de succès, à l'avenir, le sort des armes.

A cette époque, comme je vous l'ai dit, le trône de Pologne était occupé par l'électeur Auguste de Saxe, à qui le choix des Polonais avait décerné la couronne; car il arrivait fréquemment que des princes étrangers fussent appelés au trône, et vous pouvez vous souvenir d'avoir lu quelque part que Henri III, roi de France, avait été d'abord élu roi de Pologne, et qu'il s'échappa furtivement de ce pays pour venir succéder à son frère Charles IX, peu de temps après la fatale nuit de la Saint-Barthélemy.

Le roi Auguste, mes enfans, qui comme vous savez était de l'une des plus illustres maisons souveraines d'Allemagne, était un prince aimable, courageux et doué de mille qualités honorables, auxquelles il joignait une force de corps prodigieuse, et un extérieur aussi remarquable qu'imposant. Mais il avait eu l'imprudence, en voyant l'extrême jeunesse de Charles XII, de témoigner l'intention d'ajouter à ses états de Saxe et de Pologne plusieurs provinces allemandes qui appartenaient à la Suède depuis Gustave-Adolphe, et par cette démonstration inconsidérée, il s'était attiré le ressentiment du monarque suédois, qui, après avoir forcé le roi de Danemarck à demanla paix, et vaincu l'armée du czar à Narva, résolut de tourner ses armes contre le prince saxon.

Or, vous saurez que, dans ce temps-là, le royaume de Pologne, par la forme de son gouvernement, ne ressemblait à aucun des autres états de l'Europe. Quoique les Polonais eussent un roi qu'il choisissaient à leur gré, ils donnaient à leur patrie le titre de République, parce que ce roi, une fois proclamé par les nobles, était obligé de ne gouverner le pays qu'avec l'agrément de ceux même qui l'avaient élu, réunis dans une assemblée appelée Diète, comme celle des princes d'Allemagne. Mais la diète de Pologne, mes enfans, avait plus de rapports avec ces rassemblemens tumultueux que les Franks et les autres peuples du nord introduisirent en Europe, après la chute de l'empire romain, qu'à une réunion de personnages graves et puissans; les nobles Polonais, dont les principaux portaient les titres de Comtes et de Palatins, parce que le territoire de leur république était divisé en comtés et palatinats, se rendaient tout armés dans ces assemblées, presque toujours divisées et bruyantes, où à la plus légère discussion on voyait briller les sabres et éclater les menaces. Comme les anciens tribuns du peuple, dont je vous ai parlé dans l'Histoire romaine, un seul membre de la diète, en prononçant le mot latin *Veto*, qui veut dire « je le défends, » pouvait s'opposer à une résolution de l'assemblée, et cette opposition entre gens armés et quelquefois échauffés par le vin était suivie le plus souvent de combats où le sang

n'était pas épargné. Aussi cette république, si l'on peut donner ce nom à une pareille anarchie, était-elle toujours partagée en plusieurs factions ennemies les unes des autres, dont la moindre circonstance soulevait la haine mutuelle, et livrait ce malheureux pays à toutes les horreurs de la guerre civile la plus acharnée.

Lorsque le roi Auguste fut informé que Charles XII, vainqueur à Narva, s'avançait en Pologne, il crut d'abord que la pospolite de ce royaume, courant aux armes à sa voix, se hâterait de repousser cet audacieux conquérant, et que le premier choc de ses escadrons suffirait pour dissiper l'armée suédoise, comme ils avaient dispersé devant Vienne les hordes ottomanes ; mais ce monarque fut bientôt détrompé, lorsqu'il ne vit qu'un petit nombre de palatins répondre à son appel, et que la diète assemblée à Varsovie, qui est la capitale de la Pologne, lui défendit d'introduire dans le royaume les troupes saxonnes qu'il s'était proposé de faire venir d'Allemagne. Cette opposition inattendue fit aussitôt comprendre à ce prince, que tous ses ennemis n'étaient point dans les rangs suédois ; et se voyant exposé sans défense aux entreprises de Charles XII, il n'eut d'autre ressource que d'implorer le secours du czar, intéressé, comme lui, à mettre un terme aux progrès du roi de Suède.

Pendant ce temps, mes jeunes amis, le conquérant, s'avançant à travers les plaines de Pologne,

voyait chaque jour les villes et les villages se soumettre sans résistance, tant était grande en ce moment, dans tout le nord, la terreur du nom de Charles XII. Une seule fois Auguste voulut tenter le sort des armes auprès d'une ville appelée Clissau ; mais la victoire se déclara encore pour le roi de Suède, que rien désormais ne pouvait plus arrêter : Varsovie elle-même lui ouvrit ses portes, et le monarque saxon, réduit à chercher son salut dans la fuite, se vit forcé d'abandonner la Pologne, et de se retirer précipitamment en Saxe.

Mais Charles XII, devenu ainsi presque sans combats maître de la république Polonaise, n'était point encore satisfait d'avoir chassé Auguste de son royaume : dans son ressentiment contre ce prince infortuné, il résolut de lui enlever la couronne qu'il tenait du choix des Polonais pour la donner à un autre prince qu'il en jugeait plus digne, à l'exemple du grand Alexandre des Grecs, qu'il aimait à prendre pour modèle, surtout lorsqu'il conquérait des couronnes, pour les distribuer au hasard, ainsi que je vous l'ai raconté dans l'histoire d'Abdolonyme. Charles jeta les yeux, pour monter au trône de Pologne, sur un jeune palatin, nommé Stanislas Leczinski, de l'une des plus illustres familles du pays, que ses vertus et ses brillantes qualités rendaient digne de cette élévation. Personne, comme vous le croirez sans peine, n'osa s'opposer aux ordres de Charles, et

Stanislas Leczinski, proclamé roi de Pologne, reçut de sa nation les mêmes sermens de fidélité que peu d'années auparavant elle avait prêtés au roi Auguste, qu'elle abandonnait maintenant, parce que la fortune l'avait abandonné.

Cependant Charles, étonné qu'Auguste vaincu ne lui demandât point encore la paix, avait résolu de le poursuivre jusqu'en Saxe; et l'Allemagne voyait encore une fois avec inquiétude les armées suéduoises s'avancer victorieuses comme au temps de Gustave-Adolphe. Secondé par la fortune, le roi de Suède, comme la plupart des grands capitaines, ne mettait plus de bornes à ses projets de conquêtes; et, à la vérité, chaque circonstance de sa vie semblait devoir ajouter à sa confiance. Persuadé que la mort qui moissonnait chaque jour autour de lui ses plus chers compagnons d'armes ne saurait l'atteindre, il s'exposait souvent, avec toute la témérité d'un soldat, aux coups des ennemis, sans que l'habit simple qu'il portait attirât leur attention.

Un jour qu'il assiégeait une ville nommée Thorn, il s'aperçut que l'un des généraux de sa suite, nommé Lieven, vêtu d'un habit bleu brodé d'or, était en butte aux coups des assiégés qui l'avaient remarqué, et, par un mouvement de générosité qui lui était naturel, il ordonna à cet officier de changer de place avec lui; mais à peine Lieven eut-il obéi, qu'un boulet de canon, le frappant à l'endroit même que Charles venait de

quitter, le renversa mort sur la place. Tous ceux qui entouraient le roi regardèrent cet événement comme un signe certain de la protection que le ciel lui accordait, et Charles XII lui-même ne put s'empêcher de croire que la Providence ne le réservât à l'accomplissement des plus grandes choses. Aussi, dès ce moment, rien n'arrêta plus sa marche victorieuse; la Saxe presque entière fut envahie par les Suédois, et Charles vint camper aux portes de Leipsick, d'où il pouvait menacer Dresde, capitale de l'Électorat saxon, qui est peu éloigné de cette ville.

Pendant que ce monarque triomphant s'arrêtait dans cette contrée, comme pour donner à son ennemi le temps de se reconnaître, il eut le désir de visiter le champ de bataille de Lutzen, devenu si fameux depuis soixante ans par la mort de son grand-oncle Gustave-Adolphe, et voulut voir la place où ce héros était tombé. Lorsqu'on lui fit remarquer la pierre qui marque cet endroit fatal : « J'ai tâché, dit-il, de vivre comme lui, » Dieu m'accordera peut-être un jour une mort » aussi glorieuse. » Ces paroles, comme toutes celles de Charles, firent une profonde impression sur ses frères d'armes, qui le voyaient chaque jour affronter les plus grand dangers.

Une autre fois le roi, qui avait ordonné que son armée observât la discipline la plus sévère dans ce pays qu'il affectait d'épargner, parcourant à cheval les environs de Leipsick, vit un pauvre paysan

qui, les larmes aux yeux, vint se jeter à ses pieds, en se plaignant d'un soldat suédois qui lui avait pris la nourriture de sa famille. Le roi fit aussitôt appeler le soldat, et lui demanda d'un ton sévère, s'il était vrai qu'il eût volé cet homme, comme celui-ci l'en accusait : « Sire, répondit » le soldat, je ne lui ai pas fait tant de tort que » Votre Majesté en a fait à son maître, car je » ne lui ai pris qu'un dindon, et vous lui avez » pris un royaume. » Charles eut peine à s'empêcher de rire en entendant cette réponse hardie, mais faisant aussitôt donner dix pièces d'or au Saxon, pour lui payer sa volaille, il renvoya le soldat sans punition, en se bornant à lui dire : « Souviens-toi une autre fois que si j'ai pris la » Pologne au roi Auguste, je n'en ai rien gardé » pour moi. »

Pendant ce temps, mes jeunes amis, ce prince infortuné voyant sa capitale menacée, ses états héréditaires envahis, son armée dispersée, et désespérant désormais d'être secouru par le czar, dont l'éloignement ne lui permettait plus d'attendre d'assez prompts secours, se décida à écrire de sa propre main au monarque suédois, et lui envoya des ambassadeurs pour solliciter la paix, que Charles consentit enfin à lui accorder, à condition qu'il renoncerait pour jamais au titre de roi de Pologne; mais ce qui parut le plus amer au malheureux Auguste, ce fut d'être forcé de livrer à Charles un général livonien nommé Pat-

kul, que ce monarque, ordinairement sévère plutôt que cruel, condamna au dernier supplice comme traître, parce que étant né dans une province suédoise, il avait porté les armes contre la Suède. Cet acte de cruauté, le seul qui puisse être reproché à Charles XII, le rendit odieux à tous ceux qui en furent témoins, et cette vengeance inutile ternit cette victoire, qu'un pardon généreux n'eût fait que rendre plus glorieuse.



LA FONDATION DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Depuis l'an 1703 jusqu'à l'an 1709.

Tandis que Charles XII semblait assurer ses conquêtes par une paix que l'on pouvait croire durable, le czar Pierre, sans se rebuter du mauvais succès de ses premiers combats, était parvenu à aguerrir son armée en livrant chaque jour, en Livonie et en Pologne, de nouvelles batailles aux troupes suédoises que Charles y avait laissées. Par ce moyen les Russes s'accoutumèrent enfin à lutter contre les Suédois, qu'ils avaient cessé de regarder comme des magiciens et des sorciers, et cette nation brave, qui commençait à devenir moins ignorante, s'exerça ainsi par de petits avantages à ne plus craindre les meilleurs soldats de l'Europe.

L'une dès premières opérations de Pierre, en reprenant l'offensive, fut d'assiéger de nouveau cette même ville de Narva, qui avait été si fatale aux Moscovites peu d'années auparavant; mais cette fois, quoiqu'elle fût encore vaillamment

défendue, le czar s'en rendit maître après un combat sanglant, où les Russes, exaspérés sans doute par la résistance opiniâtre qu'ils venaient d'éprouver, souillèrent leur victoire par des cruautés inutiles et par leur avidité pour le pillage. Après avoir vainement tenté par ses paroles d'arrêter la rage de ces forcenés, Pierre se vit forcé de percer de son épée plusieurs de ces furieux qui méconnaissaient sa voix, et ce ne fut qu'à ce prix qu'il parvint à sauver de leurs mains un grand nombre de victimes innocentes qu'ils étaient près d'égorger. Lorsqu'il entra, tout couvert de sang et de poussière, dans l'hôtel-de-ville de Narva, où une foule d'habitans s'étaient réfugiés, il posa sur une table son épée toute sanglante, et voyant les assistans frappés de terreur : « Ne craignez rien, leur dit-il avec douceur, ce » n'est point de votre sang que cette arme est » trempée, mais de celui des Moscovites que j'ai » frappés pour sauver la vie de vos femmes et » de vos enfans. » Ces paroles rassurèrent entièrement ces infortunés, auxquels il fit aussitôt restituer ce qu'on leur avait pris de plus précieux ; il ordonna que les maisons qui avaient été détruites pendant le siége fussent rebâties à ses frais, et se fit ainsi bénir de ce peuple autant qu'il en avait été redouté.

Mais ce n'était point assez pour Pierre, mes enfans, de prendre des villes, et tandis que Charles XII, enivré de ses victoires, forçait le roi Au-

guste d'implorer une paix humiliante, Pierre s'occupait à fonder, à peu de distance de Narva même, et sur les bords de la mer Baltique, une grande cité à laquelle il donna le nom de Saint-Pétersbourg, ce qui veux dire la ville de Saint-Pierre, dont il résolut de faire la nouvelle capitale de son empire.

Le lieu que le czar choisit pour bâtir cette capitale, mes jeunes amis, qui est aujourd'hui l'une des plus belles villes du monde, n'était alors qu'un vaste désert, où les eaux de la Newa, grande rivière qui se jette dans le golfe de Finlande, formaient des marais impraticables. Mais Pierre, comme vous savez, ne se laissait rebuter par aucune difficulté, et faisant venir une multitude d'ouvriers de toutes les parties de son empire, il eut bientôt entièrement changé l'aspect de ce lieu, en faisant creuser des canaux profonds pour écouler les eaux des mérécages et construire des ponts pour lier entre eux les différens quartiers de la nouvelle cité. En peu d'années, par cette volonté toute-puissante qui se plaisait à vaincre la nature, comme elle avait vaincu naguère la barbarie de sa nation, on vit s'élever, par une sorte d'enchantement, une forteresse, des palais, des églises et des milliers de maisons commodes et élégantes, bientôt habitées par une multitude de seigneurs et de peuple accourus de Moscou et de toutes les provinces de Russie. Des manufactures d'abord fondées par des étrangers sous la protec-

tion du czar, s'y établirent ; des écoles y attirèrent une foule de jeunes Russes, que leurs parens voulaient former à cette civilisation nouvelle que Pierre leur avait fait connaître ; des navires de toutes les nations du globe vinrent y aborder, et le fondateur eut la satisfaction de voir prospérer cette création de son génie en moins de temps, peut-être, qu'il n'en eût fallu à un prince ordinaire pour en concevoir la pensée.

Cependant la guerre sanglante qui divisait la Russie et la Suède n'était point encore terminée ; la Pologne continuait d'être le théâtre d'agitations sans cesse renaissantes, et Stanislas Leczinski, malgré ses vertus et son courage, luttait avec peine contre ses propres sujets déjà fatigués du présent, inquiets de l'avenir, et dont le voisinage du czar entretenait la turbulence et le mécontentement. Ce prince avait été forcé d'implorer de nouveau le secours de Charles XII qui, ramenant en Pologne cette armée victorieuse qui venait de conquérir la Saxe, avait résolu de mettre enfin un terme à cette longue guerre, en allant lui-même combattre le czar dans ses propres états.

Si vous avez sous les yeux, mes jeunes amis, une carte de l'Europe actuelle, vous remarquerez aisément que l'empire de Russie, dont l'étendue occupe presque le tiers de cette partie du globe, n'offre cependant qu'un petit nombre de villes et de villages, si on le compare à la France, à l'Allemagne, à l'Angleterre, à l'Italie, où de-

puis tant de siècles se sont fixées des nations populeuses et actives. D'immenses solitudes, des steppes incultes et sablonneuses, des marais qui couvrent des provinces entières, d'épaisses forêts de sapin aussi antiques que le monde peut-être, se partagent ce vaste territoire, que traversent des fleuves larges et profonds. A travers ce pays sauvage rien n'est donc plus ordinaire que de parcourir des trajets considérables sans rencontrer un seul village, une seule habitation même pour s'abriter et prendre quelque nourriture : aussi le temps des voyages en Russie est-il la saison d'hiver, où la terre, constamment couverte de neige glacée, permet de faire usage de traîneaux, sorte de légères voitures sans roues que de rapides coursiers font glisser avec vitesse sur des patins de fer qui coupent la glace. Par ce moyen, on parcourt en peu de jours des distances considérables ; mais le froid qui règne à cette époque sous ce climat rigoureux est tellement vif, que les voyageurs placés sur ces traîneaux sont obligés de s'envelopper entièrement d'épaisses fourrures pour éviter d'être gelés, ou de périr par l'engourdissement qu'ils éprouvent.

Ce fut à travers cette contrée si difficile à traverser pendant plusieurs mois de l'année que Charles eut la témérité de conduire une armée suédoise, pour décider enfin par les armes la vieille querelle qui l'animait depuis si longtemps contre Pierre. A cet effet, il avait réuni les troupes les

plus nombreuses et les mieux disciplinées que la Suède eût jamais mises sur pied, et ne doutait pas qu'avec tant de braves gens, il ne lui fût aisé de détrôner le czar, comme il avait dépouillé Auguste de la couronne de Pologne.

En peu de mois on le voit, sans être ralenti dans sa marche par les troupes que Pierre envoie à sa rencontre, s'avancer vers Moscou avec une intrépidité sans exemple, bravant à la fois les armes ennemies et les obstacles que lui offrent à chaque pas les solitudes qu'il traverse. Tantôt, pour joindre plus promptement les Russes qui se retirent devant lui, il traverse une rivière presque glacée, ayant de l'eau jusqu'aux épaules, à la tête de ses gardes, et aborde le premier sur la rive opposée. Tantôt, dans une bataille où il s'est placé au poste le plus périlleux, il aperçoit dans la mêlée un jeune Suédois qu'il affectionne, blessé, et dont le cheval venait d'être tué; mettant aussitôt pied à terre, il lui donne son propre cheval, et continue à combattre à pied tout le reste du jour. Une autre fois, il n'hésite point, pour devancer l'ennemi de quelques marches, à s'engager dans une forêt de cinquante lieues d'étendue, coupée d'immenses marécages, où, après d'incroyables efforts, il est contraint d'abandonner presque tous ses canons et les bagages qu'une armée traîne toujours après elle; ses soldats succombent à la fatigue et aux privations, la plupart marchent nu-pieds et n'ont plus que des vêtemens en lambeaux,

mais rien n'est capable de l'arrêter : déjà il n'est plus qu'à cent lieues de Moscou ; il n'est guère plus éloigné de Saint-Pétersbourg, et le bruit de son approche a répandu l'effroi dans les deux capitales de l'empire russe.



LA BATAILLE DE PULTAVA.

L'an 1709.

Cependant, mes jeunes amis, Pierre ne pouvait s'empêcher de voir avec une extrême douleur cet empire qu'il commençait à peine à tirer de la barbarie, dévasté par cet ennemi formidable : il n'ignorait pas que, parmi les Moscovites attachés aux anciens usages, on l'accusait d'être l'auteur de tous les maux de cette guerre désastreuse. Pénétré de douleur, il se décide enfin à envoyer secrètement au roi de Suède un officier polonais chargé de demander la paix. Mais lorsque celui-ci parvient, non sans peine, auprès de Charles XII : « Je traiterai avec le czar à Moscou, » lui répond fièrement ce prince, et tournant le dos à l'envoyé, il le renvoie sans lui adresser d'autres paroles.

Lorsque le czar apprit cette réponse arrogante du prince suédois, son indignation lui fit oublier les désastres de la Russie : « Mon frère Charles, » s'écria-t-il, veut faire l'Alexandre, mais je me

» flatte qu'il ne trouvera pas en moi un Darius. » En effet, mes enfans, la fierté de Charles XII, ne vous rappelle-t-elle pas celle du conquérant macédonien qui répondait durement aux ambassadeurs du roi des Perses que le monde ne pouvait souffrir ni deux soleils ni deux maîtres?

Pendant ce temps, Charles XII, que la terreur de ses armes avait déjà précédé à Moscou, quittant tout à coup la route de cette capitale, au grand étonnement de son armée et de Pierre lui-même, s'avançait vers une province russe, que l'on nomme l'Ukraine, voisine de la mer Noire, et qu'habitent des tribu guerrières, mais sauvages, auxquelles on donne le nom de Cosaques zaporogues ou zaporaviens.

Ces Cosaques, mes bons amis, ne forment point une nation, car ils n'ont ni femmes ni enfans, et n'ont d'autre demeure que des tentes grossières qu'ils transportent à travers les vastes prairies de l'Ukraine, à peu près comme les Tartares vagabonds dont je vous ai parlé dans d'autres histoires; la guerre et le pillage sont leurs seuls moyens d'existence, et ils sont surtout fort avides d'enlever de jeunes garçons auxquels ils inspirent le goût de cette vie errante et périlleuse, et qu'ils font entrer dans leurs rangs dès qu'ils ont la force de porter les armes et de conduire un cheval. Les pâturages de l'Ukraine nourrissent pour eux, dans la belle saison, une race précieuse de chevaux, à longue crinière flottante, petits de taille, mais

infatigables et accoutumés, lorsque la terre est couverte de neige, à se repaître d'écorce d'arbres. Le prince de ces Cosaques ou plutôt leur général, car ils forment moins un peuple qu'une armée, porte le titre d'Hetman. Ils le choisissent ordinairement parmi leurs guerriers les plus intrépides, et le czar de Russie lui confie le commandement de ces hordes indisciplinées.

L'hetman qui régnait sur les Cosaques dans le temps que Charles XII s'approchait de l'Ukraine se nommait Mazeppa; il était Polonais d'origine, et son histoire est si extraordinaire que je ne puis résister au désir de vous la raconter.

Dans sa jeunesse, Mazeppa était page d'un seigneur polonais farouche et sévère. Un jour que le jeune page avait commis quelque faute, son maître ordonna qu'on le fouettât rudement, châtiment qui de tout temps n'a été appliqué qu'aux esclaves; mais Mazeppa, indigné de cette rigueur extrême, ayant frappé ceux que son maître avait chargés de le châtier, cet homme impitoyable fit amener à l'instant même un cheval sauvage que quatre valets avaient peine à contenir, et ordonna que le malheureux jeune homme, entièrement dépouillé de ses vêtemens, fût lié avec de grosses cordes sur le dos de cet animal fougueux qui, lâché aussitôt à travers la campagne, franchit avec la rapidité de l'éclair un espace immense pour se diriger vers l'Ukraine, d'où il avait été amené peu de jours auparavant.

Je ne saurais vous dire, mes enfans, quelles furent les angoisses de l'infortuné Mazeppa, lorsque fortement attaché sur ce coursier indompté que ses gémissemens ne faisaient qu'exciter, il se sentit emporter comme un trait, tantôt à travers des prairies marécageuses, tantôt à travers d'épaisses forêts dont les épines le déchiraient. Son sang ruisselait sur les flancs du fougueux animal qui, les naseaux ouverts et poussant des hennissemens, ne s'arrêtait devant aucun obstacle, traversait les plus grands fleuves à la nage, et ne touchait la terre que pour reprendre sa course. Déjà deux fois la nuit avait succédé au jour, et le jour à la nuit, sans que l'animal furieux s'arrêtât, et Mazeppa privé de sentiment, était près d'expirer, lorsque enfin le cheval, épuisé de fatigue et de faim, tomba lui-même, et demeura sans vie sur la terre. Peu s'en fallut alors que le malheureux jeune homme n'expirât dans cette affreuse position, ou ne devînt la proie des bêtes fauves, lorsque des Cosaques, l'ayant trouvé par hasard, reconnurent qu'il respirait encore; les soins de ces hommes hospitaliers, qui pansèrent ses blessures, le rappelèrent à la vie, et Mazeppa, reconnaissant envers ses bienfaiteurs, s'associa à leur vie errante et périlleuse. Il acquit parmi eux une si grande renommée par sa bravoure, qu'ils le choisirent pour hetman, et ne voulurent plus avoir d'autre chef. Pierre lui-même qui connaissait la valeur de Mazeppa le combla d'honneurs et de richesses;

et le page polonais devenu, avec le temps, vieillard à barbe blanche, était admis quelquefois à Moscou à la table du czar.

Un jour que, dans un festin, Pierre se plaignait vivement à Mazeppa qu'il n'eût point encore adouci les mœurs de ses Cosaques, l'hetman lui représenta avec douceur que ces hommes farouches se plieraient difficilement à de nouveaux usages. Mais le czar échauffé par le vin, et indigné qu'on lui résistât, lui ordonna de sortir de sa présence, en lui donnant le nom odieux de traître. Mazeppa sortit en effet, mais un pareil outrage ne pouvait le laisser insensible, et étant retourné peu de temps après parmi les siens, il n'attendit qu'une occasion favorable pour venger l'affront qu'il venait d'essuyer.

Ce fut dans ce temps-là, mes enfans, que Charles XII, ayant pénétré en Russie, s'avançait vers Moscou, lorsque l'hetman ne doutant pas que le moment ne fût venu d'accomplir la vengeance qu'il méditait contre le czar, fit savoir secrètement au monarque suédois que, s'il voulait conduire son armée en Ukraine, pour y passer l'hiver qui s'approchait, les Cosaques acceuilleraient les Suédois comme des frères, et se joindraient à eux contre leurs ennemis. Charles XII crut facilement aux promesses du vieillard dont la réputation de valeur était parvenue jusqu'à lui, et ce fut alors qu'abandonnant tout à coup le chemin de Moscou, qu'il avail suivi jusqu'à ce moment,

il se dirigea vers le Borysthène, grand fleuve qui sépare l'Ukraine de la Turquie d'Europe, et se jette non loin d'Azoph dans la mer Noire.

C'était sur les bords de ce fleuve que Mazeppa devait joindre l'armée suédoise avec trente mille Cosaques et des provisions abondantes; mais lorsque Charles XII y parvint après des marches pénibles, où les fatigues et les privations avaient fait périr une grande partie de son armée, il n'aperçut que quelques petites troupes de cavaliers, qui s'éloignèrent de toute la vitesse de leurs chevaux, sans que les Suédois pussent en joindre un seul.

Si vous avez bien compris jusqu'à présent, mes bons amis, le caractère opiniâtre et intraitable de Charles XII, vous ne serez point surpris sans doute en apprenant que loin d'être rebuté par tant de fatigues, son courage semblait croître avec les obstacles, et que son ame de fer, secondée par un corps infatigable, lui donnait la force de tout endurer sans se plaindre. Un jour qu'il passait une revue de ses gardes, un vieux soldat, sortant du rang, lui présenta un morceau noir et moisi d'un pain grossier d'avoine, le seul que l'armée suédoise eût reçu depuis plus de quinze jours; le roi le prit, en mangea une partie, et, rendant le reste au soldat : « Il n'est pas bon, dit-il, mais il se mange. » Ces mots répétés aussitôt de rang en rang ranimèrent ces hommes intrépides, qui en voyant leur roi partager ainsi toutes leurs

souffrances, étaient prêts à verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Enfin Mazeppa parut, mais seul, mais vaincu par le czar qui, ayant découvert sa trahison, avait taillé en pièces ses Cosaques et contraint l'hetman lui-même à prendre la fuite, sans armée, sans provisions, et n'ayant d'autre équipage que quelques chevaux chargés d'or que les Russes avaient laissés échapper. Ce fut par ce vieillard consterné, mais toujours intrépide, que Charles apprit que Pierre s'avançait, à la tête d'une armée formidable, pour accabler d'un seul coup l'audacieux conquérant qui avait osé s'aventurer dans des pays inconnus, où le climat seul et la misère eussent suffi pour l'ensevelir.

Cependant, mes bons amis, si Pierre avait résolu de livrer aux chances d'une bataille la destinée de son empire, Charles, de son côté, fatigué de tant de souffrances sans gloire, hâtait de tous ses vœux cette journée qu'il jugeait être décisive. Bientôt ces deux rivaux, dignes l'un de l'autre, se trouvèrent en présence, et ce fut auprès d'une petite ville appelée Pultava, que tout fut préparé pour cette lutte qui devait être la dernière.

Peu de jours avant ce combat, qui était devenu inévitable, Charles, qui voulait être présent à la moindre escarmouche, reçut au talon une blessure grave qui ne lui permit plus de monter à cheval. Quoique souffrant cruellement de cette bles-

sure, il ne manqua pas pourtant de se faire porter sur un brancard à la tête de ses troupes, les excitant par le souvenir de Narva et de Clissau à ne point redouter un ennemi qu'il leur avait appris à mépriser.

De son côté, le czar ne négligeait rien pour animer ses soldats; monté sur un cheval superbe, il parcourait leurs rangs, il les excitait à se souvenir de leur patrie, en leur représentant qu'ils n'avaient plus devant eux qu'un ennemi épuisé par les fatigues et les privations et consumé par les maladies. Aussi, de part et d'autre, jamais les Russes et les Suédois ne combattirent avec tant d'acharnement. La victoire, vivement disputée, semblait déjà pencher pour les Suédois, lorsqu'un boulet de canon ayant emporté les chevaux du brancard sur lequel le roi était couché, ce prince fut renversé, et le bruit s'étant aussitôt répandu qu'il avait péri, le désordre le plus affreux se mit dans son armée. En vain, se faisant mettre à cheval, malgré les affreuses douleurs que lui causait sa blessure, il essaya de rallier ses braves Suédois; la terreur fut plus forte que sa voix; son armée fut dispersée, ses drapeaux, ses bagages, restèrent au pouvoir des vainqueurs, et lui-même, près de tomber entre leurs mains, n'eut que le temps de se faire porter dans un petit bateau qui se trouva là par hasard, et dont on fit usage pour le passer de l'autre côté du Borysthène. Un grand nombre de Suédois et de Polo-

nais qui avaient essayé de le suivre à la nage se noyèrent dans le fleuve ou furent égorgés sous ses yeux par les Russes, avant même qu'il eût touché la rive opposée. Ainsi, mes enfans, ce conquérant qui avait fait trembler l'Allemagne, fait et défait deux rois de Pologne, et ébranlé le czar lui-même sur son trône, fuyait blessé, abandonnant sur le rivage ennemi les débris de sa vaillante armée, n'ayant plus autour de lui que quelques fidèles serviteurs, et le vieux Mazeppa qui, pour ne point être retardé dans sa course, avait été forcé de jeter dans le fleuve le peu de trésors qui lui restaient.

Charles qui, depuis l'instant où il s'était fait mettre à cheval, n'avait pas adressé une seule parole à ceux qui l'entouraient, au moment où la barque qui le portait touchait au rivage, demanda à un officier polonais, nommé Poniatowski, qui s'était dévoué à sa mauvaise fortune, ce qu'étaient devenus le comte Piper et les autres généraux de son armée qu'il était accoutumé de voir réunis autour de lui : « Ils sont prison- » niers, » lui répondit Poniatowski. Prisonniers » chez les Russes! » s'écria le roi en haussant les épaules, » allons plutôt chez les Turcs, » On le plaça alors dans une mauvaise voiture que l'on avait amenée à grand'peine jusque-là, et l'on prit la route qui conduisait sur les terres des Ottomans, dont on n'était plus éloigné. Les chemins étaient si mauvais, que la voiture où était le roi

se rompit bientôt, et l'on fut obligé de le remettre de nouveau à cheval. Mais malgré ce fâcheux contretemps, son visage ne laissa point paraître le moindre signe d'abattement, et personne en le voyant ne se fût douté que ce prince, dont le maintien était encore si ferme et si assuré, venait d'essuyer une défaite qui ruinait à jamais sa fortune, et qu'une blessure grave lui faisait éprouver des douleurs aiguës.

Les soir de cette sanglante journée de Pultava, qui venait de décider du sort de l'empire russe, le czar Pierre fit amener devant lui tous les généraux de Charles XII que les chances de la guerre avaient fait tomber entre ses mains. Il leur fit rendre leurs épées, les traita avec les plus grands égards, et les ayant fait asseoir à un banquet somptueux qu'il avait fait préparer, comme pour contraster davantage avec la profonde détresse à laquelle les Suédois s'étaient vus réduits : « Je « bois, » dit-il en se tournant vers ses prisonniers, « à la santé de mes maîtres! — Votre Ma« jesté, » repartit l'un des généraux captifs, « a » bien profité de nos leçons. » Cette courtoisie n'empêcha pas que, peu de jours après, le czar envoya en Sibérie presque tous ceux qu'il appelait ses maîtres, où le plus grand nombre d'entre eux mourut sans avoir revu sa patrie.

CHARLES XII A BENDER.

Depuis l'an 1709 jusqu'à l'an 1714.

Tandis que Charles XII fugitif et blessé allait chercher un asyle chez les Turcs, mes jeunes amis, le czar Pierre ramenait son armée triomphante à Moscou, où il donnait à son peuple le spectacle d'un triomphe à la manière des anciens Romains.

Il voulut que ses soldats rentrassent dans cette capitale sous sept arcs triomphaux ornés de verdure, et il déploya pour cette pompe guerrière toute la magnificence que lui permettait alors la prospérité de cet empire qu'il avait en quelque sorte créé. Son régiment des gardes préobazinski vêtu, armé et exercé à l'européenne, ouvrait la marche du cortége, suivi de tous les canons et chariots de guerre pris aux Suédois à Pultava; chacun de ces équipages était traîné par huit beaux chevaux couverts de housses écarlates et pendant jusqu'à terre : après cet attirail marchaient plusieurs milliers d'officiers et de soldats portant les drapeaux, les étendards, les armes de

toute espèce, enlevés aux ennemis, sorte de dépouilles guerrières encore teintes du sang de ceux qui les avaient défendues et de ceux qui les avaient conquises; mais ce qui attirait tous les regards au milieu de ce spectacle remarquable, c'était le brancard sur lequel Charles XII s'était fait porter à Pultava, que l'on avait trouvé sur le champ de bataille, tout brisé de deux coups de canon. Derrière ce brancard venaient en foule les généraux, les officiers et les soldats Suédois faits prisonniers dans cette désastreuse journée, destinés à être maintenant l'objet de la curiosité de cette populace, que le bruit de leurs exploits avait fait trembler si long-temps. Le czar paraissait enfin maniant avec grâce le même cheval qu'il avait monté à Pultava, et entouré des généraux qui avaient partagé ses exploits et contribué à sa victoire. Ce pompeux cortége traversa ainsi les rues de Moscou, au bruit des cloches de toutes les églises, au son des tambours et des trompettes, et surtout au milieu des acclamations d'une foule immense de peuple accourue sur son passage, et qui ne cessait de faire retentir l'air des cris mille fois répétés de : Vive le czar, notre père ! En un mot Pierre parut environné de tant de gloire aux yeux de ses sujets dans cette solennité dont l'éclat n'était dû qu'à sa valeur et à son génie, que depuis ce temps, ils lui donnèrent le surnom de Grand, que la postérité n'a fait que confirmer.

Cependant le bruit de la défaite de Charles XII

n'avait pas tardé à se répandre dans toute l'Europe, où elle excita peut-être moins de surprise que de joie, car personne n'avait pu voir sans appréhension ce conquérant s'aventurer aussi loin de ses états; et s'il eût triomphé du czar, chacun eût pu craindre que le monde entier ne suffît pas à l'ambition démesurée de cet autre Alexandre. Aussi tout ce que Charles avait fait en dix années de victoires fut-il bientôt effacé : le roi Auguste de Saxe remonta aussitôt sur le trône de Pologne que Stanislas Leczinski, l'élu de Charles XII, fut forcé de lui abandonner : le czar s'empara presque sans résistance de la Livonie, de la Finlande, et de toutes les provinces voisines de la Baltique, qu'il désirait depuis long-temps d'enlever aux Suédois; et il ne resta plus à cette nation malheureuse, épuisée d'hommes et d'argent par la folle témérité de son roi, que la gloire de ses anciens succès, et la crainte de nouveaux revers.

Pendant ce temps Charles XII, consumé d'une fièvre brûlante que lui causait sa blessure, était parvenu, à travers des déserts affreux, auprès d'une ville nommée Bender, où réside ordinairement un gouverneur turc, auquel on donne le titre de Séraskier ou de Pacha. Ce gouverneur, en voyant arriver le roi de Suède, suivi d'une troupe d'environ deux mille Suédois, Cosaques ou Polonais, qui à travers mille périls étaient parvenus à le rejoindre, mais ressemblaient plutôt, tant ils étaient couverts de haillons et défigurés

par la misère, à une troupe de mendians et de voleurs qu'aux débris d'une vaillante armée, ne voulut point admettre un si grand nombre de fugitifs dans sa ville ; mais par respect pour les devoirs de l'hospitalité, que les Ottomans, à l'exemple des Scythes leur aïeux, ne refusent jamais aux étrangers, il fit savoir à Charles XII qu'il pouvait s'établir avec sa suite dans une plaine voisine de Bender, où il lui envoya à l'instant même quelques tentes pour s'abriter, et des provisions pour nourrir sa troupe. En peu d'instans les compagnons de Charles, accoutumés depuis longtemps à la vie des camps, élevèrent des barraques de bois et de paille autour de sa tente, et pour la première fois, depuis plus d'une année, le roi de Suède et ses compagnons purent goûter quelque repos.

La générosité des Ottomans envers le monarque fugitif ne se borna point à ces premiers secours : peu de temps après, le sultan Achmet III qui régnait alors à Constantinople, envoya lui-même complimenter son hôte sur son arrivée, et lui adressa de riches présens, tels que des armes d'Orient du plus grand prix, de magnifiques chevaux de bataille, des étoffes de soie et de cachemire, un grand nombre de chariots et des équipages de toute espèce, en lui faisant savoir en même temps que chaque jour il recevrait cinq cents écus d'argent pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa troupe.

C'était pour la première fois depuis son enfance, mes bons amis, que Charles menait une vie aussi douce et aussi exempte de mouvement et de travail : aussi cette existence lui parut-elle bientôt insipide et insupportable. A peine guéri de sa blessure, il lui prit fantaisie, pour s'occuper, de faire bâtir une maison où il s'établit bientôt après avec ses domestiques. Plusieurs de ses officiers suivirent son exemple ; les soldats eux-mêmes se construisirent des habitations plus solides que leurs barraques, et l'on vit en quelques mois le camp des Suédois prendre l'aspect d'une ville. Là Charles XII, pour qui l'oisiveté était un mal intolérable, passait son temps dans une activité continuelle, comme s'il eût encore été à Stockholm occupé du gouvernement de son royaume, ou à la tête de cette glorieuse armée ensevelie à Pultava ; fatiguant trois chevaux par jour, il exerçait ses soldats sans relâche, et employait le reste de ses journées à jouer aux échecs, seul jeu qu'il aimât, probablement parce qu'il lui trouvait de la ressemblance avec le terrible jeu de la guerre, qui lui avait été si funeste. Ce fut aussi dans ce temps-là qu'un officier français, qui avait été envoyé près de lui par le roi Stanislas Leczinski, parvint pour distraire Charles XII, à lui faire lire les meilleurs auteurs qui ont écrit dans notre langue, que ce prince entendait fort bien, mais dont il refusa toute sa vie de dire un seul mot, par une de ces bizarreries qui n'étaient point rares en lui.

On raconte même à ce propos qu'un jour lisant un passage de l'un de nos meilleurs poètes, où Alexandre-le-Grand, ce fameux conquérant qu'il semblait avoir pris pour modèle, est traité de fou pour avoir réduit tant de villes en cendres et causé tant de maux aux hommes, Charles, hors de lui-même, prit le livre des mains du lecteur et déchira la page où son héros favori était ainsi outragé. Ce fut ainsi, mes enfans, que Charles XII passa trois années entières, à cinq cents lieues de son royaume, où pendant long-temps ses sujets, le croyant mort ou prisonnier des Tartares, furent au moment de renoncer à l'espoir de jamais le revoir.

Mais ce n'était pas seulement le regret des revers causés par son opiniâtreté qui retenait Charles XII loin de ses états ; s'il s'obstinait ainsi à abuser de l'hospitalité des Turcs, c'est que ce prince, dont la constance et la ténacité semblaient croître avac sa mauvaise fortune, avait conçu l'espoir de décider le sultan à déclarer la guerre au czar, et à l'obliger de rendre au roi de Suède toutes les provinces qu'il venait d'enlever à ce royaume. C'était là le but secret du long séjour de Charles en Turquie, et l'objet de ses désirs les plus ardens.

A cette époque, mes enfans, un jeune sultan nommé Achmet III venait de monter sur le trône de Constantinople. Selon la coutume des peuples de l'Orient, où les princes passent toute leur jeunesse dans une espèce de captivité, ce nouveau

monarque, jusqu'à son avénement au rang suprême, n'était guère sorti du sérail de Constantinople, grand et magnifique palais construit sur les borbs du bosphore de Thrace, dans le même lieu où s'élevait autrefois la somptueuse demeure des empereurs grecs, que je vous ai décrite dans un autre livre.

Or, le sérail, qui est formé de la réunion de plusieurs palais, sert aussi de demeure aux nombreuses femmes des empereurs turcs, et c'était là que vivait la sultane, mère d'Achmet III. Cette princesse, pour se désennuyer dans ce somptueux palais, où la promenade dans de magnifiques jardins était le plus souvent sa seule distraction, prenait quelquefois plaisir à écouter une jeune Allemande qui, ayant entendu parler dans son pays des exploits de Charles XII, ne cessait d'entretenir la sultane des victoires et des revers de ce prince, et lui inspira une si vive admiration pour le héros suédois, que cette dame, en parlant du roi de Suède, ne l'appelait jamais autrement que son lion. Aussi, chaque fois que le sultan son fils venait la visiter dans son appartement, elle ne manquait pas de lui dire : « Quand donc aiderez-vous mon lion à dévorer le czar ? » Achmet souriait de cette impatience de sa mère en faveur de l'un de ces petits rois d'Europe que les Turcs affectent de mépriser, quoiqu'ils aient été souvent vaincus par eux ; mais les amis de Charles lui faisaient savoir secrètement à Bender, que bientôt peut-être une armée

ottomane, en combattant son rival, lui donnerait sa revanche de Pultava. Cet espoir donnait au prince suédois la patience de supporter la longue inaction à laquelle il était condamné, et le retenait loin de son royaume, quoiqu'il y fût vivement désiré.



PIERRE ET CATHERINE.

Depuis l'an 1710 jusqu'à l'an 1714.

Si vous avez bonne mémoire, mes jeunes amis, vous n'avez point oublié sans doute ces vastes provinces situées de l'autre côté du Danube, que les anciens nommaient la Dacie, et dont l'empereur Trajan fit autrefois la conquête, ainsi que je vous l'ai raconté dans l'histoire romaine. Depuis cette époque, ces provinces appelées aujourd'hui la Moldavie et la Valachie, successivement ravagées par les Barbares, et enfin conquises par les Ottomans après la prise de Constantinople, ont fait partie de la Turquie d'Europe, et leur territoire, qui a continué d'être habité par une nation farouche et guerrière, a été souvent traversé par les armées musulmanes qui, à diverses reprises, vinrent fondre sur la Hongrie et sur l'Allemagne.

Ce fut dans ces provinces, mes enfans, que la guerre éclata de nouveau entre le czar Pierre et le sultan Achmet III, qui, mécontent de voir la mer Noire se couvrir de vaisseaux russes, la for-

teresse d'Azoph devenir une ville considérable, et de grands ports creusés par l'ordre du czar, saisit la première occasion qui se présenta pour engager une nouvelle lutte contre l'empire de Russie. Près de trois cent mille Turcs et Tartares couvrirent tout à coup les plaines de la Moldavie, tandis que Pierre lui-même, à la tête d'une armée bien moins nombreuse, mais aguerrie, passa le Danube, à peu près au même lieu, dit-on, que le fit autrefois Darius, fils d'Hystaspes, lorsqu'il envahit si imprudemment ces contrées sauvages pour combattre les Scythes.

Il y avait à cette époque, dans l'empire ottoman, un usage singulier qui n'a jamais été pratiqué, je crois, chez aucune autre nation du monde. Lorsqu'un sultan voulait mettre une armée en campagne ou une flotte à la mer, il choisissait le plus souvent parmi les domestiques du palais impérial un simple serviteur, pour en faire le chef de cette armée ou l'amiral de cette flotte avec le titre de visir; et le nouveau général, faisant aussitôt porter devant lui les queues de cheval qui chez les Turcs tiennent lieu d'étendard, s'en allait guerroyer, comme si de toute sa vie il n'eût par fait autre chose.

Celui dont le sultan Achmet fit choix pour être le général de l'armée qu'il envoyait contre le czar se nommait Baltagi-Méhémet, c'est à dire Méhémet le fendeur de bois, parce qu'en effet son métier avait été jusqu'alors de fendre du bois

dans le sérail, et que les Turcs ont la coutume de joindre à leur nom celui de leur profession ou de celle de leur père, quelque obscure qu'elle soit, bien différens en cela des autres peuples de l'Europe, chez lesquels, au contraire, on ne tire vanité que d'une famille illustre ou d'une longue suite d'aïeux élevés en dignité. Baltagi-Méhémet, qui était un homme sage et sensé, ne fut point ébloui de cette fortune subite à laquelle il était loin de s'attendre; lorsque le sultan, en lui donnant l'ordre de se mettre à la tête de ses troupes, lui fit présent d'un magnifique cimiterre enrichi de pierreries, le nouveau visir, en se prosternant à ses pieds : « Ta Hautesse, » dit-il avec humilité, « sait que j'ai appris dans ma jeunesse à » me servir d'une hache pour fendre du bois, » et non pas d'un sabre pour commander des sol» dats : je tâcherai de donner la victoire à tes » armes; mais si je ne réussis pas selon tes désirs, » que ta Hautesse se souvienne que je l'ai sup» pliée de ne pas me charger de cet emploi diffi» cile. » Le sultan releva le modeste visir avec bonté, et après l'avoir encouragé par des paroles bienveillantes, il lui ordonna de se rendre au plus tôt au poste qui lui était assigné.

Pendant ce temps, mes jeunes amis, le czar Pierre, ayant passé le Danube, s'était avancé avec son armée à travers de vastes solitudes, où après de longues marches sur un sol brûlant et desséché, il s'aperçut avec inquiétude que les provi-

sions allaient lui manquer. A l'approche des Moscovites, les habitans de cette contrée, craignant de s'attirer la colère du visir, s'ils allaient porter des vivres à ses ennemis, prenaient la fuite en détruisant tout ce qu'ils ne pouvaient emporter. Un grand nombre de soldats russes succombaient chaque jour aux privations qu'ils éprouvaient en traversant ce pays inculte ou dévasté, et Pierre commençait à se repentir de s'être autant aventuré dans des régions inconnues, où il voyait tomber sans combat et sans gloire autour de lui ses plus chers et ses plus vaillans compagnons d'armes.

Cependant les misères et les souffrances auxquelles l'armée du czar était en proie n'étaient que le prélude d'un désastre plus grand encore. Parvenus sur les bords d'une large rivière nommée le Pruth, qui se jette dans le Danube, les Russes, épuisés de fatigue et de faim, se virent tout à coup environnés par une armée dix fois plus nombreuse que la leur, et Pierre, à la vue de ce péril imminent, ne put s'empêcher de s'écrier : « Me voici aussi mal que mon frère Charles l'était à Pultava. »

Pendant les marches pénibles que les Russes venaient d'accomplir, une des souffrances les plus cruelles qu'ils eussent éprouvées avait été causée par la privation d'eau, qui manque presque entièrement dans les plaines arides de la Moldavie. Aussi, à la vue du Pruth, ces malheureux

coururent-ils en foule vers cette rivière pour se désaltérer à longs traits ; mais quelle fut leur douleur, lorsque les Turcs, postés sur l'autre rive avec plusieurs canons, firent pleuvoir sur tous ceux qui s'approchaient pour boire une grêle de fer et de plomb qui en tua un grand nombre ! Il fallut donc renoncer à cette dernière douceur ; des combats meurtriers, engagés pour sortir de cette position désastreuse, démeurèrent sans résultat ; et Pierre, forcé de se retirer derrière des chariots renversés pour se préserver des insultes des Turcs, put entendre de son camp les cris de joie de cette multitude sauvage, qui se flattait déjà d'avoir un riche butin à partager.

Dans cette extrémité, le czar, voyant que tout espoir de salut devenait inutile en présence d'un ennemi aussi supérieur en nombre, et au milieu d'un pays ravagé, prit une résolution extrême : il assembla ses généraux, et leur annonça avec fermeté que le lendemain, à la pointe du jour il fallait tenter un dernier effort pour s'ouvrir un passage à travers les Turcs, préférant périr en combattant que de voir sa vaillante armée s'épuiser dans les angoisses de la famine et du désespoir. Après ces paroles affligeantes, il se retira dans sa tente, agité des plus sinistres pensées, non pas sur son propre destin, mais sur celui de son empire, où il prévoyait avec douleur que sa mort allait effacer tout le bien que depuis vingt ans il avait fait à la nation russe.

Il y avait alors auprès du czar une femme dont l'histoire est certainement une des plus extraordinaires que l'on connaisse : on la nommait Catherine, et quoique Pierre ne lui eût point encore donné le titre de czarine, chacun savait que, touché de sa beauté et de ses grandes qualités, il l'avait épousée secrètement.

A la prise d'une ville de Livonie, nommée Marienbourg, un soldat russe prit une jeune femme, d'une figure remarquable, qui était veuve d'un Suédois tué dans la bataille, et la conduisit devant son général ; celui-ci, prenant pitié des malheurs de cette pauvre femme et de sa modestie, la garda comme servante dans sa maison, où Pierre la vit par hasard et la remarqna. Ce fut là, mes enfans, l'origine de la fortune de Catherine, qui depuis ce temps ne quitta jamais le czar, et voulut même le suivre dans cette désastreuse campagne du Pruth, où son courage et sa résignation firent l'admiration de toute l'armée. Dans ces marches pénibles, où des calamités de toute espèce firent périr un si grand nombre d'hommes robustes, on voyait là l'intrépide Catherine, encourageant ces infortunés par des paroles consolantes, panser leurs blessures de ses propres mains, partager avec eux le peu de provisions qui lui restaient pour elle-même, et se montrer ainsi la providence de cette armée qu'elle devait bientôt sauver d'une destruction totale.

En effet, dès que Catherine, qui avait été témoin

de la douleur du czar, eût entendu ses dernières paroles, elle assembla, sans le prévenir, les principaux officiers de l'armée russe, et leur proposa de tenter auprès du visir le seul moyen de salut qui parût possible, en lui demandant la paix. Elle n'eut pas de peine à trouver dans cette réunion un homme qui voulût bien se charger de cette commission difficile ; mais, comme c'est un usage en Orient, ainsi que je vous l'ai raconté ailleurs, de ne jamais aborder le sultan ou ses visirs sans leur offrir quelque présent, Catherine n'hésita point à remettre à son ambassadeur toutes les bagues, tous les bijoux qu'elle avait apportés avec elle, et même plusieurs fourrures d'un grand prix, dont elle savait que les Turcs sont fort curieux. Quelques officiers joignirent à ce présent le peu d'or et d'argent dont ils étaient porteurs, et l'envoyé de Catherine partit secrètement avec un interprète, au risque d'être pris ou dépouillé par les Tartares avant d'arriver jusqu'au visir.

Or, vous avez pu juger déjà, mes jeunes amis, que le bon Baltagi-Méhémet n'aimait point la guerre : aussi, lorsqu'il vit arriver l'ambassadeur pacifique de Catherine, reçut-il avec plaisir les présens qu'elle lui offrait, et pensant aussitôt qu'il valait mieux accorder la paix au czar que de réduire au désespoir un prince vaillant qui ne manquerait pas de faire payer cher sa défaite, il consentit avec joie à mettre un terme à cette lutte inutile, et se contenta d'imposer au czar

l'obligation de rendre Azoph au sultan, et de combler plusieurs des ports qu'il avait commencé à faire creuser sur la mer Noire. A ces conditions, qui furent promptement accueillies, le visir permit à Pierre de rentrer dans ses états avec son armée; et avant même que la paix fût conclue entre les deux nations, il envoya une quantité considérable de provisions de toute espèce, qui ramenèrent aussitôt l'abondance et la tranquillité dans ce camp où, peu d'instans auparavant, chacun ne songeait plus qu'à mourir avec courage.

Ce fut ainsi, mes enfans, que, par la sagesse et par la présence d'esprit de Catherine, le czar Pierre et son empire échappèrent presque miraculeusement au plus grand danger qui les eût menacés jusqu'alors. Cette femme courageuse, dont le monde entier répétait l'éloge, reçut avec modestie les témoignages de reconnaissance de toute la Russie, et peu de temps après son retour à Moscou, Pierre, pour prix du service éminent qu'elle venait de lui rendre dans la circonstance la plus périlleuse de sa vie, la proclama czarine, et depuis ce temps, la captive de Marienbourg prit place à ses côtés sur l'un des plus puissans trônes de l'Europe.

Le czar venait à peine d'échapper à ce danger, que Charles XII, ayant appris, à Bender, l'extrémité à laquelle son rival était réduit, arriva en toute hâte suivi d'un petit nombre de cavaliers polonais et cosaques; mais quel fut le désappoin-

tement du prince suédois, lorsqu'il apprit en arrivant que la paix venait de se conclure! Dans sa colère, il courut aussiôt à la tente du visir, et lui reprocha avec emportement d'avoir perdu cette occasion d'exterminer l'armée russe, ou du moins de retenir le czar prisonnier. Le pacifique Baltagi écouta sans émotion ses reproches, et lorsqu'il les eut achevés: « La loi de Mahomet, » répondit-il gravement au monarque irrité, « nous » ordonne de donner la paix à nos ennemis lors» qu'ils implorent notre miséricorde; et si j'a» vais conduit le czar à Constantinople, qui est» ce qui aurait gouverné son empire en son » absence? Il ne faut pas, » ajouta malignement le visir, « que tous les rois chrétiens soient ab» sens de chez eux. » Ces paroles ne firent qu'exciter d'avantage encore l'indignation de Charles; il tourna brusquement le dos à Baltagi-Méhémet; et l'on dit qu'avant de monter à cheval pour retourner à Bender, il embarrassa exprès ses bottes dans les longs vêtements du visir, afin de se donner au moins le plaisir de lui déchirer sa robe avec ses éperons.

LES VOYAGES DE PIERRE-LE-GRAND.

Depuis l'an 1714 jusqu'à l'an 1718.

Il n'y avait pas long-temps encore qne Charles XII, indigné de ce qu'il appelait la lâcheté du visir, à qui il ne pouvait pardonner d'avoir laissé échapper le czar, était de retour à Bender, lorsqu'il apprit avec un nouveau ressentiment que le sultan exigeait qu'il sortît promptement de ses états, et que trois officiers turcs étaient chargés de lui transmettre ce message, en lui offrant des chariots, des chevaux et des provisions de toute espèce pour qu'il pût retourner commodément dans son royaume. Mais Charles refusa obstinément de les admettre en sa présence, et leur fit savoir que s'ils se permettaient d'entrer dans sa maison, il les ferait pendre à l'instant par ses domestiques. En même temps il fit répandre le bruit qu'il était sérieusement malade; et afin que personne ne doutât de cette prétendue indisposition, il se mit au lit, où il demeura pendant dix-huit mois entiers, sans que les prières de ses amis pussent le déterminer à en sortir.

Cependant le sultan, irrité de l'obstination que mettait le roi de Suède à rester malgré lui dans son empire, envoya l'ordre au pacha de Bender, et au kan des Tartares qui habitait les environs de cette ville, de ne plus distribuer de vivres à la petite troupe de Charles XII, afin de l'obliger à sortir enfin de sa retraite. Mais cette privation fut comptée pour rien par l'opiniâtre monarque, qui, voyant tous les Polonais et les Cosaques qui l'avaient fidèlement servi jusqu'alors l'abandonner pour ne point mourir de faim, fit tuer à coup de fusil les vingt plus beaux chevaux arrabes que le sultan lui avait donnés, et en distribua la chair à ses domestiques et à trois cents Suédois qui étaient restés auprès de lui. Par un entêtement qui vous paraîtra sans doute inexplicable, il déclara qu'il ne sortirait que par force de la maison qu'il habitait, et pour faire voir qu'il était prêt à soutenir un siège, il l'entoura d'un large fossé et s'y retrancha avec quarante cuisiniers, marmitons, palefreniers et valets de toute espèce, avec lesquels il prétendit repousser toute une armée de janissaires et de Tartares qui s'avançaient pour le prendre, tandis qu'il ordonnait à ses trois cents soldats, retirés dans leur camp, de faire bonne contenance et de se battre jusqu'à la mort. Il fallut donc que cette poignée de Suédois, victimes de l'opiniâtreté de leur maître, se battissent toute une journée contre cette armée ottomane; et que, fagigué de cette résistance déraisonna-

ble, le kan des Tartares fit mettre le feu aux quatre coins de cette maison, pour le forcer d'en sortir avec les siens. Pressé enfin par les flammes qui s'élevaient de toutes parts, Charles s'élança en effet comme un lion de sa retraite, pour se faire jour, l'épée à la main, à travers cette foule d'assaillans qui auraient pu le tuer facilement; mais comme ceux-ci avaient ordre de ne point lui faire de mal, ils se contentèrent de l'environner, de le désarmer, et l'enveloppant dans une couverture, de le transporter le plus doucement possible sur un sofa dans la maison du pacha. Malgré toutes les précautions que l'on put prendre, ce prince forcené se débattit avec tant de violence contre ceux qui l'emportaient qu'il n'arriva que tout meurtri et ses habits déchirés devant le pacha, qui lui reprocha doucement son obstination, et le supplia de prendre quelques rafraîchissemens. Mais l'intraitable Charles n'accepta ni ses excuses, ni ses reproches, et apprenant que ses trois cents Suédois s'étaient laissé prendre dans leur camp presque sans combat : « S'ils s'étaient défendus, comme ils le devaient, » dit-il en haussant les épaules, « il aurait fallu » dix jours pour nous prendre. » Il se rendit néamoins à l'offre que lui fit le séraskier de racheter ses pauvres domestiques, que les Tartares se disposaient à emmener en esclavage après en avoir tué plusieurs dans le combat.

Dès le lendemain, mes jeunes amis, le roi de

Suède, placé sur un chariot couvert d'une magnifique tenture écarlate, fut mis en marche, accompagné du pacha lui-même avec une escorte nombreuse; mais ce dernier refusa de lui rendre son épée qu'il réclamait avec instance, disant que s'il la reprenait, il s'en servirait pour couper la barbe à ses janissaires. Ce fut ainsi que ce conquérant qui pendant dix ans avait fait trembler tout le nord de l'Europe, et rempli le monde de sa gloire, fut conduit jusqu'à un chateau fort situé sur les bords de la mer Noire, où le sultan lui fit savoir qu'il pourrait demeurer toute sa vie, si cela lui plaisait. Mais dès que Charles eut cette permission, il s'ennuya promptement de cette vie oisive et monotone, et s'échappant déguisé en courrier avec un seul officier, il arriva dans ses états de Poméranie, sans suite, sans habits, sans argent, et accablé d'une si grande fatigue, après avoir parcouru à cheval plusieurs centaines de lieues, qu'il fallut pour le déchausser lui couper sur les jambes les bottes qu'il n'avait pas quittées depuis seize jours. Telle fut l'issue des aventures de ce prince extraordinaire, dont l'incroyable opiniâtreté avait causé son propre malheur et celui de ses sujets. Cependant, quoique la Suède fût épuisée d'hommes, et que les femmes même fussent obligées de labourer la terre pour qu'elle ne demeurât pas sans culture, Charles, aussitôt son retour dans ses états, ne songea plus qu'à tout préparer pour de nouvelles guerres, dont

heureusement pour l'humanité le terme n'était plus éloigné.

Tandis que Charles XII, par son extravagance et son obstination, faisait pitié à tout le monde, Pierre-le-Grand, parvenu à délivrer ses états de cet adversaire formidable, après avoir assuré la paix de son empire, réalisa it le projet qu'il avai formé depuis long-temps de visiter la France, et de connaître par lui-même ce que ce beau pays renferme de plus remarquable. Ennemi du faste et des vaines représentations dont la plupart des rois aiment à s'entourer, il s'embarqua avec la czarine et une suite peu nombreuse sur la mer Baltique, et vint descendre en Hollande, où il voulut montrer à Catherine la maison qu'il habitait à Sardam, vingt ans auparavant, lorsqu'il y avait appris le métier de charpentier et de constructeur de navires. Mais cette humble demeure avait déjà fait place à un élégant édifice connu sous le nom de «Maison du prince,» où l'on conservait soigneusement les meubles grossiers fabriqués par le czar, pour son usage, et dont il s'était servi pendant son séjour dans cette ville. Les ouvriers de Sardam vinrent avec empressement saluer leur ancien compagnon de travail, qui paraissait maintenant devant eux, après avoir conquis des royaumes, fondé des villes et gagné des batailles. La czarine s'arrêta dans les Provinces-Unies pendant le voyage que Pierre alla faire à Paris, et cette femme, déjà si célèbre, préféra le repos à

l'appareil pompeux qui attendait le czar dans cette capitale.

A cette époque, mes bons amis, Louis-le-Grand avait cessé de vivre depuis deux ans environ, et son arrière-petit-fils Louis XV, à peine âgé de huit ans, occupait alors le trône de France. Lorsqu'on apprit à Paris la prochaine arrivée du czar, dont la renommée retentissait alors dans le monde entier, on fit de grands préparatifs pour recevoir dignement cet hôte illustre. Les plus beaux appartemens du Louvre furent disposés à son intention, et le duc d'Orléans, régent du royaume, envoya à sa rencontre les carrosses du roi, avec un grand nombre de seigneurs et de gardes à cheval pour lui faire honneur. A peine descendu au Louvre, on lui offrit des fêtes et des festins splendides, et toute la cour de France s'empressa de lui rendre ses hommages; le parlement et l'Académie française, autrefois instituée, comme vous savez, par le cardinal de Richelieu, vinrent le complimenter en cérémonie; mais Pierre, peu accoutumé à tant de pompe, et déjà fatigué d'entendre des discours prononcés en français, qu'il ne comprenait pas, annonça dès le lendemain aux seigneurs qui l'accompagnaient pour lui faire honneur, qu'il désirait une demeure plus simple et un appareil moins éclatant. « Je ne suis qu'un soldat, dit-il, » du pain et un pot de bière me suffisent pour ma » nourriture, et je rougirais de voir tant de per- » sonnes de qualité se déranger pour mon ser-

» vice. » Alors on le conduisit dans un hôtel de la ville, où il fut traité avec respect mais avec moins d'appareil, et dès le lendemain on amena auprès de lui, pour lui faire visite, le jeune roi Louis XV, que le czar, en l'accompagnant jusqu'à sa voiture, prit dans ses bras pour lui faire un passage à travers la foule qui se pressait autour des deux monarques.

Cependant, mes bons amis, ce n'était pas pour recevoir des honneurs dont il faisait peu de cas que Pierre, toujours avide de s'instruire, était venu de si loin visiter la capitale de la France. Sans se donner le temps de prendre le repos nécessaire après un long voyage, il voulut voir de ses propres yeux tout ce que cette grande ville renfermait alors de curieux et de remarquable : les monumens, les bibliothèques, les jardins publics, l'Observatoire fondé par Louis XIV auprès du palais du Luxembourg, les Académies, où les savans s'étaient réunis pour le recevoir; il examina lui-même avec un grand soin une carte géographique de son vaste empire, alors si peu connu en Europe, que les Académiciens lui présentèrent, et sur laquelle il corrigea de sa main plusieurs erreurs. Partout on prévenait ses moindres désirs en lui faisant hommage des objets rares ou précieux qui pouvaient être à sa convenance, et notre nation donna envers cet illustre étranger une preuve de cette politesse et de cette urbanité exquise qui la plaçait dès lors au premier rang des peuples

européens. Lorsque le czar alla visiter l'hôtel des Monnaies de Paris, qui, comme vous le savez sans doute, est le lieu où se fabriquent les pièces d'or et d'argent du royaume, un ouvrier fit avec intention tomber aux pieds du monarque russe une belle médaille que Pierre ramassa aussitôt, et où il vit avec surprise d'un côté sa propre image parfaitement ressemblante, et de l'autre une Renommée posant un pied sur un globe terrestre, avec une inscription latine qui signifiait : « Elle acquiert des forces en marchant. » Le czar sourit de cette attention délicate, et reçut avec plaisir cette précieuse médaille, qu'il emporta.

Lorsqu'on le conduisit à l'église de la Sorbonne de Paris, où s'élève un magnifique tombeau du cardinal de Richelieu, sur lequel est placée la statue de ce grand ministre, on raconte qu'embrassant cette statue avec un transport impossible à décrire : « Grand homme, s'écria-t-il, si tu vivais, je te donnerais sans regret la moitié de mon empire, pour apprendre de toi à gouverner l'autre. » Ces paroles, mes enfans, sont aussi honorables pour celui qui les prononça, que pour l'homme célèbre qui en fut l'objet.

Le czar, dont tous les instans étaient comptés pour la prospérité de son empire, ne s'arrêta que peu de temps à Paris, d'où il ramena en Russie un certain nombre de savans, d'artistes et d'artisans de toute espèce, afin d'introduire dans ses états les arts dont les produits avaient attiré son

attention pendant son séjour en France. Il rejoignit bientôt en Hollande la czarine Catherine, et retourna avec elle en Russie, en traversant toute l'Allemagne, où sa simplicité et la grandeur de son nom excitèrent l'admiration publique, que ses travaux déjà célèbres dans le monde entier attiraient avec raison sur l'un des hommes les plus extraordinaires qui eût jamais existé.



LE FILS DU CZAR.

Depuis l'an 1718 jusqu'à l'an 1725.

Cependant, mes jeunes amis, Charles XII, à peine de retour dans ses états, n'avait pas pris un instant de repos qu'il n'eût fait de nouveaux préparatifs de guerre. Impatient de tirer vengeance des princes ses voisins qui, pendant son absence, avaient envahi ses provinces d'Allemagne après la défaite de Pultava, ce fut contre le roi de Danemarck, son plus ancien adversaire, qu'il résolut d'abord de tourner ses armes; mais cette fois, au lieu d'aller porter la guerre dans le royaume de ce prince, la Norwége qui, comme vous savez, touche à la Suède dans une grande étendue de territoire, lui parut une conquête plus profitable et plus facile à conserver.

Quoique l'on fût alors en plein hiver, cette saison si rigoureuse et si pénible à supporter sous les climats du nord, Charles, que sa constitution robuste rendait insensible au froid le plus excessif, vint mettre le siége devant une ville nommée Frédérichstal, qui, par sa situation et la force de

ses remparts, était une des places les plus importantes de ce royaume. Le froid qui régnait en ce moment était si vif, que les instrumens de fer dont on se sert dans les siéges pour remuer la terre et creuser des tranchées dans lesquelles les assiégeans peuvent se mettre à couvert des coups des ennemis, ne pouvaient entamer le sol couvert d'une couche épaisse de neige glacée. Un grand nombre de soldats suédois, quoique nés eux-mêmes sous ce climat rigoureux, expirèrent de froid sous les murs de la place, et plusieurs furent trouvés gelés aux postes où ils avaient été placés en sentinelle; mais aucun de ces hommes intrépides n'osait proférer une seule plainte, en voyant leur roi dormir en plein champ, pendant les nuits les plus glaciales, sur de la paille ou sur une planche, simplement enveloppé d'un manteau. n raconte même que pendant ce siége de Frédérichstal, ayant entendu parler d'une femme de ce pays qui s'était accoutumée, par de longues privations, à ne prendre pendant plusieurs mois d'autre nourriture que de l'eau, Charles eut la fantaisie d'essayer combien de temps il pourrait vivre en se privant de toute espèce d'aliment : il demeura ainsi cinq jours entiers sans boire ni manger, quoiqu'il continuât à mener une vie aussi active que de coutume, et passât plusieurs heures chaque jour à cheval pour diriger les travaux du siége, qui avançaient trop lentement au gré de son impatience.

Un jour que le roi, suivi de trois ou quatre officiers seulement, parcourait les tranchées, il s'arrêta dans un endroit d'où il distinguait mieux que de partout ailleurs les travaux de ses soldats, et se mettant à genoux sur le parapet, il parut fixer son attention sur les remparts de la ville assiégée ; tout à coup ceux qui étaient placés derrière Charles le virent tomber de tout son poids, en poussant un profond soupir : ils s'empressèrent autour de lui, mais lorsqu'ils le relevèrent, il avait cessé de vivre. Un coup de feu parti des murs de Frédérichstal venait de mettre fin à la vie du conquérant, dont le chapeau, percé d'un large trou, laissait assez voir qu'une balle de plomb lui avait traversé la tête. Sa mort avait été si prompte, qu'elle avait dû être sans douleur ; mais on remarqua que, par un dernier sentiment de courage, en se sentant frappé à mort, Charles avait porté sa main sur la garde de son épée, comme pour se défendre. Pour dérober aux soldats la connaissance de cet événement inattendu, un des témoins posa sur la tête du prince mort sa perruque et son propre chapeau ; on couvrit le corps inanimé du monarque d'un manteau gris, et on le transporta jusqu'à la tente royale, comme si c'eût été celui d'un simple officier. Néanmoins la nouvelle de cette mort funeste ne tarda pas à se répandre dans toute l'armée, où elle occasiona plus surprise que de douleur de tant les compagnons même de Charles XII étaient

fatigués de son caractère opiniâtre et inflexible, qui ne leur permettait plus d'espérer ni paix ni repos tant qu'il serait vivant. Le siége de Frédérichstal fut aussitôt levé, l'armée de Suède rentra dans le royaume, et la paix, qui ne tarda pas à se conclure entre les Suédois et leurs ennemis, mit fin aux malheurs que le règne glorieux mais désastreux de Charles XII avait attirés sur ses peuples.

Ainsi périt, âgé d'environ trente-sept ans, mes amis, ce prince qui, pendant dix années, avait porté si loin la gloire du nom suédois. Il eut comme son grand-oncle Gustave-Adolphe, auquel il aimait à être comparé, la plupart des rares qualités qui, jointes à de vrais talens militaires, font les grands rois et les héros; mais l'inflexibilité de son caractère lui fut plus nuisible qu'utile. Après sa mort, sa renommée s'accrut, comme il arrive presque toujours aux conquérans, qui sont jugés plus favorablement par ceux qui n'ont plus à souffrir de leurs folles entreprises, que par leurs contemporains, témoins et trop souvent victimes de leurs hauts faits; et vous entendrez aujourd'hui le nom de Charles XII cité souvent comme l'un des plus illustres de l'histoire.

Cependant la mort du héros suédois, en délivrant Pierre-le-Grand de son plus redoutable adversaire, avait assuré à ce monarque fondateur le prix de ces efforts poursuivis avec tant de persévérance pour la prospérité de la Russie. Cet

empire presque sauvage encore trente ans auparavant commençait à recueillir le fruit des immenses travaux du czar. Saint-Pétersbourg était déjà l'une des plus grandes et des plus belles villes du monde ; des routes nombreuses et soigneusement entretenues conduisaient aux provinces les plus éloignées de l'empire ; des vaisseaux russes naviguaient sur la Baltique, sur la mer Noire, sur la mer Caspienne, et commerçaient dans toutes les parties du globe. Sur les bords du golfe de Finlande, et à peu de distance de Saint-Pétersbourg, s'étendaient les délicieux jardins de Péterhoff, tracés sur le modèle de ceux de Versailles, mais dans un site plus magnifique, dont la mer forme l'horizon. Le peuple russe lui-même, devenu moins grossier et moins ignorant, commençait à perdre ses mœurs barbares, et les jeunes Moscovites que Pierre avait forcés à voyager avaient rapporté dans leur patrie le goût des arts et la politesse des pays qu'ils avaient parcourus. Enfin ce grand prince avait élevé si haut la gloire de sa nation, que les souverains étrangers, comme d'un commun accord, lui décernèrent le titre d'empereur que jusqu'alors les monarques autrichiens avaient seuls porté en Europe.

Eh bien ! au milieu de cette prospérité toujours croissante, Pierre-le-Grand était agité d'une grande inquiétude, parce qu'il n'ignorait pas qu'un grand nombre de ses sujets, secrètement

attachés aux anciens usages de leur nation, l'accusaient d'avoir amolli le peuple russe en l'instruisant, regrettaient l'ignorance de leurs pères, et n'attendaient qu'une occasion favorable pour renverser presque tout ce qu'il avait créé.

Or il faut que vous sachiez que dans sa jeunesse Pierre avait épousé une dame russe, et que de ce mariage il lui était né un fils, nommé Alexis, qui, par une humeur farouche, un esprit indomptable, un caractère taciturne et mutin, avait refusé obstinément d'acquérir l'instruction que le czar imposait aux autres seigneurs de son empire. C'était vers ce jeune homme, presque barbare encore au milieu d'une cour déjà instruite et policée, que se tournaient toutes les espérances des ennemis secrets de Pierre-le-Grand, et le czar, qui ne l'ignorait point, voyait avec douleur son propre fils conspirer contre son ouvrage. En vain il avait essayé par des reproches paternels de rendre docile ce prince rude et incorrigible ; il n'avait trouvé en lui qu'une résistance obstinée à ses conseils, et point de tendresse filiale. Toujours environné des boyards les plus connus par leur opposition aux vues sages et prévoyantes de son père, Alexis se livrait avec fureur aux vices honteux que Pierre avait eu tant de peine à détruire chez les Russes. Dans ses murmures offensans contre l'empereur, ce fils dénaturé ne laissait point ignorer à ceux qui l'entouraient, qu'aussitôt qu'il serait parvenu au

trône, il renverserait tout l'édifice dont Pierre éatit le fondateur. Jusque-là cependant l'empereur s'était contenté envers ce fils coupable d'avertissemens sévères, mais paternels, lorsqu'une nouvelle faute de ce jeune imprudent vint faire éclater sur sa tête la colère de son père.

Dans le dernier voyage que Pierre, accompagné de Catherine, fit en Europe, ce prince avait ordonné à son fils de venir le joindre à Copenhague, où il avait l'intention de visiter alors le roi de Danemarck, son plus ancien allié ; mais le Czarewitz (c'est le titre que portent en Russie les fils du czar), au lieu d'obéir, se rendit à Vienne auprès de l'empereur d'Allemagne, alors appelé Charles VI, et le supplia de le protéger contre la vengeance de son père. Ce monarque accueillit avec bienveillance ce jeune imprudent, mais craignant d'exciter le ressentiment du czar en le gardant auprès de lui, il lui conseilla de voyager en Italie, jusqu'à ce que Pierre voulût bien lui pardonner sa désobéissance.

Un pareille faute, mes jeunes amis, comme vous le comprendrez aisément, fut un coup terrible pour le czar, qui voyait ainsi son propre fils, celui qui devait un jour porter sa couronne, donner à ses sujets l'exemple de l'insoumission et de la révolte. Dès ce moment il prit la résolution de priver ce fils coupable d'un héritage dont il n'était plus digne, et envoya deux seigneurs

russes jusqu'à Naples, où le coupable Alexis s'était arrêté, avec ordre de le ramener au plus tôt à Moscou, pour y subir la punition qu'il avait méritée. Alexis, effrayé de la colère de son père, se repentit alors, mais trop tard, de l'avoir encourue, et se soumettant sans résistance aux ordres de l'empereur, il suivit à Moscou ses deux gardiens, résolu de renoncer lui-même au trône, pour satisfaire le czar et apaiser son ressentiment.

Dans quelques-unes des histoires que vous avez lues jusqu'à présent, j'ai eu occasion de vous faire remarquer quelques terribles exemples de sévérité paternelle, accomplis dans des temps presque barbares encore, ou par des hommes tout à fait dénaturés. Il vous souvient sans doute encore de plusieurs de ces traits que je ne vous ai rapportés qu'en frémissant; et plusieurs d'entre vous, j'en suis certain, sont prêts à me citer l'exemple de Junius Brutus sacrifiant ses propres enfans au salut de la république romaine; Manlius Torquatus livrant son fils vainqueur à toute la sévérité de la discipline militaire; Clotaire Ier, roi des Franks, ordonnant de sang-froid le meurtre de Chramnès, son fils rebelle; le sombre Philippe II, enfin, abandonnant l'infortuné don Carlos à toute la rigueur de l'inquisition espagnole. Mais plus de cent ans après cette dernière catastrophe, personne n'eût pu croire qu'un pareil exemple serait renouvelé.

A peine arrivé à Moscou, où il avait été conduit désarmé, au Kremlin, comme un prisonnier dangereux, le malheureux Alexis écrivit à son père qu'il renonçait pour jamais à son héritage, et lui demanda pour toute grâce la permission de se retirer dans un monastère pour y finir ses jours. L'empereur parut d'abord disposé à lui accorder cette faveur, mais le lendemain, convoquant tout à coup une assemblée d'évêques et des principaux boyards de l'empire, il accusa, devant eux, le czarewitz d'avoir souhaité sa mort et conspiré avec ses ennemis contre l'état, et demanda qu'il fût puni de ce double crime. Chacun des assistans demeura consterné en écoutant cette terrible accusation, mais Pierre voulait être obéi, et Alexis fut condamné à perdre la vie. On assure qu'en entendant cette sentence fatale, le coupable Alexis, frappé d'un mal subit, tomba à la renverse, et qu'il expira peu d'instans après en présence de son père, à qui il demanda pardon de ses fautes les larmes aux yeux, et qui ne put lui-même retenir ses pleurs. Le corps de ce prince infortuné, après avoir été exposé pendant plusieurs jours aux regards du peuple dans un cerceuil ouvert, fut déposé avec pompe dans la sépulture impériale; mais ce terrible événement plongea le czar dans une tritesse profonde qui troubla le reste de sa vie, et avança le terme de sa glorieuse carrière.

Pierre-le-Grand, mes bons amis, ne survécut

que sept ans à ce prince infortuné, dont le sort funeste remplit sa vieillesse d'amertume ; mais les dernières années de cet homme infatigable furent encore consacrées tout entières à la prospérité de cet empire auquel il venait de sacrifier son propre fils ; déjà atteint d'une maladie morelle, qui lui causait des douleurs aiguës qu'aucun autre que Pierre-le-Grand n'eût pu supporter, il ne prit même pas le temps nécessaire pour soigner son corps épuisé de tant de travaux et de fatigues. Quoique affaibli par ce mal cruel, il traça lui-même, sur une carte géographique qu'il confia à un habile marin russe, nommé Behring, la route qu'il devait suivre vers le Nouveau-Monde, où ce hardi navigateur découvrit bientôt après, sous le climat glacé de l'Amérique du Nord, un détroit célèbre qui porte son nom. Déja presque mourant, dans un voyage qu'il fait sur les bords du lac Ladoga, voisin de Saint-Pétersbourg, il aperçoit, pendant un violent orage, à la lueur des éclairs, une barque chargée de soldats et de matelots, qui, battue par la tempête, était près d'être submergée sans que ceux qui la montaient pussent la diriger au rivage : à cette vue, Pierre, oubliant ses souffrances, s'élance, avec quelques rameurs intrépides, dans une légère chaloupe, et après d'incroyables efforts, parvient à sauver tous ces infortunés d'une mort qui semblait inévitable.

Mais cet effort, mes jeunes amis, fut le dernier

de ce grand homme; en peu de jours une fièvre brûlante le conduisit aux portes du tombeau, sans que, jusqu'à son dernier soupir, il cessât de pourvoir au bien de la Russie. Peu d'instans avant d'expirer, il désigna pour lui succéder sur le trône cette même Catherine qui avait sauvé l'empire et l'empereur sur les bords du Pruth. Pour lui, satisfait d'avoir préparé jusqu'au soin de ses funérailles, il vit approcher sans effroi la fin de cette vie si glorieusement remplie, qui venait de poser un empire de plus en Europe, et mourut calme et impassible au milieu de sa cour éplorée.

Au centre de l'une des places publiques de cette ville de Saint-Pétersbourg dont il avait fait la nouvelle capitale de son empire, s'élève un monument colossal qui semble digne du grand homme dont il consacre la mémoire. Sur un immense rocher courbé en arceau, que plusieurs milliers d'hommes ont amené jusqu'à ce lieu à force de bras et de travail, s'élève la statue en bronze de Pierre-le-Grand à cheval, et dans l'attitude du commandement dont il sut faire un si noble usage; du haut de ce piédestal gigantesque, il semble encore planer sur l'empire dont il fut en quelque sorte le fondateur; et si la Russie tout entière n'était elle-même un monument de Pierre-le Grand, ce serait dans ce bronze immortel qu'i faudrait aller chercher son image.

LE PREMIER ROI DE PRUSSE.

Depuis l'an 1700 jusqu'à l'an 1713.

Quand je vous ai raconté, il n'y a pas long temps, mes jeunes amis, l'histoire de la ligue de Smalkalde, qui remplit l'Allemagne de tant de troubles du temps de l'empereur Charles-Quint, je vous ai fait remarquer que l'un des premiers princes qui s'associèrent à cette lutte contre la domination impériale fut Albert de Brandebourg, grand maître de l'ordre Teutonique, qui, ayant embrassé la religion protestante, prit le ttre d du duc de Prusse.

Depuis cette époque, mes enfans, la maison de Brandebourg avait acquis une grande puissance en Allemagne, et pendant les sanglans débats de la guerre de trente ans, un duc de Prusse avait pris rang parmi les électeurs de l'empire.

Ce fut à la faveur de ces circonstances, qu'un des princes de cette famille souveraine, nommé Frédéric-Guillaume, qui mérita par ses vertus et ses exploits le surnom de Grand électeur, ajouta de

nouvelles provinces à celles que ses aïeux possédaient déjà. Après avoir successivement vaincu les Suédois, secondé Jean Sobieski contre les Turcs, et contribué à la délivrance de l'Allemagne, dans les longues guerres suscitées par l'ambition de Louis XIV, il sut rendre le duché de Prusse riche et florissant, et le peupla d'une nation brave et industrieuse. Trop habile pour ne pas profiter des fautes de ses ennemis et de ses voisins, il avait fondé la prospérité de la Prusse sur des bases solides et durables, en ouvrant ses états aux protestans français que la révocation de l'édit de Nantes, dont je vous ai parlé dans l'histoire de France, avait contraints de chercher un refuge dans les pays étrangers. Par ce moyen, Frédéric-Guillaume attira dans ses états une foule d'hommes utiles et laborieux, qui, en retour de l'hospitalité qu'ils recevaient de la nation prussienne, lui enseignèrent bientôt tous les arts de leur patrie. Ce fut ainsi que la Prusse, jusqu'alors pauvre et sauvage, vit en quelques années, par la sagesse du grand électeur, s'élever dans Berlin, sa capitale, des manufactures d'étoffes précieuses, des ateliers de tapisseries aussi recherchées que celles de Flandre, des fabriques de miroirs aussi estimés que ceux de Venise. Enfin Frédéric, appelé à gouverner une nation brave et belliqueuse, trouva le secret, avec des états encore peu étendus, d'entretenir une armée considérable, dont chaque soldat, vêtu d'habits uniformes,

chose toute nouvelle alors en Europe, était armé d'un fusil qu'il maniait avec promptitude et facilité. Les troupes de l'électeur de Brandebourg devinrent dès lors des modèles pour celles de tous les autres souverains de l'Allemagne, et l'exercice à la prussienne, c'est-à-dire l'art de manier avec précision les armes de guerre, fut bientôt adopté par tous les états voisins.

Mais il appartenait au successeur de Frédéric-Guillaume de placer ce nouvel état au rang des puissances européennes ; et son fils aîné, Frédéric, quoique moins illustre et moins brillant que son père, sut profiter habilement des avantages que la sagesse du grand électeur avait préparés pour la Prusse.

Le nouvel électeur de Brandebourg, mes bons amis, n'avait point hérité des hautes qualités de son père, ni même de son extérieur imposant et remarquable. Frédéric, au contraire, était petit et contrefait ; mais dévoré d'ambition et de vanité, il attachait un prix infini au faste et à la représentation, dont les princes allemands étaient peu jaloux dans ce temps-là, et il supportait avec peine de n'être qu'un simple électeur de l'empire, lorsqu'il voyait autour de lui d'autres princes, dont les états étaient moins considérables que les siens, s'arroger le titre de rois, et prendre place sur des trônes.

En effet, mes enfans, c'était l'époque où Georges Ier, électeur de Hanovre, venait d'être ap-

pelé, par la mort de la reine Anne, sa tante, à la couronne d'Angleterre, ainsi que vous avez pu le lire dans l'histoire de ce royaume, tandis qu'un autre électeur, Auguste de Saxe, obtenait de la diète de Varsovie cette royauté polonaise qu'il devait payer bientôt après par tant de revers et de vicissitudes.

Il n'en fallut pas davantage pour inspirer à l'orgueilleux Frédéric un désir immodéré d'être environné à son tour des honneurs de la royauté, et il sut si bien diriger ses vues ambitieuses que l'empereur Charles VI, qui régnait alors, lui permit de changer son titre d'électeur en celui de roi de Prusse, qu'il se hâta de prendre publiquement, avec le nom de Frédéric 1er. A la cérémonie de son sacre, qui eut lieu peu de mois après à Berlin, il se posa lui-même la couronne sur la tête, et depuis ce temps, mes enfans, la Prusse n'a plus cessé d'être comptée parmi les états monarchiques de l'Europe, où elle occupe aujoud'hui un rang imposant et respectable.

Cependant, à peine parvenu au but de ses désirs, le vaniteux Frédéric 1er se livra tout entier à son goût immodéré pour le luxe et la magnificence. Persuadé qu'un roi devait se distinguer surtout par le faste de ses équipages et de son costume, jamais il ne paraissait en public qu'élégamment vêtu d'après les nouvelles modes françaises, qui étaient alors en possession d'être imitées de toute l'Europe. Les fêtes qu'il donnait

à Berlin ressemblaient, par leur somptuosité, à de véritables féeries; dans les pays étrangers, ses ambassadeurs, par son ordre, étalaient un luxe ruineux; ses palais étaient splendidement décorés de meubles et d'étoffes précieuses; ses moindres domestiques étaient richement habillés, ses écuries pleines des plus beaux chevaux, ses offices garnies d'une multitude de cuisiniers toujours occupés, et ses caves remplies des meilleurs vins de l'Europe. Enfin, pour avoir une demeure digne de sa royauté, nouvelle il fit venir à Berlin un célèbre architecte français, appelé Lenôtre, par qui Louis XIV avait fait dessiner ses magnifiques jardins de Versailles et des Tuileries à Paris. Le palais que Lenôtre construisit, par ordre du roi de Prusse, sur les bords de la Sprée, belle rivière qui coule auprès de Berlin, reçut le nom de Charlottenbourg, en l'honneur de la reine Charlotte de Hanovre, princesse aimable et spirituelle qu'il avait épousée depuis plusieurs années. On raconte que cette princesse, qui n'avait jamais pu s'accoutumer au goût excessif de son royal époux pour l'appareil et les cérémonies, disait, au moment de mourir, à une dame qui déplorait devant elle la douleur que le roi éprouverait certainement de sa perte : « Soyez tranquille, madame, la magnificence de mes funérailles le » consolera, et pourvu qu'il ne manque rien à la » cérémonie, il n'aura rien à regretter. »

Frédéric Ier, mes bons amis, qui survécut plu-

sieurs années à cette femme, dont il n'avait pas su apprécier toutes les belles qualités, mourut lui-même avec des circonstances qui sont assez curieuses pour que je vous les raconte. Quelques mois après la mort de Charlotte de Hanovre, le roi, quoique déjà avancé en âge, voulut prendre une autre femme, et fit choix d'une princesse, nommée Louise de Mecklenbourg, issue de l'une des plus illustres maisons d'Allemagne. Malheureusement, peu de temps après ce mariage, la nouvelle reine éprouva la plus grande de toutes les infortunes, car elle perdit presque entièrement la raison; mais on eut soin de cacher à Frédéric, pour ne point l'affliger, le triste état dans lequel cette princesse était tombée.

Un jour que ce monarque, retiré dans son cabinet, sommeillait sur un fauteuil, il fut tout à coup réveillé en sursaut par un bruit effroyable : c'était la reine elle-même, qui, à demi vêtue d'une robe blanche et les mains toutes pleines de sang, venait, dans un terrible accès de démence, de briser une porte en glace qui séparait son appartement de celui du roi, et s'était élancée avec violence sur ce prince en poussant des cris lamentables; on eut une peine infinie à faire retirer cette infortunée, dont la vue inattendue, dans un pareil état, avait causé au roi autant d'effroi que de surprise. Dès le soir même, Frédéric Ier tomba dangereusement malade d'une fièvre ardente, et accompagnée d'un épouvantable délire.

Il y avait alors en Prusse, mes bons amis, une croyance vraiment absurde, dont Frédéric lui-même n'avait pu se défendre, parce que dans son enfance, il l'avait entendu répéter par sa nourrice : c'était que lorsqu'un prince de la maison de Brandebourg était près de mourir, une femme vêtue de blanc se montrait dans le palais de cette famille. Cette erreur ridicule avait sans doute frappé l'esprit faible de Frédéric, car, dans son délire, il ne cessait de répéter : « J'ai » vu la femme blanche, je n'en reviendrai pas. » En effet, peu de semaines après, il mourut sans avoir recouvré sa raison, laissant ses courtisans comblés de richesses et de faveurs, tandis que la misère du peuple accusait à la fois son insouciance et sa dureté envers ses malheureux sujets.

LES GRENADIERS
DE FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

Depuis l'an 1713 jusqu'à l'an 1740.

Il y a, mes jeunes amis, un proverbe que vous connaissez sans doute, et dont il serait difficile de vous donner une autre raison que celle de l'expérience; c'est celui-ci : « A père avare, fils prodigue, » parce qu'en effet rien n'est plus ordinaire que de voir de jeunes étourdis dissiper follement le bien que leurs parens sont parvenus quelquefois à amasser péniblement; mais ce fut précisément le contraire qui arriva en Prusse après la mort du roi Frédéric 1er, lorsque son fils Frédéric-Guillaume lui succéda, car celui-ci se montra aussi parcimonieux, aussi rigoureux dans ses moindres dépenses, que son prédécesseur avait été prodigue et fastueux. C'est que la plupart des hommes, mes enfans, savent rarement éviter un écueil sans tomber dans un autre, et pour réparer les folles dissipations de son père, le nouveau monarque se jeta dans un excès tout opposé.

Bien loin de suivre l'exemple paternel, Frédéric-Guillaume, qui était d'un naturel bizarre, intraitable et irascible, poussait l'avarice jusqu'à laisser quelquefois sa famille et lui-même manquer des choses les plus nécessaires à la vie. Pour diminuer le prix des perruques dont il était d'usage alors que chacun eût la tête couverte il les faisait faire si courtes, qu'à peine approchaient-elles de ses oreilles. Ce n'était qu'avec la plus grande peine qu'il pouvait mettre ses habits, tant il les faisait faire étroits et écourtés, pour épargner le drap grossier qu'il employait à cet usage. Les mêmes boutons de cuivre jaune lui servirent presque toute sa vie, parce qu'il avait soin de les faire transporter d'un habit à un autre, et quoiqu'il aimât le vin et la bonne chère, la plupart du temps sa table était servie avec tant de parcimonie, que ceux qu'il y admettait étaient obligés de retourner souper chez eux, après avoir pris leur part du banquet royal.

Mais rien n'était comparable, mes bons amis, à la dureté de Guillaume envers la reine sa femme et les princesses ses filles, envers lesquelles il se livrait quelquefois à des emportemens qu'il poussait jusqu'à la brutalité. Il ne pouvait souffrir que ces dames parussent devant lui avec la moindre parure, ou même que leurs plus simples ajustemens eussent quelque élégance. On rapporte à ce sujet un trait de ce monarque qui vous fera mieux comprendre que tout ce que je pourrais vous dire

son despotisme et sa dureté envers sa famille.

Un habile coiffeur français étant arrivé à Berlin, la reine de Prusse et ses filles eurent la fantaisie bien excusable sans doute de se faire parer par cet adroit coiffeur, et elles eurent l'imprudence de se présenter ainsi devant le roi; mais rien n'échappait à l'œil de ce prince chagrin et bizarre, qui, apprenant aussitôt que les princesses avaient eu recours à cette main étrangère, fit amener aussitôt en sa présence le pauvre coiffeur tout tremblant, et après avoir frappé brutalement les jeunes princesses à coups de canne, en présence de cet homme, il lui ordonna de leur raser entièrement la tête; puis, comme la reine, en pleurant, s'était jetée à ses pieds pour le supplier de ne pas priver ses filles de leur belle chevelure: « Relevez-vous, madame, » lui dit le roi hors de lui-même, « et si je ne vous traite pas comme ces » créatures, c'est qu'il ne serait pas convenable » que la reine de Prusse fût tondue. » En achevant ces mots, l'inflexible monarque lui tourna le dos, et rentra dans son appartement, où il n'était permis à personne de le suivre sans son ordre.

Une des plus singulières manies du roi de Prusse, qui, comme vous voyez, ne manquait pas d'être bizarre, c'était d'avoir dans les rangs de son armée les hommes les plus grands et les plus robustes du monde entier. Ses grenadiers entre autres (sorte de soldats d'élite chargés dans ce temps, à la guerre, de lancer des pièces d'artifice que l'on

nomme des Grenades), étaient célèbres danstoute l'Europe par leur stature élevée, qui faisait de cette troupe choisie un vrai régiment de géans: aussi, comme le royaume de Prusse ne suffisait point à satisfaire cette fantaisie de Guillaume, il achetait à prix d'argent, ou faisait enlever de force en France, en Angleterre, en Italie et en Allemagne, tous les hommes d'une taille remarquable que ses espions pouvaient rencontrer. Ces pauvres gens, ainsi traînés malgré eux dans un pays étranger, étaient soumis alors à toute la rigueur d'une discipline inflexible; et malheur à celui d'entre eux qui tentait de déserter, car le plus souvent il était condamné à périr sous le bâton, sans que les représentations ni les prières pussent désarmer l'impitoyable Guillaume. Vous comprendrez aisément, mes enfans, qu'un pareil prince n'était guère aimé dans sa famille et dans son royaume; mais Frédéric-Gnillaume se souciait peu d'être aimé pourvu qu'il fût craint, et qu'il vît ses coffres-forts se remplir d'or arraché aux labeurs de son peuple, ou ses casernes peuplées des plus beaux soldats de l'Europe.

Le roi de Prusse, mes jeunes amis, avait quatre fils, qui tous furent plus tard des princes distingués par leur mérite et leurs talens; mais cela ne les préservait pas des emportemens de leur père, qui, toujours la canne en main, punissait avec la dernière violence la moindre infraction à ses bizarres volontés.

Frédéric, l'aîné de ces princes, qui devait un jour mériter le surnom de Grand, était constamment en butte aux mauvais traitemens de Guillaume. Ce jeune prince, qui montra de bonne heure un goût déterminé pour les arts et pour les études sérieuses, était détesté, par ce motif, de ce prince grossier, qui ne cessait de dire à tout propos : « Mon fils aîné n'est qu'un petit-maître et » un bel esprit français, qui me gâtera tout mon » ouvrage. » Sous le plus léger prétexte, il épuisait à son égard tous les moyens de rigueur les plus durs, et accablait des plus affreux traitemens toutes les personnes qu'il savait lui être attachées ou seulement disposées à lui être agréables. On assure même à ce sujet que cet homme impitoyable eut la barbarie de faire saisir et fouetter publiquement par le bourreau, aux quatre coins de Postdam (petite ville voisine de Berlin, que la cour de Prusse habitait ordinairement), une pauvre demoiselle dont le seul crime était d'avoir accompagné trois fois, sur son piano, le prince royal qui jouait assez bien de la flûte, et avait un goût passionné pour la musique.

Cependant la reine, mère de Frédéric, tout accoutumée qu'elle était aux bizarreries de son mari, ne pouvait supporter son injustice envers ce jeune prince qui, de son côté, né avec un caractère vif et impatient, souffrait amèrement de la dureté de son père. Cette bonne princesse, qui était parente du roi d'Angleterre, engagea son fils à faire

secrètement un voyage à la cour de ce monarque, pour y attendre que la colère de son père fût apaisée; mais il fallait pour cela que cette fuite eût lieu avec le plus grand mystère; car si l'intraitable Guillaume en avait eu le moindre soupçon, personne au monde n'eût pu être à l'abri de son ressentiment. Deux jeunes officiers, nommés Keith et Catt, qui étaient sincèrement attachés au prince royal, furent seuls mis dans la confidence, et chargés de tout préparer, pour que Frédéric pût s'échapper prochainement de la cour et gagner un pays étranger, avant que le roi fût informé du complot.

Malheureusement Frédéric-Guillaume découvrit toute cette trame par une lettre venue d'Angleterre, que le hasard fit tomber entre ses mains; et je ne saurais vous dire quelle fut la fureur de ce père irascible, lorsqu'il fut informé que la fuite du prince royal devait avoir lieu dans la nuit même, et que déjà Frédéric avait quitté le palais. Hors de lui-même, il fit faire une telle diligence aux soldats qu'il envoya à la poursuite du fugitif, que celui-ci fut atteint au moment où il prenait place dans un chariot qui devait le conduire en Saxe. Des deux confidens de Frédéric, le jeune Keith, qui montait un excellent cheval, parvint à dépasser la frontière de Prusse; mais Catt, moins heureux, fut ramené à Postdam avec le prince royal, tous deux pieds et poings liés comme des malfaiteurs, et aussitôt après leur arrivée dans

cette ville, ils furent plongés dans des cachots séparés, pour y attendre que le roi prononçât sur leur sort. Toutes les personnes que Guillaume soupçonna d'avoir connu le dessein du prince furent jetées en prison, et peu s'en fallut même que sa fille aînée, pour avoir imploré le pardon de son frère, après avoir été rudement frappée, ne fût précipitée par une fenêtre du palais par cet homme inexorable.

Cependant, mes bons amis, la vengeance de Frédéric Guillaume n'était point encore satisfaite, et il avait résolu de faire mourir son fils aîné sur un échafaud : « Ce ne sera jamais, disait-il, qu'un » mauvais sujet, et j'ai trois autres garçons qui va- » lent mieux que lui. » Il ordonna à ses ministres de s'assembler pour faire le procès du jeune prince, et comme ceux-ci lui représentaient qu'ils n'avaient pas le droit de juger ainsi l'héritier de la couronne de Prusse, il les chassa de sa présence en les injuriant. Alors il convoqua les principaux généraux de son armée, et leur ordonna de condamner le prince royal à mort, comme un déserteur, sous prétexte que la loi militaire punissait du dernier supplice le soldat assez lâche pour abandonner ses drapeaux; mais ces généraux refusèrent aussi de lui obéir, et déclarèrent que leur conscience ne leur permettait pas de prononcer un pareil jugement. Le roi, qui ne se connaissait plus, tant il était en fureur, condamna alors son fils à être enfermé pour le reste de ses

jours dans une forteresse appelée Custrin, où il ordonna qu'il fût traité avec la dernière rigueur. Mais auparavant, cet homme cruel exigea que Frédéric fût témoin du supplice du malheureux Catt, que ni les prières de la reine et de toute la cour, ni les larmes de la famille de ce jeune homme, qui était considérable dans le royaume, ne purent sauver de la mort. L'impitoyable monarque ordonna que l'échafaud sur lequel le malheureux Catt allait perdre la vie fût dressé devant l'appartement du prince, et à la hauteur de ses fenêtres, afin que Frédéric ne pût se soustraire à la vue du supplice de son ami. Ces ordres cruels ne furent que trop bien exécutés; mais au moment où Catt monta sur l'échafaud et tendit les bras vers le prince pour lui dire un dernier adieu, celui-ci ne put que jeter un cri de douleur, et perdit entièrement connaissance entre les bras de ceux qui l'entouraient.

Il me serait impossible, mes enfans, de vous peindre quelle fut la douleur de Frédéric lorsqu'il revint à lui après cette scène déchirante; pendant long-temps le souvenir cruel de son malheureux ami, victime de son dévouement à son service, fut sa seule préoccupation, et lui fit endurer avec patience toutes les privations par lesquelles son père avait ordonné que l'on ajoutât aux rigueurs de sa captivité. Le gouverneur de Custrin était la seule personne qui visitât le prince dans sa prison : des livres, du papier, des

plumes, sa flûte même, lui étaient refusés, de peur qu'il n'y trouvât quelque adoucissement à ses peines, et à neuf heures du soir ses geôliers venaient lui ôter la seule lumière qu'on voulût bien lui accorder, afin qu'il passât des nuits entières dans l'abandon et l'obscurité, livré aux plus tristes pensées. Heureusement enfin, après quelques mois, la sévérité du gouverneur, ou peut-être celle du roi lui-même, se relâcha secrètement en faveur de son prisonnier. Il fut permis quelquefois à Frédéric, lorsque le soir était venu, de sortir de sa prison pendant quelques heures, qu'il allait passer chez un simple bourgeois de Custrin, où il trouvait du moins des visages amis et quelques occasions de faire de la musique avec les jeunes gens et les demoiselles de cette famille. Ces bonnes gens lui procurèrent aussi des livres, une écritoire et même des bougies, dont il faisait usage pour se désennuyer pendant les longues nuits d'hiver.

Il y avait déjà plus d'un an que Frédéric était prisonnier à Custrin, lorsqu'enfin le ressentiment de son père parut s'adoucir; mais par une bizarrerie qui serait inexplicable chez tout autre que le fantasque Guillaume, il lui ordonna de se rendre à Berlin, où il arriva pendant une fête que, par extraordinaire, le roi donnait à sa famille. Frédéric, vêtu d'un habit grisâtre, le seul qu'il lui eût été permis de porter depuis sa disgrâce, fut placé derrière le fauteuil de sa mère,

qui, au moment où elle se retourna, éprouva une si vive joie de revoir son fils, qu'elle faillit mourir de saisissement. Depuis ce jour le prince royal parut rentré en grâce auprès de Guillaume; mais celui-ci ne pouvait lui pardonner de montrer peu d'inclination pour les exercices militaires, d'aimer les arts et la musique, et surtout de mettre trop de soin à son costume, dans lequel il préférait les modes les plus nouvelles et les plus élégantes au sévère uniforme prussien, dont le roi donnait l'exemple à ses sujets. Nous verrons bientôt, mes enfans, ce même Frédéric de Prusse, qui jusqu'alors avait témoigné peu de goût pour le métier des armes, devenir l'un des premiers capitaines du monde, et prendre rang dans l'histoire parmi les plus fameux généraux anciens et modernes.

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE.

Depuis l'an 1740 jusqu'à l'an 1756.

Le prince de Prusse, mes jeunes amis, était âgé de vingt-huit ans, lorsque, par la mort du roi son père, il lui succéda sous le nom de Frédéric II, qu'il a rendu célèbre en Europe par ses talens et ses exploits. Mais je dois vous dire qu'au lieu de ce prince si recherché dans sa parure, et uniquement occupé d'arts et de musique, qui avait fait craindre à Guillaume un règne honteux et efféminé, on vit au contraire le nouveau monarque consacrer tout son temps aux soins de son royaume, conserver une discipline sévère parmi ses troupes, qu'il exerçait lui-même avec une ardeur infatigable ; adopter un maintien grave et imposant, et ne plus porter d'autre costume que le sombre uniforme prussien, les grosses bottes, le chapeau à cornes et l'écharpe militaire soutenant une lourde épée, dont Frédéric-Guillaume avait le premier donné l'exemple.

En même temps, pour ne négliger aucun des

objets de son gouvernement, et craignant de donner trop de temps au sommeil, auquel il était naturellement trop porté, il ordonna à son valet de chambre de venir le réveiller chaque matin, hiver comme été, à cinq heures précises; mais comme il se rendormait quelquefois malgré lui, il prescrivit à ce domestique de lui placer sur le visage une serviette trempée d'eau froide, dont l'impression désagréable l'arrachait forcément au plus profond assoupissement. Alors il se levait, s'habillait sans le secours de personne, et se mettant au travail, trouvait ainsi le temps non seulement de diriger utilement toutes les parties de son royaume, mais encore celui de se livrer à des études sérieuses et aux sciences, pour lesquelles il avait toujours un goût passionné. C'était pendant ces longues matinées, où il s'enfermait seul dans son cabinet pendant plusieurs heures, qu'il entretenait une correspondance suivie avec les beaux esprits, les savans et les personnages célèbres de toute l'Europe, qui ne pouvaient voir sans étonnement un jeune prince préférer ainsi la culture des lettres aux douceurs du repos qu'il lui eût été si facile de se procurer. Que de jeunes gens, mes bons amis, placés dans une condition moins élevée, et pour qui le travail est une nécessité, devraient se proposer Frédéric II pour modèle, et se livrer ainsi à l'étude avec zèle et persévérance!

A cette époque, mes enfans, l'empereur Char-

les VI, dernier rejeton mâle de l'illustre maison d'Autriche, qui depuis trois siècles régnait sur l'Allemagne, venait de mourir à Vienne, laissant, par un édit appelé la Pragmatique-Sanction, qu'il avait eu soin de notifier à toutes les puissances de l'Europe, l'héritage de ses vastes états à sa fille unique, Marie-Thérèse d'Autriche, femme du duc François de Lorraine, de cette noble famille souveraine, célèbre dans l'histoire de France, qui tirait, dit-on, son origine de la postérité de Charlemagne.

Marie-Thérèse était belle, majestueuse, aimable, spirituelle, et adorée de ses sujets pour sa bienfaisance inépuisable envers les pauvres; mais personne ne pouvait prévoir alors que cette princesse, élevée dans les grandeurs et la puissance, eût encore plus de courage et de résolution que de vertus et de beauté.

En voyant le trône impérial occupé par une jeune souveraine sans expérience, la plupart des princes voisins prétendirent lui disputer son héritage, ou du moins s'approprier plusieurs provinces qui jusqu'alors avaient fait partie de l'empire d'Allemagne. D'un côté l'électeur de Bavière, qui descendait d'une fille de l'empereur Ferdinand I[er], soutenait que c'était à lui que devait appartenir cette couronne, parce que jusqu'alors aucune femme n'avait été revêtue de la dignité impériale; de l'autre, l'électeur de Saxe, déjà roi de Pologne, qui avait épousé une nièce de Charles VI,

cousine de Marie-Thérèse, prétendait que lui seul devait obtenir ce splendide héritage; le roi d'Espagne enfin, Philippe V, petit-fils de Louis XIV, que ce grand monarque avait placé trente ans auparavant sur le trône de Castille, réclamait aussi l'empire, comme successeur de Philippe IV, dernier descendant direct de Charles-Quint.

Mais le plus redoutable et le plus audacieux adversaire que Marie-Thérèse eut à combattre, fut Frédéric II, le nouveau roi de Prusse, que personne jusqu'alors n'avait soupçonné d'être un prince guerrier et ambitieux. Celui-ci, après avoir fait demander à Marie-Thérèse de lui céder la Silésie, l'une des plus riches provinces allemandes, et la plus voisine des états prussiens, n'attendit même pas le refus de cette princesse qu'il prévoyait, pour se ranger parmi ses ennemis; à la tête d'une armée formidable, il envahit brusquement la Silésie, s'empara de Breslau, capitale de cette province, vainquit les Autrichiens dans un lieu nommé Molwitz, et s'avança avec une telle rapidité vers l'Autriche que Marie-Thérèse, voyant Vienne menacée à la fois par les Prussiens, les Bavarois et les Saxons, alla chercher un asyle en Hongrie, seule partie de ses états qui ne lui fût point disputée, où elle se hâta de convoquer une assemblée des trois ordres de ce royaume.

Jusqu'à ce moment, mes enfans, Marie-Thérèse avait été admirée et respectée pour sa beauté remarquable et ses vertus, mais le temps était

venu où elle allait donner au monde l'exemple d'une grandeur d'ame et d'une fermeté tout-à-fait au-dessus de son âge et de son sexe. Déjà mère à cette époque d'un petit prince qui régna depuis sous le nom de Joseph II, elle se présenta aux palatins assemblés, ayant son enfant dans les bras : « Mes amis m'ont abondonnée, leur » dit-elle, et mes plus proches parens me per- » sécutent : c'est entre vos mains, braves Hon- » grois, que je viens mettre la fille et le petit-fils » de vos rois, qui n'ont plus de salut à espérer » que dans votre courage et votre fidélité. »

Ces paroles prononcées d'une voix noble, mais émue, firent une profonde impression sur tous les assistans, dignes successeures de ces fiers Hongrois qui, au moyen âge, avaient fait trembler toute l'Europe. A la vue de cette majestueuse princesse, qui venait implorer leur secours, tous les palatins, tirant leurs sabres, jurèrent de mourir pour le roi Marie-Thérèse ; car ces braves gens, qui n'avaient jamais été gouvernés par une femme, n'avaient aucun mot dans leur langue pour exprimer la dignité de reine. En peu de temps la reine de Hongrie vit une armée considérable de cette nation généreuse se lever pour défendre l'empire contre ses ennemis ; et l'Allemagne, destinée en quelque sorte, depuis dix-huit siècles, à devenir le théâtre de toutes les guerres européennes, fut ensanglantée par de nouveaux combats.

C'est cette lutte mémorable dans laquelle entrèrent successivement la France, l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne et la plupart des autres états de l'Europe, mes jeunes amis, que l'on nomme ordinairement la Guerre de la succession d'Autriche ; et ce fut alors que Marie-Thérèse, déjà si intéressante par ses malheurs et sa beauté, acquit la réputation d'être l'une des plus habiles princesses qui aient jamais porté une couronne, comme elle en était la plus aimable. Assaillie par des ennemis avides et acharnés contre la maison d'Autriche, qui dévastaient à la fois toutes les provinces de l'empire, elle sut pendant huit ans faire tête à l'orage, et même au milieu des plus grands revers, s'illustrer par sa patience et sa magnanimité. Tandis que ses généraux disputaient le terrain pied à pied aux masses ennemies, Marie-Thérèse parvint à susciter des obstacles imprévus à ses adversaires, en contractant une alliance étroite avec l'impératrice de Russie, qui dans ce temps-là se nommait Élisabeth, et était la petite-fille de Pierre-le Grand. Pour désarmer le roi de Prusse, elle lui abandonna la Silésie, premier objet de l'ambition de ce monarque, et par sa prudence et ses grandes qualités, elle excita dans toute l'Europe, une si vive admiration, qu'en Angleterre, les dames pénétrées de respect pour une princesse dont les vertus faisaient tant d'honneur à leur sexe chargèrent lady Marlborough, veuve du grand général de ce nom, de lui offrir une somme

considérable d'argent, pour subvenir aux frais de cette guerre qu'elle soutenait avec tant de gloire.

Heureusement, enfin, la paix qui fut conclue à Aix-la-Chapelle mit un terme à cette lutte opiniâtre qui, commencée en Allemagne, avait successivement envahi la France, l'Italie, les Pays-Bas et l'Amérique même. Je dois vous faire remarquer à ce sujet que ce fut pendant cette guerre de la succession d'Autriche que fut livrée cette célèbre bataille de Fontenoy, gagnée en Flandre par le maréchal de Saxe et le roi Louis XV sur le duc de Cumberland, fils de Georges II, roi d'Angleterre, ainsi que vous pouvez l'avoir lu dans d'autres livres. Par la paix d'Aix-la-Chapelle, Marie-Thérèse, qui jusqu'alors n'avait porté que le titre de reine de Hongrie, fut proclamée impératrice, et son mari, le duc de Lorraine, fut élu empereur sous le nom de François Ier. C'est de ce prince, mes jeunes amis, que descend la noble maison de Lorraine, qui occupe aujourd'hui le trône impérial d'Autriche, et qui compte avec orgueil parmi ses aïeux la grande Marie-Thérèse, dont la mémoire est encore en vénération dans tous les pays qui faisaient alors partie de l'empire d'Allemagne.

Cette femme célèbre, dont la jeunesse avait été marquée par un si noble caractère au milieu des plus grands revers, ne se démentit point lorsque la fortune vint seconder ses efforts pour la prospérité de ses peuples. Douée d'un esprit vaste et

capable d'embrasser les travaux les plus divers, elle fit fleurir en Allemagne les arts, les lettres et les sciences, auxquels, jusqu'alors, peu d'Allemands s'étaient livrés avec succès. Des colléges, des écoles de dessin, de peinture et d'architecture, furent établis par ses soins dans la capitale et dans les principales villes de l'empire. Des savans de différentes nations y furent appelés par ses encouragemens; des routes faciles furent tracées entre les différentes provinces, et les Pays-Bas s'enrichirent d'une multitude de canaux qui devinrent pour cette contrée commerçante une nouvelle source de richesses.

Mais ce qui fixa surtout l'attention de la charitable Marie-Thérèse, ce furent ses sujets pauvres et malades sur lesquels elle ne cessa de répandre ses bienfaits. Non contente d'avoir créé des écoles pour les enfans, des hospices pour les vieillards, des asyles honorables pour les soldats blessés et infirmes, à l'exemple de notre grand roi Louis XIV, elle assura des retraites honorables aux dames et aux jeunes demoiselles dont les époux et les pères avaient péri en combattant pour son service. La vie entière de cette excellente princesse ne fut consacrée qu'à de bonnes actions, et l'on raconte qu'un jour ayant aperçu, des fenêtres de son palais, une pauvre femme et deux petits enfans qui étaient tombés sur le pavé, exténués de faim et de misère : « Qu'ai-je donc fait à la Providence, » s'écria l'impératrice avec l'accent de la plus vive

douleur, « pour qu'un si triste spectacle vienne » affliger mes regards, et déshonorer mon rè» gne ? » Aussitôt elle descendit elle-même auprès de ces infortunés, leur fit prodiguer en sa présence les soins les plus empressés, et après leur avoir fait servir des mets de sa propre table, elle ordonna que cette malheureuse mère, qui était la veuve d'un soldat, reçût chaque année une somme suffisante pour élever sa jeune famille.

La grande Marie-Thérèse, à qui ses sujets, d'une commune voix, décernèrent le surnom glorieux de Mère de la patrie, eut la douleur de survivre à l'empereur François Ier. Depuis ce jour funeste, elle prit des habits de deuil, qu'elle ne quitta plus pendant les quinze années qu'elle vécut encore. Chaque mois elle descendait dans le caveau où reposaient les cendres de cet époux bien-aimé, et fit préparer auprès de la sépulture de ce prince le tombeau où elle voulait elle-même être placée après sa mort. Désormais vouée à la tristesse et aux regrets, dont les soins de l'empire et son inépuisable bienfaisance pouvaient seuls la distraire, elle trouvait encore le temps de travailler en secret, de ses mains royales, à une robe funèbre dans laquelle elle fit connaître en mourant qu'elle voulait être ensevelie; et lorsqu'elle descendit dans la tombe, ses ennemis mêmes, si l'on peut donner ce nom aux rois qui lui avaient fait la guerre, tout en admirant ses vertus, donnèrent des larmes à sa mémoire.

LA GUERRE DE SEPT ANS.

Depuis l'an 1756 jusqu'à l'an 1763.

Cependant, mes jeunes amis, cette guerre de la succession d'Autriche, qui venait d'embraser le monde presque tout entier, n'était que le prélude d'une lutte plus terrible encore, où l'Europe allait s'armer contre un seul prince que ses talens et son ambition commençaient à rendre redoutable à tous ses voisins.

Tant que le nouveau royaume de Prusse, resserré dans les étroites limites de l'électorat de Brandebourg, avait été pauvre et obscur sous des princes avares et peu guerriers, les peuples environnans avaient vu ses progrès sans inquiétude; mais depuis que Frédéric II, en conquérant la Silésie, avait paru prêt à balancer en Allemagne la prépondérance impériale, chacun avait compris tout ce que peut une nation brave et généreuse sous un monarque jeune, habile et belliqueux. L'impératrice Marie-Thérèse, la première, en fut effrayée, et, à son instigation, les rois de

France, de Pologne, de Suède, l'impératrice Élisabeth de Russie, formèrent bientôt une ligue formidable contre cet adversaire dont le mérite militaire avait assez brillé pendant les événemens des dernières années.

Alors éclata de nouveau, mes enfans, une lutte que l'on nomme ordinairement la Guerre de sept ans, parce qu'elle eut en effet cette durée, dans laquelle je dois vous dire qu'à aucune époque de l'histoire aucun capitaine ne déploya autant d'audace et d'habileté que le fit alors Frédéric II. Assailli par des armées six fois plus nombreuses que les siennes, et sans cesse renouvelées, Frédéric sut opposer à ces masses ennemies son génie infatigable et la sévère discipline des troupes prussiennes, réputées alors avec raison les mieux exercées du monde entier. Toujours supérieur à la fortune par sa constance dans les revers, comme par sa rapidité dans les succès, on le vit tantôt réduit à défendre sa propre capitale, tantôt faisant trembler à son tour ses ennemis consternés. Tour à tour ravageant la Saxe pour venger la Prusse dévastée, et courant à la Silésie envahie à la fois par quatre armées ennemies, il combat sans relâche les Français, les Autrichiens, les Russes, les Polonais, les Saxons; parfois victorieux, souvent vaincu, pendant toute la durée de cette guerre, il dispute pied à pied, aux plus habiles généraux de l'Europe, ses états ravagés, et mérite ainsi, par des exploits presque incroya-

bles, le surnom de Grand que l'histoire lui a conservé.

Eh bien! mes bons amis, au milieu de tant de vicissitudes, croiriez-vous que l'infatigable Frédéric trouvait encore, le soir ou le matin d'une bataille meurtrière où il avait exposé cent fois sa couronne et sa vie, le temps et la présence d'esprit nécessaires pour écrire à ses amis de Paris, sur les plus légers sujets de littérature, des lettres étincelantes de style et d'esprit. Avide de toutes les gloires, il aimait à faire contraster la gaieté de ses écrits avec la gravité des circonstances auxquelles il se trouvait réduit, et ce fut surtout par cette force d'ame que rien ne pouvait abattre, qu'il sut plus d'une fois forcer ses vainqueurs eux-mêmes à l'admirer et à le craindre.

A la suite de l'une de ces défaites sanglantes, dans laquelle il venait de perdre l'élite de son armée, et à la veille d'un nouveau combat, un grand nombre de soldats prussiens, fatigués de tant de revers, désertaient leurs drapeaux, ne voulant plus combattre pour un prince que la fortune paraissait avoir abandonné. Pendant cette nuit, où l'inquiétude de sa situation présente le tenait éveillé malgré lui, Frédéric, parcourant seul les avenues de son camp, rencontre un de ces déserteurs qu'il reconnaît pour l'un des plus intrépides guerriers de son armée : « Ma foi ! » lui dit le soldat avec une franchise toute militaire, « nos affaires vont si mal, que je ne veux plus

» me battre. — Eh bien ! » lui répond Frédéric en riant, « reste jusqu'à demain, mon brave, et si » nous sommes encore battus, nous déserterons » ensemble. » Ce mot fit rougir le soldat de honte, et retournant au camp, il prit part le lendemain à la bataille, où, pour cette fois, Frédéric remporta une victoire éclatante qui força ses adversaires à rétrograder, ou du moins à lui accorder quelque répit.

Cependant, depuis plus de six ans que durait cette guerre marquée par tant de vicissitudes, la Prusse entière ne présentait plus qu'un aspect de misère et de dévastation, tel à peu près que les autres provinces d'Allemagne au temps de la guerre de trente ans. Ce n'était de tous côtés que des villes dépeuplées, des villages réduits en cendres, des champs abandonnés; à peine s'il restait dans les campagnes assez de bras pour cultiver la terre, arrosée plus souvent du sang des guerriers que des sueurs du laboureur. Frédéric, tout belliqueux qu'il était, ne put demeurer insensible à cet affligeant spectacle, et tandis qu'en faisant un dernier effort il cherchait à lasser ses ennemis plutôt qu'à les combattre, la mort imprévue de l'impératice Élisabeth, de Russie, le délivra de l'un de ses plus redoutables adversaires, et disposa les autres princes à lui accorder une paix glorieuse qu'il avait bien achetée par tant d'exploits et de travaux. Cette paix, qui fut enfin conclue dans une ville nommée Hubertsbourg, en

Silésie, province qui, depuis cette époque, n'a plus cessé d'appartenir au royaume de Prusse, fut en quelque sorte un hommage éclatant rendu à Frédéric-le-Grand par l'Europe armée, qui reconnut ainsi la monarchie prussienne pour l'un des principaux états de cette partie du monde.

Depuis cette époque, Frédéric, renonçant à cette gloire périlleuse qui avait failli lui devenir si funeste, ne songea plus qu'à réparer les maux de cette guerre par laquelle il avait acquis tant d'illustration. Entièrement livré à des soins vraiment paternels pour son peuple, il fit rebâtir, à ses frais, plus de six cents villages que les combats avaient détruits; il distribua aux paysans des différentes provinces qui avaient le plus souffert du passage et de la présence des armées, tout le blé qu'il avait amassé dans de vastes magasins pour la nourriture de ses soldats; les chevaux de la cavalerie prussienne furent confiés aux laboureurs pour être attelés à leurs charrues, en attendant qu'ils pussent en acheter d'autres; et les manufactures de tout genre, créées par le grand électeur, reçurent de nouveaux accroissemens. Sous le gouvernement de ce monarque habile et infatigable, la Prusse atteignit promptement un haut degré de prospérité, et contre l'ordinaire des princes conquérans, Frédéric parut avoir renoncé franchement à son goût pour la guerre, quoiqu'il continuât d'exercer lui-même, pendant plusieurs mois, chaque année, ses bataillons dans

les plaines de Postdam, où les officiers de tous les états européens venaient étudier l'art militaire sous le plus grand capitaine de ce siècle. C'est à Frédéric II, mes jeunes amis, que les armées modernes doivent cet ensemble et cette régularité parfaite que les anciens peuples ignoraient; et la discipline que ce prince introduisit alors dans les troupes prussiennes est devenue le modèle de celle qui est observée aujourd'hui chez toutes les nations de l'Europe.

LE PARTAGE DE LA POLOGNE.

Depuis l'an 1763 jusqu'à l'an 1772.

Tandis que le nouveau royaume de Prusse, par la valeur et le génie du grand Frédéric, atteignait ainsi un haut dégré de prospérité et de puissance, une nation voisine, que sa turbulence et son caractère mobile livraient à des agitations sans cesse renaissantes, était au moment d'être effacée du nombre des états de l'Europe.

La Pologne, mes jeunes amis, cette noble et vaillante patrie de Jean Sobieski, qui, la dernière, avait combattu les armées ottomanes, et préservé peut-être l'Occident d'une nouvelle irruption de Barbares, était en ce moment la proie d'une fermentation sourde et menaçante, qui, chez les nations, est un présage assuré de quelque grande catastrophe.

Depuis que la défaite de Charles XII, à Pultava, avait replacé le roi Auguste sur le trône, on aurait pu croire, mes enfans, que les Polonais, avertis par les rudes leçons de l'expérience, met-

traient enfin un terme à leurs funestes dissensions, et qu'ils cesseraient d'appeler les étrangers dans leurs querelles; mais les peuples, comme les individus, se laissent souvent entraîner par leurs passions à des fautes qu'ils ne reconnaissent que lorsqu'ils n'est plus temps de les réparer; et la nation Polonaise, dès long-temps accoutumée aux désordres de l'anarchie, avait creusé elle-même l'abîme qui devait l'engloutir.

Après la mort d'Auguste de Saxe et de son fils, qui lui avait aussi succédé en Pologne sous le nom d'Auguste III, le choix des palatins, dirigé par l'impératrice de Russie, qui, dans ce temps là, se nommait Catherine II, s'était fixé sur un jeune seigneur, nommé Stanislas Poniatowski, de l'une des plus anciennes familles de la république polonaise. Stanislas II était beau, brave, brillant, spirituel, et ces qualités, qui ne suffisent pas toujours à un roi, avaient décidé le choix de la diète de Varsovie qui lui décerna la couronne.

Mais Stanislas, mes jeunes amis, n'eut pas plus tôt revêtu la pourpre royale, qu'il reconnut combien était difficile à remplir la tâche qu'il avait entreprise. Depuis près de cent ans des querelles religieuses étaient venues se joindre aux autres causes de troubles toujours subsistantes dans la république; et le nouveau roi, dans l'espoir de les faire cesser, imagina d'admettre tous les Polonais, catholiques, luthériens et calvinistes, aux mêmes droits et aux mêmes avantages; mais au lieu de calmer

les haines des partis opposés, cette égalité ne fit que les exciter davantage les uns contre les autres, et les catholiques, indignés qu'aucun privilége ne les distinguât plus des protestans, conçurent contre Stanislas une haine violente qu'ils résolurent de satisfaire à tout prix.

Parmi les ennemis les plus acharnés du nouveau roi se trouvait un général polonais, nommé Pulawski, qui conçut le dessein de s'emparer de la personne de ce prince, et même de le mettre à mort, s'il n'était point possible de le conduire hors du royaume. Quarante conjurés furent chargés d'exécuter ce complot criminel, dont les chefs furent trois officiers, d'un courage et d'une résolution à toute épreuve, qui jurèrent à Pulawski, en mettant leurs mains dans les siennes, de lui livrer le roi mort ou vif.

Un soir que Stanislas, dans son carrosse, rentrait au palais royal de Varsovie, n'ayant d'autre escorte qu'une quinzaine de domestiques sans armes et un seul officier, sa voiture fut tout à coup environnée d'une troupe d'hommes à cheval, qui crièrent au cocher d'arrêter ses chevaux, s'il ne voulait être tué à l'instant. En même temps plusieurs coups de feu furent tirés sur le carrosse, et un domestique, le seul qui tenta de défendre son maître, étant tombé mortellement blessé, tous les autres, sans exception, prirent la fuite, abandonnant ainsi le monarque aux coups des assassins.

Malgré l'obscurité d'une nuit profonde, un des

conjurés reconnut le roi au moment où il cherchait à s'échapper, et l'ayant saisi par les cheveux, lui porta un violent coup de sabre sur la tête, puis le traînant à pied entre les chevaux lancés au galop, ils eurent bientôt atteint les dernières maisons de la ville, où ils le contraignirent de monter sur le cheval de l'un d'eux, quoique le sang coulât à flots de sa blessure, et qu'il eût perdu un de ses souliers dans la course rapide qu'on lui avait fait faire. Alors les conjurés, pour ne point éveiller l'attention, résolurent de se disperser, et l'un des chefs du complot, nommé Kosinski, se chargea, avec sept hommes déterminés, de soustraire le roi à toutes les poursuites.

Cependant les domestiques avaient couru au palais où leurs cris jetèrent l'épouvante ; aussitôt les gardes du roi d'accourir vers le lieu de l'enlèvement, tandis que d'autres s'élançaient dans toutes les directions à sa recherche, mais ils ne doutèrent bientôt plus que le malheureux prince n'eût déjà cessé de vivre, lorsqu'ils découvrirent son chapeau percé de coups et tout couvert de sang.

Pendant ce temps, mes bons amis, Stanislas était entraîné par les assassins dont deux le tenaient de chaque côté, tandis qu'un troisième conduisait son cheval par la bride. Les autres conjurés l'entouraient en le menaçant de le tuer, s'il faisait un seul mouvement pour leur échapper ; l'obscurité de cette nuit était si profonde, et la course des ravisseurs si rapide, qu'en franchissant un fossé

rempli de boue, le cheval du roi tomba deux fois et enfin se cassa la jambe ; il fallut l'abandonner dans le fossé: le pauvre prince, couvert de fange et souffrant cruellement de sa blessure, fut placé sur un autre cheval et entraîné de nouveau par les meurtiers, qui, attentifs au moindre bruit et croyant à tout moment entendre les pas des gardes du roi, s'arrêtaient de temps à autre pour délibérer entre eux s'ils ne le tueraient pas, et solliciter leur chef de se défaire de ce dangereux prisonnier, mais Kosinski refusa formellement de commettre ce crime inutile, il fit même donner à Stanilas un chapeau et des bottes, et il fut résolu entre les ravisseurs qu'avant le jour ils se dirigeraient vers une forêt dont ils n'étaient plus éloignés, où ils pourraient prendre un instant de repos.

Cependant l'alarme avait été donnée dans tous les villages voisins de Varsovie, et des soldats russes, que l'impératrice Catherine II entretenait auprès de Stanislas pour le soutenir sur le trône chancelant où elle l'avait fait monter, parcouraient la campagne dans toutes les directions. Plus d'une fois, pendant cette nuit désastreuse, le roi et ses assassins passèrent à peu de distance de ceux qui le cherchaient, et sans l'épaisseur des ténèbres qui l'environnaient, il eût été promptement délivré; mais ce prince infortuné se gardait bien de proférer une seule parole, certain, comme il l'était, d'être percé de coups, si les con-

jurés se voyaient en danger d'être pris. Heureusement enfin, fatigués de cette course rapide et périlleuse, dans laquelle ils s'étaient égarés, ces misérables, craignant d'être surpris par le jour, s'échappèreut l'un après l'autre, et Stanislas demeura seul avec Kosinski.

Ce Kosinski, mes jeunes amis, quoique l'un des chefs de la conjuration, n'était point un méchant homme, et lorsqu'il se vit ainsi seul avec le roi, il ne fut pas maître de son trouble et de son agitation, dont Stanislas s'aperçut aisément; comme ils continuaient à marcher à l'aventure, ils passèrent sous les murs d'un couvent, dont la cloche sonnait alors pour les religieux l'heure de la prière du matin: « Je vois, » dit alors le roi à son gardien; « que vous ne savez plus quel che» min vous devez suivre; laissez-moi entrer dans » ce couvent, et vous aurez encore le temps de » pourvoir à votre sûreté. — Non, lui répon» dit brusquement Kosinski, j'ai prêté serment; » et ils marchèrent encore pendant un instant. Alors le roi demanda au moins à cet homme, dont la résolution s'affaiblissait de moment en moment, de lui accorder un instant de repos, dont il avait le plus grand besoin, après les souffrances de cette nuit cruelle. Kosinski, désarmé peut-être par la douceur de son prisonnier, consentit enfin à s'arrêter pendant quelques minutes; alors ils s'assirent tous deux à terre, et Stanislas employa toute son éloquence à représenter au Polonais l'horreur

de son crime, et à lui persuader qu'un serment prêté pour une si mauvaise action ne pouvait lier en aucune façon un honnête homme.

Kosinski l'écoutait en silence : sans distinguer les traits de son visage, le roi s'apercevait que cet homme commençait à être touché de repentir : « Mais » dit-il enfin au monarque, « si je vous » ramène à Varsovie, je serai pris et mis à mort. » Je vous donne ma parole de roi, » lui répartit Stanislas, « qu'il ne vous sera fait aucun mal: » pourtant si vous en doutez, sauvez-vous pendant » qu'il en est temps encore ; je me mettrai moi- » même en sûreté, et je vous jure par tout ce que » les hommes ont de plus sacré, de faire prendre » une autre route à ceux qui pourraient vous pour- » suivre. » En entendant ces paroles, Kosinski ne fut plus maître de son attendrissement ; il se jeta, en pleurant, aux genoux de ce roi qu'il avait si cruellement outragé, implora son pardon, et se confia entièrement à sa générosité. Peu d'instans après ils allèrent frapper ensemble à la porte d'un moulin, dont le maître eut quelque peine à leur ouvrir sa porte, les prenant pour des voleurs, tant ils étaient pâles et défaits. Enfin, pourtant, cet homme céda aux instances de Stanislas, qui, sans se nommer, lui dit d'abord qu'ils étaient des voyageurs égarés et dépouillés par des brigands ; mais lorsqu'ils furent entrés dans la maison, il se fit connaître à ce brave homme, et parvint à le déci-

der à courir jusqu'à Varsovie, pour avertir que le roi était retrouvé.

Ce fut ainsi, mes jeunes amis, que Stanislas II, par une espèce de miracle, échappa au plus grand danger que jamais monarque ait éprouvé : par une grandeur d'âme qui l'honore, il eût voulu qu'aucun de ceux qui avaient attenté à sa vie ne fût puni du dernier supplice; mais s'il ne put soustraire Pulawski et ses principaux complices au châtiment qu'ils avaient mérité, il n'oublia point la promesse qu'il avait faite à Kosinski; et celui-ci, après avoir été retenu quelques mois en prison, eut la liberté de se retirer en Italie, où, tant qu'il vécut, les bienfaits de Stanislas le suivirent et lui assurèrent une existence honorable.

Cependant la Pologne, depuis si long-temps en proie à des agitations continuelles, était à la veille des plus déplorables catastrophes. La peste, ce fléau que la Providence envoie quelquefois comme la guerre pour châtier les nations de leurs fautes, éclata sur ce malheureux pays, où elle fit périr un grand nombre de personnes; et les rois voisins, sous prétexte d'empêcher les voyageurs et les marchandises d'introduire la contagion dans leurs états, rassemblèrent de grandes armées sur les frontières polonaises. Ces précautions contre l'introduction de la peste sont encore pratiquées aujourd'hui en Europe, lorsqu'un pays est ravagé par quelque épidémie; mais malheureusement

elles ne sont pas toujours suffisantes contre la propagation du mal, et des causes qu'il n'est pas donné à l'homme de connaître ni de combattre rendent souvent inutiles les mesures que l'on a jugées les plus efficaces.

Or, les états les plus voisins de la Pologne, mes bons amis, étaient les empires d'Allemagne et de Russie et le royaume de Prusse. A Vienne, c'était encore la grande Marie-Thérèse qui régnait alors; à Saint-Pétersbourg, c'était Catherine II, qui devait bientôt achever l'œuvre commencée par Pierre-le-Grand, en plaçant la Russie au premier rang des puissances européennes; et enfin, à Berlin, c'était le belliqueux Frédéric II, à qui le repos commençait à devenir pénible, en voyant ses coffres remplis de trésors considérables, et ses nombreux soldats exercés et disciplinés comme s'ils eussent dû commencer une nouvelle guerre. Ces trois souverains conclurent entre eux un traité pour mettre fin aux troubles de la Pologne, en se partageant ce royaume dont l'impératrice Catherine s'attribua la plus grande partie. Marie-Thérèse eut plusieurs provinces à sa convenance, et enfin le roi de Prusse obtint pour sa part tous les pays les plus voisins de la Silésie. Par ce traité qui fut exécuté sans résistance, et dont les fautes de cette nation généreuse mais turbulente avaient préparé depuis long-temps l'accomplissement, la Pologne, réduite aux portes de Varsovie, ne fut plus qu'un état sans force et sans importance, où

le malheureux Stanislas II conserva le nom de roi sans en conserver l'autorité.

Vingt ans plus tard, mes jeunes amis, la nation polonaise cessa d'être comptée parmi les peuples de l'Europe; Stanislas Poniatowski, après avoir vainement défendu le nom même de la Pologne contre ses redoutables adversaires, alla perdre jusqu'à son titre de roi, dans les antichambres de la puissante Catherine II, à Saint-Pétersbourg; et de cette nation qui cent ans auparavant, avait sauvé l'Europe des dernières invasions des Ottomans, il ne resta plus que le souvenir de sa valeur et la gloire d'avoir donné naissance à Jean Sobieski.

LE PHILOSOPHE DE SANS-SOUCI.

Depuis l'an 1773 jusqu'à l'an 1786.

Lorsque vous lisez des livres d'histoire, mes jeunes amis, ne vous semble-t-il pas que les rois et les autres hommes marquans des différens siècles qu'ils font passer et agir sous vos yeux sont autant de personnages de tableau et de théâtre faits pour jouer un rôle devant vous, et disparaître ensuite comme des marionnettes? Mais ce n'est pas seulement à la tête des armées, sur les champs de bataille, dans les conseils des rois, sur les places publiques, où se débattent les grands intérêts des nations, que l'on doit apprendre à connaître les héros, les conquérans, les capitaines, les législateurs; il faut aussi les voir dans l'intérieur de leur maison, au milieu de leurs familles et de leurs amis, lorsqu'ils ont, en quelque sorte, dépouillé leurs habits de cérémonie, pour se montrer à découvert sans le prestige de la scène ou de la perspective qui embellit tous les objets.

Aussi souvent que je l'ai pu, j'ai tâché, dans les différentes histoires que je vous ai racontées, de vous représenter rentrés dans la vie ordinaire à tous les hommes ces rois, ces guerriers, ces empereurs, qui avaient rempli le monde du bruit de leur grandeur et de leurs exploits. Vous en avez vu quelques-uns affaiblis par les maladies ou les années, assaillis par les remords, pâlissant au souvenir d'un mauvais rêve, attribuant à des présages sinistres le trouble de leur imagination ou de leur conscience, déplorant dans leur veillesse l'ambition qui a consumé toute leur existence, et se préparant à mourir, les uns avec confiance, les autres avec terreur, selon qu'ils ont bien ou mal vécu. C'est là surtout, mes enfans, que vous avez pu juger ces personnages fameux, qui n'avaient plus alors tout l'éclat de leur gloire pour auréole, et l'admiration des spectateurs pour mobile. Vous avez pu remarquer que beaucoup d'entre eux perdaient à vos yeux cette élévation qui vous les avait fait regarder jusqu'à ce moment comme des êtres surnaturels : c'est que peu d'hommes, en effet, peuvent se soutenir ainsi toute leur vie au-dessus d'eux-mêmes, et ceux-là seuls qui sont vraiment grands peuvent supporter cette épreuve.

Un de ces princes qui semblaient destinés à marquer leur passage sur la terre par des actions éclatantes et des qualités éminentes, fut certainement Frédéric II, l'un des génies les plus extraor-

dinaires dont il soit question dans l'histoire. Eh bien! je vais essayer de vous montrer ce conquérant dans la retraite, déjà avancé en âge, mais toujours animé d'un esprit actif et infatigable, qui semblait avoir conservé toute la vigueur de la jeunesse.

Frédéric-le-Grand, mes bons amis, était d'une taille médiocre, mais bien proportionnée; en vieillissant, ses épaules s'étaient voutées, et il avait la tête penchée à droite, habitude que l'on attribuait au goût passionné qu'il avait long-temps conservé pour jouer de la flûte. Ses yeux étaient vifs et spirituels, et son regard sévère et pénétrant; sans cesse vêtu rigoureusement de son habit militaire, il ne le quittait même pas lorsqu'il était malade; et l'on raconte qu'un jour où une douloureuse attaque de goutte l'obligeait à se tenir couché, il s'était jeté sur son lit, ayant son chapeau à cornes sur la tête, ses grosses bottes aux jambes et son épée au côté. C'était dans ce costume qu'il se montrait au petit nombre de personnes instruites ou spirituelles qu'il voulait bien admettre en pareil cas à ses conversations, dans lesquelles il aimait à éprouver quelque contradiction, pour avoir occasion d'exercer son esprit caustique et railleur.

Au palais de Charlottenbourg et aux autres demeures royales élevées par son père et son aïeul, Frédéric préférait un petit château qu'il avait fait bâtir tout exprès pour y vivre entière-

ment en philosophe, disait-il, c'est-à-dire selon ses goûts; il lui avait donné le nom de Sans-Souci, parce que c'était en effet dans ce séjour qu'il se flattait de finir sa vie, exempt de soucis et de peines. Là, sans gardes, sans courtisans, il se montrait accessible à ses sujets et à tous les étrangers de distinction que la curiosité ou l'admiration attirait auprès de ce prince qui avait rempli l'Europe de son nom. Il prenait plaisir sur tout à y recevoir les voyageurs Français, pour lesquels il eut toujours de l'estime et de la bienveillance, et dont il entendait et écrivait parfaitement la langue. Sa correspondance continuelle et piquante avec les hommes les plus célèbres de son temps, au premier rang desquels je dois citer Voltaire, l'un des plus grands écrivains dont s'honore la France; les soins de son gouvernement, auxquels jusqu'à son dernier jour il donna toute son attention; les exercices militaires de son armée, ses audiences qu'il accordait sans difficulté à tous ceux qui avaient quelque grâce à lui demander, remplissaient complètement ses journées. Quoiqu'il se levât chaque jour plusieurs heures avant l'aurore, il avait si bien réglé l'emploi de son temps, que, malgré son goût très vif pour la musique, il s'était imposé l'obligation de ne jamais jouer de la flûte pendant plus d'une heure chaque soir. C'était là ce que Fréderic appelait ses concerts, auxquels assistaient cinq ou six personnes seulement, qu'il congédiait brusquement,

dès que sa montre lui apprenait que l'heure fixée pour une autre occupation était arrivée.

Un autre goût de Frédéric II, auquel il ne se montra pas moins fidèle, ce fut son affection pour les chiens, dout il avait toujours un grand nombre autour de lui, logés dans ses propres appartemens. Ceux de ces animaux qu'il préférait à tous les autres étaient trois jolies petites leverettes qu'il faisait habituellement coucher sur son propre lit, et que le plus souvent il portait avec lui, lorsqu'il allait à la parade ou même à la guerre; mais malheur à quiconque, en entrant chez le roi de Prusse, aurait marché sur la patte de l'un de ces petits animaux : Frédéric n'était plus maître alors de son emportement, et, dans sa colère, il lui échappait quelquefois les paroles les plus desobligeantes contre le maladroit qui avait fait crier le chien favori. C'était, du reste, tout ce qui restait à ce prince d'un caractère naturellement violent et irascible; car, dans d'autres circonstances, au contraire, il se montrait patient et modéré.

Un jour, entre autres, il aperçut de l'une des croisées de ses appartemens de Postdam, une affiche autour de laquelle se pressaient une foule de passans. Curieux de connaître le motif de cet attroupement, il envoya aussitôt un domestique s'informer de ce que contenait cette affiche; mais lorsqu'on lui eut rapporté que ce placard n'était qu'une satire mordante et injurieuse contre sa personne et son gouvernement, au lieu de le faire

arracher, il ordonna qu'on le plaçât plus bas sur la muraille, afin que chacun pût le lire plus à son aise.

Pendant qu'il faisait bâtir son palais de Sans-Souci, les architectes lui firent remarquer qu'un moulin élévé à quelque distance du château nuisait au point de vue de ses appartemens, et lui dérobait une partie du paysage. Frédéric ordonna qu'on lui amenât le propriétaire de ce moulin, et lui proposa de l'acheter au prix qu'il en demanderait; mais le moulin appartenait de père en fils à la famille de ce meunier, qui refusa obstinément de le vendre au roi, quelque valeur qu'il lui en offrît. « Sais-tu bien, » dit à cet entêté le monarque qui ne s'attendait pas à cette résistance, » que je pourrais te le prendre sans le « payer ? — Oui-dà ! « lui répartit cet homme avec liberté, « si nous n'avions pas des juges à Berlin ! » Cette réponse hardie fit aussitôt rentrer Frédéric en lui-même; il sourit de plaisir en voyant la confiance que sa justice inspirait à son peuple, et au lieu de conserver rancune au meunier de son obstination, il ne le renvoya qu'après l'avoir comblé de présens.

Eh bien! mes bons amis, croiriez-vous que ce monarque qui, par ses talens militaires, la supériorité de son esprit, son infatigable activité et son goût soutenu pour l'étude et pour les lettres, s'était placé au premier rang des souverains de l'Europe, fut privé de la plupart des qualités qui ont distin-

gué les grands hommes de tous les pays et de tous les siècles ? Les principaux avantages qui attirent l'amour des contemporains et fixent l'admiration de la postérité ne se trouvaient point chez cet homme, plus illustre par ses talens que par ses vertus. On lui reprochait sa dureté envers ses inférieurs, son inhumanité dans les châtimens, sa parcimonie dans les récompenses, son ingratitude même envers ceux qui l'avaient servi avec le plus de dévouement dans les temps malheureux de sa vie.

On cite à ce propos l'exemple du jeune Keith, qui pour avoir pris part à son projet de fuite, du temps de Frédéric-Guillaume, avait passé de longues années loin de sa patrie, où l'attendait un sort pareil à celui du malheureux Catt. On assure que jamais Frédéric, lorsqu'il fut monté sur le trône, ne permit à cet infortuné de reparaître devant lui, pour le punir, dit-on, d'avoir osé désobéir au roi son maître, et qu'il oublia ainsi les services rendus au prince royal de Prusse, comme autrefois notre bon roi Louis XII avait oublié les injures du duc d'Orléans.

C'est qu'il manquait à Frédéric, mes jeunes amis, une qualité qui fut le partage de presque tous les hommes illustres des siècles précédens. C'était cette religion vraie et sincère, cette confiance en Dieu qui inspira à tant de héros les actions les plus sublimes, cette foi chrétienne enfin, sœur de l'espérance et de la charité, dont notre religion a fait autant de vertus, parce

qu'elles font naître toutes les autres. Jamais Frédéric ne parut accessible au moindre sentiment religieux, et cette impiété, si affligeante chez un homme d'un si haut mérite, fut la seule cause qui l'empêcha de prendre place parmi les vrais grands hommes.

A ce moment suprême, mes bons amis, où la plupart des hommes illustres dont vous connaissez l'histoire out ajouté à l'éclat de leur vie par l'illustration de leur mort, où Louis IX, couché sur un lit de cendres, trouvait encore des paroles pour recommander à son fils de faire le bonheur de la France, et tournait ses regards vers un avenir éternel; où Louis XIV lui-même, le fastueux Louis XIV, chargé d'ans et de gloire, plaignait ses serviteurs éplorés d'avoir cru que les rois étaient immortels; Frédéric de Prusse, dévoré d'une fièvre ardente, et sentant la mort qui s'approchait, ne prononça que ces mots : « Que » l'on m'enterre avec mes chiens. » Ce furent là ses dernières paroles.

CONCLUSION.

C'est ici, mes bons amis, que nous allons cesser ces petits entretiens sur l'histoire, auxquels depuis sept ans, je vous l'avouerai, j'ai trouvé chaque jour plus de charme, à mesure que vous mêmes paraissiez y prendre plus d'intérêt. Vous êtes presque tous maintenant devenus assez raisonnables pour pouvoir étudier avec fruit des livres plus savans que les miens, et vos parens eux-mêmes, lorsqu'ils vous raconteront les événemens dont ils ont été témoins, trouveront en vous des auditeurs attentifs, parce que vous comparerez involontairement leurs récits aux histoires que vos lectures vous ont apprises.

La plupart d'entre vous, mes enfans, étaient bien jeunes encore, lorsque nous avons commencé à causer ensemble ; car, si j'ai bonne mémoire, vous n'aviez guère que cinq ou six ans, quand on a mis entre vos mains l'Histoire Sainte, cette histoire si touchante et si vraie, que vous avez bientôt préférée à tous les contes de fées de votre nourrice.

Eh bien! mes jeunes amis, depuis ce temps, vous

avez appris beaucoup d'autres histoires. Vous avez vu passer sous vos yeux, après le peuple israélite, les Assyriens, les Babyloniens, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, les Barbares de toute origine, Goths, Vandales, Lombards; puis enfin les nations modernes, Français, Anglais, Espagnols, Allemands, Italiens, Suédois, Prussiens, et jusqu'à ces pauvres sauvages de l'Amérique, si cruellement traités et pourtant si dignes de pitié.

N'avez-vous pas été frappés, comme moi, de cette ressemblance entre tous les hommes de tous les temps et de tous les pays, ressemblance si parfaite, qu'ils semblent tous appartenir à la même époque et à la même famille. Les uns sont bons, sensibles, généreux, charitables, désintéressés; ceux-là sont farouches, implacables, ambitieux, irascibles, insatiables de richesses. Aux premiers, Dieu n'accorde souvent qu'une vie agitée et semée d'épreuves dont ils sortent toujours victorieux. Au contraire, une prospérité trompeuse environne les seconds; il semble quelquefois que tout réussit au gré de leurs désirs, et pourtant leur fin est misérable et abreuvée d'amertume. C'est que la Providence a voulu que chacun fût puni ou récompensé selon ses mérites. C'est-là toute la morale que l'on doit tirer de l'histoire, à tout âge, et principalement au vôtre, où l'on a tant d'années devant soi pour apprendre le bien et le mal.

J'entends d'ici quelqu'un de vous, mes jeunes

amis, dire avec naïveté à son voisin: J'ai bien appris toutes mes histoires ; je connais tous les personnages fameux des temps anciens et modernes, je sais ce que l'on nomme un fondateur, comme Romulus; un conquérant, comme Alexandre-le Grand; un législateur, comme Lycurgue ; et pourtant cela ne m'empêche pas d'être quelquefois paresseux, menteur, orgueilleux, gourmand même, et désobéissant envers mes parens!

C'est que cet enfant, mes bons amis, n'a pas bien compris le fruit qu'il pouvait tirer de ses lectures, où sa mémoire seule a travaillé sans que son cœur en profitât. Pour se corriger de la gourmandise, qu'il ait présente à l'esprit la sobriété de Cyrus nourri de pain et de cresson, et refusant avec dédain les mets succulens que son graud-père Astyage le presse d'accepter. Pour se guérir de la paresse, qu'il se souvienne de Pierre-le-Grand descendant de son trône, pour se faire charpentier et pilote à Sardam; pour détester le mensonge, qu'il se rappelle le sage Socrate préférant la mort au malheur de parler contre la vérité ; pour rougir de sa vanité, qu'il songe à Crésus et aux utiles leçons qu'il reçoit de Solon. Chacun de ces personnages, qu'il n'a d'abord examinés que par curiosité, et peut-être pour faire parade de son petit savoir, sont pour lui autant de bons modèles à suivre, ou de mauvais exemples à éviter.

Que chacun de vous, mes enfans, prenne sa part de la leçon que votre camarade a provoquée

par sa franchise, et dont je suis certain d'avance qu'il fera son profit. Alors, en repassant dans votre mémoire tous les faits et tous les personnages que j'ai pris plaisir à faire passer sous vos yeux, vous aurez utilement profité des conseils de vos parens et de vos maîtres, et j'aurai la satisfaction, moi qui suis votre ami à tous, d'avoir contribué à faire de vous, tout jeunes que vous êtes encore, des enfans sages, des écoliers dociles, et un jour, j'espère, des hommes vertueux.

FIN

TABLE

DES MATIÈRES.

Avertissement. . . . . Page j
Introduction 1
Cosme de Médicis 9
La Conjuration des Pazzi 15
Les ducs de Milan. 23
Charles VIII en Italie. 27
La République de Venise 35
La Ligue de Cambrai. 43
L'Astrologue de Carpi. 51
La Bataille de Marignan 61
Michel-Ange à Rome. 72
Le Pontificat de Léon X. 80
Jeanne-la-Folle 87
Le Cardinal Ximenès. 92
Charles-Quint empereur 97
Martin Luther. 101
Les Communeros d'Espagne. 111
Le Siége de Rhodes. 121
Le Connétable de Bourbon. 133
La Captivité de François Ier 139
Soliman devant Vienne. 145

Les Protestans à Smalkalde. . . . . Page 155
Tunis et Alger 163
Les Obsèques de Charles-Quint. 174
L'inquisition. 183
La Mort de don Carlos 191
Don Juan d'Autriche. 199
L'Armada, ou la Flotte Invincible. 209
La Vieillesse de Philippe II 220
Les États du Nord. 227
L'Union de Calmar. 233
Les Mines de Suède. 241
Gustave Wasa, roi de Suède. 253
Venise Sauvée. 261
La Défénestration de Prague. 273
La Guerre de Trente ans. 280
Tilly, Mansfeld et leurs Contemporains. . . . 289
La Retraite de Wallenstein. 298
Le Sac de Magdebourg. 307
Gustave-Adolphe en Allemagne. 314
Le Meurtre de Wallenstein. 327
La Paix de Westphalie. 335
La Révolution de Portugal. 345
Christine de Suède. 358
Jean Sobieski. 370
La Révolte des Strélitz. 383
Le Charpentier de Sardam. 390
Le Retour de Pierre Ier. 399
La Jeunesse de Charles XII. 404
La Diète de Pologne. 412
La Fondation de Saint-Pétersbourg. 421
La Bataille de Pultava. 428
Charles XII à Bender. 438
Pierre et Catherine. 446
Les Voyages de Pierre-le-Grand. 455
Le Fils du Czar. 464
Le Premier roi de Prusse. 475

Les Grenadiers de Frédéric-Guillaume. . . . Page 482
Marie-Thérèse d'Autriche. 492
Le Guerre de Sept ans. 501
Le Partage de la Pologne. 507
Le Philosophe de Sans-Souci. 517
Conclusion 525

FIN DE LA TABLE.

